Lettres de Jersey

1935-1936

Vol. XLVI. — Nouvelle série, T. XIII.

N° 2. — Saint Ignace 1937

A. M. D. G.

459638

IMPRIMERIE DE MEESTER
WETTEREN (BELGIQUE)

DOCUMENTS

LETTRE DU T. R. P. GÉNÉRAL

SUR LA NÉCESSITÉ POUR LES NÔTRES DE COMBATTRE DE PLUS EN PLUS L'ATHÉISME

(19 juin 1936)

Mes Révérends Pères et mes très chers Frères dans le Christ,

Pax Xtt.

Dans ma première exhortation aux Pères Procureurs des Provinces, en 1933 (1), puis dans ma lettre du 27 avril 1934 à toute la Compagnie (2), je me suis efforcé de vous presser tous instamment, mes Révérends Pères et mes très chers Frères, de faire en sorte que notre Société s'opposât toujours plus vigoureusement et de toutes ses forces à l'athéisme contemporain. Je me suis décidé à entretenir de nouveau et à exhorter toute la Compagnie sur ce sujet. J'y suis surtout poussé par les graves paroles qu'il n'y a pas longtemps, le 12 mai dernier, Notre Saint Père le Pape Pie XI prononçait à l'ouverture de l'Exposition de la Presse catholique, sur le danger extrême et imminent que présente le communisme athée (3). Ces paroles, tant à cause du sujet lui-même que

---

(1) *Acta Rom.*, vol. VII, 1933, pp. 507 sq.
(2) *Ibid.*, 1934, pp. 766-778.
(3) Cf. « *L'Osservatore Romano* », an. 76°, n. 112 (d. 13 maii 1936).

de la douleur intime de l'auguste orateur, douleur qu'il était facile de remarquer sur son visage, nous ont profondément émus, nous tous qui étions présents.

Et certes nous ne pouvons constater sans angoisse ce bouleversement de toutes choses divines et humaines ; non seulement c'est une profession d'athéisme en même temps que de communisme intégral, mais c'est la lutte pour obtenir cette fin à tout prix. Nous voyons, dis-je, ce mouvement prendre de jour en jour de plus larges accroissements dans tous les pays du monde. En Russie, dans les églises, tant schismatiques que catholiques, peu à peu s'éteignent les lampes qui brillaient devant le Saint Sacrement ; le Seigneur lui-même en est chassé et ses temples, détruits ou ravalés à des destinations profanes, deviennent de plus en plus rares, si bien qu'avant peu c'est à peine s'il restera quelques églises dans ces immenses régions. Au Mexique, où la persécution contre la foi et les mœurs catholiques se propage d'une façon d'autant plus terrible qu'elle se fait plus sournoise, on a désormais à déplorer des apostasies non seulement individuelles mais collectives, surtout parmi le peuple. Pareillement en Espagne, les ennemis de Dieu et de l'Église travaillent avec grande ardeur et non sans fruit. Que si, dans l'Amérique Méridionale, ainsi que le remarquait le Souverain Pontife (1), — et l'on peut en dire à peu près autant de beaucoup de parties du monde — il y a eu jusqu'ici plutôt des tentatives que des résultats acquis par cette espèce de communisme, on est très gravement menacé de plus grands maux si l'on ne court à temps au devant d'un tel danger, surtout si l'on tient compte des ruses méthodiques et de l'immense quantité d'argent dont font partout usage les ténébreux émissaires de Satan.

Pour ce qui nous concerne, mes Révérends Pères et mes très chers Frères, cette conjuration diabolique contre tout ce qui s'appelle Dieu (2) doit exciter en nous un zèle toujours plus grand pour la gloire divine. Quand David vit Goliath

(1) *Ibid.*
(2) Cf. *II Thessal.*, II, 4.

tourner en dérision les troupes du Dieu vivant et blasphémer le nom du Dieu d'Israël, il ne put s'empêcher de bondir au premier rang, sans armes contre un ennemi armé, tout jeune homme contre un géant : « Tu viens à moi avec un glaive, une lance et un bouclier ; moi, je vais à toi au nom du Dieu des armées, du Dieu des bataillons d'Israël que tu as insulté aujourd'hui » (1). Et ce ne fut pas en vain : car, nous le savons, « il invoqua le Seigneur tout puissant et le Seigneur donna à sa droite de tuer le puissant guerrier » (2), et, « avec une fronde et une pierre, David l'emporta sur le Philistin qu'il frappa et mit à mort » (3). Ainsi, maintenant encore, la haine qui s'attaque à l'Église de Dieu et les infâmes blasphèmes qui, par la parole et la plume, sont chaque jour répandus de tous côtés, doivent non seulement ne pas ralentir notre zèle mais l'exciter de plus en plus.

Ma lettre d'il y a deux ans n'a pas été inutile ; elle a même porté un bon nombre d'heureux fruits. C'est surtout à saint Michel archange que je les attribue, et je lui confie maintenant encore, toute cette lutte « contre la perversité et les ruses du diable » (4).

Ce qui, pendant ce temps, a été accompli par les N.N. ici ou là, vous pourrez, mes Révérends Pères et mes très chers Frères, vous en rendre compte, surtout depuis qu'un Secrétariat spécial a été établi à Rome pour que les Pères désignés dans chaque province y aient constamment recours (5) ; ou plutôt, la relation qui accompagne cette lettre à titre documentaire vous permettra de vous en faire une idée ; elle fut rédigée naguère par le P. Joseph Ledit qui est à la tête de ce Secrétariat et, si abondante soit-elle, elle n'est pourtant pas complète puisque de certains pays ne nous sont pas encore parvenues des nouvelles précises à ce sujet. Et ici je ne puis m'empêcher de décerner les félicitations publiques qui leur sont dues aux Provinces qui sont entrées dans cette

(1) *I Reg.*, XVII, 45.
(2) *Eccli.*, XLVII, 6.
(3) *I Reg.*, XVII, 50.
(4) Cf. Prières de Léon XIII après la Messe.
(5) Cf. *Acta Rom.*, vol. VIII, 1934, pp. 870-872.

lutte avec un zèle vraiment insigne : celles de l'Assistance d'Amérique, du Bas-Canada, d'Irlande et certaines Provinces d'Espagne, l'Aragon spécialement. Dès maintenant, on sent que ce labeur n'a pas été vain.

S'il est cependant quelque endroit où l'on n'a pu réaliser ce que j'avais recommandé ou ordonné (1), que les Supérieurs aient soin de ne pas souffrir un plus long délai. Le moyen qui aidera le plus à atteindre ce but, et que nous avons expérimenté avec succès — aussi je le recommande instamment — c'est que, dans tout pays homogène, par exemple la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, la Pologne, etc., les Provinciaux s'entendent pour désigner un Père vraiment apte, à qui soit confié le soin de coordonner le travail des NN. dans tout le pays, y eût-il plusieurs Provinces. A ce Père il faut donner le temps et les secours suffisants pour qu'il puisse se consacrer tout entier à organiser la lutte contre le communisme athée dans cette région.

Mais, en outre, dans chaque Province, la même charge doit être confiée particulièrement à un Père qui, comme je l'ai dit, entretiendra un commerce fréquent avec le Promoteur général et coopérera fidèlement avec lui (2). Ce n'est pas assez : que d'autres Pères encore, surtout dans les grandes villes et dans les lieux qui sont le plus exposés au communisme, soient désignés de manière que, sans être appliqués à ce seul travail, ils aient cependant par office à approfondir les méthodes et les progrès du communisme dans leur région et qu'ils soient en quelque sorte les conseillers et les auxiliaires du Père qui, ainsi que je l'ai dit, doit être désigné dans chaque Province. C'est ainsi qu'avec grand profit on s'y est pris et qu'on le fait encore dans les Provinces sus mentionnées, comme il ressort de la relation du P. Ledit.

Selon la règle d'après laquelle notre Père saint Ignace a ordonné toute sa vie et celle de la Compagnie, règle qui, depuis le fondement des Exercices, nous est proposée comme le motif suprême de toute détermination, nous devons

(1) *Ibid.*, pp. 766-772.
(2) *Ibid.*, pp. 672, 870-872.

uniquement désirer et choisir « ce qui convient le mieux à notre fin » (1). Et cela vaut non seulement de la fin « pour laquelle nous avons été créés » (2), mais aussi de la fin spéciale de notre vocation « qui tend surtout à la défense et à la propagation de la foi » (3). Or, pour le moment, il n'y a rien de plus important, aucune nécessité plus pressante que de combattre contre le communisme athée. Nous savons assurément que jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre l'Église de Dieu (4) ; mais cela n'empêche pas que l'Église, qui jadis a souffert de graves persécutions, ne voie maintenant encore ses temples détruits et incendiés par une populace insensée, ses ministres cruellement tourmentés et, ce qui est pire, plusieurs de ses enfants perdre leur âme. Ainsi devons-nous faire passer après ce travail toute autre œuvre, si excellente, si chère soit-elle. A quoi bon, comme on l'a fort bien dit, passer notre temps à orner de fleurs le tabernacle du Christ si les ennemis s'adonnent de toute leur ardeur à renverser le tabernacle du Christ.

Mais notre devoir particulier est de découvrir les ruses des ennemis et de renseigner sur l'imminence du péril les peuples et leurs chefs, les peuples, en leur montrant que ce communisme athée détruit toute société civilisée, les dirigeants et l'élite, en leur faisant voir que cette monstrueuse erreur bouleverse tous les fondements de la société humaine et mène à l'anarchie complète. En effet, si les peuples et ceux qui dirigent les destinées des peuples comprenaient que le danger d'une telle ruine les menace vraiment, eux et les leurs, ils s'efforceraient, sans aucun doute, pourvu qu'ils aient encore quelque reste de justice et de droiture, d'arrêter de toutes leurs forces ce fléau.

Il peut sembler étrange qu'un si grand péril soit couramment ignoré ou qu'on en fasse si peu de cas. Mais l'habileté

---

(1) *Exerc. Spirit.*, n. 23.
(2) *Ibid.*
(3) Formule de l'Institut approuvée par Jules III, nº 1.
(4) Cf. *Matth.*, XVI, 18.

des « fils de ténèbres » a dès longtemps inauguré et presque partout fait valoir ce que le Souverain Pontife a appelé la « conjuration du silence », en sorte que les journaux les plus autorisés, qui peuvent, à leur gré, faire dans le monde ce qu'on appelle l'opinion publique et la propager partout, ne disent presque rien de cette si vaste et si efficace propagande de consignes, d'écrits, d'œuvres communistes, presque rien de cette influence très certaine que, par d'immenses sommes d'argent et des propagandistes très habiles, exerce Moscou, centre et tête de tout ce mouvement d'iniquité.

Et tout cela maintenant, grâce à un changement de tactique, se fait avec tant de ruse que même des catholiques, hélas ! sont entraînés dans l'erreur. En effet, on propose ce communisme seulement comme une doctrine sociale, très propre à défendre les droits des pauvres, sans nuire aucunement à la liberté qu'a la conscience de professer la religion qui lui plaît. Il est très certain, au contraire, que ce communisme est, par sa nature, entièrement opposé à la doctrine catholique. « Personne ne peut être en même temps bon catholique et véritable socialiste », ainsi que l'a déclaré solennellement et publiquement le Souverain Pontife Pie XI dans sonen cyclique *Quadragesimo anno*. La même chose doit être dite tout particulièrement du communisme de Moscou — même si en quelques endroits, il ne déploie pas toute sa perversité, — dès lors qu'on ne se contente pas du nom, mais qu'on accepte quelque chose de la doctrine communiste. Bien plus, ainsi que le Saint-Père l'a déclaré une autre fois, les loups qui cherchent à se couvrir de peaux de brebis sont plus acharnés et plus nuisibles que ceux qui ne craignent pas de laisser voir toute leur méchanceté.

Et, puisque, par ces ruses, les ouvriers et ceux qui souffrent le plus de la présente crise économique sont plus facilement trompés, il faut qu'aux riches aussi nous découvrions le danger du communisme et que nous les avertissions que, sinon par générosité chrétienne, du moins dans leur propre intérêt, ils doivent écouter les enseignements maternels de l'Église et ne pas refuser de partager abondamment avec leurs ouvriers, leurs domestiques, leurs subordonnés, tous les malheureux, les richesses que Dieu leur a accordées, en

qualité non de maîtres absolus mais de dispensateurs, de peur d'avoir plus tard à déplorer inutilement leur perte forcée. Dans ces questions, qu'on les traite oralement ou par écrit, nous devons toujours nous abstenir de politique, mais, avec prudence comme sans timidité, rendre à chacun ce qui lui est dû, afin de ne pas être coupables d'acception de personnes, faute contre laquelle s'élève si fortement l'apôtre saint Jacques (1). Ne craignons pas de faire souvent tonner aux oreilles des riches ces apostrophes terribles du Juge suprême : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger et vous ne m'avez pas accueilli ; j'étais nu et vous ne m'avez pas couvert » (2).

Et ici, mes Révérends Pères et mes très chers Frères, je voudrais que nous aussi nous fissions un examen attentif ; nous, je veux dire non seulement chacun en particulier mais les maisons et les Provinces. Nous savons que des millions et des millions d'hommes sont dans la plus grande misère : ne pourrions-nous rien faire de plus pour eux? ne serait-il pas possible d'éviter des dépenses moins nécessaires pour subvenir aux besoins de nos frères dans le dénuement?

En donnant les Exercices, surtout au clergé, amenons avec tact les esprits à faire ces réflexions et, dans la méditation des deux Étendards, il faut faire tous ses efforts pour que les âmes, celles des prêtres principalement, s'enflamment d'un saint zèle et prennent la résolution de s'opposer à ce rassemblement d'iniquité où le chef de tous les ennemis convoque les innombrables démons (auxquels il faut ajouter leurs innombrables adeptes et serviteurs) et les répand « dans le monde entier, n'omettant aucune province, aucun lieu, aucun état, aucune condition » (3).

Pour notre faible part nous avons entrepris ici, à Rome, vous le savez, une œuvre commune contre l'athéisme communiste : je veux dire le Secrétariat central dont j'ai parlé

(1) Cf. *Iac.*, II, 1-4.
(2) *Matth.*, XXV, 42-43.
(3) *Exerc. Spirit.*, nn. 140, 141.

ailleurs. Les commencements furent et sont encore très modestes, mais il a déjà, grâce à Dieu, porté quelques fruits et il donne l'espoir d'une utilité plus grande de jour en jour. Le périodique qui a pour titre « Lettres de Rome » est fort estimé, attendu qu'il fournit des informations exactes, qu'il serait difficile de trouver ailleurs, sur l'activité et le but du communisme bolcheviste ainsi que sur ses méthodes et sur les ruses qu'il emploie pour insinuer dans le peuple ses néfastes principes : déjà l'on compte près de mille abonnés parmi lesquels des hommes de haute autorité, soit ecclésiastiques soit laïques. Mais tant pour le Secrétariat que pour le périodique, il reste encore beaucoup à perfectionner et à ajouter. Presque tout le travail, — travail immense, — de recherche, de sélection, de classement des documents ainsi que la rédaction et l'administration de la revue, pèsent sur deux hommes seulement, le P. Joseph Ledit (Province d'Orégon) et le P. John Ryder (Province d'Angleterre), tandis qu'un F. coadjuteur, leur socius, est suffisamment occupé à l'expédition des fascicules et autres travaux de ce genre. Aussi avons-nous besoin d'hommes tout à fait aptes qui veuillent, soit ici, soit dans leurs Provinces, venir en aide au Secrétariat. D'ici le prochain mois de septembre, j'espère que quatre Pères et au moins deux Frères seront occupés à ce travail. Ainsi pourra-t-on avoir communication d'informations plus abondantes et l'on pourra mieux diriger l'activité des Pères qui, comme je l'ai dit et le répète, doivent, dans les Provinces, être désignés pour cela.

Au début de mai, j'ai appelé à Rome quelques Pères, au moins un par Assistance, et avec eux nous avons eu une réunion très utile sur cette affaire. Je ne doute pas que ces Pères, de retour dans leur pays, ne travaillent activement dans ce but et n'aident le Secrétariat romain dont ils ont constaté de près la grande utilité. Mais que les autres Pères appliqués à cette guerre sainte ne négligent pas d'entretenir des rapports fréquents avec le Secrétariat de Rome, non seulement aux temps fixés mais toutes les fois qu'il en sera besoin ou que cela paraîtra opportun ; car, ainsi que je l'ai insinué ailleurs, de même que les attaques ennemies sont d'autant plus vigoureuses qu'elles partent d'un centre unique, de

même notre défense contre les assauts sera d'autant plus puissante et efficace qu'elle procédera semblablement d'un seul centre d'où seront proposées, pour le bien commun, les méthodes et les industries qui ont réussi quelque part.

L'argent aussi, et en grande quantité, nous est assurément nécessaire pour soutenir ces luttes. Mais, outre que nous nous appuyons fermement sur la divine promesse qui, à ceux qui cherchent d'abord le royaume de Dieu garantit le reste par surcroît (1), il n'est pas douteux que, si l'importance de la chose est dûment expliquée à ceux qui, par leur état de fortune, doivent apporter à temps le remède contre les révolutions communistes, ceux-ci seront, au moins dans leur propre intérêt, portés à soutenir cette œuvre si utile. Si nous considérons les sommes d'argent presque incroyables que les ennemis de Dieu prodiguent constamment pour la propagation de leurs doctrines perverses, nous devons bien avouer que, même en cela, les fils de ce siècle sont plus avisés que les fils de lumière (2).

Enfin c'est dans ce combat, ou jamais, que tout en définitive dépend du secours divin ; il faut donc lever les yeux vers les montagnes d'où nous viendra le secours (3). Aussi, afin qu'il y ait un exercice commun à tous, aussitôt après la réception de cette lettre jusqu'à la prochaine fête du Christ Roi (25 octobre), que dans toutes les maisons, après les Litanies, on ajoute le psaume « *Deus noster refugium et virtus...* » En outre, j'invite tous, selon leur zèle pour la plus grande gloire divine et l'amour qu'ils doivent à l'Église et à la Compagnie, de prier assidûment dans ce but la divine clémence. Quant à ceux qui, pour quelque motif, sont empêchés de combattre en première ligne, qu'ils fassent leur le rôle de Moïse sur la montagne, levant constamment les mains vers Dieu en faveur des combattants (4).

Et ici je m'adresse à vous avec une affection spéciale, chers Pères et Frères qui, accablés de vieillesse ou éprouvés

(1) Cf. *Matth.*, VI, 33.
(2) Cf. *Luc.*, XVI, 8.
(3) Cf. *Ps.* CXX, 1.
(4) Cf. *Exod.*, XVII, 8-13.

par les maladies, ne pouvez plus porter le poids du jour et de la chaleur ; je vous offre un vaste champ où maintenant encore vous pouvez rassembler d'abondantes gerbes de mérites. Vos douleurs, vos insomnies, vos dégoûts, ne manquez pas de les offrir à Dieu pour notre petit bataillon de la grande armée d'Israël, c'est à dire, de l'Église de Dieu, en lutte tout le jour contre ces nouveaux Amalécites et que vos mains ne se lassent pas jusqu'au soir de votre vie (1), pour participer abondamment à la victoire assurée et au triomphe. Ainsi, même vos infirmités vous sembleront plus supportables et, en même temps, vos journées, qui peut-être ne vous paraissent plus que « peine et douleur » (2), seront pleines devant Dieu et les hommes.

Quant à vous, très chers jeunes gens qui pouvez à peine retenir votre saint zèle et à qui peut-être il semble que vous perdiez votre temps en peinant sur vos études, changez ces idées intempestives en celle-ci qui est très vraie : non seulement vous vous procurez des armes appropriées pour combattre vaillamment dans l'avenir, les combats du Seigneur, comme il le faut absolument, mais dès maintenant vous combattez pour le Seigneur du moment que vous offrez constamment à Dieu, pour le but que j'ai dit, ce travail de l'étude entrepris par obéissance et par charité. Cela, évidemment, nos chers F.F. Coadjuteurs doivent aussi se l'appliquer.

Et notre Compagnie, comme une armée, petite il est vrai, mais bien rangée, suivant l'esprit de sa vocation et le grand cœur de son Père saint Ignace, s'efforcera, selon ses faibles moyens, d'apporter quelque secours à l'Église de Dieu si fortement attaquée : à Dieu de bénir et d'encourager nos efforts.

Je me recommande instamment à vos Saints Sacrifices et prières.

Rome, le 19 juin 1936,
en la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

de vous tous le serviteur dans le Christ

Wladimir Ledochowski
Général de la Compagnie de Jésus.

(1) Cf. *ibid.*, v. 12.
(2) Cf. *Ps.* LXXXIX, 10.

Dans la note documentaire qui accompagne cette lettre et à laquelle le T. R. P. Général fait allusion plus haut, nous relevons ce qui suit concernant l'Assistance de France :

Après la lettre du Père Général, en 1934, deux nouveaux périodiques : « *Unitas* » et « *Cieux Nouveaux* » furent fondés par le P. Joseph Robinne (Prov. de France). Nous avons loué à plusieurs reprises ces deux revues. « Unitas » est plutôt maintenant une revue apologétique dans laquelle on ne décrit pas seulement l'action des Sans-Dieu, mais où l'on fournit aussi des arguments contre cette action. « Cieux Nouveaux » a été très remarqué.

A la maison de « l'Action Populaire », le P. G. Desbuquois a organisé une exposition sur le Communisme pour les Pères du 3e an qui ne se doutaient pas de l'abondance des feuilles communistes distribuées en France. Il faut surtout signaler les articles très bien documentés sur la Russie Soviétique parus dans les « Dossiers de l'Action Populaire ».

Son Excellence Mgr d'Herbigny donne continuellement des conférences sur la persécution religieuse en Russie (parfois 7 par jour). Nous estimons cette action très importante, vu la situation présente des affaires en France.

A cette note, nous nous permettons d'ajouter qu'au début de 1936, *a paru, sous la direction du P. I. Kologrivoff, un ouvrage d'importance considérable, intitulé* « Essai d'une Somme Catholique contre les Sans-Dieu ». *Paris, Spes,* 15 *frcs. Cet ouvrage rédigé par des spécialistes renommés fournira aux apologistes une mine de renseignements de première valeur. Une nouvelle édition, revue et mise au point, a paru au cours de l'année 1936.*

CHINE

Exercices de St Ignace et Catéchuménats

Mission de Suchow (Province de Canada Inférieur)

Dans le Süchow, depuis 30 ou 40 ans, la préparation au baptême est une sorte de retraite qui ressemble aux Exercices, où de fait, la méthode et l'esprit des Exercices ont été utilisés.

I. — Le Catéchuménat, au Süchow, est une espèce de retraite fermée que nous faisons faire aux catéchumènes pour les préparer au baptême. Pendant cette retraite, applique-t-on aux non baptisés la méthode des Exercices de S. Ignace? — Consciemment ou inconsciemment, il semble que les missionnaires jésuites du Süchow l'aient fait plus ou moins.

De 1884 à 1908, presque tous les prêtres du Süchow étaient de la Compagnie.

Les catéchumènes étaient plus de 26.000 en 1899, de 36.000 en 1911. Pas un seul ancien chrétien né dans la région pour aider à préparer les catéchumènes au baptême. Les catéchistes étaient néophytes. Pouvait-on se fier à eux pour former des chrétiens loin de la surveillance du prêtre?

Le P. Gain et ses missionnaires bâtirent près de leurs résidences principales, des catéchuménats où les candidats au baptême s'enfermaient pendant un mois environ, et là, sous les yeux du prêtre, s'exerçaient à devenir chrétiens. Cinq catéchismes par jour; messe quotidienne; le reste du temps employé à apprendre ou à réciter par cœur catéchisme et prières : rien que de la religion du matin au soir. Un bon mur d'enclos, une forte et unique porte d'entrée, un portier stylé, nécessaires dans ce pays de brigands, rendaient difficiles les rapports des catéchumènes pensionnaires avec le reste du monde. Sans doute ces braves paysans,

de 18 à 80 ans, n'étaient pas tenus au silence comme des novices ; cependant pas de temps pour la récréation : après les repas et la visite au Saint Sacrement, on lavait la vaisselle, les jeunes balayaient salles et cours, les plus vieux fumaient la pipe, et, au bout d'un quart d'heure environ, l'étude des prières à haute voix recommençait. Pendant ce mois, plusieurs (non pas tous) obtenaient un ou deux congés pour aller jeter un coup d'œil à la maison. D'autres fois un fils venait voir ses parents, leur apporter tabac, piment, ail ou autres douceurs. Le parloir est rare dans un village isolé... Dans les pays de vieux chrétiens, combien y a-t-il de laïcs qui fassent des retraites de trente jours dans une aussi complète séparation du monde et qui observent aussi bien la 20e addition ?

Actuellement le règlement de nos catéchuménats est à peu près le même, sauf que, après la révolution de 1911, les supérieurs demandèrent deux catéchuménats de 15 jours environ, séparés par plusieurs mois, un an d'épreuve. Ce sont comme un noviciat et deux retraites avant le baptême.

A l'occasion de la confirmation, une troisième retraite peut rappeler celle du troisième an.

II. — Les Catéchuménats fermés sont des retraites.

Pendant ces retraites s'est-on servi de la méthode des Exercices pour préparer au baptême ? Suivons le texte de S. Ignace si possible.

1a *Annotatio.* — « Sicut ambulare, ire... sunt exercitia... » Nos catéchumènes font 28 jours d'exercices aux différents actes de la vie chrétienne. C'est pour cela qu'on les réunit comme des conscrits dans une caserne. Il faut leur apprendre les mouvements de religion : signe de croix, génuflexion, récitation de prières avec ensemble ; surtout il faut leur faire faire les mouvements de l'esprit et du cœur vers Dieu.

2a *Annotatio.* — Il faut que les catéchumènes s'exercent eux-mêmes, pensent eux-mêmes. Les témoins au procès de béatification disent que S. Ignace ennemi des longs discours, faisait des catéchismes. Si le catéchiste pérore, que font les catéchumènes ? Mais s'il les interroge, s'il leur fait répéter chaque phrase, s'il les fait parler, il faut bien qu'ils pensent. Nos paysans chinois entendent et retiennent ce qu'ils ont dit, répété.

Parfois un vieux développe sa réponse, trouve des comparaisons inédites. Un jeune catéchiste ferait taire ce naïf qui veut ajouter aux paroles du Père. Mon vieux monsieur Jen, catéchiste depuis plus de 35 ans, laisse parler le bonhomme. Le missionnaire jouit d'avoir été compris, connaît mieux la tournure d'esprit de son catéchumène, parfois

apprend une nouvelle manière de présenter la vérité... 2e ann. : « per se ipsum aliquid inveniendo... majoris est gustus et fructus spiritualis ».

3a *Annotatio.* — Nos paysans chinois, en parlant aux supérieurs, ont des marques de respect graduées selon les distances qui séparent le supérieur de l'inférieur. Ce n'est pas simple rite ; c'est vraiment volonté d'être respectueux, c'est une conséquence de la piété filiale.

Mais facilement ils oublient ces marques de respect en parlant au Supérieur invisible, Dieu. Païens, ils adorent le Souverain qui régit Ciel et Terre, le Vénérable Père Ciel ; mécontents, ils se permettent de le maudire. Pendant le catéchuménat, il faut leur apprendre que prier c'est parler à notre Père du ciel, plus grand que nos père et mère de la terre. Il faut exiger toujours le respect : c'est la 3e annotation.

4a *Annotatio.* — La doctrine enseignée pendant le mois de catéchuménat est naturellement divisée en quatre semaines : Grandes vérités fondamentales, Vie de Jésus-Christ, Commandements, Sacrements. Le temps donné à chaque matière est plus ou moins long selon les groupes de catéchumènes. Il faut même savoir se plier aux besoins de tel individu. Les groupes sont de 10 à 20, 40 au maximum.

Avec un trop grand nombre, comment suivre l'esprit de la 4e annotation ?

6a, 7a, 17a, 18a *Ann.* — Il faut proportionner l'enseignement à la capacité de chacun, les interroger un à un, tous les jours, pour les forcer à apprendre, à dire ce qu'ils croient ; pour savoir ce qu'ils savent, pour deviner ce qu'ils pensent, pour les connaître et leur faire connaître Dieu.

C'est d'après les principes de la 18e annotation qu'on a baptisé assez vite certains vieillards. On peut les considérer comme des malades dont l'état s'aggrave tous les jours. Quand ils croient les principaux mystères et ont fait un acte de contrition ou d'attrition, pourquoi retarder leur baptême ? Plus tard ils pourront encore plus difficilement apprendre et comprendre. Pourquoi prolonger le catéchuménat : « Maxime quando aliis major profectus fieri potest, dum tempus deest ad omnia » ?

Un mois environ pour le commun des catéchumènes, quinze jours environ pour les vieux et les vieilles ; ce fut l'usage vers 1905-1912.

Baptisés et communiés, quelques uns de ces vieillards reçoivent le don d'intelligence et arrivent à se confesser. En tous cas, il reste pour eux l'Extrême-onction.

La 19e *annotation* s'applique aux catéchumènes qui ne peuvent pas ou ne veulent pas s'enfermer au catéchumé-

nat et ont le moyen de s'instruire autrement. En beaucoup de missions, c'est le cas ordinaire. Au Süchowfu ce fut l'exception, mais exception reconnue légitime.

Praesupponendum... On a vu des catéchumènes venus pour essayer et complètement gagnés. D'autres, venus pour tromper, trouvent la position intenable et partent. La plupart viennent bien simplement pour être baptisés.

Le missionnaire doit les étudier tous ; mais prudence n'est pas défiance. La confiance devient filiale chez l'un, paternelle chez l'autre : l'affection réciproque qui reste après le baptême en est la preuve.

Fundamentum. — Nos paysans chinois croient au souverain domaine de Dieu, se résignent quand il n'y a plus moyen de faire autre chose : « C'est la volonté du Ciel ». Mais rarement ils tirent la conclusion : Dieu est mon maître, donc je dois en tout le servir : « ut serviat ». Encore moins ont-ils idée de l'indifférence par rapport aux moyens. Ils semblent penser : « Reliqua super faciem terrae creata sunt propter hominem et ut eum juvent... Donc je dois tâcher d'en acquérir le plus possible ». Bien des chrétiens oublient leur fin dernière : les catéchumènes ne l'ont jamais connue d'une façon claire ; ils n'ont pensé qu'aux moyens de vivre honorablement la vie présente. Qu'est-ce que sauver son âme? Il n'y en a peut-être pas un sur mille qui soit capable de le dire. D'où l'importance de leur inculquer tout d'abord les idées du « Fondement ».

Examens. — Je dois servir Dieu, comment l'ai-je servi? Voilà une question que bien peu de catéchumènes se sont posée.

L'examen quotidien, avec notes sur le progrès ou le recul, avec moyens pris pour se corriger, est conseillé dans les livres chinois. Mais nos paysans n'y ont point lu cela. Avec leur admirable bon sens, leur sens de l'équité, ils résolvent fort bien la plupart des cas de conscience de loi naturelle... au sujet des autres. Mais s'examiner soi-même... Ils ne jugent pas comme nous de la gravité relative des fautes ; l'oubli involontaire d'un rite leur paraîtra plus grave qu'une pensée mauvaise et bien consentie : l'un n'est pas beau à voir, l'autre ne blesse personne.

Tout le mois de catéchuménat ne sera pas de trop pour former les consciences : commençons dès le premier jour suivant l'ordre des Exercices.

Méditations. — Nos catéchumènes ne font pas 5 heures de méditations en silence ; mais chaque jour, ils ont 5 exercices dialogués (catéchismes). Leur rôle est bien plus actif que celui des retraitants qui écoutent un prêtre méditer tout haut.

Chaque exercice est précédé d'une prière, toujours la même : c'est l'*oraison préparatoire*. Une grande image, visible pour tous, sert à la *composition de lieu*.

Le catéchisme du prêtre est ordinairement précédé et suivi d'une leçon faite par le catéchiste sur la même matière : c'est comme la *préparation* et la *récollection*.

L'exercice se termine toujours par des prières, où chacun doit demander le fruit spécial, bien déterminé, du catéchisme entendu : c'est le *colloque*. Pendant le reste de la journée nos catéchumènes apprennent des prières ; à ce moment-là, ils apprennent à prier, à parler à telle Personne de la Trinité, à Notre Dame, à un Saint...

Les *répétitions* sur le même sujet sont au moins aussi fréquentes que dans les Exercices de S. Ignace. Des images pendues dans la salle et changées selon le sujet du jour, sont l'objet de *longues applications* des sens, pendant lesquelles chacun fait ses réflexions.

Les principaux sujets des exercices dialogués sont précisément ceux que S. Ignace développe ou indique.

III. — 1ère *Semaine* : 1er *exercice*. — L'histoire de la Création et du péché originel intéresse toujours. Que d'applications sous-entendues à leur vie de famille !... Ils ne tenaient compte que des fautes qui nuisent aux autres. Le péché contre soi-même et surtout le péché contre Dieu passait inaperçu. « Je ne fais de tort à personne... Dieu n'en souffre pas », pensaient-ils. — Il faut les détromper.

2e *exercice*. — Jusqu'ici ils ont pensé à leur présent, un peu à leur avenir, le proche avenir : cette année. Le passé, pourquoi y penser ? on n'y peut rien. S'ils en parlent, c'est en bien. Sincèrement, ils ne se reprochent aucune de ces peccadilles que les saints évitent difficilement. S'ils ont bronché jadis, ils se sont corrigés : tout est oublié. N'en parlons plus... De regret, pas.

Le premier adulte que j'ai baptisé a remercié chaudement du pardon de ses péchés. Le fait est rare.

Le pardon des péchés n'est pas ce que, d'abord, ils viennent chercher. Le passé les inquiète si peu ! Ils comprennent très bien qu'il faut se corriger à l'avenir ; mais regretter le passé, se reconnaître coupable, demander pardon à Dieu, ils n'en sentent pas le besoin. Il faut les exercices de première semaine pour les mettre dans le vrai.

S. Ignace n'a pas écrit un exercice sur le ciel. Il demande une application des *sens* sur l'enfer ; il insiste sur la peine du *sens* plus que sur la peine du dam. C'est précisément ce qu'il faut à nos catéchumènes.

10e *addition*. — C'est une grande mortification pour ces

hommes habitués à la vie libre, à la vie de famille, de suivre un règlement, d'être nuit et jour tous ensemble : même natte, même paille, même table — du pain noir et pour breuvage une soupe de farine. Chacun y ajoute ce qu'il peut ; mais quoi ? légumes salés, piment... jamais de laitage, presque jamais œufs ou poisson ; de la viande à Noël et à Pâques. 2 repas, 8 onces de farine en moyenne par repas : un régime de jeûne. Ils s'y soumettent pour obtenir le baptême.

2e *Semaine.* — Le Règne, évidemment, ne peut pas être proposé tel quel à nos catéchumènes chinois. Ils connaissent peu ou point Jésus-Christ, ils n'ont jamais admiré les « caballero » ou les chevaliers. Mais nos braves paysans mettent leur point d'honneur, « leur face », à suivre leur chef. « Ils sont dévoués dans les moments difficiles ». (Combien de fois, nous missionnaires, avons-nous admiré ce genre de fidélité ?) Catéchumènes et néophytes ont facilement l'esprit de prosélytisme : « ils veulent la gloire de la Sainte Église ». On peut exploiter ces qualités pour leur donner peu à peu l'esprit du règne. Naturellement leur instinct combatif se tournera contre les autres ; il faudra le diriger « contra suam propriam sensualitatem et contra suum amorem carnalem ». — « Il ne faut pas contrarier la nature... » et autres théories taoistes de laisser-aller, imprègnent la vie de nos païens. Naguère le premier livre qu'on donnait aux enfants commençait par ce principe confucianiste : « L'homme naît bon, sans inclination au mal... » Il faudra toute une rééducation pour faire vouloir combattre la concupiscence originelle.

Les lettrés enseignent la lutte contre les mauvaises habitudes pour arriver à une complète possession de soi-même : il faudra apprendre à faire par amour de Jésus-Christ ce que le sage chinois doit faire par amour de soi.

Incarnation. — Le monde païen, nos catéchumènes en connaissent mieux que nous les douleurs et les turpitudes. Saint Paul les montre à ses néophytes pour leur faire mesurer le chemin fait ou à faire « ... In quibus et vos ambulastis aliquando cum viveretis in illis. Nunc autem deponite... » (*Colos.* III. 7).

Saint Ignace nous fournit un cadre, une méthode, des mots pour faire mesurer le bienfait de la Rédemption.

Nativité. — Nous sommes si habitués à voir dans Noël une joie, que nous ne réalisons peut-être plus assez le « ut Dominus nascatur in summa paupertate ». Nos paysans voient presque tous les ans des familles pauvres émigrer dans les circonstances les plus pénibles. « Quomodo Domina nostra gravida insidens asinae ac Joseph comes... » Une jeune femme sur une ânesse conduite par un homme à pied, tableau vivant vu tous les jours sur nos chemins difficiles « per valles et clivos ».

Nos catéchumènes le voient comme nous ; mais ils réalisent mieux que les Occidentaux tout ce qu'il y a d'angoisse dans ce mot : « Non erat eis locus... » Ils ont toujours vu refuser l'hospitalité à une femme dans l'état où était alors Notre Dame... Et quand ces paysans ont saisi que le Tout-Puissant a choisi ces souffrances, ces refus pour naître pauvre au milieu de pauvres paysans comme eux, « ut nasceretur in summa paupertate... propter me », ils comprennent mieux : « Dilexit me ». Pour eux Dieu n'est plus seulement l'Administrateur du Ciel et de la Terre, qui distribue les rations annuelles ; c'est Jésus, qui sait compatir à nos misères : il les a éprouvées.

Une élection doit être faite par le catéchumène. Notre Seigneur a dit : « Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non prius sedens computat sumptus... ne incipiant *illudere* » ? Il y va de la face ! et du ciel. Le baptême est nécessaire au catéchumène ; mais il faut qu'il veuille sérieusement persévérer jusqu'au ciel : il faut le laisser se décider en toute liberté. A ce moment le missionnaire maîtrise son désir de baptiser.

A maintes reprises les Exercices imposent la discrétion au directeur. Discrétion et prudence encore, dans la 2e note de *Troisième* et de *Quatrième semaine.*

Les missionnaires jésuites n'ont pas, comme on l'a prétendu, caché Jésus crucifié à leurs catéchumènes. Ils les ont préparés à le voir, en l'aimant. Mais de tout temps l'Église a compris la leçon de Notre-Seigneur : « Non potestis portare modo. »... A un vieillard baptisé sans longue préparation, on donnait une image du Christ, et le vieux de dire : « Je n'en veux pas. Il est tout nu. C'est inconvenant ». Après une préparation suffisante, quand les catéchumènes, (suivant l'ordre des Exercices), connaissent Jésus né pauvre par amour pour eux, bon pour les malheureux, tout-puissant pour guérir, quand ils savent que le Christ est mort parce qu'il l'a voulu, qu'il est ressuscité quand il a voulu, alors parlons en détail de la Passion, montrons une belle image du Crucifié : l'émotion est sur tous les visages, le silence dit que les catéchumènes ont compris. Faisons avec eux le chemin de la croix dans l'église, expliquons chaque tableau : jamais peut-être nous ne sommes si bien écoutés. « Dominus haec omnia patitur pro peccatis meis, et quid debeo ego facere et pati pro illo » : cette pensée touche nos bons paysans, elle est dans la ligne de leurs plus belles qualités naturelles, relevées maintenant par la grâce.

Faut-il s'arrêter à la 14e station du chemin de croix ? — Notre-Seigneur a-t-il parlé de sa mort sans parler de sa résurection ?

— Demain demandons à nos vieux catéchumènes : « Jésus est-il mort ? » — « Il est mort et *ressuscité* ». Et quel accent ils mettent sur ce « ressuscité » ! « Jesus Christus qui mortuus est, imo qui et resurrexit » « Oportet illum regnare donec ponat omnes inimicos sub pedibus ejus »... Il faut que le Christ ait la face !

Graduer les doses de vérité d'après les forces actuelles du sujet, c'est sagesse. Pour le jésuite, cette méthode graduée se trouve dans les Exercices.

Après la 4e Semaine, le *premier mode de prier* sur les 10 commandements etc. S. Ignace suppose que quelques-uns prieront ainsi plusieurs jours de suite, les simples surtout (18e ann.). L'étude détaillée et pratique des commandements occupe les catéchumènes plusieurs jours.

Cette étude, relativement facile, ne serait-il pas logique de la mettre avant l'étude des mystères ? Expérience faite, beaucoup de missionnaires pensent que les catéchumènes profitent mieux de l'explication des commandements après celle des mystères. De fait, ils suivent l'ordre matériel du livre des Exercices. Pour nos paysans, croire est plus facile qu'agir selon la loi. Pour accepter et pratiquer complètement les commandements, il faut savoir prier et vouloir imiter Jésus-Christ. Il y a quelques semaines, pour faire une réconciliation, pour répondre aux objections de l'offensé, un catéchiste, sans mot dire, montrait un Christ.

Les *règles du discernement des esprits* ont de belles applications pendant les catéchuménats. L'action du démon est claire (v. g. R. 2). Un catéchumène jusque là plein de bonne volonté, vient à la veille du baptême, demander la permission de retourner chez lui, et cela pour des raisons qui n'en sont pas. Il faut l'empêcher de changer, sous l'action du démon, sa résolution d'être baptisé (5e R.).

Tel autre qui paraissait réciter les formules du catéchisme sans y croire, reçoit le don de foi, c'est visible (3e R.). Alors on peut l'instruire plus à fond selon l'esprit des règles « ad sentiendum cum Ecclesia » (vg. R. 1, 13e, 18e...)

En voilà déjà trop : les Exercices ont été utilisés dans nos catéchuménats du Süchowfu. Des missionnaires jésuites l'ont fait, chacun à sa façon.

IV. Si un moraliste lit cela, peut-être demandera-t-il de quel droit nous voulons que les catéchumènes fassent une retraite d'un mois, (fassent les exercices de St Ignace !), avant le baptême. Cela empêche un grand nombre d'être baptisés.

Rép. 1e. Que des catéchumènes trouvent le moyen de s'instruire autrement et présentent les garanties nécessaires,

nous les baptisons sans exiger un long séjour au catéchuménat fermé. C'est le cas d'un très petit nombre.

Rép. 2e. En 25 ans, (de 1906 à 1931), avec les catéchuménats-retraites, au Süchow, le nombre des baptisés a augmenté de 40.000 ; tandis que le nombre des prêtres augmentait de 4 (quatre seulement !).

Aussi nous reproche-t-on d'avoir baptisé trop de catéchumènes, d'avoir fait plus de chrétiens que nous ne pouvons en former à la vie chrétienne.

Ces deux reproches en sens contraires, nous font espérer que nous avons évité deux extrêmes. Dieu veuille nous aider à trouver le juste milieu et nous envoyer des successeurs ! Moisson trop abondante ?... ou bien ouvriers trop peu nombreux ? — « Domine, mitte operarios in messem tuam ».

Louis Lecointre, S. J.

L'Évangélisation du Kiang-pé (1921-1936)

I. — Le Pays.

Au nord de la presqu'île de Hai-men, tout le long de la mer, jusqu'à l'ancien lit du Hoang-Ho, et sur une profondeur atteignant 200 lis, s'étend une vaste plaine où d'innombrables canaux se croisent dans tous les sens ; on lui donne communément le nom de Hia-ho (= au dessous du fleuve), parce que située à un niveau inférieur au lit du Grand-canal qui la borde à l'ouest.

Grâce à tout un ensemble d'écluses s'échelonnant sur toute la longueur du Grand Canal, les eaux de la Hoai et celles des grands Lacs de l'ouest, qui n'ont d'autres déversoirs que le cours de ce Grand Canal, peuvent, pendant les périodes de crues, se déverser jusqu'à la mer par tous les canaux du Hia-ho. Parfois même, hélas, l'abondance des eaux transforme toute cette plaine en un immense lac. C'est pour parer à ce danger de l'inondation que les populations se groupent, de préférence, à l'intérieur de villes bien protégées par leurs murailles, ou dans de gros bourgs toujours un peu

éloignés des grands canaux. Ceux-ci forment d'excellentes voies de communication et apportent aussi dans tous les coins de cette grande plaine l'eau nécessaire pour arroser les rizières ou faire pousser toutes sortes de légumes, faisant ainsi du Hia-ho une région assez fertile.

Cependant à mesure que l'on se rapproche de la mer, l'aspect du pays se modifie. De T'ong-tcheou, sur la rive du Yang-tsé, jusqu'aux abords de l'ancien lit du Hoang-ho, coule un important canal, dit « canal du sel ». Sur sa rive orientale, une digue fut autrefois construite, pour protéger le Hia-ho contre les raz de marée. Tout le long de son cours, sont situés les différents chefs-lieux des sous-préfectures qu'il traverse : Jou-kao, Tong-tai, Yeng-tcheng, Feou-ning, grosses villes dont la plus importante, Tong-tai, compte 100.000 habitants, et la moins peuplée pas moins de 30.000. Une population très dense habite toute la campagne environnante ; mais, à mesure que l'on se rapproche de la mer, les habitations deviennent plus rares ; et dans toute la région maritime, s'étendant du Hai-men au Hai-tcheou, d'anciennes salines, vendues à des Sociétés d'actionnaires (« les Kong-se »), commencent seulement, depuis quelques années, d'être rendues à la culture ; aussi les habitations s'y trouvent-elles encore très clairsemées.

Or, jusqu'au mois d'août 1921, aucun missionnaire catholique n'avait encore *vraiment* pénétré à l'intérieur des 4 sous-préfectures de Tong-tai, Hing-hoa, Yeng-tcheng, Feou-ning. Le P. H. Doré, paraît-il, était venu faire une tournée d'exploration dans la région de Tong-tai ; un Père chinois, le P. Li, avait essayé même de s'installer dans cette grande ville sans pouvoir y réussir. Sur le pourtour, à Tai-tcheou, chef-lieu de sous-préfecture, plus au nord à Lin-tché, et sur le grand canal à Hoai-ngan, le T'ien-tchou-t'ang avait pu s'installer ; mais à l'intérieur du Hia-ho même, les missionnaires protestants, seuls, parcouraient les campagnes et bâtissaient dans les villes, comme à Yeng-tcheng par exemple, hôpital et collège.

« Il n'y a rien à faire, repétait-on. A quoi bon essayer ? » C'est que toute cette région, en effet, était regardée comme le vrai fief du diable. Si toutes les villes ne possèdent pas, comme à Ngan-fong par exemple, leurs 72 pagodes, il n'en est pas une qui n'en contienne au moins plusieurs, ordinairement richement dotées et très bien entretenues. Dans la campagne, qui comptera les innombrables pagodins dispersés à travers les champs ? Quels sont les enfants qui n'ont pas, suspendus à leur cou, colliers ou talismans protecteurs ?

Ce pays était également réputé pays de brigands, la sous-préfecture de Feou-ning en particulier ; ses habitants pas-

sent pour avoir le caractère vif et rude. On dit que les grands kidnappers de Chang-hai viennent de là.

Ajoutons aussi que la pénurie de missionnaires, qui, en ce temps-là comme encore maintenant, reste un grand obstacle à toute avance sérieuse en pays neuf, faisait hésiter les Supérieurs de la mission à consacrer quelques Pères à l'apostolat du Kiang-pé.

C'est alors que le P. Bondon, quelques jours avant le status de 1921, dans une visite faite au Révérend Père Supérieur de la Mission, le Père Verdier, lui exprimait sa peine de voir une si vaste région sans missionnaires. Il était à ce moment là dans la section de Hai-men. Autrefois collaborateur du Père Gain au Siu-tcheou-fou, il avait été l'un des premiers missionnaires de cette région.

« Je me sens assez de forces encore, dit-il à son supérieur. Si vous le jugez bon, permettez-moi d'essayer d'ouvrir ce pays ; si je dois y rester, encore mieux vaut-il que ce soit moi ».

Quelques jours après, le Père Bondon était nommé à Jou-kao, centre d'une chrétienté bien établie. De là il pourrait tenter de pénétrer dans le Tong-tai-hien.

Cette décision du R. P. Verdier allait ouvrir à l'activité missionnaire un nouveau champ d'apostolat, où un vieux et infatigable défricheur sèmerait, et préparerait aux jeunes à venir une moisson qui, déjà après 15 ans, s'annonce abondante et riche.

II. — La Conquête

Jou-kao. 1921-1922. — Dès son installation à Jou-kao, le Père commençait ses excursions dans le Tong-tai-hien. Nous parlerons plus en détails un peu plus loin des difficultés rencontrées ; mais signalons pourtant dès maintenant celle de la langue.

Différente de celle de Hai-men, elle est, si l'on peut dire, une transformation du mandarin. Aussi, même s'il possède bien cette langue, le missionnaire affrontant ces régions doit-il faire une réadaptation complète, tant pour s'exprimer lui-même, que surtout pour se faire comprendre. Ajoutons encore que le langage parlé à Tong-tai n'est pas exactement le même que celui de Feou-ning ou de Hing-hoa.

Ceci n'était pas pour faire reculer le P. Bondon, et, tout de suite son premier objectif fut la possession à Tong-tai d'un pied à terre où il pourrait revenir et faire quelques séjours.

Bien modeste la première installation : deux misérables chambres d'une maison en encoignure de deux rues. Ce fut

là, que de Jou-kao, puis, plus tard de Lin-tché et de Hing-hoa, le Père venait plusieurs fois l'année passer quelques jours, se faire voir et connaître, soignant selon son habitude les miséreux, semant à toute occasion la bonne doctrine et formant ses premiers catéchumènes. On compte déjà dans les statistiques, pour l'année 1922-1923, 16 chrétiens à Tong-tai !

Lin-tché. 1922-1924. — Après un an à Jou-kao, le Père était nommé à Lin-tché, poste avancé dans le Pao-ing-hien, ouvert les années précédentes. De là, soit en barque soit en brouette ou même à pied, le Père reprenait ses excursions à travers non plus seulement le Tong-tai-hien mais encore le Hing-hoa, poussant même jusque près de Feou-ning.

Bien entendu, il cherche d'abord à pénétrer dans les villes pour y établir des centres. Grâce à des anciens élèves de l'Aurore, originaires de Hing-hoa, il réussit, non sans difficultés, à cause de l'hostilité de la population et particulièrement de certains notables, à acheter dans cette grande ville un terrain bien situé.

Cité bourgeoise et peu commerçante, comme beaucoup de celles du Hia-ho, les riches propriétaires de la contrée trouvent dans son enceinte bien gardée, protection contre les inondations et contre les brigands.

De suite commence à naître une chrétienté, recrutée en partie parmi ces familles à l'aise, avec qui les anciens élèves de l'Aurore ont mis le Père en relations.

Hing-hoa. 1924-1926. — Lin-tché maintenant bien lancé, le P. Bondon pouvait, en 1924, s'installer à Hing-hoa même, laissant à sa place un séculier, le Père Li. Ce fut le premier poste ouvert par lui. On lui donnait comme vicaire, d'abord le P. Farmer, puis dès l'année suivante le Père Maujay, hélas bientôt enlevé en plein travail par le choléra au retour d'une Extrême-Onction. La tombe où il repose est à quelques lis de la ville. Mais le P. Maujay continua sans nul doute à travailler au Ciel pour Hing-hoa, en aidant son sucesseur, le Père Li, celui de Lin-tché ; et les 408 chrétiens, que 6 ans plus tard le Père laissait en quittant ce poste, doivent bien un peu à leur ancien Pen-dang leur entrée dans la Sainte Église.

Ngan-fong. 1926-1929. — Confiant à son vicaire la marche de la chrétienté, le Père Bondon reprenait ses courses. Maintenant c'était Ngan-fong qui devenait son objectif. Il réussissait à y acheter un terrain. En 1926 il s'y installait, ouvrant aussitôt, selon son habitude, écoles et catéchuménats.

En même temps, au nord de Tong-tai, il commençait

une nouvelle chrétienté dans le gros bourg de Tsao-yé. Ce fut à Ngan-fong que le trouvèrent les troubles de 1927.

Tong-tai, 1929-1932. — Les deux chambres du début ne suffisaient plus. Grâce encore à un ancien élève de l'Aurore, et aussi à un Français directeur de la Gabelle, Monsieur de La Porte, il put acheter à la Gabelle un terrain plus vaste et bien situé. Il allait y loger en 1929 et au status se voyait attribuer, pour la partie orientale de la section de Yang-tcheou, les fonctions de sous-ministre. Un autre prêtre séculier, le P. Zao, devenait curé de Ngan-fong. Le Père en était à sa troisième fondation.

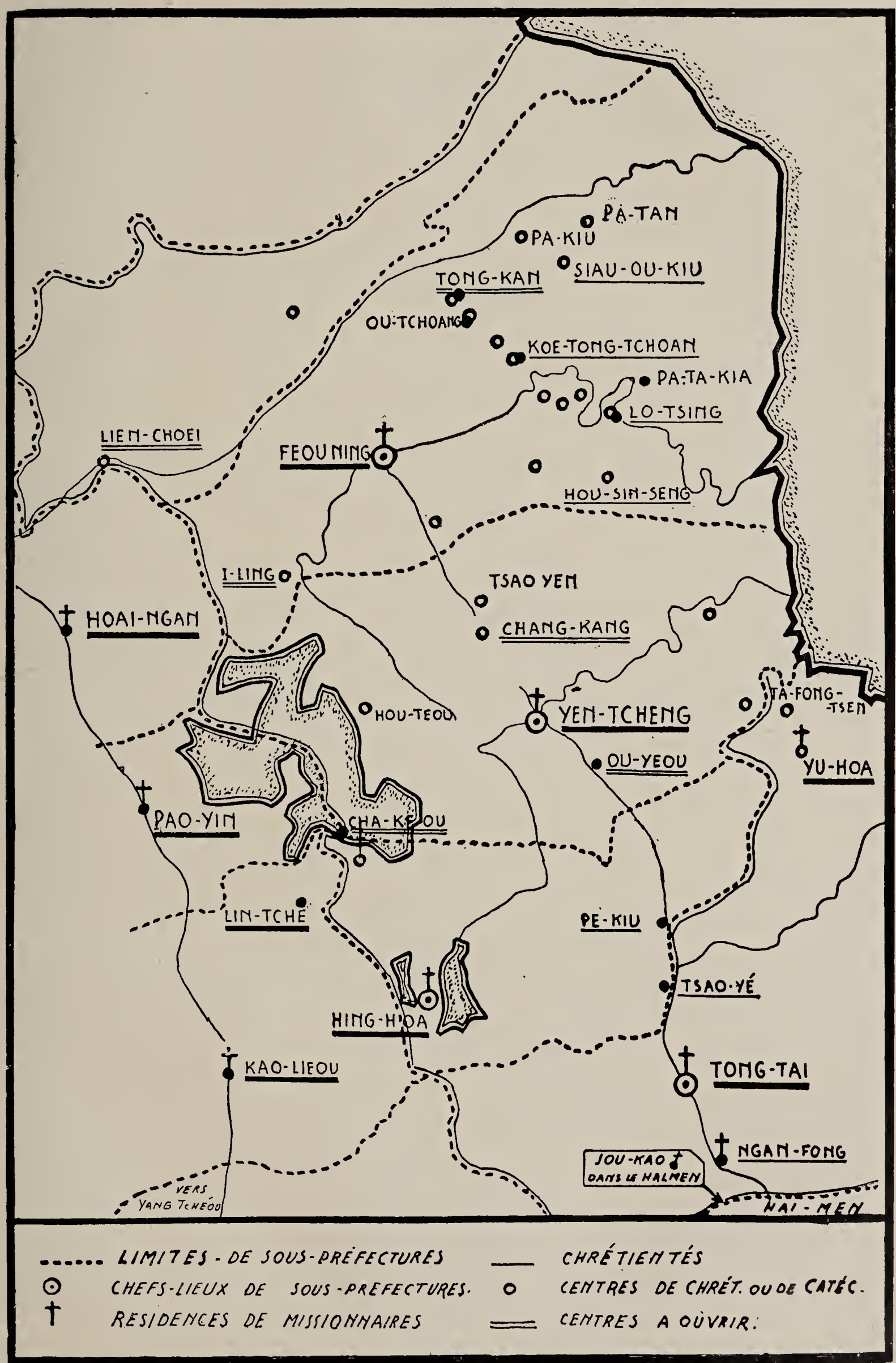
Une quatrième surgirait bientôt. Le P. Bondon n'en fut pas l'organisateur, du moins ce fut lui qui en posa les premières assises. Durant ses excursions soit en barque, soit le plus souvent en brouette, poussant jusque vers les régions maritimes, quelle ne fut pas sa surprise et sa joie de retrouver dans ces régions quelques-uns de ses anciens chrétiens de Hai-men !

Très adroits pour la culture du coton,les Haimennois étaient recherchés de préférence aux indigènes, pour l'exploitation de ces terres nouvelles, devenues la propriété de Compagnies d'actionnaires. Ils émigraient donc pour venir s'installer dans les différents « Kong-se ».

Tout de suite l'idée germa dans l'esprit du Père Bondon de grouper les chrétiens éparpillés au milieu de leurs compatriotes païens. Déjà près du bourg de Ta-Fong-Tsen, non loin du Teu-long-kaong, il avait pu dire, dans une barque, en présence de quelques chrétiens, la première messe célébrée dans ce pays. Bientôt c'était dans la maison d'un chrétien, dont deux chambres, ajoutées par les soins du P. Bondon, servirent longtemps d'église et de résidence.

Mais il fallait, pour ces Haimennois, si différents des habitants du pays par la langue et le tempérament, un missionnaire qui entreprendrait de les grouper. Le P. Pénot en août 1930 était nommé à Tong-tai pour cela. Il ne devait rester dans cette ville que peu de temps et, dès février 1931, s'installait à Yu-hoa, où devait s'épanouir, peu d'années après, une magnifique chrétienté de plus de 300 chrétiens.

Feou-ning. 1932-1934. — Pendant ce temps, Tong-tai voyait venir de nombreux catéchumènes. Il en venait surtout du nord : le Feou-ning commençait à donner. Tel catéchumène zélé, qui avait déjà fait un premier séjour, revenait avec 3 barques, remplies par ses parents et amis désirant comme lui se faire instruire et baptiser.


PA-TAN
PA-KIU
SIAU-OU-KIU
TONG-KAN
OU-TCHOANG
KOE-TONG-TCHOAN
PA-TA-KIA
LO-TSING
LIEN-CHOEI
FEOU NING
HOU-SIN-SENG
I-LING
TSAO YEN
HOAI-NGAN
CHANG-KANG
HOU-TEOU
YEN-TCHENG
TA-FONG-TSEN
OU-YEOU
YU-HOA
PAO-YIN
CHA-KEOU
LIN-TCHE
PE-KIU
TSAO-YÉ
HING-H'OA
KAO-LIEOU
TONG-TAI
NGAN-FONG
JOU-KAO DANS LE HALMEN
VERS YANG TCHEOU
HAI-MEN
LIMITES - DE SOUS-PRÉFECTURES
CHEFS-LIEUX DE SOUS-PREFECTURES.
RESIDENCES DE MISSIONNAIRES
CHRÉTIENTÉS
CENTRES DE CHRÉT. OU DE CATÉC.
CENTRES A OUVRIR.

Aussi, aux 323 chrétiens de Tong-tai et de Ngan-fong pouvait-on ajouter, en 1931, 180 chrétiens du Feou-ning-hien. Il était temps de songer à ouvrir un autre poste là-haut, et de Tong-tai, le Père Bondon s'en allait, seul et sans sien-cheng, négocier dans la ville de Feou-ning l'achat d'un terrain.

En 1932 le P. Bondon quittait Tong-tai, dont le P. Zao, jusque-là chargé de Ngan-fong, devenait curé, et, malgré l'hostilité de la population, s'en allait bâtir à Feou-ning résidence et écoles. Tout était prêt en 1933 pour recevoir un nouveau missionnaire, le P. André Tsu.

En même temps, là où 12 ans auparavant on ne comptait encore aucun chrétien, Mgr Haouisée créait *deux sections nouvelles* : celle de Tong-tai, confiée aux prêtres séculiers, et celle de Feou-ning, dont le P. Bondon devenait ministre avec, pour Pen-dang, les PP. Tsu et Pénot. Sa section comprenait trois sous-préfectures dont deux restaient encore à ouvrir.

Yen-tcheng. 1934-1935. — Dans la grande ville de Yen-tcheng, le P. Bondon n'avait qu'un petit pied-à-terre, où le Révérend Père Lambert passa une nuit, restée pour lui célèbre parmi ses souvenirs de Chine. C'était un centre nouveau qu'à tout prix il fallait créer. Un beau terrain très bien situé était bientôt acheté : à quelques pas des remparts et du quartier commerçant avec, au sud, le grand air de la campagne, la petite résidence qui surgissait en 1935 devenait un centre de district qui allait comprendre tout le Yen-tcheng-hien.

Dès avril de la même année, le P. Bondon avait, dans sa petite école de livres, 40 enfants, à peu près tous païens. La population, très sympathique, aux mœurs moins rudes qu'à Feou-ning, semble promettre une bonne moisson.

Mais comme toujours, le Père laissait à un autre le soin de continuer une fondation si bien commencée : au dernier status le P. André Tsu le remplaçait, tandis que lui-même retournait à Feou-ning avec le P. de Thuy pour vicaire.

Il reste en effet le Lien-Choei à ouvrir, et il voudrait bien que dès l'an prochain, dans la capitale, un Père puisse venir s'installer. Un petit groupe de chrétiens, dont quelques-uns furent baptisés par le R. P. Provincial lors de son passage, forme déjà le noyau de ce futur district.

Après 15 *ans.* — Dans le pays dont on disait naguère « Il n'y a rien à faire », de 1921 à 1936, le P. Bondon aura fait surgir 7 *districts nouveaux*, ceux de *Ling-tché* (avant lui,

simple chrétienté), de *Tong-tai*, de *Ngan-fong*, de *Hing-hoa*, de *Feou-ning*, de *Yu-hoa*, *de Yeng-tcheng*. Dans les villes de *Lien-choei* et de *Tong-kan*, le T'ien-Tchou-tang (l'Église) possède un terrain : ce sont les deux prochains centres de district dès que deux missionnaires nouveaux pourront y être envoyés. Là où il n'y avait aucun chrétien, les statistiques de la mission pour 1934-35 en comptent 1.671.

Cinq églises assez grandes pour pouvoir contenir plusieurs centaines de chrétiens (Hing-hoa, Ngan-fong, Tong-tai, Feou-ning, Yu-hoa) gardent habituellement le St Sacrement. A Yen-tcheng, ce qui sert maintenant d'église sera plus tard l'école des filles (1).

17 chrétientés, dont quelques-unes comme Pè-kiu et Tsao-yé comptant plus de 100 chrétiens forment autant de petits centres, distincts de la résidence du missionnaire. Celui-ci peut y venir périodiquement offrir le Saint Sacrifice et entretenir la ferveur de ses chrétiens.

Dans 15 écoles, durant l'année 1935-36, 611 enfants, tant païens que chrétiens, ont suivi des classes d'instruction religieuse, en même temps que les cours profanes.

Là enfin où aucun missionnaire n'avait pu se fixer, deux sections, celles de Tong-tai et Feou-ning, occupent déjà, dans ces 4 sous-préfectures, 3 prêtres séculiers et 3 Jésuites.

Vision d'avenir. — Mais l'œuvre est loin d'être achevée. Certaines régions restent encore non entamées, et plusieurs gros centres réclament une résidence avec un missionnaire.

Nous avons déjà mentionné Lien-choei et Tong-kan au nord est de Feou-ning. Ce gros bourg de 30.000 âmes pourra être le centre d'un district qui comprendra les chrétientés actuelles de Lo-tsing, près du Yang-ho, de Koe-tong-tchoang, de Soai-ou-kiu, avec les groupes de chrétiens de *Pa-tin*, de *Pa-ta-kia*, et, plus près de Tong-kan, de *Ou-tchoang*, village mahométan, dont le R. P. Provincial a baptisé les premiers néophytes.

Chang-kang, au nord de Yen-tcheng, en communication facile avec le sud ou le nord, grâce aux vapeurs et aux automobiles qui, par la nouvelle route, vous conduiront bientôt du Yang-tsé jusqu'au delà de Feou-ning et même jusqu'à Hai-tcheou, est un autre poste à créer. A quelques lis au nord la petite école de *Tsao-yin* forme déjà le noyau d'une petite chrétienté.

---

(1) Ces réalisations ont été possibles grâce à la générosité d'un bienfaiteur, M. Henri Sarrette. Les aumônes qu'il envoyait portaient comme condition qu'elle serviraient à une fondation.

Il faudrait aussi un Père dans le gros bourg de Ou-yeou, sur la route de Tong-tai.

Et puis dans toute la partie ouest de cette même sous-préfecture de Yen-tcheng, le « T'ien-tchou-tang » n'est pas encore connu ; Cha-keou, au sud, ville bourgeoise dans le genre de Hing-hoa, I-lin, centre de commerce important et qui relierait les districts de Feou-ning et de Lien-choei, devront également devenir résidence de missionnaire.

III. — Les difficultés de la Conquête.

Si de bons missionnaires, comme les PP. Gain, Doré etc..., estimaient comme une chose impossible, de leur temps du moins, l'ouverture au catholicisme du Hia-ho, il fallait bien s'attendre à ce que celui qui chercherait à y pénétrer se vit aux prises avec de réels et même formidables obstacles.

Le récit des difficultés rencontrées par le P. Bondon aidera, je pense, à se faire une idée plus réelle et plus vraie de la *vie de défricheur*.

L'arrivée en pays inconnu. — Dans cette région du Kiang-pé, des préjugés assez tenaces règnent contre les étrangers et la religion ; et ils se transmettent de génération en génération parmi ces populations superstitieuses. Aussi le difficile est-il surtout de conquérir son droit de cité, c'est-à-dire de *se faire accepter*.

Représentons-nous autant que nous le pouvons le Père Bondon arrivant pour la première fois, en 1921, dans la populeuse ville de Tong-tai par exemple. Sans doute ce n'était pas le premier missionnaire catholique qui y pénétrait : en 1908 un Père chinois, le Père Li, y avait acheté en son nom personnel une maison, qui lui fut du reste confisquée peu après et que l'hostilité des habitants ne lui permit jamais d'habiter. C'est cette même demeure que le P. Bondon, accompagné d'un catéchiste, allait essayer de récupérer.

Il faut avoir soi-même éprouvé quelquefois les effets de cette curiosité des foules chinoises, dans ces régions, vis-à-vis de l'européen, pour se faire une idée de ce que dût être l'accueil fait au vieux missionnaire, avec sa longue barbe grisonnante, ses vêtements usés, parlant un chinois à peine compris des gens de ce pays. C'était donc là un de ces « diables d'Europe », dont on leur avait parlé à l'école ou ailleurs, et sur lesquels courent les légendes les plus invraisemblables ! Et peut-être faudrait-il l'avoir pour voisin ! ! !

L'achat d'un terrain. — Dans toutes les fondations la

même scène se reproduisait. A Feou-ning, par exemple, où le Père alla seul et sans catéchiste pour faire l'achat d'un terrain, il s'agissait de ne pas laisser traîner l'affaire ; une autre occasion ne se retrouverait peut-être plus, non faute de vendeurs, mais parce qu'on demanderait des prix inabordables. Devant cette même foule de curieux, de badauds pas toujours sympathiques (on sait la réputation des gens de cette sous-préfecture !), avec un vendeur bien décidé à tirer de son client tout l'argent possible, le Père aura à discuter, à débattre le prix, à se tirer des pièges qu'on lui tendra. Il lui faudra déchiffrer lui-même et faire rédiger par des secrétaires, qu'il faudra bien payer, des « ping-kiu » (contrats) dont un mot, un caractère, ajouté à la légère ou distraitement omis, risquera de faire plus tard déclancher tout un procès.

A Chang-kang par exemple, au nord de Yen-tchen, le Père avait négocié l'achat d'un terrain. Le mauvais temps dut retarder de quelques jours la signature du contrat. Quelques 100 personnes habitaient ce lot, et, détail ignoré du Père, plusieurs familles payaient le loyer depuis bien des années. Ayant eu vent du changement prochain de propriétaire, quelques-uns manifestèrent avec humeur, sous les yeux même du Père, leur volonté bien arrêtée de ne pas déménager. Comprenant alors dans quel dédale de procès sans fin la possession de ce terrain l'entraînerait, le Père se hâta de rompre toute négociation pendant qu'il en était encore temps. Il garda pour une meilleure occasion l'argent qu'il avait déjà en poche.

Quoi d'étonnant alors, si, dans la suite, des contestations s'élèvent parfois sur la légitime possession de tel ou tel coin de terre, sur la délimitation exacte de tel autre avec le champ voisin.

La mauvaise volonté des autorités locales. — Une fois en possession du terrain où le Père bâtira son centre, les ennuis ne font que commencer. Le missionnaire va se heurter le plus souvent à l'hostilité plus ou moins déclarée du sous-préfet ou des notables. Ceux-ci sont mieux instruits que le simple peuple, sur la vraie nature du « T'ien-tchou-tang » (Église). Ils savent fort bien que le missionnaire n'arrache pas les yeux des enfants pour en faire des médecines, mais qu'il pourrait bien se servir des siens pour se rendre compte de leurs injustices, à eux, à l'égard du pauvre peuple.

La plupart des émeutes qui ont suivi dans ce pays l'installation d'un centre ont été fomentées par l'un ou l'autre de ces petits notables tout puissants. Ce sont eux qui empêcheront ou retarderont les constructions de la résidence et

des écoles : sous les yeux de la police, qui est aux ordres des notables, les voyous de la ville chaparderont, sans qu'on leur oppose aucune résistance effective, qui le bois de la charpente, qui des briques, qui du sable, etc..., avec parfois la connivence des entrepreneurs, sûrs de s'y retrouver en présentant la facture ! ! ! !...

Les difficultés de l'enregistrement. — On sait qu'en Chine les missions catholiques jouissent, par rapport aux étrangers, d'un traitement de faveur ; le droit de posséder sur terrain chinois, refusé aux étrangers (sauf sur les concessions), est accordé au « T'ien-tchou-tang ». Tout missionnaire, négociant au nom du T'ien-tchou-tang, doit ensuite faire enregistrer son achat au bureau de l'enregistrement. Cela n'empêche pas les autorités locales, de chercher, malgré tout, chicane aux missionnaires pour les empêcher de s'installer près de chez eux, soit en prétendant refuser tout droit d'acheter, soit en refusant d'enregistrer l'achat des dits terrains. Pour toutes ses fondations, le P. Bondon a rencontré cette opposition, bien que sous des aspects divers.

A Yen-Tcheng, ce sont quelques notables de la ville qui font une campagne dans un des journaux locaux contre l'installation du T'ien-tchou-tang. Le mandarin, bienveillant pourtant et qui avait déjà donné l'autorisation d'enregistrer, intimidé par ces protestations, attendra deux ans avant de donner un ordre formel au bureau de l'enregistrement.

A Feou-ning, le sous-préfet manifestera son hostilité envers le missionnaire par son refus catégorique de reconnaître l'enregistrement déjà fait, le considérant comme de non-valeur, et suscitera au Père toutes sortes de difficultés.

A Tong-tai et *Ngan-fong*, ce sera le bureau de l'enregistrement lui-même qui refusera, malgré l'autorisation expresse du mandarin. Que l'on s'imagine un peu la patience peu ordinaire dont dut s'armer le P. Bondon ! Qui comptera les stations dans les antichambres des Ya-men, les lettres qu'il dut écrire, les bonnes paroles qu'il lui fallut prodiguer, etc. ?

On refuse de le recevoir sous de futiles prétextes : le Père attendra le retour du magistrat ou... reviendra. Mais toujours il s'obstine jusqu'au résultat final. Dans ces circonstances, il ne s'agit pas, bien entendu, de tenir à sa face...

Les émeutes. — Tant que la reconnaissance officielle du T'ien-tchou-tang n'aura pas été obtenue des autorités locales, il ne faut pas compter sur l'appui très efficace des forces de police, malgré parfois des manifestations de protection apparente. Aussi les émeutiers ont-ils beau jeu, et le

P. Bondon ne compte plus les manifestations populaires hostiles, auxquelles il a dû tenir tête.Rappelons quelques-unes des plus fameuses :

A Ngan-fong par exemple. On était au lendemain de l'arrivée des Sudistes. Le Père Bondon était resté à son poste. Les étudiants de la ville s'avisèrent de vouloir le chasser de sa maison, dûment enregistrée pourtant. Obligé de fuir une première fois, le vieux missionnaire revint bien vite s'installer chez lui. Le lendemain, nouvelle émeute, nouvelle expulsion ; mais aussi nouveau retour du Père. La présence d'une vieille femme, installée dans l'unique chambre que le Père s'était réservée, l'obligea à regagner Tong-tai.

A Tong-tai, il était installé depuis quelque temps déjà quand on lui fit savoir qu'une accusation stupide, mais qui trouve créance dans le peuple, le rend responsable de la disparition de deux enfants, dont on avait perdu les traces. En conséquence tel jour on viendra brûler le T'ien-Tchou-Tang.

Au jour dit, dès 8 heures du matin, une foule compacte se massait près de la porte de la résidence, manifestant le désir d'entrer. Le mandarin avait envoyé quelques policiers pour maintenir un peu d'ordre.

Le Père ne perd pas son sang-froid. Il fait entrer les gens par petits groupes, afin de leur faire bien constater, de leurs propres yeux, qu'il n'y a pas d'enfants, et donc que l'accusation est fausse. Ainsi, jusqu'au soir, les curieux se succédèrent à l'intérieur du T'ien-Tchou-Tang.

A la fin cependant, la foule se faisant trop tumultueuse, le Père craint quelque désordre et fait fermer les portes. A ce moment, quelques meneurs commencent à escalader le mur. Le Père, comprenant le danger, fait immédiatement ouvrir toutes grandes les portes et se présente devant la foule :

« Alors que voulez-vous? Entrez, vous verrez que les enfants que vous cherchez ne sont pas ici !... »

On entend alors le pas cadencé d'une troupe de soldats que le sous-préfet envoyait enfin, pour protéger le Père et la résidence.

A Feou-ning, l'hostilité déclarée du sous-préfet actuel encouragea plusieurs fois les émeutiers. Il y a trois ans, le P. Bondon, déjà installé dans ce qui est maintenant l'école des filles, voit arriver un beau jour 5 soldats qui viennent le chercher pour le conduire au Ya-men. Le Père refuse de bouger, disant qu'il saurait bien y aller tout seul. Les soldats, n'osant pas employer la force, retournent dans leur caserne.

Le Père alors se rend chez le mandarin :

— « Des soldats sont venus, lui dit-il, osant se présenter comme envoyés par vous afin de me conduire ici, mais je refuse de le croire.

— C'est pourtant bien moi qui leur ai donné cet ordre.
— Et pourquoi ?
— Vous n avez pas le droit d'être ici, et les étrangers ne doivent pas posséder en Chine.
— Je vous demande bien pardon : le T'ien-Tchou-Tang peut posséder, et mon terrain est déjà enregistré avec l'autorisation de votre prédécesseur.
— Ce n'est pas vrai.
— Vous pouvez vérifier cela vous même au bureau de l'enregistrement. Du reste, voici un double... »

Les voyages. — A toutes les difficultés ci-dessus énumérées, hostilité des notables, préjugés superstitieux du peuple, hostilité des foules, il ne faut pas oublier d'ajouter celles qui sont le lot ordinaire des missionnaires en bien des endroits. Les routes, les services réguliers de vapeurs sur les grands canaux, qui rendent actuellement les communications plus faciles, n'ont pas toujours existé, et la brouette ou la barque furent longtemps les seuls véhicules dont pût se servir le P. Bondon. C'est ainsi que de Jou-kao, ou plus tard de Lin-tchie, puis de Hing-hoa, il s'en allait jusqu'au fin fond du Feou-ning-hien, ou vers les salines du bord de la mer. Des résidences, comme celles qui existent maintenant,ne s'échelonnaient pas sur sa route pour lui offrir un asile durant quelques jours ; il lui fallait coucher dans les auberges, y dire le lendemain la Messe de très bonne heure, avant le réveil de ses compagnons de chambre.

La rencontre des brigands ou des soldats. — Le Père connut aussi les rencontres peu agréables des brigands, parfois même le détroussement en règle. Heureux, quand le canon d'une arme à feu ne s'appuyait pas délicatement sur sa tempe ou sur sa poitrine ! C'est alors qu'il ne faut pas perdre son sang-froid ni faciliter par une réponse trop nerveuse le déclanchement de la gâchette...

IV. — Méthodes d'apostolat du P. Bondon.

Pour tout missionnaire il s'agit d'attirer à soi les âmes, puis de les former le mieux possible. Que fut cette besogne quotidienne du P. Bondon et quelle influence personnelle exerça-t-il sur ceux qui venaient à lui, c'est ce qui nous reste à voir.

Le recrutement des Catéchumènes. — Sans bien entendu

vouloir diminuer le rôle tout puissant de la grâce, y eut-il, se demandera-t-on, un mobile naturel, qui put attirer vers le missionnaire les habitants de ces régions?

Il semble bien que ce fut un désir de s'instruire et de faire instruire leurs enfants : soit dans les villes soit dans les campagnes on rencontre de nombreuses écoles ; Yeng-cheng par exemple avec ses 40.000 âmes a trois écoles moyennes (tchou-tchong) et une école secondaire (kao-tchong) préparant à l'université.

En 1935, la résidence de Yeng-tcheng à peine achevée le P. Bondon ouvrait une école de livres ; immédiatement 40 bambins, tous païens, venaient suivre attentivement, les classes, très heureux d'apprendre en même temps le catéchisme.

L'un des premiers chrétiens de la sous-préfecture de Feou-ning, qui fit à Tong-tai son catéchuménat, avait amené au Père ses deux fils pour qu'il leur apprît le français. Le P. Bondon en profita pour leur parler religion. Le papa, touché par la grâce, vint lui-même avec ses enfants pour faire son catéchuménat. Baptisé peu après, il retournait chez lui pour revenir bientôt après avec le reste de sa famille. Actuellement dans son village se trouve constituée une chrétienté d'une cinquantaine de personnes. Il est lui-même un homme assez influent dans son pays, et par suite a pu rendre au P. Bondon pas mal de services. Sur ses deux cents meous de terre il a offert un terrain pour bâtir une résidence-école. Il peut avoir recruté près de deux cents catéchumènes.

D'autres exemples du même genre ne manquent pas. Ouvrir des écoles, surtout dans les villes, serait un excellent moyen de conquête pour ce pays.

Si le désir de s'instruire dispose favorablement les gens vis-à-vis du missionnaire, ce n'est pas ce qui les décide à se faire chrétiens. Il faut pour cela l'action directe, non pas le plus souvent du missionnaire lui même, mais d'un fervent néophyte.

Un certain Tcheng, lui aussi originaire de Feou-ning-hien, rencontre un jour un de ses amis déjà baptisé :

— Où vas-tu? lui demande celui-ci.

— Chez les Protestants, me faire instruire de leur religion.

— Et pourquoi vas-tu chez eux? Va plutôt trouver le missionnaire catholique...

Et l'ami de lui faire un petit sermon qui porte immédiatement ses fruits. Le candidat au Protestantisme part pour Tong-tai se faire inscrire au catéchuménat catholique. Après un séjour de quelques semaines, il retourne chez lui, et revient peu après avec trois barques remplies des différents membres de sa famille qu'il avait décidés à embrasser la re-

ligion catholique. Tout ce monde, père, mère, frères, sœurs... se font baptiser. Lui, le pauvre Tcheng, avant même d'avoir reçu à son tour le baptême,se trouve enrôlé de force par une bande de racoleurs, comme soldat de l'armée de Nankin. Quelques mois plus tard, ayant réussi à se libérer, il revenait se faire baptiser, non sans amener plusieurs amis ou parents au catéchuménat. Plus de 500 catéchumènes, dont 200 déjà ont reçu le baptême, sont le fruit de son apostolat.

On pourrait citer beaucoup d'autres exemples : A Tong-kan, gros bourg très commerçant de plus de 30.000 âmes, M. Ma, médecin très réputé dans toute la sous-préfecture, profite de son influence pour aider le Père ; dans le Lien-choei, à peine ouvert, à Tien-hou-tsin, un jeune homme de famille aisée, M. Tchang, attiré par le désir d'apprendre le français, vient de faire inscrire toute sa famille au catéchuménat, préparant ainsi le noyau d'une nouvelle chrétienté...

Plusieurs de ces recruteurs ont par leur fortune ou leur position sociale une certaine influence dans le pays ; ce n'est donc pas uniquement la question d'argent ou le désir de protection qui les attire vers l'Église. Voilà pourquoi, malgré de réelles difficultés, on pourrait espérer un accroissement rapide du nombre des chrétiens... si le missionnaire avait les moyens d'ouvrir des écoles et... des auxiliaires pour l'aider.

La formation des Catéchumènes. — Si ce ne fut pas le P. Bondon qui le plus souvent fit venir ses catéchumènes, c'est bien à lui qu'incomba la tâche de les former. Le catéchuménat installé dans le centre désigné au status occupa toutes les journées qu'il ne passait pas en voyage. Autant que possible il est permanent, et pas trop nombreux, se renouvelant après trois semaines ou plus de séjour en sorte que les nouveaux se trouvent vite habitués grâce aux anciens non encore partis.

Alors pour le P. Bondon c'est une suite ininterrompue de catéchismes : avant la messe pour tout le monde, hommes et femmes, à l'église ; après la messe pour les femmes seules dans l'église ; chaque matin pour les hommes (les Présentandines ou les vierges en font autant pour les femmes). Le Père fait réciter à chacun, un par un, les prières apprises la veille, ne serait-ce qu'une ligne ! Le soir à 4 h. après le chapelet, autre catéchisme pour tout le monde, puis au catéchuménat pour les hommes seuls.

Les Écoles. — On a vu plus haut l'importance des écoles pour attirer les païens à l'Église ; aussi le P. Bondon chercha-

t-il à en ouvrir autant que ses ressources pécuniaires le lui permettaient : outre celle de Yeng-tcheng déjà mentionnée, on peut citer celle de Tsao-yeng, gros bourg à quelques lis au nord. Pa-tin, Hou-ching-cheng ont aussi leurs écoles. Bientôt à Pa-ta-kia, près de Pao-kia-tcheng, grâce à la générosité d'un directeur de « kong-se » qui a offert un terrain, le P. Bondon compte en ouvrir une autre.

Ces mêmes écoles servent à former les enfants des néophytes et c'est même leur principale utilité. En outre, des petites écoles de prières tenues par un Sien-cheng permettent d'enseigner les prières aux plus jeunes. Les plus grands sont envoyés à l'école de district. Là on poursuit tout le cycle de l'enseignement primaire élémentaire (tchou-siao) ; les élèves y sont presque tous pensionnaires. On devine sans peine l'importance de cette formation des enfants : s'il est souvent bien difficile d'infuser à la première génération de néophytes le véritable esprit chrétien, il importe au moins d'obtenir d'eux qu'ils fassent instruire chrétiennement leurs enfants.

Les tournées dans les chrétientés. — Dans ces vastes régions du Kiang-pé, il est très difficile de faire venir à son centre, même les jours de grandes fêtes, tous les chrétiens de son district, aussi le missionnaire doit-il souvent les visiter chez eux. Ces tournées sont même, peut-on dire, indispensables pour continuer la formation des néophytes à qui quelques semaines de catéchuménat n'ont pu forcément suffire.

Abandonnant son centre pour un temps plus ou moins long, confiant soit à ses catéchistes et à ses vierges, soit à un auxiliaire, la bonne marche du catéchuménat et des écoles, le missionnaire doit aller jusqu'aux extrémités de son vaste district, visiter une par une chacune de ses chrétientés. Rien ne l'arrête, pas plus le mauvais temps que la fatigue.

Dans la petite chapelle de la résidence-école, ou même dans la salle commune de la maison où il loge, chrétiens et catéchumènes des environs viennent chaque matin assister à la messe et entendre un substantiel catéchisme. Dans ces tournées plus encore qu'au catéchuménat se fait le vrai travail de la formation du chrétien.

L'Influence personnelle du P. Bondon. — Vétéran du Siu-tcheou-fou, le P. Bondon fut le premier missionnaire dans le Tang-chang-hien, et durant de longues années, le seul.

Comme les PP. Gain, Boucher, Marivint, etc... ses con-

temporains, il eut à repousser bien des fois les attaques des brigands, et même des Boxeurs. Il dut souvent faire face à diverses calamités, famines, inondations, etc... A Tàng-chan, il se rendit célèbre par son apostolat dans les prisons de la sous-préfecture où se trouvaient entassés pêle-mêle, dans d'affreux et infects réduits, de pauvres hères mourant de faim et surpris à brigander. Grâce à la bienveillance du mandarin, il put passer de nombreuses heures de la soirée et même de la nuit auprès de ces malheureux condamnés. Baptisés, tous ces anciens brigands s'en allaient peu de temps après se faire dans le Ciel les protecteurs de leur charitable visiteur.

Les ardeurs du soleil d'été ne l'arrêtaient pas plus que l'eau glacée des canaux. A pied derrière sa brouette, ou durement secoué sur l'inconfortable véhicule, il s'en allait, des jours durant, parcourir en tous sens routes et sentiers de quatre grandes sous-préfectures.

La bonté témoignée indistinctement à tous par le P. Bondon était sa grande arme avec la prière.

Les enfants, gamins turbulents et espiègles, furent ordinairement les premières conquêtes du Père. Ses poches étaient toujours pleines de bonbons avec lesquels il ne tardait pas à se faire des amis. Alors, dans la résidence ouverte à tout venant (dans les premiers temps du moins), c'était un va-et-vient incessant de marmots regardant avec curiosité les grandes images du catéchisme suspendues aux murs, et posant au missionnaire toutes sortes de questions. Bien entendu les mamans, à leur tour, perdant la méfiance du début, venaient bientôt, portant dans leurs bras leur tout dernier. Ce fut pour plus d'un de ces petits, n'ayant plus que quelques jours à vivre, l'occasion providentielle de recevoir son billet pour le Ciel.

Mais ni cette extraordinaire endurance du P. Bondon, ni son incessante prière n'expliquent le succès de son apostolat. Le secret de ce succès, il faut sans doute le chercher dans cet optimisme surnaturel gardé toujours et partout.

D. de Gassart S. J.

HORS DE FRANCE

Nos Observatoires

I. — Rome.

La fondation des Observatoires astronomiques du Vatican et de Castel-Gandolfo. — *L'illustrazione Vaticana* a donné, sous la plume du R. P. Stein, S. J., un intéressant article rappelant les circonstances de la fondation d'un Observatoire astronomique au Vatican et donnant les raisons de son transfert à Castel-Gandolfo.

En 1888, lors du Jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII, les membres du clergé italien qui s'adonnaient à la physique, à la météorologie, à l'astronomie, offrirent au Pape une collection d'instruments scientifiques. Léon XIII décida à cette occasion de rendre son activité à l'ancien Observatoire créé vers 1580, au moment de la réforme du calendrier julien par le Pape Grégoire XIII, et installé dans la tour Grégorienne. On construisit une coupole tournante au sommet de la tour, et on y installa un équatorial de quatre pouces, en même temps que les instruments nécessaires à la météorologie. Le P. Denza fut nommé directeur et les travaux s'organisèrent.

En 1889, pendant l'Exposition universelle, un grand Congrès international d'astronomie eut lieu à Paris au cours duquel on décida d'entreprendre la carte photographique du ciel. L'Observatoire du Vatican proposa sa collaboration qui fut acceptée unanimement.

Le P. Denza qui dirigea les travaux du jeune Institut jusqu'à sa mort en 1894, s'adonnait surtout aux études météorologiques ; c'est à lui qu'on doit la publication d'un atlas photographique de nuages, réalisé par l'ingénieur Mannucci.

De 1894 à 1898, l'Observatoire fut confié au R. P. Lais, oratorien, qui s'attacha spécialement à la grande œuvre de la carte du ciel.

Sous l'impulsion de Léon XIII , qui voulait montrer combien l'Église favorise les études scientifiques, un équatorial photographique de 33 centimètres d'ouverture fut

installé dans la tour Léonine, qui s'élève à 100 mètres au-dessus du niveau de la mer. En 1898, le P. Rodriguez fut nommé directeur ; il était, lui aussi, météorologiste et a publié deux volumes importants dans cette branche des sciences. Pourtant les clichés photographiques du ciel, dus au labeur incessant du P. Lais, s'accumulaient. En 1906, Pie X décida de donner une plus vive impulsion à la partie astronomique. Le R. P. Hagen S. J. fut nommé directeur de l'Observatoire, qui fut à nouveau transféré. On l'installa dans le pavillon Léon XIII ; sur la tour adjacente fut construite une coupole de 9 mètres de diamètre, où fut installé un nouvel équatorial de 40 centimètres d'ouverture. La mesure des plaques photographiques fut assurée par des Sœurs et communiquée à l'Observatoire d'Oxford qui les convertit en ascensions droites et déclinaisons. Ce long travail fut terminé en sept ans, et le catalogue astrophotographique, composé de 10 volumes, parut en 1928. En même temps, le P. Hagen publiait un atlas des étoiles variables (8 volumes) avec un traité sur le même sujet.

Il est impossible de donner un résumé des études et des travaux du P. Hagen : leur nombre est trop considérable et ils embrassent un champ trop vaste. Mais il faut rappeler cependant qu'il a attiré l'attention sur les nébuleuses obscures qui remplissent le ciel, tandis qu'elles sont rares dans la Voie Lactée. Il résolut de cataloguer ces nébuleuses, et cette revue comprend tout le ciel, depuis le pôle Nord jusqu'au 20e degré de déclinaison australe.

Les idées du P. Hagen sur les nébuleuses obscures n'ont pas été tout d'abord admises sans discussion par le monde de l'astronomie. A toutes les objections, le savant directeur fournissait des réponses. Il finit par entraîner l'adhésion de nombreux observateurs qui, jusque-là, s'étaient constitués ses adversaires. Lors de la mort du P. Hagen, en 1930, la cause était gagnée et la thèse reconnue comme conforme à la réalité.

***

Cependant les travaux de l'Observatoire du Vatican se trouvaient fortement gênés par l'extension de la Ville Éternelle dont les lampes électriques éclairaient le ciel d'une lumière diffuse. Il fut décidé de transporter une nouvelle fois l'emplacement des appareils astronomiques. Mais quel endroit chosir?

A ce moment, S. S. Pie XI, très favorable à toutes les recherches scientifiques, conçut le projet d'installer un Observatoire... en Ethiopie. Le ciel y est d'une clarté parfaite

et les lumières artificielles ne risquent pas de troubler l'obscurité des nuits. Une expédition de reconnaissance fut donc décidée ; mais on constata l'impossibilité de mener à bien le projet : on se heurtait à la situation politique assez trouble du pays. C'est alors que le Saint-Père, montrant toute sa sollicitude, décida de consacrer une partie du domaine pontifical de Castel-Gandolfo à la fondation non pas d'une succursale, mais de l'Observatoire principal, qui devait être muni d'appareils neufs et pourvus de tous les perfectionnements récents.

A cet effet, la maison allemande Zeiss, d'Iéna, célèbre par l'excellence de ses verres d'optique, a été chargée d'élaborer les plans de la nouvelle installation et de fournir les instruments nécessaires. Le R. P. Stein, directeur de l'Observatoire, en donne l'énumération.

Un équatorial pour les observations visuelles, de 40 centimètres d'ouverture et de 6 mètres de distance focale a été installé dans une coupole construite au sommet d'un escalier en colimaçon.

Un astrophotographe double, placé dans une seconde coupole disposée du côté Nord-Est de la terrasse, comprend une chambre photographique munie d'un objectif de 40 centimètres à quatre lentilles, avec distance focale de 2 mètres, et d'un miroir de 60 centimètres de diamètre, avec distance focale de 2,4 mètres. Ce miroir est percé d'un trou central de manière à pouvoir servir avec montage de Newton ou montage de Cassegrain.

Les deux télescopes sont montés avec mouvement électrique contrôlé par seconde.

Un astro-spectrographe à un ou trois prismes est utilisé pour obtenir les spectres des étoiles isolées. La comparaison des spectres et la mesure des lignes se fait à l'aide d'un spectro-comparateur de Hartmann. D'autres instruments de mesure, microphotomètre enregistreur, nouvel appareil Zeiss pour la détermination des coordonnées des étoiles, comparateur à éclipse, etc., complètent l'installation très moderne du nouvel Observatoire.

L'Observatoire astronomique est complété par un laboratoire d'astro-physique, situé au rez-de-chaussée du bâtiment. Il est outillé spécialement pour les recherches spectrales et comporte un certain nombre d'instruments, dont un spectrographe à trois prismes de Steinheil. Avec l'atelier de photographie, celui des mécaniciens, l'emplacement des moteurs et accumulateurs, la machine à air liquide, il existe également un bureau pourvu d'une bibliothèque fort bien conçue et choisie.

Ce laboratoire astro-physique est spécialement affecté à

l'étude de la structure et de la composition de l'atmosphère des étoiles et des planètes, l'examen spectroscopique des météorites.

Aussi les savants, ecclésiastiques et laïques, qui sont appelés à travailler à l'Observatoire de Castel-Gandolfo, ont-ils à leur disposition un matériel moderne soigneusement établi et installé dans un site tranquille, particulièrement propice au travail soutenu, à l'observation, à la méditation....

(*La Croix*, 7-1-1936).

II. — Aberdeen (Hong-Kong).

Le mois de juin nous apportait un événement qui, s'il est de peu d'intérêt pour d'autres, avait néanmoins une importance considérable pour le séminaire régional d'Aberdeen (Hong-Kong). Le grand télescope Markree que le Recteur, R. P. Cooney S. J., avait apporté d'Irlande était placé avec succès sur son piédestal ; et les séminaristes examinaient avec empressement le croissant de la lune lorsqu'elle passait majestueusement dans le champ du grand objectif. Mais l'objet de leur curiosité dut bientôt leur être retiré, le grand tube fut descendu, car exposé à l'air comme il l'était, il aurait eu à souffrir des vents violents, surtout à cette époque de l'année où les typhons ne sont pas chose rare — d'autre part les fonds manquaient pour lui construire un abri, et notre modeste établissement ne pouvait songer à avoir une coupole ; ce que nous nous proposons est très simple.

Autour du télescope, on bâtira un mur de 17 pieds de haut formant chambre circulaire de 36 pieds de diamètre et sans toit. Pour protéger l'appareil des intempéries, on construira un grand caisson de tôle ondulée assez large pour recouvrir le télescope et son piédestal. Ce caisson se composera de deux parties qui se rejoindront au milieu, en travers du télescope. Les deux parties du caisson seront montées sur rail, de manière à pouvoir être roulées en arrière ; deux alvéoles construites en porte à faux de la chambre circulaire selon l'axe Nord-Sud, pourront les recevoir de telle sorte que toute la place sera libre pour manipuler le télescope.

A l'ouest de la chambre circulaire, on construira une autre salle, qui servira d'abri à notre petite bibliothèque astronomique, à nos cartes, etc. Cette salle de 60 pieds carrés de surface sur 10 1/2 de hauteur supportera une autre très petite chambre (8 pieds de largeur, 6 1/2 de hauteur) qui abritera le « chercheur de comètes » rapporté d'Irlande avec le grand télescope. Cette petite chambre sera coiffée d'une fausse

coupole qu'on pourra faire glisser pour permettre les observations. Ce plan modeste exige encore trop d'argent pour être réalisé, et en attendant que les fonds s'accumulent, le grand tube doit être descendu et les recherches astronomiques suspendues.

L'Histoire des instruments.

Les deux instruments qui se trouvent maintenant au séminaire régional, appartenaient autrefois à l'observatoire privé bien connu de la famille Cooper de Markere, près Sligo, dans l'ouest de l'Irlande. Cet observatoire avait été fondé par M. Edward Joshua Cooper, né en 1798. Il s'intéressait vivement à l'astronomie ; aussi lorsqu'en 1831 il apprit que Cauchoix de Paris venait d'exécuter un objectif de plus de 30 pouces de diamètre, qui faisait l'admiration d'Arago et autres astronomes parisiens, il l'acheta aussitôt et l'installa provisoirement dans un hangar en bois, à Markree. Arago, il est vrai, avait conseillé au gouvernement français de l'acheter, mais M. Cooper se trouva premier acquéreur.

Monter un équatorial pour un objectif aussi grand présenta des difficultés. Sur le conseil du Docteur Robinson de l'Observatoire Armagh, M. Cooper, non sans quelques appréhensions sur le succès, confia cette tâche à M. T. Grubb, alors employé dans une maison de Dublin.

En décembre 1832, l'axe de déclinaison et les grands cercles étaient achevés, l'axe polaire était encore en construction. Le télescope fut finalement érigé en 1834 sur un socle de pierres de taille, — le tube et son support en fonte pesant près de deux tonnes. Au moment de son érection le télescope était le plus grand du monde. Jamais il ne posséda de coupole, aucun constructeur du temps ne voulant se risquer à en bâtir une pour un instrument d'une telle taille.

L'objectif lui-même eut quelques aventures. A Dublin il échappa de fort peu à un accident fatal qui fit sauter deux éclats sur le bord. Il accompagna M. Cooper dans ses voyages à travers la France, l'Allemagne, l'Italie, et pendant un temps (1844-1845) fut dressé à Nice et à Naples sur un pilier en bois comportant des réglages en altitude et en azimuth.

Comme le climat de Markree, où le ciel est clair rarement et de façon irrégulière, empêchait l'usage du grand télescope, M. Cooper en 1842 fit monter en équatorial un « chercheur de comètes », par Ertel de Munich. L'ouverture de l'objectif était de 3 pouces, la distance focale de 30 pouces. Avec

cet instrument M. Graham, l'astronome au service de M. Cooper, découvrit la petite planète Mètro, le 25 avril 1848.
(*The Rock*, juillet 1936).

III. — Jersey.

Un séismographe a l'Observatoire St Louis. — Presque chaque année, Jersey éprouve un ou deux légers tremblements de terre. Ceux-ci ne causent jamais de sérieux dommages, mais, pour les savants, ils ont presque l'importance de grandes catastrophes, comme le séisme de Quetta. Depuis bien des années déjà, les tremblements de terre de Jersey sont étudiés et le personnel de l'Observatoire St Louis a pris une part active à ce travail. La tâche était cependant rendue difficile par le fait que l'Observatoire ne possédait pas de séismographe moderne capable d'enregistrer ces mouvements ; il était donc nécessaire de s'en remettre aux observations des habitants de l'île ou aux enregistrements obtenus à plusieurs centaines de kilomètres de distance, dans les observatoires de France et d'Angleterre.

En mai 1934, le P. Charles Rey, qui avait été chargé des sismographes à l'Observatoire de Tananarive — Madagascar — fut nommé directeur de l'Observatoire de la Maison St Louis, et, d'accord avec le P. Burdo, il conçut le plan d'y établir un séismographe.

L'instrument est maintenant installé, grâce à l'amabilité de M. Ed. Rothé, Directeur du Bureau Central Séismologique francais de Strasbourg, qui a prêté un séismographe à l'Observatoire de Jersey. Celui-ci devient maintenant un anneau de la chaîne des stations séismologiques officielles de France.

Le P. Rey fut efficacement aidé par le P. J. Hughes et ils ont, dès le mois de juin 19 6, mené à bonne fin la tâche délicate de mise en place et de réglage de l'appareil.

L'instrument est, du nom de son inventeur, un Séismographe Mainka. Il consiste en un cadre massif en fer de 1 m. 65 de haut, portant un poids de 450 kilos, qui ne peut osciller qu'horizontalement d'ouest en est. Le bâtis qui supporte ce pendule est porté par un pilier de maçonnerie, qui repose sur le roc sous les fondations de l'Observatoire, et isolé de toute vibration accidentelle de l'Observatoire lui-même.

Quand un séisme se produit, le bâtis se déplace avec le sol, tandis que le pendule, grâce à sa masse et à ses attaches très délicates, reste immobile ; le mouvement relatif du bâtis et du pendule est amplifié environ 240 fois par un système de leviers qui communique l'oscillation à une fine pointe de

stylet. Le stylet repose légèrement sur une bande de papier noirci qui se meut par un mouvement d'horlogerie de 1 cm. 5 par minute, y tracant une ligne blanche, droite, en temps ordinaire, mais sinusoïdale, lorsqu'un séisme déplace le stylet. Une fois toutes les minutes, au moyen d'un contact électrique, l'horloge de l'Observatoire soulève le stylet durant une seconde, ainsi qu'à la 30e seconde qui suit chaque heure.

La feuille de papier noirci, bande sans fin qui se meut d'un mouvement spiral sous le stylet, est remplacée chaque matin par une feuille nouvelle, tandis que la feuille enregistrée est vernie pour conserver le graphique.

La feuille enregistrée porte donc des lignes où sont inscrites les heures et les minutes, lignes sinueuses si le moindre tremblement de terre se produit.

Si sensible est l'instrument qu'il enregistre nettement la moindre trépidation, le moindre pas dans son voisinage. Il enregistre également les séismes, bien au delà des limites de la sensibilité humaine, dans toutes les parties du monde, et c'est par des calculs effectués sur ces enregistrements dans plusieurs Observatoires, que la position du centre du séisme peut être évaluée, souvent bien avant que les nouvelles, émanées directement du lieu de la catastrophe, puissent parvenir.

Le premier tremblement de terre enregistré par le séismographe de Jersey eut lieu le 30 juin 1936 ; son épicentre se trouvait sur l'autre face de la terre, dans les îles Aléoutiennes, entre la Sibérie et l'Alaska. Un autre grand séisme, un peu plus violent, fut enregistré le 13 juillet : vers midi par les calculs, on a situé son origine sur les côtes du Chili. Depuis cette date d'autres secousses lointaines ont été enregistrées.

Cependant, le but principal de ce nouveau séismographe est d'enregistrer les séismes locaux et, pour cela, il est également nécessaire d'avoir le plus d'observations personnelles possibles.

On sait maintenant que les légers séismes de Jersey ont le plus souvent pour origine une région située entre l'île et la côte Normande, presqu'en face de Blainville. La cause en est sans doute le glissement des couches terrestres le long d'une faille semblable à celles qui sont visibles en grand nombre dans les falaises de l'île. Il est en effet possible qu'une longue faille se poursuive sous la mer, depuis les environs du manoir de Rozel jusqu'à Régnéville en Normandie et qu'elle soit le lieu de ces mouvements.

Après une période durant laquelle la moyenne de séismes locaux fut de deux par ans, Jersey en a été indemne depuis

plus de trois ans. La preuve est faite, en effet, que certains bruits terrestres récents sont dûs, après enquête, à des tirs lointains ; le nouvel instrument sera précieux pour éliminer ces « faux séismes » qui ne déplacent que l'air et non le sol et donc ne seront pas enregistrés, ou, s'ils le sont, donneront une courbe légère très différente de celle d'un séisme.

Pour l'instant, nous attendons le prochain séisme Jersiais avec intérêt — intérêt qui n'a besoin d'être mêlé d'aucune appréhension, car il est sans exemple qu'un tel séisme ait causé dommage à qui que ce soit.

L'installation d'une station séismique à Jersey a été très bien accueillie par le monde scientifique anglais. En octobre dernier, la *British Association for advancement of science* a demandé au P. Rey de donner son nom à la section du comité de recherches scientifiques. Jusqu'alors le P. Rouland, directeur de l'observatoire de Stonyhurst était seul jésuite parmi les 25 membres que compte actuellement la section.

IV. — Saint Michel.

C'est à Saint Michel (à une heure de train de Buenos Aires) qu'a été inauguré le premier pavillon du nouvel Observatoire de Physique cosmique, confié à la direction du R. P. Ignace Puig, sous-directeur de l'Observatoire de l'Ebre (Espagne).

A l'inauguration assistèrent le président de la République, le Général Agustin, le P. Justo, nonce de Sa Sainteté, les ministres de l'Instruction Publique et de la Justice et plusieurs personnalités. Mgr Devoto, évêque de Buenos-Aires et de plus Président du Conseil National des Observatoires, prononça un discours où il exposa la nouvelle institution confiée au P. Puig et manifesta sa reconnaissance à la Compagnie pour l'intérêt qu'elle porte aux pouvoirs et au peuple de l'Argentine.

Histoire. — Le Gouvernement Argentin désirant coordonner toutes les activités des Observatoires de la Nation avait établi un Comité technique, constitué légalement sous le nom de Conseil national des Observatoires.

Mgr Fortunato Devoto en fut nommé président par le ministre de l'Instruction Publique. A première vue, cette nomination pourrait paraître étrange. Mais dans ce cas, des circonstances très spéciales justifièrent ce choix. Car Mgr Devoto est aussi une autorité scientifique qui a mérité par ses études astronomiques et géophysiques, d'être proposé par l'Académie des Sciences de Paris pour la direction de l'Observatoire de Abbadia, à Hendaye. Les autres membres

du Conseil des Observatoires sont : le chef de la section de Géodésie de l'Institut Géographique militaire, le directeur du Service Hydrographique, de Météorologie, Géophysique et Hydrologie et le Professeur de Géodésie de l'Université de Buenos-Aires.

Ce conseil a étudié l'organisation des centres scientifiques en activité sur le territoire argentin, et conclu à la nécessité d'un bon centre qui s'appliquerait surtout à l'étude de la Physique du Globe.

Il existait bien des Observatoires d'Astronomie de position et aussi de nombreuses stations météorologiques, mais il n'existait aucun Observatoire de Physique du Globe. Le Conseil National prit la décision d'en établir un. Il fallait prendre modèle sur un Observatoire fonctionnant déjà et trouver un homme qui pût se charger de l'organisation. On pensa aussitôt à l'Observatoire de l'Ebre et au P. Puig.

En 1930, la situation critique de notre Observatoire de l'Ebre (Tortosa), du fait de la dissolution de la Compagnie en Espagne, amena le Conseil Argentin (ainsi d'ailleurs que le gouvernement des États-Unis) à offrir aux Pères Rodès et Puig toutes sortes de facilités et garanties pour leurs recherches scientifiques dans la République de Plata.

Le P. Puig partit de Barcelone le 10 août 1934 à bord du « Conte Grandi » et arriva le 24 à Buenos-Aires. Au cours d'une conférence dans la Capitale, le Président du Conseil, l'ingénieur Galmarini exposa clairement la mission du Père : « Le Conseil National des Observatoires a invité le Père à cause de la science et de l'expérience qu'il a acquises dans la sous-direction de l'Observatoire de l'Ebre et de son autorité indiscutée, à visiter le pays afin d'y installer pour l'étude des courants telluriques et de l'électricité atmosphérique la partie correspondante de l'Observatoire de Saint Michel ».

Après une série de conférences, données à Buenos Aires, Montevideo, Cordoba, Santa Fe, Porto Alegre, l'Assumption, et en Bolivie, le Père s'occupa de la fondation et du plan du nouvel Observatoire. La construction du premier pavillon dura un an. Elle s'éleva sur un terrain appartenant au « Collegium Maximum. » L'Observatoire comprendra au total cinq pavillons disposés en quinconque, et répartis en trois sections : astrophysique, électrométércologie et géophysique.

But et caractéristiques. — C'est donc un observatoire de Physique cosmique. On y étudie particulièrement les phénomènes physiques des astres, leur luminosité, leur quantité de chaleur, leur charge électrique et magnétique, et les

modifications internes et superficielles causées par leurs énormes réserves d'énergie. De plus, cette étude comprend la recherche de l'influence des astres les uns sur les autres, du cosmos sur la terre.

L'observatoire étudiera aussi les fameux rayons cosmiques ou « pénétrants ». Pour cela, la collaboration internationale est nécessaire. En effet, les phénomènes observés dépendent du temps, du degré d'ionisation de l'atmosphère qu'on ne peut connaître assez rapidement que par la T. S. F.

Une autre particularité est l'étude de la radioactivité de l'air. Le P. Puig a acquis le matériel du nouveau pavillon en France et en Allemagne.

Le potentiel électrique de l'air est étudié à l'aide d'un collecteur (ici, morceau de radium maintenu à une certaine hauteur du sol par un fil de fer soigneusement isolé), et d'un électromètre à enregistrement mécanique, du type moderne de la maison Labo Git (Paris) qui présente d'incontestables avantages sur l'ancien modèle Benndorff.

Pour les différentes classes de phénomènes produits par l'ionisation de l'air, on utilisera les appareils suivants : pour déterminer le coefficient de dispersion, l'appareil de Gockel-Schering à base d'un électromètre Wulf, S. J. ; pour la conductibilité, l'appareil de Gerdien ; pour la mobilité des ions, celui de Mache, et enfin pour compter les ions, dont le nombre peut varier entre 500 et 60.000 par cm^3 d'air, l'appareil de Ebert.

Mais sans aucun doute, les recherches porteront surtout sur les courants telluriques. Pour cela, on a fait une installation simple en théorie, mais sujette en pratique à beaucoup de contre-temps. C'est d'ailleurs ce qui explique que dans le monde entier, on n'enregistre les courants telluriques que dans quatre Observatoires, parmi lesquels, celui de l'Ebre.

L'installation de Saint Michel comprend deux parties : à l'intérieur, une salle dans laquelle se trouvent des galvanomètres et un tambour photographique enregistrant les plus minimes variations de direction et d'intensité des courants. A l'extérieur, deux fils soutenus par des poteaux et placés dans deux directions perpendiculaires entre elles : l'une Nord-Sud, 2436 m. en ligne droite ; l'autre : Est-Ouest, 2718 m. ; ils se terminent aux deux extrémités par une double prise de terre. Cette installation extérieure a été exécutée généreusement par la Compagnie Hispano-Argentine d'Electricité, et comprend au total 10 prises de terre, 6. 329 mètres de fil et 235 m. de cable souterrain.

Tel est l'aperçu des recherches les plus importantes que se propose de faire le nouvel Observatoire, pour le crédit scientifique du pays et la diffusion de sa culture.

Importance et utilité pratique. — La plupart des installations de l'Observatoire, examinées séparément, ne présentent pas de nouveauté spéciale. A l'exception des courants telluriques, des ondes hertziennes et des rayons cosmiques, tous les autres phénomènes ont été observés. La caractéristique du nouvel établissement est de réunir en un seul centre et sous une direction unique plusieurs sections.

Cet avantage se comprend immédiatement. Puisqu'il s'agit d'observer des phénomènes variés et apparemment simultanés, il faut que les signaux horaires et les appareils fonctionnent avec un rigoureux synchronisme, pratiquement impossible à obtenir quand les enregistrements sont séparés et desservis par des organisations différentes.

Comme l'écrivait Léopold Reverchon dans la « Nature » en 1929, à propos de l'observatoire de l'Ebre : « La réunion en un seul établissement de ces trois sections constitue à elle seule un progrès considérable ».

Le jour de l'inauguration, Mgr Devoto termina son discours en rappelant aux visiteurs les paroles que S. S. Pie XI fit graver à l'entrée de son observatoire : « Deum Creatorem, venite, adoremus ». C'est bien là en définitive le sens de tout l'effort scientifique de nos Pères.

(D'après *El Debate*. 9. 2. 36)

V. — Zi-Ka-Wei.

Deux continents en mouvement. — Quoique l'Observatoire de Zi-Ka-Wei ne doive pas être représenté parmi les astronomes du monde entier qui se réuniront dans le nord du Japon, le 19 juin 1936, où il y aura éclipse totale de soleil, par contre, à un congrès d'astronomes et d'autres savants qui se tiendra à Edimbourg cet automne, le P. P. Lejay, docteur ès-sciences, directeur général de l'observatoire, fera une communication sur un phénomène jusqu'ici inobservé, en relation avec la lune.

Tout le monde sait que l'attraction de la lune cause les marées de l'océan ; mais combien savent que, lorsque la lune est dans une certaine position dans le ciel, tous les continents s'étendent de 40 pieds dans une direction, et que, lorsque la lune change de position, ils reviennent en place et, plus tard, s'étendent encore de 40 pieds dans la direction opposée ?

Ce phénomène remarquable a été découvert par les astronomes de l'Observatoire de Zi-Ka-Wei il y a quelques dix ans, et il est maintenant l'objet de recherches intensives aux Observatoires de Nauen, en Allemagne, et de Bordeaux, en

France. Durant les mois d'octobre et novembre 1926, les astronomes de Zi-Ka-Wei, après une soigneuse vérification de leurs observations, découvrirent que la longitude du monde était considérablement altérée durant certaines phases de la lune. Cela fut confirmé par une série d'observations faites en octobre et novembre 1933, et communiqué aux autres observatoires par radio.

On croit que peut-être la force d'attraction de la lune tient les continents d'Europe et d'Asie en un perpétuel état de mouvement. Cette théorie est basée partiellement sur un retard variable noté dans la réception des signaux horaires, et comme il est souvent de l'ordre d'un dixième de seconde dans le cas d'un observatoire allemand, les Pères de Zi-Ka-Wei préfèrent avoir leurs signaux d'Amérique.

Actuellement l'Observatoire ne pousse pas ses recherches sur ce sujet quoique l'étude de ce très intéressant phénomène doive être reprise probablement après le congrès d'Edimbourg, en septembre.

Il faut noter cependant que les calculs faits ne sont pas entièrement concluants, car ils sont basés seulement sur des observations faites ici durant les mois d'octobre et de novembre — les meilleurs mois de l'année à Changhai pour l'étude du ciel — et une série de calculs basés sur les observations de toute une année au moins devra être effectuée avant que la théorie soit définitivement établie sur un fondement solide.

Dans quelle mesure ce mouvement des continents affecte la vie des hommes, on ne le sait pas encore, mais les savants des différentes parties du monde remarquent continuellement l'énorme influence de la lune sur les êtres vivants.

(*The North-China Herald*, 13 mai 1936)

Clongowes Wood College

Naas-Kildare, Irlande.

D'un côté Dublin, d'aspect assez pauvre avec ses maisons de brique un peu noircies, souvent couvertes de vieux lierre. Des gosses aux pieds nus qui rient toujours.

De l'autre, le « bog » rose et brun, le marais sans cultures, immenses landes de bruyère, hachées par des canaux et par

les tranchées d'où l'on extrait la tourbe en petits cubes. Les maisons, couvertes de chaume, blanchies, fleuries, sont bien misérables tout de même...

Entre les deux, derrière sa quadruple avenue de vieux tilleuls et ses grands domaines, ce collège-château semble un brin trop aristocratique et dédaigneux. La partie ancienne, autrefois place forte sur la frontière du pays libre a encore haute allure ; au delà, s'étendent très loin des terrains gazonnés où, pour le moment, paissent les moutons de la ferme.

Et sur ce vert, frais comme il l'est toujours en Irlande, se découpe à droite, bien blanche, crénelée, une longue façade de pierre toute neuve... Tout cela semble trop beau pour un collège.

Accueil. — Chaleur de l'accueil, cordialité ; mais la première impression pénètre...

Cependant un avantage apparaît déjà — énorme — sur certains collèges que je connais : le *calme*. Est-ce une certaine largeur de vie, un certain confort, qui en est la cause au moins partielle, on ne peut pas encore savoir.

C'est la veille de la rentrée. Or, tout-à-l'heure, le Père Préfet a fait rire les vieux Pères et raconté des histoires aux scolastiques aussi longuement que d'habitude ; les frères coadjuteurs passent dans les couloirs aussi recueillis que jamais. Seule différence apparente : on a mis, un peu partout, des fleurs.

Les élèves vont venir. Que seront-ils ? Leur beau collège les rend-il hautains ? — Ils arrivent en auto, un soir du début de septembre. Le soleil se couche derrière les grands arbres. Il y a là un « butler » en queue de pie pour recevoir leur famille. Eux, par petits groupes, rient et bavardent avec les Pères. Tous semblent contents de se retrouver.

Peu à peu on s'aperçoit que ce n'est pas tant la magnificence de leur collège qui les fait s'y plaire et qu'ils remarquent, mais son air un peu familial. En entrant, ils voient, ça et là, des roses ; tout-à-l'heure, il y aura au réfectoire un bouquet sur chaque table.

Discipline. — Le lendemain, après le breakfast, ils s'en vont sur les grounds, bavardant par trois ou quatre. Pas trace de surveillance. Ils rentrent dans leurs galeries claires. Pas trace de rangs. Mais ni bruit ni poussière. Calme.

Il y a bien un surveillant devant la piscine ; quelques régents dans leur galerie, des boys-prefects aux tournants ; mais ici, le P. Préfet cause avec un groupe d'élèves dans une posture nullement hiératique !

D'ailleurs, s'il n'y a qu'un minimum de discipline, ce minimum est strict. Pas de silence dans les couloirs, ni au réfectoire : mais en étude, personne ne dit un mot ; une minute avant la fin, tout le monde est au travail encore. Il y a là un surveillant spécial qui me disait lui-même ne pas travailler, sinon de façon intermittente ; les élèves, même les grands, ne peuvent ouvrir leur bureau sans permission ; la matière du travail est fixée de demi-heure en demi-heure. Mais on observe cela sans peine, parce qu'il est normal de garder le silence à certains moments quand, le reste du temps, on peut parler à son aise. Personne n'a envie de chahuter ; il y a en effet deux sortes de chahut : le chahut par énervement, et le chahut par plaisir de se rebiffer contre le gendarme : les deux sont une force de la nature qu'on ne peut supprimer sans supprimer la cause : l'énervement ou, autant qu'on peut, le gendarme.

Le signal donné, de la fin de l'étude, pas de hurlements : on s'étire, on cause. Santé.

Autres détails : aucun surveillant ne couche dans les dortoirs ; le « gallery-prefect » y fait un tour, le soir. Trois divisions, comme en France : grands, moyens, petits : Higher Line, Lower Line, Third Line. Chaque division semble plus isolée des autres que chez nous, (bien qu'une simple allée sépare les différents grounds) et a une plus forte « personnalité morale » (traditions, etc.) « Les élèves y sont répartis un peu d'après l'âge, mais surtout d'après la force du corps et la croissance, ce qui facilite l'arrangement des jeux ». Il ne faut pas oublier les boys-prefects : cinq ou six sont nommés au début de l'année par le P. Recteur. Non seulement ils sont responsables de l'ordre et sont les « leaders » approuvés des boys, mais ils ont un certain rôle de surveillance et doivent avertir le surveillant quand quelque chose ne marche pas. Là-bas, cela se fait simplement : les élèves savent à quoi s'en tenir, et d'ailleurs cette surveillance ne s'exerce guère que sur les petits et pour l'ordre extérieur des couloirs. D'après le P. Spirituel, il n'y a aucune gêne entre les boys-prefects et les autres grands : les premiers ne forment en récréation aucun groupe à part.

Il y a aussi un « Captain of the House ». Lui a surtout un rôle honorifique : représenter le collège avec le P. Recteur dans les cérémonies officielles. Nommé par celui-ci, il est souvent le préfet de congrégation élu quelques jours avant par les boys.

Parce qu'il y a peu de surveillance, que cette surveillance est assurée en partie par les élèves et, pour les études, par le study-prefect, ceux que nous appelons surveillants ont bien peu à surveiller et peuvent consacrer plus de temps à la par-

tie positive de leur rôle. Étant toujours avec les boys, jouant avec eux, ils doivent les former ; d'autant plus que les professeurs, attachés à une matière plutôt qu'à une classe, ont plus difficilement une influence personnelle. L'essentiel du rôle des surveillants, me disait le P. Préfet, est de rendre les boys « happy », mot qu'il employait, je crois, dans un sens plus complexe et profond que le français « heureux ». Aussi, ajoutait-il, les surveillants sont les amis naturels des boys.

Travail. — Ils semblent travailler beaucoup : sept classes par jour, mais de trois quarts d'heure seulement. Ils se lèvent à 7. 30 ; 8.30 ou même 9 heures, les jours de congé et les dimanches. Messe. Breakfast. Récréation (sans jeux) Puis quatre classes à la suite, de matières différentes. Lunch. Courte récréation. Trois classes encore. Diner (4.30). Longue récréation (jeux). Chapelet. Étude de 6.30 à 8.30. Thé. Récréation (c'est le moment où ils lisent, font de la musique, T. S. F.). Enfin, « night-study », de 10 à 11.

Cet horaire est avancé d'une heure en hiver.

Le mardi et le jeudi après-midi, pas de classes. Le dimanche matin, examen. Pas de jours de congé entièrement libres (ils n'ont pas le même besoin que nous de promenades et d'excursions). Il y a six années, qui correspondent à peu près aux nôtres, de sixième en rhétorique : 1. Éléments ; 2. Rudiments ; 3. Grammaire ; 4. Syntaxe ; 5. Poésie ; 6. Rhétorique.

Un premier examen officiel après syntaxe, l' « Intermediate Certificate », après quoi on peut quitter le collège avec le bagage essentiel ; les deux dernières années reprennent et approfondissent les mêmes matières ; un élève normal de rhétorique a 18 ans ; cela explique que, malgré l'absence de philosophie, il puisse recevoir une formation assez complète.

Après la rhétorique, le « Leaving Certificate », qui semble plus fort que le baccalauréat.

Ces deux examens officiels ne comportent pas de mentions, mais pendant l'année, les élèves sont partagés en deux sections ; les plus forts prépareront en plus de l'autre des questions spéciales ; ils passeront « honours » ; les collés de cette catégorie qui ont tout de même une note suffisante sont comptés comme reçus de la seconde (« pass »). En somme, une sorte d' « examen d'honneur » officiel.

Les programmes sont peut-être plus chargés qu'en France. Il faut apprendre l'irlandais, ce qui prend beaucoup de temps ; on fait beaucoup de sciences et certainement bien plus de français que nous ne faisons d'anglais ou d'allemand : ainsi

le Leaving Certificate pour la seconde catégorie (pass) comprend :

a) *une rédaction française.* Quelques sujets : *Vous allez passer trois semaines en France : Quelles parties du pays avez-vous l'intention de visiter et pourquoi ?*
— *Étudiez un caractère féminin que vous connaisez dans le théâtre de Racine.*
— *Le poète français que j'aime le mieux.*
b) *une version française* assez difficile, avec remarques littéraires ou autres (du Molière, par exemple).
c) *des questions de Grammaire et de phonétique.*

Je n'ai pas vu les questions pour la catégorie « honours ».
Un élève, l'actuel captain et préfet de congrégation, a remporté à la fin de la dernière année scolaire, le premier prix de français d'un concours pour toute l'Irlande. Bon nombre de rhétoriciens, dit leur professeur, lisent couramment des romans français ; (ils trouvent seulement qu'on y pleure un peu trop).

Pourtant on n'estime pas là-bas que les programmes sont trop chargés ; peut-être les juge-t-on en comparaison avec les anciens, en vigueur jusque vers 1925, et qui l'étaient beaucoup plus ; peut-être aussi cette aisance vient-elle de la manière de travailler : les boys n'ont jamais de longs devoirs. Leur temps d'étude, nous l'avons dit, est coupé de demi-heure en demi-heure ; dans ces devoirs, on regarde moins la longueur que la perfection : certains « essays », même dans les hautes classes, ont deux phrases... Les classes aussi, sont courtes et diverses ; et les examens sont en conséquence : il faut répondre en un minimum de temps à une multitude de petites questions.

Peut-être cela rend-il plus réceptifs des enfants, dont l'attention est ainsi souvent renouvelée ; mais le travail personnel et profond dans les hautes classes semble en être plus difficile ; inconvénient que ne doit pas pleinement combler la préparation d'un discours à la « debating society », événement assez rare pour chacun, ni l'amour de la lecture qui est une des particularités de Clongowes parmi les collèges irlandais...

Le travail est stimulé par les moyens ordinaires : « imperatores », émules... Mais surtout il y a, comme en Angleterre, beaucoup plus de prix que chez nous, et particulièrement des prix importants en argent ; d'ailleurs on peut en obtenir autant par les sports que par le travail intellectuel.

Les professeurs, puisqu'ils enseignent une matière dans plusieurs classes plutôt que plusieurs matières dans une

classe, semblent avoir plus de compétence technique, mais être plus enfermés dans leur spécialité et avoir moins d'influence personnelle en dehors de leur domaine propre ; au collège même, on le regrette. Cependant ce système a certainement un avantage pour la préparation des examens et le travail en général, un professeur pouvant suivre ses élèves et les pousser pendant plusieurs années. Comme un Père le faisait remarquer, c'est l'autre moitié de l'idéal du Ratio, qui voudrait qu'un professeur enseignant toutes les matières suive les mêmes élèves de sixième en rhétorique.

Il y a quelques professeurs laïques, peu nombreux et excellents : tous ceux qui sont actuellement à Clongowes sont aussi inspecteurs de l'enseignement secondaire en Irlande.

Donc, pas d'année spéciale de philosophie ; le P. Préfet le déplore, mais en ajoutant qu'elle est tout de même moins indispensable qu'en France. En Irlande, pays de foi, les attaques anti-catholiques se portent surtout sur le terrain social. Les éléments indispensables à l'apologétique sont donnés en classe d'instruction religieuse.

Mais les garçons ont des occasions de faire de la philosophie par eux-mêmes, de façon assez pratique. Les « debating societies », en particulier, leur donnent à agiter bien des problèmes de la vie réelle. Elles ne sont pas une innovation puisque la principale fête cette année son centenaire. Chaque « line » a la sienne. C'est un cercle d'études dont chacun est libre de faire partie. Au début de l'année, on élit le « gouvernement » et l'on propose une « motion », sujet de discussion. Pour les réunions suivantes, chaque membre prépare sur la question une sorte de discours, revu par le président qui est un Père. Aux réunions plus solennelles, prennent part à la discussion des anciens, des personnages de marque. On termine par un vote pour ou contre la motion.

Voici quelques motions pour la D. S. des grands :

— « Que l'Angleterre devrait accorder le selfgovernment aux Indes ».

— « Qu'une dictature intelligente est la meilleure forme de gou- « vernement ».

— « Que les services du « social Worker » sont plus précieux à une « nation que ceux de l'artiste, du soldat ou du savant ». (Repoussé par 52 voix contre 22.)

— « Que la spécialisation a diminué les satisfactions de la vie ». (Repoussé par 54 voix contre 17.)

— « Que l'œuvre de colonisation de l'Espagne est la plus belle en « son genre ».

Quelques sujets des moyens :

— « Que Dublin ne serait pas une bonne capitale pour une « United Ireland ».

— « Qu'une culture excessive des sports dans une école secondaire « tend à abaisser le niveau des études, et doit donc être déconseillée.»

— « Que le maintien d'un armement important ne fait pas avancer les meilleurs intérêts d'une nation ». (Adopté par 59 voix contre 32.)

— « Qu'en somme, l'influence du cinéma est bonne ». (Adopté par 71 voix contre 19.)

D'autres sujets sont des sujets d'histoire....

Et les sujets de la « Third Line » sont évidemment d'un autre genre :

— « Qu'en hiver, on a plus de facilités pour s'amuser qu'en été ».

— « Qu'il faut préférer la vie de la campagne à celle de la ville ».

Et enfin, le fameux sujet, qui revient périodiquement aux « debates » des petits : je vous prie de goûter la majesté du texte que je traduis mot à mot :

« Que cette assemblée approuve et recommande fortement aux « autorités la complète abolition des punitions corporelles ».

Et le plus amusant, disait le P. Spirituel, c'est que la plupart du temps, l'opposition triomphe complètement sur cet article : « On nous donnerait des lignes, alors, ou bien des choses à copier ; c'est bon pour des filles.... »

Je n'ai pas vu de motion proprement religieuse ou apologétique ; il faut noter qu'il y a des sujets de politique, au bon sens du mot.

Ces « debating societies » n'auraient-elles pas d'autre résultat, elles apprendraient au moins à parler, et à une élite plus étendue que ne le fait en France, par exemple, la coupe DRAC. C'est un fait qu'en Irlande, les groupements d'avocats et autres professions de la parole ont à leur tête d'anciens Clongownians. Il y a de plus au collège même, une académie pour les futurs membres du barreau...

Il faut marquer la place que tient l'Instruction religieuse, non pas tant par les heures consacrées (3 classes de trois quarts d'heure par semaine ; pourtant deux heures d'étude lui sont réservées — contre 3 h. 45 à l'irlandais et aux mathématiques ; 2 h. 30 au latin ; 1 h. 45 à l'histoire ; 1 h. 15 au français : ceci en rhétorique) que par les attributs importants qu'on lui donne :

— les classes sont faites par le Recteur en rhétorique, et dans les autres classes toujours par des prêtres ;

— ces classes sont faites les jours de classe, et non pas le dimanche ou le jeudi ;

— l'instruction religieuse est récompensée par de nombreuses médailles, concours, prix extraordinaires (Senior Course, first prize : 5 livres sterling).

Esprit. — Voici enfin le point essentiel : la vie spirituelle, l'esprit. On suit la messe quotidienne avec un sérieux remarquable. J'y ai assisté un jour de semaine ; les 4/5 communiaient ; il en est de même tous les jours, me disait le P. Préfet.

Pendant notre séjour, les élèves ont fait leur retraite. Aucune récréation. Silence complet. Et on le gardait. J'ai vu, pendant les temps libres, bien des couloirs où il n'y avait pas de surveillance ; tous les boys étaient plongés dans une lecture spirituelle. Peut-être ce silence était-il facilité par le fait que les grands devaient le garder trois jours, les moyens 2, les petits un jour seulement. Vous pouvez penser que le jour où les grands étaient seuls en silence, ç'aurait été déchoir que de dire un mot, et les petits se seraient presque tus pour avoir l'air d'être des grands.

Le P. Spirituel avouait que le prédicateur avait été étonné de trouver tant de pensées sérieuses dans ces garçons.

Alors on voit mieux pourquoi cette absence de surveillance, cette liberté plus grande. Il n'y a pas là trace de rousseauisme : on est loin de croire que les boys sont des perfections ; mais :

1) On prend les précautions convenables ; et là-dessus le P. Préfet insistait : nous sommes intermédiaires entre le système de la complète surveillance et la méthode de certains collèges publics anglais où les boys sont complètement laissés à eux-mêmes. Nous sommes loin de celle-ci.

2) Mais, une fois ces précautions prises, on fait confiance aux boys, parce que :

— Le Christ est en eux, qu'ils reçoivent presque tous chaque matin (et de fait, — c'est le P. Préfet qui le dit — depuis la communion fréquente, l'esprit a beaucoup changé en bien).

— Par cette liberté relative elle-même et par d'autres éléments (plus de vie de famille, etc. ; cf. plus haut) l'on espère, non pas supprimer toute occasion de mal, mais arriver à ce qu'ils ne soient pas plus attirés au mal par l'ambiance, qu'ils ne le sont en famille chrétienne.

Cela, semble-t-il, est important.

De même qu'un surveillant qui a vraiment trop peur du chahut donne aux garçons un besoin vital de chahuter, de même une peur excessive et paralysante du mal aug-

mente peut-être le danger, ne serait-ce qu'en donnant à ce sujet trop d'importance aux yeux des élèves.

En résumé : donnant aux élèves une santé surnaturelle et naturelle dans une vie normale (normale parce que plus familiale et détendue) on a une confiance normale.....

Vie normale, avec ses moments de détente. Et pas seulement les jeux. A la récréation du soir, les élèves se sentent chez eux. Ils lisent, font de la musique, causent. Le dernier soir de notre séjour, on nous conduisit mystérieusement dans une salle écartée ; c'était la première séance de l'académie irlandaise. Vraiment, rien d'académique. Trois ou quatre Pères et scolastiques ; une vingtaine d'élèves. Un Père à qui les boys le demandent se met au piano. On chante, on exécute quelques danses du pays, dans un sympathique demi-désordre. Les élèves sont aussi à l'aise, aussi simples, que chez eux. Dans un coin, un bon Père poursuit son rêve intérieur, comme si lui aussi... était « at home ». Le P. Recteur nous avait dit un jour : sûrement, les élèves vous inviteront à jouer avec eux..... Ce soir-là, ils semblaient contents de nous recevoir et de nous voir applaudir des danses irlandaises.

Cette franchise, ce « fair play », entre les Pères et les boys, cela suppose que chacun, et pas seulement le surveillant, fait ce qu'il peut, pour rendre « happy » les élèves ; cela suppose que les Pères prennent à cœur ce que les boys ont à cœur de bon ; c'est le cas, là-bas, pour les traditions gaéliques, pour les sports, (après cela, évidemment, on peut être plus exigeant) ; cela suppose.... beaucoup de petites choses encore :

Dans la revue du collège (*The Clongownian*), après l'article d'un élève, secrétaire de l'académie missionnaire, sur l'effort de l'année, on trouve cette note du P. Éditeur :

« Si justes que soient les remerciements ci-dessus, on doit ajouter « que les boys eux-mêmes furent la « driving force » de l'académie ; « et par dessus tout le fougueux esprit de croisade de notre secrétaire. « Les membres de la communauté qui assistèrent aux réunions s'en « allèrent toujours « improved » (améliorés). Le travail de l'académie « cette année est certainement un vivant exemple de l'excellent « « training » que les boys de Clongowes donnent à leurs maitres ».

Aussi, ils aiment leur collège et ils y reviennent plus tard, ayant conscience de faire toujours corps avec lui. Les classes sociales sont moins séparées en Irlande que dans d'autres pays : on est très fier de son père si celui-ci s'est élevé, mais on n'est pas fier de généalogies. Pourtant, s'il se formait une caste, je crois que ce serait entre anciens Clongownians !

Il y a évidemment la classique réunion des anciens d'où il est difficile de les faire partir quand approche le matin. Mais il y a surtout, en été, une autre réunion beaucoup plus intéressante : « L'Union Day » ; celle-ci n'est pas réservée aux seuls anciens, mais toute leur famille y est invitée ; on passe la journée au collège ; le diner est servi dans des tentes, sur les grounds, un peu partout. Le temps se passe en diverses réjouissances : par exemple courses de « vétérans » où participent volontiers des « seniores » vraiment bien mûrs.

En dehors des grandes réunions, les anciens viennent souvent matcher avec les boys, ou simplement bavarder avec eux et avec les Pères, le dimanche.

D'ailleurs, l'union des anciens a de multiples activités qui étendent l'influence du collège : ainsi la « Family Housing Association » qui date de 1923 et a pour but de construire et louer à bon marché des maisons ouvrières aux mal-lotis.

Aimer le collège et faire corps avec lui, cela veut dire pour les boys de Clongowes aimer la Compagnie et faire un peu corps avec elle, aussi.... parce que la Compagnie leur est montrée.

Nos saints sont constamment sous leurs yeux dans un vitrail qui domine l'étude ; et la communauté, ce n'est pas pour eux, un mythe. Il y eut au mois de septembre un match de cricket des grands contre la communauté (et je crois bien que ce fut une déconfiture pour celle-ci, malgré l'ardeur dépensée ; mais là-bas, peu importe). Sur un terrain plus élevé : les boys ont plus de rapports humains, individuels ou collectifs, avec l'ensemble des Pères du collège, et ces rapports sont dus quelquefois à l'initiative des boys eux-mêmes (invitations à des séances d'académie, debates, matchs...). Le P. Ministre est toujours présent aux repas des élèves. La modestie parfaite des Pères, alliée à une spontanéité très grande, ne peut pas ne pas frapper des Irlandais.

...Enfin, les élèves savent ce que c'est que des frères coadjuteurs. Sur la liste du « staff » du collège, les frères passent avant les maîtres laïques. La multiplicité des domestiques leur permet d'avoir surtout un travail de direction. Ils ne sont pas bousculés, ils peuvent être recueillis... Un Père disait que, de toute la communauté, c'était le frère infirmier que les anciens venaient voir le plus souvent.

Dans un numéro du « Clongownian », un élève raconte son pèlerinage à Loyola ; le seul fait que, passant les vacances dans le midi, il ait voulu aller à Loyola, est déjà intéressant. Je cite quelques lignes, surtout parce qu'elles montrent une connaissance et des impressions personnelles sur S. Ignace :

« A Loyola, le visiteur se sent en relations personnelles, pour ainsi « dire, avec ces grandes figures du passé, Loyola, Xavier, Borgia.

« ... Dans les dernières années de S. Ignace, quand sa grande âme « était préoccupée des dangers, des travaux de sa Compagnie à tra- « vers le monde, de Sancian à Connemara, n'eut-il jamais une pensée, « mêlée d'un demi-regret, pour les paisibles scènes de son enfance ?

« Shakespeare peint Falstaff mourant : « babbling of green fields ». « et les saints, non moins que les pécheurs, sont de bien des façons, « assez humains ; aussi lorsque ce grand prêtre-guerrier, son œuvre « accomplie, usé et mourant de fièvre, gisait à Rome bien des années « après, dans la chaleur étouffante d'un jour d'été, peut-être alors, « flotta devant ses forces défaillantes, comme une brume mêlée à des « pensées de paradis, une image pâlie des jolies collines qui entourent « Loyola. »

J'ai peut-être trop accentué les différences entre ce collège et nos collèges français, ne serait-ce qu'en laissant un peu dans l'ombre les similitudes.

Ces impressions sur Clongowes se résument en deux points, pour l'extérieur :

— Confort et largeur de vie ; la pauvreté de certains de nos collèges français, pauvreté dont il faut évidemment tirer parti, est-elle en soi un avantage éducatif ? Pour qu'elle le soit, il faut au collège un excellent esprit ; cet esprit ne peut subsister que si les élèves ne pâtissent pas réellement, pour les choses nécessaires, de cette pauvreté, cela dans tous les ordres, depuis la valeur des maîtres jusqu'à la propreté et la nourriture. De plus l'aisance sans luxe d'un beau collège, si elle n'est pas une cause, est une condition bien favorable pour le calme, le travail, la santé ; elle permet peut-être d'éduquer de futurs riches (1), comme sont en fait les élèves de Clongowes, à une vie de tempérance chrétienne et de pauvreté spirituelle dans un *milieu semblable* à celui où ils auront à vivre ;

— Confiance dans les boys. C'est là-dessus qu'a insisté le P. Recteur quand je lui ai parlé du collège : « Voyez vous, je crois qu'il faut faire grande confiance aux garçons... » Il n'y avait qu'à voir son regard pour comprendre le sens qu'il donnait à cela. (2)

---

(1) Je ne dis pas que ce soit un avantage de n'avoir au collège que des riches !

(2) Il y aurait bien des choses à dire encore : comment certaines différences de méthode viennent de différences de sensibilité chez les boys ; comment et pourquoi certaines formes de vitalité leur sont étrangères (v. g. le scoutisme, que d'ailleurs ils regarderaient moins

Pour donner de source autorisée l'esprit des traits rassemblés ici, je cite quelques phrases d'un article paru dans le « Clongownian » de 1925, où le Recteur d'alors, le R. P. Joy, présentait le système d'éducation irlandais nouvellement remis en vigueur à Clongowes.

« L'abandon de ce système (pour un autre moins humaniste, plus « primaire) avait été « une rupture avec la tradition suivie par les « jésuites d'Europe pendant trois siècles ». Sa reprise nous rapproche « de cette ancienne tradition. Celle-ci avait pour but de conduire les « étudiants aussi loin que possible vers Dieu par charité et confiance « plutôt que par « crainte ou contrainte persistante et irritante... » « Connaissance n'était pas connaissance, si elle n'était possédée (mas- « tered) au point de devenir partie de l'être de l'élève : comme telle « elle pouvait être exprimée par lui « fittingly » ... Le critère (the « test) c'était l'homme,pas simplement ce qui était casé (pigeon-holed) « dans son esprit... Dès le début, on avait réservé de larges moments « pour le jeu et l'exercice. Ce qu'un garçon apprend en fait de religion « ou d'autre connaissance est, plus souvent qu'on ne le reconnait, « coloré de bonheur et d'acceptabilité, ou de révulsion et d'amertume, « suivant les dispositions d'esprit et l'atmosphère (environment) dans « lesquelles les leçons lui furent données. Ne peut-on pas trouver là « une explication à bien des faillites effrayantes de la foi et des mœurs, « comme à de magnifiques réalisations d'idéal ? Est-ce que des pa- « rents ou des maîtres, sérieux et consciencieux, mais immodérément « âpres et « unsympathetic », n'ont pas là une responsabilité ?... Cela « semble d'accord avec une saine psychologie et avec les principes « de direction ascétique et de discernement des esprits... Ces premières « écoles jésuites.... étaient révolutionnaires dans leur bonté (quoique « strictes pour nos idées modernes), dans leur liberté, et on les re- « gardait comme telles... L'éducation par la confiance dans les élèves « était attribuée surtout au contact personnel et intime entre l'élève « et le professeur ; celui-ci devait s'intéresser non seulement à l'éduca- « tion intellectuelle de sa classe en bloc, mais au développement « complet (in the whole all-around development) de chaque élève « individuel ; tout élève devait être pour lui un ami...

Puis le P. Joy montre ce qui, dans la nouvelle organisation, rapproche de cet idéal du « Ratio » :

« On a réduit le nombre des examens... afin de remédier à toute « espèce de surmenage pour les élèves et de gêne indue pour les pro- « fesseurs... on a aboli les payements d'après résultats... les matières

---

que nous comme une formation) mais pour pouvoir préciser ces analyses, je n'ai pas suivi le collège d'assez près ni assez longtemps.

« de cours sont plus larges et d'intérêt plus général ; comme d'après « le « ratio », l'enseignement des langues a pour but d'apprendre à « critiquer, à apprécier et à exprimer, plutôt que d'accumuler un « fatras de faits inutiles.

« En science, on tend vers les matières qui donneront intérêt à la « nature et à la vie. Il y aura une plus grande liberté pour l'élève et « le maître, mais pourtant un bon plan gouverne tout... Les huma- « nités pourront reprendre leur place et apporter aux élèves et à la « race leur vue du monde large, humaine, tolérante... L'Irlande doit « toujours rester l'Irlande, mais elle ne reprendra sa place en Europe « que par les moyens qui la lui acquirent : l'éducation classique, l'in- « struction classique et la vision dominant le passé et l'avenir que « donnent les classiques.... Le nouveau système a ses défauts... dont « le principal est, peut-être, de ne pas prévoir de stimulants convena- « bles (1) au zèle des élèves. Il reste que nous avons un des systè- « mes d'éducation secondaire les meilleurs et les plus complets « d'Europe.

Clongowes est une belle réalisation de la Compagnie. Saint Ignace l'aurait aimé.

Roger Radisson, S. J.

Les Jésuites en Tchécoslovaquie

La Tchécoslovaquie est née du démembrement de l'Autriche-Hongrie en 1918. Elle comprend la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Slovaquie et la Russie subcarpathique (Ruthénie).

La Bohême, la Moravie, la Silésie appelées « pays de la Couronne de saint Wenceslas », constituaient depuis les temps anciens une certaine unité politique et culturelle. La population parle le tchèque, à l'exception des minorités allemandes et, en Silésie, des minorités polonaises. En 1930, les pays tchèques comptaient 10.700.000 habitants dont 78,6 % de catholiques.

La Slovaquie faisait partie de la Hongrie depuis saint Étienne, au xe siècle. Elle n'est unie aux pays tchèques que

(1) Il s'agit de prix attribués par l'État ; mais cette absence est abondamment compensée par les prix que donnent le collège, les anciens, etc.

depuis le traité de Versailles. Aussi son développement culturel a-t-il été un peu différent du leur. La langue parlée est le slovaque, et aussi l'allemand et le hongrois. En 1930, sur 3.300.000 habitants, 71,6 % étaient catholiques de rite latin et 5,6 % catholiques de rite slave.

Enfin, en Russie subcarpathique, on parle russe et ruthène.

Les Jésuites n'ont pas accompli et n'accomplissent pas aujourd'hui dans ces contrées différentes un travail identique. Aussi, dans cet article qui traite de leur histoire et de leur apostolat actuel, nous serons amenés à parler séparément des jésuites tchèques et des jésuites slovaques.

I. Ancienne Compagnie.

Autrefois sur le territoire de la Tchécoslovaquie actuelle, la Compagnie était très florissante. A la requête des catholiques de Prague formulée par l'empereur Ferdinand 1er en février 1556, saint Ignace envoya en *Bohême* 12 membres de la Compagnie. Saint Pierre Canisius qui s'y trouvait déjà prépara leur arrivée. Il fut leur premier supérieur, en même temps que Provincial pour l'Archiduché d'Autriche, le duché de Bavière et toute l'Allemagne supérieure.

La Compagnie se développa très vite en Bohême. En 1622, les Pères se chargèrent de l'Université de Prague, fondée en 1348 par l'empereur Charles IV. Leurs collèges devinrent si célèbres qu'ils étaient fréquentés même par beaucoup d'étrangers, Suédois, Norvégiens, Russes...

Les jésuites tchèques appartenant à la Province d'Autriche devinrent si nombreux qu'en 1623, ils constituèrent une Province indépendante. En plus du travail des collèges et des missions de campagne, les Pères allaient propager la religion dans d'autres pays comme le Danemark, la Suède, la Norvège, la Pologne, la Russie et aussi dans les missions espagnoles ou portugaises en Amérique, aux Indes et en Chine, où on les appelait à cause de certaines aptitudes particulières à leur race. En 1773, cette Province avec ses 1125 membres dont 653 prêtres était une des plus grandes de la Compagnie. L'activité de ses membres s'exerçait dans les ministères les plus variés : enseignement supérieur et secondaire, confessions, missions de campagne, retraites, Congrégations mariales, pèlerinages, travaux scientifiques et littéraires, soin des étudiants pauvres et des pauvres en général, etc..

Les Jésuites de *Slovaquie* étaient réunis aux autres jésuites hongrois et appartenaient à la Province d'Autriche. Ils furent appelés en Hongrie par Nicolas Olah, ar-

chevêque d'Esztergom en 1561. Le plus grand souci de ce prélat était de renouveler la foi dans son pays et d'arrêter la pénétration du luthéranisme. Déjà en 1555 il avait demandé à saint Ignace de lui envoyer des Pères, mais le saint ne put satisfaire son désir. Après la mort d'Ignace, l'archevêque supplia de nouveau le P. Laynez de venir à son secours. Enfin, en 1561, le Père général lui envoya quelques-uns de ceux qui avaient été désignés pour l'Allemagne. Le P. Jean de Vittoria, alors Provincial d'Autriche, cousin du célèbre Dominicain François de Vittoria, les conduisit à Trnava, mais ils durent s'en éloigner en 1567, lors de l'incendie de la ville. Pendant 19 ans, il n'y eut pas de jésuites en Hongrie. Ils furent rappelés en 1586 par le Cardinal Georges Draskovitch, archevêque d'Esztergom. Bien vite, ils se répandirent dans les villes où ils ouvrirent des collèges. La Compagnie prospéra surtout au temps de Pierre Pazmany, Cardinal et archevêque d'Esztergom, ancien jésuite. A lui seul il amena du protestantisme à l'Église catholique une trentaine de nobles familles dont la conversion entraîna celle de leurs sujets en vertu de l'axiome : « cuius regio, eius religio ». En 1635, il érigea en Université le collège de Trnava. Cette Université, confirmée par l'Empereur Ferdinand II, eut plus tard ses Facultés de Droit et de Médecine et en 1644 sa propre imprimerie qui éditait des livres latins, slovaques, tchèques, russes, slovènes, croates, hongrois, allemands, roumains et même français, grecs ou hébreux.

Au début du XVIIIe siècle, les Jésuites avaient des résidences dans presque toutes les villes. Au moment de la suppression, dans la seconde moitié du siècle, alors que les perturbations révolutionnaires entravaient leur activité, ils possédaient sur le territoire de la Slovaquie actuelle environ 26 maisons, dont une dizaine de collèges.

II. Nouvelle Compagnie.

Après la restauration de la Compagnie, les Jésuites arrivèrent assez tard dans les pays de la Tchécoslovaquie actuelle.

En *Bohême*, ils n'ont pénétré qu'en 1853, à Mariaschein, où ils ont fondé un collège allemand destiné à servir de séminaire du diocèse. A Prague, ils arrivent en 1866, non sans difficulté. A peine installés, ils doivent résister à un grand assaut des journaux anticléricaux et souffrir les violences de la populace excitée par ces journaux. Cependant, peu à peu les gens s'habituent et l'église des jésuites suffit à peine à la multitude qui y cherche des secours spirituels.

Le zèle des Pères s'étend aussi aux hôpitaux remplis de blessés de la guerre austro-prussienne. Le clergé demande des jésuites pour prêcher, donner des missions au peuple ; les religieux les invitent pour leurs retraites. La troisième maison de Bohême n'est érigée qu'en 1900. En 1913, furent fondés le collège et l'internat de Prague.

En *Moravie*, les jésuites arrivèrent en 1887 à Sv. Hostýn et en 1890 à Velehrad. Voici à quelle occasion. On venait de célébrer le millénaire de la mort de saint Méthode, apôtre des Slaves qui, selon une vieille tradition, est enseveli à Velehrad. Après l'Encyclique « Grande Munus », dans laquelle le Pape Léon XIII avait montré le grand rôle des Slaves, l'idée de l'union de tous les Slaves prit un grand élan. Les regards de tous se dirigèrent alors avec un intérêt accru vers Velehrad. Les plus fervents, comme le Dr. Ant. Stojan, qui devint plus tard archevêque d'Olomouc, voulurent donc fonder à Velehrad une institution destinée à promouvoir l'union des Slaves. Dans ce but, en 1890, le pèlerinage avec son église fut confié aux Jésuites. Le noviciat s'y établit par la suite et, en 1916, commença une sorte de collège des saints Cyrille et Méthode pour les missions slaves. Le but de ce collège est d'élever et d'instruire les jeunes gens qui voudraient plus tard travailler comme missionnaires dans divers pays slaves pour l'Église du Christ en suivant l'exemple des SS. Cyrille et Méthode. A cause de l'accroissement du collège le noviciat tchèque a dû en 1934 être transporté à Děčín et de là à Benešov.

En *Slovaquie*, les jésuites arrivent en 1853 à Trnava où s'installe le noviciat pour la partie hongroise de la Province austro-hongroise. Avec une résidence à Bratislava, ce furent les deux seules maisons jusqu'à l'année 1922 où fut fondée la résidence de Ružomberok.

Les jésuites tchèques et slovaques appartenaient à la Province austro-hongroise. A sa division, en 1908, les jésuites tchèques furent attribués à la Province d'Autriche et les jésuites slovaques à celle de Hongrie. Cet état dura jusqu'à la nouvelle situation politique créée par les traités de 1919.

Le 8 décembre 1919, le T. R. P. Général Wl. Ledochowski érigea la nouvelle Vice-province de Tchécoslovaquie à laquelle appartenaient tous les jésuites résidant sur le territoire de cette République.

Certainement, cette Vice-province était l'une des plus petites de la Compagnie ; elle n'avait que 153 membres : 72 prêtres, 29 scolastiques, 52 frères coadjuteurs. Cependant le nombre des novices croissait chaque année dans le noviciat tchéque de Velehrad et le noviciat slovaque de Trnava.

A Noël 1928, le T.R.P. Général put ériger la Vice-province en Province. Elle comptait alors 249 membres : 99 prêtres, 78 scolastiques, 72 frères coadjuteurs.

Sous l'influence du pays, des voisins et du milieu culturel différent, se sont accusées chez les Tchèques et les Slovaques des différences de caractère, de langue et de mœurs. Pour que le caractère propre des Slovaques puisse avec plus de facilité donner son plein rendement dans le travail apostolique, le T.R.P. Général a institué le 2 février 1931 la nouvelle Vice-province de Slovaquie à laquelle appartiennent les maisons de Bratislava, Trnava, Ružomberok (où s'est transporté le noviciat de Trnava), Košice. Le premier Vice-provincial est le R. P. Rodolphe Mikuš jusqu'alors recteur du noviciat et maître des novices. La Province des jésuites tchèques a gardé le nom de Province de Tchécoslovaquie et la nouvelle Vice-province qui dépend d'elle s'appelle la Vice-province de Slovaquie.

A l'origine, en 1931, celle-ci n'avait que 91 membres : 20 prêtres, 35 scolastiques, 36 frères coadjuteurs. Après six ans elle a déjà 143 membres : 23 prêtres, 67 scolastiques, 53 frères coadjuteurs. Les prêtres sont toujours encore trop peu nombreux. Ils ne suffisent pas pour le travail urgent qu'on ne peut laisser de côté. On espère que dans quelques années, des forces plus nombreuses seront capables d'assumer tout le travail pour le plus grand service de Dieu. Et les jeunes connaissant mieux la Compagnie, on espère que les vocations seront plus nombreuses.

L'accroissement de la Compagnie en Tchécoslovaquie eût été plus considérable s'il n'avait pas été ralenti par des causes tout extérieures.

En Slovaquie, on ne connaît pas encore assez les jésuites. Jusqu'à présent ils n'ont aucun collège ; en 1930 seulement a été ouvert un internat à Košice pour les élèves qui suivent les classes du gymnase de l'État (lycée). A l'internat est jointe une école apostolique.

En Bohême, la résistance est venue des anticléricaux et des hussites. Le sectarisme hussite ne s'y est pas seulement maintenu, il a profondément influencé l'âme de la nation au XIXe siècle. On l'a bien vu ausitôt après la guerre. Les anticléricaux exaltés par l'affranchissement national et par la rupture avec les Habsbourgs et avec l'Autriche qui protégeaient l'Église catholique, demandaient publiquement d'en finir avec Rome, de se séparer d'elle, de détruire tout ce qui rappellerait l'époque catholique, de vivre enfin selon les traditions de Jean Hus.

Ils attribuaient aux jésuites l'oppression de la nation par les Habsbourgs. « Ce sont des jésuites, disaient-ils, qui ont

causé la ruine de la nation tchèque, ils l'ont asservie, ils ont détruit l'amour de la patrie en détruisant tout ce qui rappelait le glorieux passé de la nation tchèque ».

Ces idées étaient inculquées au peuple par les écrivains et les publicistes tchèques. Il n'est donc pas étonnant que le nom même de jésuite ait chez eux une mauvaise signification. Si quelqu'un traite un autre de « jésuite », cela équivaut à une grande injure, chacun se figurant les jésuites comme des hommes essentiellement sournois et rusés pour lesquels la fin justifie les moyens et qui sont prêts à empoisonner ou à faire périr de quelque manière que ce soit leurs adversaires. Cette opinion est chez eux enracinée si profondément que même un bon catholique, s'il rencontre un jésuite, ne se sent pas tout à fait à l'aise ; il est gêné, voire un peu effrayé.

Dans les écoles dont beaucoup sont entre les mains des anticléricaux, les maîtres inculquent ces idées à leurs élèves surtout dans les cours d'histoire. Ainsi en expliquant le XVIIe siècle, ils leur racontent, presque les larmes aux yeux, tout ce que la nation aurait prétendûment souffert de la part des jésuites. Comme exemple de cette persécution, ils donnent le P. Koniáš qui vivait durant la première moitié du XVIIe siècle, et qui se serait vanté lui-même d'avoir brûlé 60.000 livres tchèques. La vérité est que le P. Konias comme missionnaire de campagne mettait tout son zèle à arracher les catholiques à l'erreur. Il veillait surtout avec grande attention à ce qu'ils ne lisent pas de mauvais livres et en premier lieu des livres hérétiques. Il passait une partie de ses nuits à feuilleter les livres douteux. Il corrigeait ce qui le pouvait être et jetait au feu ce qui était tout à fait mauvais. De la sorte il a brûlé environ 30.000 volumes et brochures. Pour la plupart c'étaient des livres sans valeur et la moitié seulement étaient écrits en tchèque. A la place des livres brûlés il distribuait de bons livres catholiques. Pour lui, il ne s'agissait pas de détruire ce qui était tchèque, mais de conserver ce qui était catholique. Cela n'empêche pas les professeurs hussites de le représenter comme un fanatique acharné à détruire tout ce qui est cher aux tchèques.

Il n'est pas étonnant qu'après de telles instructions les étudiants regardent les jésuites d'un œil hostile et n'osent pas suivre l'appel de Dieu, si l'idée leur vient d'entrer dans la Compagnie. Malgré toutes ces difficultés, les vocations augmentent chaque année de telle sorte qu'en 1935 il y avait en Tchécoslovaquie déjà 15 maisons avec 353 membres (en 1919, il n'y avait que 153 membres) : 111 prêtres, 125 scolastiques et 117 frères coadjuteurs.

III. L'Apostolat en Tchécoslovaquie.

Les jésuites tchèques ont concentré leur activité sur les collèges, les jésuites slovaques sur l'apostolat direct.

Nous parlerons d'abord des collèges, puis du travail pour l'Union qui a son centre de rayonnement à Velehrad et enfin de l'apostolat parmi les catholiques.

Les jésuites tchèques dirigent quatre collèges (gymnases) : Prague, Mariaschein, Dupov, Velehrado. Comme la vie est à peu près la même dans ces collèges, prenons comme exemple celui de Prague.

C'est, à proprement parler, le petit séminaire de l'archevêque de Prague. On n'y reçoit que ceux qui ont l'intention de devenir prêtres. Ce gymnase a les mêmes droits que les gymnases de l'État, mais est assujetti à la condition de suivre le programme de ces gymnases. Pour être reçu au gymnase, l'élève âgé d'au moins dix ans doit subir un examen. Il va d'abord en première classe. Après la huitième, s'il a réussi au cours des années précédentes, il passe son examen de maturité qui répond à peu près au baccalauréat français, devant les professeurs du gymnase et un président nommé par le ministère.

Le programme de l'enseignement est très étendu. Chaque année, les élèves doivent étudier au moins dix ou douze matières comme le latin, les mathématiques, la physique, la chimie, etc... Chaque jour ils ont 5 ou 6 classes : de 8 heures à 13 heures, à la suite ; ou bien de 8 h. à midi et de 14 h. à 16 h. L'étude privée doit se faire dans le reste de la journée.

Le collège de Prague a une moyenne de 400 élèves. Il en recevrait davantage si la place le permettait. Le niveau des études y est très élevé au point que le gymnase est considéré comme le meilleur de la Tchécoslovaquie. Les inspecteurs de l'État louent toujours ses résultats. A en juger par les vocations, la vie spirituelle est excellente aussi. Chaque année, environ 80 % de ceux qui quittent le collège choisissent la carrière ecclésiastique : le séminaire ou différents ordres religieux.

Le grand moteur de cette vie spirituelle, ce sont les Congrégations mariales. Il y en a trois. L'entrée est libre ; c'est la dévotion qui y amène les bonnes volontés. Les congréganistes se réunissent tous les quinze jours. Le Père aumônier leur fait une allocution en rapport avec la dévotion et le culte marial sur la manière d'honorer Marie après la sortie du collège... Une fois achevé l'exercice de piété qui suit, ont lieu les conférences des congréganistes : elles portent

surtout sur le culte marial et ses rapports avec la nation tchèque, sur les questions sociales et sur l'Action Catholique. Puis vient une discussion sous la direction du Père.

Les congréganistes s'intéressent vivement aux Missions et les aident par la prière et les secours matériels. Certains sont membres de la section missionnaire. Ils ramassent les vieux timbres et les vendent (ils en retirent 300 couronnes environ chaque mois, approximativement), propagent les revues missionnaires, jouent des pièces de théâtre. L'argent qu'ils acquièrent ainsi est pour les missions. En 1933-34, ils ont recueilli plus de de 5.000 couronnes (3170 frs). Les membres de la section eucharistique témoignent d'un grand zèle pour la communion fréquente et rédigent la revue « Introïbo » où ils écrivent sur la préparation au sacerdoce et sur le rôle du prêtre. Ainsi, ils se préparent bien pour l'état sacerdotal. Ceux qui choisissent de rester dans le monde sont des chrétiens fervents, des apôtres laïques qui deviennent pour les prêtres un bon et parfois nécessaire soutien.

A Velehrad, il y a aussi un collège. On y reçoit des élèves qui veulent entrer plus tard dans la Compagnie, pour travailler chez les Slaves dans l'esprit des SS. Cyrille et Méthode. C'est l'école apostolique de la Compagnie.

A Velehrad où ont travaillé les SS. Cyrille et Méthode se rattache étroitement le mouvement des missions en faveur des Slaves. C'est là que se développe et prend corps l'idée si chère à Léon XIII de réunir tous les Slaves dans l'Église catholique. Dans ce but se tiennent ici les congrès unionistes. Le premier eut lieu en 1907. Beaucoup de savants théologiens spécialisés dans cette question y participèrent : Tchèques, Slovaques, Ruthènes, Russes, Croates, Slovènes, Italiens et Allemands, ainsi que des membres des divers ordres religieux et du clergé séculier de dignités différentes. Les sessions de 1909 et 1911 furent les plus importantes. Après la guerre, les congrès ont recommencé. Ils doivent faire connaître à l'Occident les difficultés qui empêchent les Orthodoxes de s'unir avec Rome, trouver la base scientifique sur laquelle on pourrait traiter avec les Orthodoxes et chercher les moyens pratiques de réaliser l'union. L'importance de ces congrès est bien exprimée dans le bref du Saint Père adressé aux congressistes de 1924. Il dit que, même si ce congrès n'apporte pas de résultats immédiats considérables, cependant il aidera beaucoup à la connaissance plus profonde des pays orientaux, de leur histoire, de leurs coutumes et traditions, de leurs liturgies. Il dissipera beaucoup d'ignorances ou d'erreurs même graves qui se sont introduites dans la masse sur la vie religieuse et l'histoire de l'Orient... Ce congrès aidera

certainement beaucoup à ce que les brebis errantes soient ramenées dans le bercail du Christ sous un seul pasteur.

Ces assises solennelles valurent à Velehrad la présence de grands dignitaires ecclésiastiques. C'est ainsi qu'en 1925 y prirent part le nonce de Prague Mgr Marmaggi, 26 évêques, d'autres prélats et de grands savants catholiques ou non-catholiques. A ce congrès, il y eut également une conférence de Mgr d'Herbigny, alors recteur de l'Institut Oriental à Rome, considéré dans le camp unioniste comme un de ceux qui connaissent le mieux le problème et un travailleur très actif en faveur de l'union.

Ces idées trouvent déjà une réalisation, quoique dans une mesure restreinte à cause du petit nombre des Pères. Ce n'est qu'un travail de préparation. Nous voulons parler des missions pour les catholiques de rite slave en Russie subcarpathique. Elles ont été données par les prêtres de rite slave, surtout par le P. Charles Bourgeois de la Province de Paris. Il fallait empêcher avant tout les catholiques de ces régions de tomber dans le schisme. Ces catholiques sont très bons et très pieux, mais peu instruits de leur foi. Il peut arriver que, s'ils n'ont pas de prêtre uni à Rome et que si un prêtre orthodoxe se présente, ils le prennent pour leur curé et deviennent orthodoxes.

La raison en est que leurs curés mariés, quand ils en ont, ne s'occupent pas beaucoup d'eux et tiennent trop à leurs intérêts matériels. Une fois par exemple, l'évêque envoya le P. Javorka donner une mission dans un village qui menaçait de retomber dans le schisme parce que les habitants s'étaient brouillés avec leur curé à l'occasion d'un incident mesquin. A l'époque des foins la pluie était venue, chacun s'était dépêché de rentrer son foin et ne s'était pas soucié de la récolte du curé. Celui-ci en garda rancune aux paysans. Le Vendredi-Saint, il ne voulut pas faire la cérémonie de la Mise au tombeau, ni à l'Épiphanie bénir de l'eau selon les rites traditionnels. Le Père eut beaucoup de difficulté durant la mission à mettre d'accord les deux parties.

Heureusement, il y a aussi des catholiques très fervents qui souvent endurent pour leur foi beaucoup de persécutions de la part des Orthodoxes qui veulent les forcer à quitter leur religion. Ils ne se laissent pas entraîner et s'il vient un prêtre orthodoxe, ils le chassent. Quand le P. Bourgeois commença de prêcher parmi eux, ils se méfièrent d'abord de lui parce qu'ils le croyaient un espion orthodoxe. Grande fut leur joie d'apprendre qu'il était un prêtre catholique. Ils apportèrent au Père leurs enfants pour qu'il récitât sur eux la prière contre les maladies, car, dans leur opinion, les maladies viennent du diable puisqu'elles sont un mal et

que de la part de Dieu, il ne peut venir que du bien. Ils priaient le Père de rester chez eux parce que la vie sans prêtre leur était très triste. A son départ, ils lui dirent adieu les larmes aux yeux.

Nous avons parlé un peu du travail chez les catholiques de rite slave. En Tchécoslovaquie la grande partie de la population, 75 %, est catholique de rite latin. Sur eux se concentre presque tout l'apostolat de la Compagnie, dans les missions de campagne ou dans les œuvres qui se groupent autour des résidences.

Dans beaucoup d'endroits de la Slovaquie, les jésuites sont connus comme « missionnaires ». Quoique peu nombreux, ils ont fait beaucoup de bien par les missions. Jusqu'à ces dernières années, c'était leur travail principal en Slovaquie. Actuellement, les Pères doivent refuser beaucoup de demandes en ce genre de ministère à cause du petit nombre d'ouvriers et parce que d'autres travaux les sollicitent.

Cet apostolat est très dur, mais très consolant ; car on en voit tout de suite les résultats. Pour la paroisse, c'est une vraie renaissance. Aussi les évêques et les curés demandent beaucoup de missions. Même les fidèles les réclament.

Comme exemple, suivons une mission dans un village de montagne. L'annonce de la mission a rempli la population de joie, mais voici qu'on apprend qu'un Père est tombé malade et que tout est remis à plus tard. Les habitants ne l'entendent pas ainsi. Ils envoient une députation à la résidence qui déclare qu'elle ne s'en ira pas sans missionnaire. Le Père Supérieur ne put résister à cette déclaration, il envoya un Père et un autre suivit peu après.

Le travail commence. Sauf le temps pris par les 3 sermons quotidiens, les Pères confessent toute la journée et le soir jusqu'à 11 heures, quelquefois jusqu'à minuit. Le matin à 5 heures, ils sont de nouveau à l'église. Pendant les 8 jours que dure la mission, avec l'aide d'autres prêtres, ils confessent d'ordinaire de 2.000 à 4.000 hommes. En beaucoup d'endroits il n'y a pas de réfractaire. On compte beaucoup de retours et de conversions.

Cela ne va pas toujours sans difficulté. Les communistes ne veulent même pas voir les Pères. D'autres disent : « Allez chez les païens. Est-ce que nous sommes les pires ? Vous venez pour vous enrichir à nos dépens ». Ailleurs c'est une ignorance complète, en Bohême surtout. En Slovaquie, l'ignorance est peut-être moindre, mais la foi est entachée de superstition. Les fidèles viennent bien aux sermons et à la confession, mais on trouve parmi eux des hommes de 20, 40 et même 50 ans qui ne se sont jamais confessés de leur vie. Ils n'ont aucune idée de Dieu, des articles les plus essen-

tiels de la foi. « Combien y a-t-il de dieux ? » demande le missionnaire. — « Trois, sept, trois cents ». — « Pourquoi en dites-vous tant que cela ? » — « Parce que mon père jure comme ça. » Autre question : « Pour qui a souffert Notre Seigneur ? — Pour nous seulement, pour les pauvres ». Un jour un homme entre bouleversé à la sacristie. « Qu'est ce qu'il y a ? » demande le Père. — « Ah, mon Père, quel malheur, je suis allé deux fois à la communion aujourd'hui. — Pourquoi donc ? — Parce que les missionnaires ont prêché sur la communion fréquente. »

A la fin de la mission, la paroisse est consacrée au Sacré-Cœur, puis on sort en procession. Les gens aiment beaucoup ce genre de cérémonies. Si l'on est en hiver, ils préparent avec soin la route dans la neige. Dans chaque maison, on allume des cierges tandis qu'au dehors les habitants, portant des lampions à la main, accompagnent en triomphe le Saint Sacrement. Au départ des Pères, on voit souvent des larmes. Devant la cure, une quarantaine de montagnards attendent avec leurs traîneaux pour accompagner les missionnaires et montrer aux protestants leur adhésion à l'Église en rendant hommage à ses serviteurs.

Dans les résidences, en dehors des confessions, des conférences et sermons et de l'administration des sacrements aux moribonds, les œuvres principales sont les retraites et récollections sacerdotales, l'Action Catholique, les Congrégations Mariales, l'Apostolat de la Prière, les œuvres d'assistance et l'édition de revues et de livres.

Les retraites spirituelles, surtout en Slovaquie, en sont à leur début et n'ont pas encore pénétré les masses. La première maison de retraites a été construite en Moravie à Velehrad en 1922, en Slovaquie en 1933 seulement. Jusqu'à cette date, on ne donnait de retraites fermées que dans les séminaires ou dans les internats, pendant les vacances.

Depuis qu'on a des maisons de retraites, le mouvement s'est intensifié et les retraitants viennent, même au prix de grands sacrifices. A cause des difficultés financières, ils n'hésitent pas à parcourir à pied, même en hiver, une distance de 30 kilom. On cite une jeune fille qui aima mieux ne pas acheter de vêtements neufs que de manquer sa retraite. Pendant les Exercices, les règlements et en particulier le silence sont parfaitement observés. Parfois dans les retraites de trois jours, 70 ou 80 % gardent le silence complet. Les retraitants quittent nos maisons avec regret. Ils y ont trouvé ce qu'ils désiraient : la paix et la consolation dans leurs difficultés.

Là où l'on ne peut pas faire de retraites fermées, on donne

au moins une sorte de récollection. A l'église, on fait plusieurs sermons par jour en exposant méthodiquement les vérités des Exercices. Ces récollections contribuent aussi beaucoup à la renaissance religieuse. Elles sont données surtout pendant le carême dans les différents États et suivant les nationalités. En plusieurs endroits, on doit prêcher en deux langues, à Bratislava en trois, et partout on confesse en deux langues, en Slovaquie, en trois.

Les récollections sacerdotales ont lieu tous les mois dans chaque diocèse. On explique aux prêtres comment former les apôtres laïques, comment les organiser en vue des milieux où le prêtre ne suffit plus à la tâche ou bien ne peut pénétrer. On insiste aussi sur les œuvres paroissiales, surtout sur le soin de la jeunesse, des ouvriers et des malades.

L'Action Catholique a conservé dans son organisation la division administrative de la Tchécoslovaquie en trois « pays » : Bohême, Moravie-Silésie, Slovaquie et le pays autonome de la Russie subcarpathique. Nos Pères donnent des conférences sur l'apostolat laïque, des instructions religieuses et apologétiques, traitent les problèmes les plus importants de la vie actuelle, surtout les problèmes sociaux. Ils expliquent les Encycliques sur la question ouvrière et mettent en garde contre la tactique communiste. A chaque conférence est distribué un questionnaire que les auditeurs étudient et auquel ils auront à répondre. Prague et sa banlieue est un centre actif de formation d'apôtres laïques.

L'Action Catholique trouve son meilleur soutien dans les Congrégations marìales et le culte du Sacré-Cœur.

Les Congrégations ici comme ailleurs visent non seulement la sanctification de leurs membres, mais aussi l'apostolat auprès du prochain. Elles agissent surtout où c'est le plus difficile, parmi les ouvriers abandonnés et d'une certaine manière méprisés, qui, par suite, haïssent tout ce qui se rapporte à la religion, surtout les prêtres. Les congréganistes parviennent jusqu'à eux, ne font pas attention aux injures, mais tâchent d'incliner le pauvre ouvrier à la pratique religieuse. Ils le gagnent le plus souvent par leur bienfaisance, leur arme la plus forte et la plus caractéristique. Ils apportent tout ce dont sa famille a besoin : du pain, du charbon, de la viande, des habits pour les enfants. Ils le font surtout pour les familles où il y a des malades. L'argent pour ces dons est gagné par l'industrie personnelle des congréganistes eux-mêmes. Après quelques visites, l'ouvrier est conquis, il ne résiste plus au Père quand il se présente. Souvent même, le cœur d'un communiste s'ouvre et devient accessible à la parole du salut. Les congréganistes tchèques publient à Prague la revue *Ve Službach Královny* (Au service de la

Reine), et les slovaques à Trnava *Marianska Kongregiácia.*

En Slovaquie, l'autre soutien de l'Action Catholique est l'Association des Hommes du Sacré-Cœur (Sdruženie Mužov Božskèho Srdca. smbs). C'est la section masculine proprement dite de l'Apostolat de la Prière.

Ce qui a contribué à la propagation du culte du Sacré-Cœur, c'est avant tout le Messager du Sacré-Cœur « *Posol* » qu'on rédige en slovaque à Trnava, et en tchèque à Prague, puis les missions et les manifestations publiques ou processions le jour de la fête du Sacré-Cœur.

En 1923, à Bratislava, le P. Jurek a fondé un mouvement pour les hommes. Son but est la propagation du royaume du Christ d'abord en soi-même, puis chez les autres. Les moyens sont : le vrai culte du Sacré-Cœur à qui l'on se consacre avec sa famille, le culte de la Sainte Vierge, la communion fréquente, au moins mensuelle, et les retraites fermées. Tous les membres offrent leurs prières, leurs travaux et leurs difficultés pour obtenir le zèle à propager partout le culte du Sacré-Cœur afin qu'il pénètre toute la vie privée et publique, et pour avoir le courage de défendre tous ensemble les intérêts du Christ.

Au début, le Père devait aller d'une maison à l'autre et persuader les hommes un à un. Enfin, la première association fut érigée. L'idée répandue par le Messager du Sacré-Cœur fut accueillie avec succès. Partout on demanda des renseignements et des conférences sur l'œuvre. Dans les paroisses, on érigea bientôt des associations. Le bon exemple de ces hommes ne resta pas sans effet sur les autres. Même ceux qui ne faisaient pas leurs Pâques ou appartenaient à des groupes communistes communient maintenant tous les mois. Les curés ne savent pas comment louer les effets de cette action sur les hommes. Il y a des villages où tous communient le premier dimanche du mois. Maintenant l'Association compte 16.000 hommes sur 2.400.000 catholiques.

La direction commune est assurée par le contact du directeur avec les sections particulières dans les paroisses. Dès le début, l'Association se rendit compte de l'importance de la presse. A partir de 1925, elle publia des tracts apologétiques et instructifs pour la vie morale. Elle en a répandu plus de 5 millions d'exemplaires. En dehors de cela, elle publie des cahiers sur les questions actuelles les plus importantes : les écoles catholiques, la communion fréquente, la presse, les retraites, le recrutement sacerdotal, contre le communisme ; plusieurs centaines de mille ont été distribuées gratis. Elle fait paraître aussi un tract mensuel de quatre pages appelé « Apoštolàt », organe de tout le mouvement envoyé gratuitement à toutes les sections.

Actuellement, l'Association dirige son activité contre le Communisme qui menace d'envahir l'Europe, en particulier la Tchécoslovaquie. Le danger est accru par le traité politique avec la Russie. L'expansion du communisme est grande et les forces catholiques ne sont pas encore suffisamment mobilisées contre lui. La direction de l'Association s'est mise au combat avec plus d'énergie. Elle publie et propage surtout parmi les ouvriers des tracts dévoilant le poison du communisme et exhortant les chrétiens à s'organiser dans les formations catholiques aussi bien dans le combat pour le pain que dans celui pour Dieu.

Donnons encore quelques détails sur l'apostolat dans la banlieue des grandes villes d'où la vie religieuse a entièrement disparu.

Jusqu'à la Grande Guerre, Prague avait 93 % de catholiques. Mais la persécution contre l'Église après la guerre a réduit ce nombre de plus d'un tiers en sorte que Prague n'avait plus que 58 % de catholiques sur 850.000 habitants en 1930. Cela n'a guère changé, même depuis 3 ou 4 ans, bien que la persécution ait en apparence diminué. Il n'y a pourtant pas de doute sur la cause de cette chute quand on voit les statistiques. Le pourcentage des apostasies est plus élevé dans les parties de la ville nouvellement construites. Tandis qu'au centre les églises sont nombreuses et les paroisses par conséquent plus petites, dans les faubourgs, il y a peu d'églises, voire même aucune. Ainsi, leurs habitants se trouvent dans l'impossibilité de pratiquer leur religion. Telle est, semble-t-il, la cause de ce recul du catholicisme : il y a à Prague de grands faubourgs qui ont des théâtres, des cinémas, des salles de conférences ; il n'y a pas d'églises, on ne voit pas de prêtre.

Pour y remédier on a créé une œuvre qui tâche de procurer au moins des terrains pour les églises et on commence déjà à construire : mais on ne peut pas attendre, sans quoi on perdrait aussi le reste des catholiques. Le P. Krus s'est chargé de suppléer au manque d'églises et de prêtres dans la banlieue. Il célèbre la messe, soit dans une petite chapelle, soit dans une maison privée où il y a quelque possibilité de recevoir les apôtres laïques que les congréganistes ont convoqués. Souvent la messe est dite dans un jardin, sur un autel construit en hâte. Après avoir visité le patronage, le Père poursuit sa route et va célébrer ailleurs.

Les résultats de ce travail de défrichement sont variables. Ici, où les gens sont abandonnés depuis très longtemps, il faut les gagner un à un. Que d'efforts avant de constituer une atmosphère religieuse qui exercera ensuite d'elle-même son influence ! Ailleurs, chaque dimanche l'assistance aug-

mente et l'intérêt pris à la messe est de plus en plus grand. Dans un autre endroit où on travaille depuis plus longtemps, les paroissiens demandent déjà de construire une chapelle plus vaste parce que la leur ne suffit plus. C'est justement une colonie communiste avec 65 % d'apostats. Quand il n'y avait pas de chapelle, c'est à peine si 15 ou 20 personnes allaient à l'église trop éloignée. Aujourd'hui, il y a plus de 20 communions à chaque réunion.

Au bout d'un certain temps, on a remarqué dans toute la banlieue un progrès. L'intérêt porté à la vie religieuse s'accroît continuellement. On demande partout : « Ne pourriez-vous pas dire la messe au moins une fois par mois ? » Il faut exploiter cette occasion et en plusieurs endroits, il faudrait établir une sorte de centre où on dirait la messe.

Plusieurs comprennent la nécessité de cette œuvre. Il ne manque pas de généreux bienfaiteurs qui offrent leur secours pour qu'on puisse acheter un terrain ou construire une église.

En dehors de ce travail, le P. Krus déploie une grande activité contre le communisme toujours plus menaçant. Il rédige une revue sociologique « Rozpravy » (« Les Débats ») et continuellement fait des cours de sociologie. Ancien professeur de morale et de sociologie à la Faculté de philosophie d'Innsbruck, il connaît très bien son sujet et confond facilement ses adversaires, qui se présentent aussi à ses cours. Par ces cours il éclaire ses collaborateurs sociaux et les exhorte à travailler d'après les directives du Saint Père.

***

En résumé, l'apostolat des *Pères tchèques* se concentre surtout sur la jeunesse. Ils l'élèvent, publient pour elle des revues, sont aumôniers dans des organisations de la jeunesse catholique. Avant tout, ils s'occupent de l'éducation des futurs prêtres, soit dans leurs gymnases, qui sont précisément des petits séminaires, soit comme aumôniers dans les grands séminaires. En plus, ils donnent des conférences de différentes sortes et des retraites dans les quatre États. Autant que leurs forces le leur permettent, ils donnent aussi des missions pour lesquelles ils sont partout demandés.

L'apostolat des *Pères slovaques* s'adresse surtout aux gens simples qu'ils ont gagnés par leurs missions et leurs œuvres dans les résidences. Ces gens les aiment bien et, malgré leur pauvreté et les temps difficiles, ne cessent d'être leurs principaux bienfaiteurs.

Les intellectuels, plus tièdes, sont atteints seulement partiellement par la presse, les Congrégations Mariales et les

retraites. S'il y avait plus de Pères, ils feraient aussi parmi eux beaucoup de bien. Partout où il y a un travail plus important, c'est aux jésuites qu'on veut le confier, avec cette conviction qu'ils le feront très bien. On ne peut pas satisfaire toutes les demandes, parce qu'il n'y a pas assez d'ouvriers. Depuis longtemps, le public slovaque désirait avoir un gymnase dirigé par les jésuites, Dans ce but quatre Pères depuis peu se préparent à l'Université pour pouvoir commencer bientôt cette œuvre.

Plus tard, quand la jeunesse scolastique, qui est proportionnellement assez nombreuse, commencera sa vie active, on aura un bon nombre de travailleurs et le travail, que le public désire tant, s'intensifiera pour la plus grande gloire de Dieu.

Aloysius Litva, S. J.

NÉCROLOGIE

Le Père Stanislas Chevalier

(1852-1930)

I. L'enfance ; le collège (1852-1871).

Stanislas-Marie-Jean-Baptiste Chevalier, fils de René Chevalier et de Jeanne Terrien (1), naquit à St-Laurent-des-Autels, dans la Vendée angevine, le 22 octobre 1852 ; il eut neuf frères ou sœurs.

Son parrain, un de ses cousins, Jean-Baptiste Terrien, qui devait le précéder, avec deux frères, dans la Compagnie (2), lui fit donner au baptême le nom de Stanislas, non sans l'espoir secret que l'enfant prendrait rang, lui aussi, dans la milice de S. Ignace.

L'enfance se passa heureuse et calme dans cette famille profondément chrétienne. Stanislas était doué d'une intelligence prompte, d'un esprit droit, d'une mémoire heureuse : qu'allait-il faire de ces beaux talents ?

---

(1) Elle mourut en avril 1895. René Chevalier était mort dès janvier 1868.

(2) Le P. Jean-Baptiste Terrien, né en 1832, entré dans la Compagnie en 1854 ; professeur de théologie au scolasticat de Laval, puis à l'Institut catholique de Paris ; mourut le 5 déc. 1903.

Le P. Jacques Terrien, né en 1837, entré en 1858, mourut en 1929.

Le P. Constant Terrien, né en 1844, entré en 1865, arrivé en Chine en 1873, mourut à Chang-hai le 27 juin 1902.

Une de leurs sœurs, Philomène Terrien, née en 1840, entra dans la Congrégation des Petites Sœurs des Pauvres en 1874 sous le nom de Sœur Félicie de St-Ambroise. En 1924, on fêtait ses cinquante ans de religion.

Tout petit, commençant à peine à parler, quand on lui demandait : « Que veux-tu être, mon petit Stanislas ? » il répondait : « Je veux être MONSIONNAIRE » ; et quand ses cousins et cousines Terrien s'amusaient avec trop d'insistance à lui faire bégayer ces mots, Mme Chevalier intervenait et disait : « Laissez-le donc tranquille ! » (1)

Quand il eut ses onze ans, en 1863, il entra au « collège de Beaupréau, institution libre tenue par des ecclésiastiques du diocèse » (2). Il en sortit en 1871, ayant terminé sa philosophie.

***

Vocation. — Stanislas Chevalier — *Tanis*, comme on l'appelait en famille — était alors, au témoignage d'un contemporain, « un bon et aimable jeune homme, faisant plaisir à tous ».

Où en était-il de ses aspirations premières ? L'appel de Dieu se faisait encore sentir, et il allait y répondre généreusement, après avoir été l'objet, en 1868 et 1871 de ce que lui-même appelait « deux faveurs extraordinaires de la bonté divine ».

Il reviendra souvent, dans ses notes spirituelles, sur ces deux faits : la préservation de 1868 et l'élection de 1871. Dans les dernières années de sa vie, afin de s'humilier davantage et de manifester la miséricorde divine à son égard, il en a rédigé par deux fois le récit. Son intention très manifeste était que ce récit fût connu de ses frères : le voici.

« 21 mai 1927. — Tout religieux a, sans doute, une grande obligation de se donner tout à Dieu, car c'est à Lui seul qu'il doit l'immense bienfait de sa vocation religieuse. Toutefois, plus grandes sont les miséricordes dont sa divine bonté a dû user pour conquérir une

(1) Lettre de Philomène Terrien (la Sœur Félicie de St-Ambroise) au P. Chevalier, 12 janvier 1924.

(2) « Nous ne sommes plus que trois survivants, écrivait-il dans les derniers mois de 1927 : M. le chanoine Hérissé, M. François Besnard et moi ».

âme et la conduire au port, plus grandes aussi sont les obligations qu'elle a de le servir avec fidélité... Si je ne suis pas, depuis longtemps, au nombre des damnés, dans la haine de Dieu pour l'éternité, je le dois à une mystérieuse intervention de mon bon Ange, qui, en me préservant de la mort corporelle, m'a sauvé en même temps de la mort éternelle.

« En janvier 1868, quelques jours après la mort de mon père, j'étais monté sur un toit couvert de planches seulement, sur lequel mon frère travaillait avec ses ouvriers. Pendant qu'ils travaillaient à clouer les planches sur l'autre versant, j'étais seul, et je m'occupais à je ne sais quel amusement. J'étais accroupi près du bord, la face tournée vers le vide. J'eus besoin de je ne sais quel objet qui était devant moi, tout-à-fait au bord du toit... Je perdis l'équilibre et je me sentis entraîné dans le vide. J'allais tomber sur des pierres et me tuer.

« Sans avoir ni le temps, ni surtout la pensée, de faire un acte de contrition, je perdis connaissance. Quelques instants plus tard (j'ignore combien de temps dura cette perte de tout sentiment), je m'éveillai étendu sur le dos à même le toit. Mon bon Ange avait dû m'arrêter dans ma chute et me rejeter en arrière. Je me hâtai de descendre avec les plus grandes précautions et gardai pour moi mon imprudence sans en rien dire à personne.

« Cette grande miséricorde serait restée inutile pour mon salut éternel, si Notre-Seigneur n'en avait ajouté une autre plus grande encore pour m'arracher au monde malgré moi et me faire entrer au noviciat.

« La mort de mon père et cette préservation mystérieuse de la mort éternelle avaient produit sur moi une impression assez profonde pour amener une véritable conversion. Malheureusement, elle ne dura que quelques mois. Les passions mauvaises reprirent le dessus et j'abandonnai toute idée de vocation à la Compagnie.

« C'est seulement à la fin de 1870, au commencement de ma dernière année de collège, que j'annonçai à ma mère que, ne me sentant point de vocation à la vie religieuse, et moins encore au sacerdoce séculier, j'irais l'année suivante étudier la médecine à Nantes.

« Ce fut un coup douloureux pour ma mère. Confié à St Stanislas par mon parrain le jour de mon baptême afin qu'il me conduise au noviciat de la Compagnie, il lui semblait qu'en naissant à la vie surnaturelle j'avais reçu ma vocation à la Compagnie de Jésus. Tous les faits de mon enfance, en particulier ceux de ma plus tendre enfance, dont j'ai perdu tout souvenir, et que je ne connais que par mes sœurs, faisaient présager à ma mère que je serais jésuite comme mon parrain. Elle comprit bien que la nouvelle orientation de ma vie ne venait pas du manque de vocation, mais bien des ravages produits dans mon âme par les mauvaises passions. Elle fut effrayée pour mon avenir au point de vue religieux et pour mon salut éternel. Elle ne cessa plus de prier et pleurer sur moi. Ma sœur aînée, pieuse fille que sa santé avait seule empêchée de se faire religieuse, m'a dit ensuite : « Le soir, quand je m'endormais, j'entendais notre mère pleu-

rer ; en m'éveillant je la trouvais encore en pleurs ; et quand je lui demandais : Maman, pourquoi pleures-tu ? elle me répondait : je pleure sur Stanislas ; que va-t-il devenir ? »

« Aussi quand je rentrai à la maison, au mois d'août 1871 après avoir échoué au baccalauréat, je fus vivement pressé par ma mère d'aller à Angers faire une retraite avant de rien décider. Longtemps je résistai, lui assurant que ce serait inutile, vu que j'avais bien considéré toutes choses ; il m'était impossible d'entrer au noviciat, et plus impossible encore d'entrer au grand séminaire.

« Comme elle revenait sans cesse à la charge, je finis par céder pour avoir la paix, et aussi dans l'espoir de la consoler et rassurer en lui faisant croire que réellement, je n'avais point la vocation religieuse. Elle voulut me conduire elle-même à Angers et me présenter au R. P. Maître pour lui expliquer le but de ma retraite.

« Après avoir passé par le couvent des Augustines pour y voir ma sœur, Mère St Louis de Gonzague, qui, elle aussi, ne cessait de prier pour moi, elle me présenta au P. Ministre, qui me conduisit au R. P. Maître, le P. Joseph Pittar.

« J'étais un peu attendu. Car mon parrain, le P. J.-B. Terrien, lui avait écrit que, probablement, un jour ou l'autre, un jeune homme, du nom de Stanislas Chevalier, se présenterait pour faire une retraite d'élection.

« Dans ma pensée, ce n'était pas une retraite d'élection, mais bien une retraite destinée à convaincre ma mère que le bon Dieu ne m'appelait point à la vie religieuse, et que le mieux pour mon salut éternel était de rester dans le monde. Il fallait donc conserver toutes les apparences d'une retraite sérieusement faite, et persuader au R. P. Maître que je n'étais point fait pour la vie religieuse.

« En fait, je fis bien ma retraite ; les méditations du fondement et de la première semaine firent sur moi une profonde impression. Chaque jour je priais bien, devant une statuette de la Ste Vierge placée dans ma chambre, lui demandant de sauver mon âme, et de ne pas permettre que je tombe en enfer. Tant d'autres se sauvent bien dans le monde : pourquoi pas moi aussi bien que les autres ? D'après les règles du 2e temps de l'élection, que j'ignorais d'ailleurs, je ne mettais pas en doute ma vocation ; mais je restais obstiné dans ma résolution : je veux me sauver, oui, mais en restant dans le monde.

« Le 8 septembre (1871) quand j'allai voir le R. P. Maître, il me demanda à quelle carrière j'avais pensé pendant ma retraite. Pris au dépourvu, je répondis : « Jésuite ou médecin ». Je vis aussitôt que j'étais mal engagé, mais je ne pouvais reculer. Il me dit de diviser une feuille de papier en deux, d'écrire d'un côté les raisons d'être jésuite et de l'autre les raisons d'être médecin ; et ensuite de tirer la conclusion.

« Je fus assez content ; du côté : raisons d'être jésuite, j'écrirai en deux mots une ou deux raisons banales que n'importe qui peut écrire ; ensuite, de l'autre côté, j'écrirai quelques bonnes raisons bien surna-

turelles qui puissent convaincre le R. P. Maître que, véritablement, c'est bien ma vocation. Par lui, je convaincrai mon parrain, qui, à son tour, convaincra ma mère.

« Raisons d'être jésuite, j'écrivis : « il est peut-être plus facile de sauver son âme », ou quelque chose de semblable.

« Ensuite, je me disposai à composer quelque chose de fort bien pour l'autre côté de ma feuille. Je commençai un premier brouillon ; en relisant, je le trouvai idiot et le déchirai. Un deuxième, un troisième, un quatrième brouillon eurent le même sort. Je commençai à être inquiet. Je pris un papier avec un livre et un crayon : descendons dans la cour, je trouverai mieux en marchant les idées dont j'ai besoin.

« Arrivé dans la petite cour des probationnaires, je me mis à faire les cent pas sous les arbres, cherchant une idée lumineuse, et essayant divers brouillons. Plus le temps avançait, plus l'inquiétude augmentait et avec l'inquiétude, une sorte d'impatience et de colère. A un moment, arrivé à une extrémité, pas loin de la porte qui conduisait à la lingerie, je m'arrêtai, je croisai les bras, je me dis à moi-même avec un ton de dépit : « Alors quoi, parce que je ne puis pas trouver et écrire des raisons présentables, il faudra que je sois jésuite? » J'avais à peine formulé ces paroles que j'entendis intérieurement, au fond des entrailles, une voix grave solennelle qui me répondait : « Oui, tu le seras, je le veux ». Je restai stupéfait, et atterré : sûrement c'est Dieu qui parle, lui seul peut se faire entendre ainsi. Alors... Aussitôt surgit dans mon imagination une idée qui me paraît lumineuse : « Cette parole ne t'oblige point ; tu ne seras jamais damné pour n'y avoir pas obéi ». Et alors, appuyé sur cette idée, suggestion diabolique, je me dressai contre Dieu avec colère ; frappant du pied, je répondis : « Non, je ne le serai pas ; moi, je ne veux pas ! » Et je me remis à marcher avec une agitation fiévreuse.

« Comment le bon Dieu, après une réponse aussi insolente, ne m'abandonna-t-il pas à mon obstination ? C'est dans cette divine et infinie patience à supporter ma révolte et à poursuivre de ses appels une âme misérable qui ne méritait que des châtiments qu'éclate la divine et infinie miséricorde.

« J'étais dans un état d'agitation extrême. D'un côté, je ne savais comment sortir du mauvais pas où j'étais engagé. Dire toute la vérité ? Impossible : je n'oserais plus reparaître devant ma mère. Entrer au noviciat ? Impossible ; à 19 ans, se jeter dans un cachot triste, sombre, et pour toute la vie ; mieux vaut mourir tout de suite. Combien de temps ai-je fait les cent pas en roulant ces pensées, et cherchant toujours une formule qui sauve les apparences ? je n'en sais rien ; peut-être 10 minutes. Puis la même voix se fit entendre de la même manière : « Tu le seras ; il le faut ». Cette fois, je n'osai répondre avec la même insolence ; je répondis à peu près ceci : « Mon Dieu, c'est impossible ; jamais je n'aurai le courage de persévérer. A quoi bon entrer pour retourner en arrière ? Mieux vaut mourir ; faites-

moi mourir tout de suite, je veux bien ; je vous en prie, faites-moi mourir ! »

« Le démon, comprenant, à ma réponse, qu'il avait perdu du terrain, redoubla ses efforts. Tous les rêves de bonheur humain que peut former un jeune homme ami du plaisir, miroitaient dans mon imagination. Il me répétait, à sa manière à lui : « Tout cela est fini ; tu vas te jeter dans un cachot, une oubliette sombre, où tu n'auras que tristesse... Elle sera jolie, ta vie ; adieu le plaisir, adieu les plus douces joies. Est-ce qu'on ne peut pas se sauver dans le monde ? »

« Pas une lumière ne venait du ciel éclairer ce sombre tableau ; mais je commençai à sentir une puissance qui, sans mot dire, me pressait de consentir à ce que Dieu voulait de moi. Plus je résistais, plus la force intérieure se faisait puissante.

« Après quelque 10 ou 15 minutes, le temps me parut long : la même voix intérieure se fit entendre : « Il le faut, c'est nécessaire ». Et en effet, c'était nécessaire pour mon salut éternel. Je mis ma tête, dans les mains et j'éclatai en un amer sanglot en disant : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ». J'avais très nettement deux appréhensions : 1° celle de me jeter tête baissée dans une oubliette pire que la mort ; 2° tout en cédant parce que j'étais à bout de résistance, cependant tout en disant : « Que votre volonté soit faite », je conservais la pleine liberté de répondre par un « non » comme la première fois.

« Je remontai dans ma chambre, j'écrivis la conclusion de mon élection : je serai jésuite ; et après avoir un peu séché mes larmes, j'allai chez le R. P. Pittar ; je lui présentai mon papier sans pouvoir dire un mot ; les sanglots ne me permettaient pas de dire un mot. Il m'embrassa, me dit quelques mots de consolation. Il appela mon Ange Gardien, le F. Jacquet (1), et me fit conduire chez les Pères examinateurs. Quand, un peu plus tard, le R. P. Pittar me dit que j'étais admis pour le noviciat, je fus inondé d'un bonheur si grand que je n'aurais jamais soupçonné qu'on en pût goûter sur terre un pareil. Je pleurai plus encore de bonheur que je n'avais pleuré de chagrin. Quant à savoir pourquoi, je n'en savais rien ; je sentais seulement sans savoir comment, un bonheur sans comparaison avec tout ce que j'avais senti jusque là.

« Sûrement qu'après Dieu N.-S., c'est à la Très Sainte Vierge et à St Stanislas que je dois cette grande miséricorde. Sur terre, les larmes et les prières de ma mère, celles de ma sœur aînée et de ma sœur religieuse, puis les prières de mon parrain et celles des communautés qu'il avait mises en prières pour la conversion de son filleul, ont été les instruments de Dieu pour m'obtenir une grâce que je repoussais

(1) Le P. Jacquet, arrivé dans la Mission du Kiang-nan en 1885, mourut quatre ans après, le 7 juillet, d'une insolation.

avec opiniâtreté. Que Dieu daigne leur payer au ciel ma dette de reconnaisance.

« Si quelqu'un lit ces pages après ma mort, qu'il admire, adore, loue et bénisse la divine miséricorde du bon Dieu. Plus il lui semblera étrange que Dieu ait voulu faire un tel miracle pour une âme si mesquine et qui devait si mal y correspondre, plus il devra louer et glorifier Dieu de son ineffable et infinie miséricorde ; qu'il prie Dieu d'abréger le purgatoire que j'aurai à faire pour avoir si mal correspondu à la grâce.

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et dans tous les siècles des siècles, ainsi soit-il (1) ».

II. Premières années de vie religieuse (1871-1883).

Il entra au noviciat le lendemain même de cette retraite mémorable (2). Il y fut inscrit officiellement à la date du 23 septembre 1871.

Le P. Pittar, qui lui en avait ouvert la porte, fut bientôt remplacé, comme Maître des novices, par le P. Mourier (3).

---

(1) La pensée de ces deux faveurs revient souvent dans ses notes ; spécialement pendant ses retraites, à l'occasion de la méditation sur l'enfer ; ainsi : « Mon Dieu, si, tel jour, vous ne m'aviez préservé de la mort, je serais en enfer pour l'éternité.

« Si vous n'aviez agi si puissamment sur ma volonté pour la déterminer à embrasser la vie religieuse, où serais-je ? » (Retraite de 1905).

« Il faut que mes sentiments habituels soient ceux d'un misérable damné tiré de l'enfer » (Retraite de 1922).

« Deux fois sauvé de l'enfer par miracle » (Retraite de 1923).

Cette conviction eut une grande influence sur sa spiritualité : elle lui donna une humilité profonde, le sentiment intime de ne mériter que les plus mauvais traitements, et une reconnaissance affectueuse pour les bienfaits reçus.

(2) Lettre de Sœur Philomène Terrien, 12 janv. 1924.

(3) Le P. Joseph Pittar fut envoyé en Chine, où il arriva le 29 novembre 1873. Il mourut à Ou-hou le 7 juillet 1889. Son intéressante biographie a été écrite par le P. Charruau dans : *Mrs Pittar et ses enfants*, Paris, Téqui, 1908.

On lira aussi avec édification la vie de sa mère, convertie du protestantisme : *Mrs Fanny Pittar, autobiographie*, éditée et annotée par le P. Charruau, Paris, Téqui, 1907.

Cette autobiographie (édition plus ancienne, Paris, Douniol, 1861), a été traduite en chinois par le P. Joseph Tsang, S. J. (T'ou-sè-wè, n° 160 ; 2e édition, 1931).

Celui-ci, devenu Provincial le 25 août 1873, eut pour successeur le P. de Ponlevoy, qui donna la retraite de septembre.

Parmi les novices admis la même année (1871) que le P. Chevalier, un assez grand nombre eurent, eux aussi, le bonheur d'être envoyés dans la mission de Chine. Ce sont les PP. Berton, Bizeul, Grémillon, Jules Le Chevallier, Mouton, Savary, Tournade, Jean Vénel.

La persécution religieuse ne sévissait pas alors en France ; les vocations n'étaient pas entravées, et la Compagnie pouvait fournir à la grande et belle Mission du Kiang-nan — égale, en superficie, à la moitié de la France, et deux fois plus peuplée que celle-ci — les hommes dont elle avait besoin pour vivre et se développer.

Le noviciat de l'année précédente, 1870, envoya en Chine les PP. de Barrau, Jacquet, Victor David ; celui de 1872, les PP. Androuard, Charles Daniel, Durouchoux, Henri Havret, Ledru. De tous ces élus, c'était le P. Stanislas Chevalier qui devait « tenir » le plus longtemps.

Son noviciat achevé, il prononça ses vœux le 24 septembre 1873, en la fête de N.-D. de la Merci, et le 2 octobre 1873 il quittait Angers pour aller au Mans faire ses hautes études littéraires (« juvénat »). Il n'y resta qu'un an.

Remarquons, à cette occasion, que le P. Chevalier fut quasi un auto-didacte. Nous l'avons vu échouer au baccalauréat à la fin de ses études secondaires, en août 1871. Il obtint cependant, plus tard, le diplôme de bachelier ès sciences ; ce fut son seul grade académique.

Il eut en France, puis en Chine, les cours normaux de philosophie et de théologie de la Compagnie. Sa belle intelligence lui permettait de les suivre avec goût et non sans succès — il devint bon théologien. Or, c'est pendant ces années d'études officielles, comme aussi pendant son temps de régence que, doué par nature de dispositions pour les sciences exactes, il trouva le moyen d'étudier plus à fond la physique et les mathématiques, et d'y acquérir une maîtrise plus qu'ordinaire. Il vécut, d'ailleurs, quelques années auprès de Pères instruits et expérimentés tels que les PP. Gras, Marc

Dechevrens et Puntscher (1), qui furent pour lui, sinon des maîtres au sens propre du mot, du moins des guides et des conseillers. Et jusqu'à la fin de sa vie il gardera cette heureuse facilité à s'adapter presque tout seul aux travaux qui se présenteront à lui ; il conservera une curiosité scientifique pleine de largeur, s'intéressant à sa besogne, quelle qu'elle soit, et sachant encourager ses collaborateurs en cherchant à entrer dans leur pensée, en leur suggérant une idée à mettre en œuvre.

De 1874 à 1877, il fait sa philosophie au château des Alleux près Cossé-le-Vivien, à 22 kilomètres de Laval, avec les scolastiques de la Province de Venise chassés de leur pays par les bouleversements politiques qui désolaient le nord de l'Italie. Quelques Pères de la Province de Rome s'y trouvent aussi. Il y donne des leçons de français et apprend l'italien.

Le 30 mai 1874, il avait reçu la tonsure et les ordres mineurs au Mans, des mains de Mgr Guillemin, préfet apostolique de Canton, de passage en Europe.

Le 29 avril 1877, il est ordonné diacre à Laval par Mgr Le Hardy du Marais, évêque de Laval.

De 1877 à 1880, il est surveillant au collège du Mans, où il fait en même temps, à partir de 1878, des classes de mathématiques.

En 1880-1881, il enseigne la physique et la chimie à l'école de marine de Brest, préparatoire au *Borda*. La persécution du ministère Jules Ferry eut pour résultat le transfert de cette école à Jersey. Le mobilier fut mis sur un brick, à bord duquel le P. Chevalier prit passage en septembre 1881. Mais la Manche est, parfois, dure aux navigateurs ; le P. Chevalier n'avait pas le pied marin : souffrant beaucoup du mal de mer, il dut être débarqué à Morlaix ; il n'arriva à Jersey que le 7 octobre par la voie des paquebots de Saint-Malo.

---

(1) En 1874-1875, le P. Puntscher était professeur de mathématiques et de physique aux Alleux, où le P. Chevalier faisait alors sa première année de philosophie. Arrivé en Chine en oct. 1875, il habita sous le même toit que le P. Chevalier de 1883 à 1889.

De 1881 à 1883, il continue à enseigner la physique à l'école de Bon-Secours et est, en même temps, surveillant des élèves.

Le 15 septembre 1883, il s'embarquait à Marseille sur le *Pé-ho*, à destination de la Chine, avec neuf autres Pères ou Frères destinés à la même Mission (1).

Deux d'entre eux devaient lui survivre : le P. Paris, devenu en 1900 vicaire apostolique du Kiang-nan et mort le 13 mai 1931 ; le P. Froc, qui mourut le 13 octobre 1932. Ils débarquèrent à Changhai le 24 octobre 1883 (2).

III. En Chine : études (1883-1888).

On donna au P. Chevalier le nom chinois de : *Ts'ai* et les prénoms de : *Chang-tche, Se-ta* (3).

A Zi-ka-wei, l'année 1883-1884 fut consacrée à l'étude du chinois. Il parvint à s'en assimiler assez bien les rudiments. Les années suivantes, et jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa d'entretenir l'acquis et de l'augmenter, de sorte qu'il fut en mesure de lire et d'écrire les caractères usuels, de parler, prêcher, confesser, servant ainsi la Mission non seulement par des travaux scientifiques, mais encore par ce ministère apostolique qui suppose une maîtrise suffisante de la langue du pays où l'on se trouve.

---

(1) *Lettres de Jersey*, 1883, p. 445. — Sica, *Catalogus...*, 1892, nos 314-324.

(2) *Lettres de Jersey*, 1884, p. 35. — Sica, *loc. cit.*

(3) Il nous sera permis d'exprimer ici le regret que, à certaines époques, on se soit écarté de la tradition des anciens missionnaires, lesquels, le plus souvent, prenaient des noms et prénoms chinois rappelant assez clairement, quant au son, leur nom de famille et leur nom de baptême européens. Ainsi : Li Ma-teou, *Matthieu Ricci* ; T'ang Jo-wang, *Jean-Adam* (Schall) ; Pa Touo-ming, *Dominique Parrenin*. D'autres — plus rares — figuraient le seul nom de famille : Fan Li-ngan, *Valignani* ; Mei Té-eul, *Lemaître*. — Le *P. Sabbathin de Ursis* s'appelait Hiong (ours) San-pa.

Pour le P. Chevalier, seul son prénom noble (le moins usité) nous fait penser à *Stanislas*.

Cf. la liste en tête des *Notices* du P. Pfister, Variétés sinol. no 59.

Il composa même en langue de Changhai, à l'occasion de son premier contact avec les chrétiens de Ts' ih-pao (automne 1895), et publia en février 1897, un récit de la *Passion de Notre-Seigneur* d'après les quatre évangélistes (1).

IV. A l'Observatoire de Zi-ka-wei (1888-1901).

Après ses quatre années de théologie (1884-1888), pendant lesquelles il reçut de Mgr Garnier le diaconat (5 septembre 1885) et la prêtrise (7 septembre 1887), il prit (mars 1888) la direction de l'Observatoire météorologique et magnétique de Zi-ka-wei, en remplacement du P. Marc Dechevrens, que sa santé avait rappelé en Europe (2). Il garda cette charge jusqu'au 5 décembre 1896, avec un an seulement d'interruption pour la troisième probation (3).

Celle-ci eut lieu en 1890-1891, avec le P. Zottoli pour « instructeur » et, pour « cotertiaires », neuf autres Pères, dont deux lui ont survécu : les PP. Bortolozzi, mort le 16 avril 1935, et Boucher aujourd'hui encore (juin 1935) vaillant et actif. Le 15 août 1892, il fit sa profession solennelle.

En 1892, il fonda à Chang-hai une « Société météorologique », dont il avait la présidence, et dont ses rapports ou mémoires constituaient les activités ; elle ne vécut d'ailleurs, que quelques années et « s'éteignit silencieusement vers 1898 » (4).

---

(1) C'est le « *Ya-sou zeû-nè k'i-liah* », réédité en 1909, imprimerie de T'ou-sè-wè, nº 10 ; puis en 1911, avec romanisation et traduction française, nº 11. — Il diffère du *Cheou-nan chemo*, en style, du P. de Pantoja (nº 8) et du *Yé-sou cheounan k'i-lio*, en mandarin, du P. Li (nº 9).

(2) Le P. Dechevrens quitta Chang-hai le 13 octobre 1887. — Le P. Chevalier passa son examen *ad gradum* le 7 mars 1888. (Note du P. Pfister du 15 mars 1888 dans : *Journal de la nouvelle Mission*, nº 357.) — « Le P. Chevalier vient d'être mis à la tête de l'Observatoire » (P. Pfister, 20 mars 1888, *ibid.*, nº 358).

(3) Le P. Ooms fit l'intérim.

(4) P. de Moidrey, dans : *Journal of Terrestrial Magnetism*, 1931, p. 53.

En 1895-1896, bien que gardant officiellement le titre de directeur de l'Observatoire, il n'en exerça pas les fonctions : il fut chargé du district de *Ts' ih-pao*, « les sept objets précieux » (1), qui avoisine Zi-ka-wei, et, à sa grande joie, passa l'année tout entière dans les travaux de l'apostolat direct. Il avait 19 chrétientés à desservir. Il y fit 282 sermons et 322 catéchismes. — Les catéchumènes sont rares dans ces districts de vieux chrétiens. Son prédécesseur, le zélé et actif P. Tobar, en comptait 3 : le P. Chevalier en eut 7.

Le 5 décembre 1896, il remit entre les mains du P. Froc la direction de l'Observatoire ; il fit alors, pour vérifier les postes d'observations météorologiques, une excursion aux phares de la côte sur le navire des Douanes qui en faisait la visite réglementaire (1896) ; il visita quelques ports fluviaux : Tchen-kiang, Nankin, Ou-hou (mai et juin 1897) (2), puis il entreprit son grand voyage sur le Fleuve Bleu (*Yang-tse-kiang*). Dans quel but ? Il va nous le dire lui-même.

« Plus d'un lecteur, écrit-il dans son intéressant ouvrage : *Le Haut Yang-tse, voyage et description*, complément de son *Atlas du Haut Yang-tse*, pourrait supposer que j'ai remonté le Yang-tse précisément pour en relever le cours et dresser la carte. Or, je tiens absolument à le détromper sur ce point. J'ignorais entièrement à mon départ que je serais amené à entreprendre ce travail...

« Mon but, purement météorologique, était en particulier l'amélioration du service d'avertissements des tempêtes donnés par l'Observatoire de Zi-ka-wei à Chang-hai et à plusieurs autres ports de la côte de Chine » (3).

Depuis quelque temps, en effet sous l'impulsion du P. Froc, le « service des signaux » — qui fournissait aux navigateurs des mers de Chine d'utiles renseignements et leur permettait, notamment, d'éviter les terribles typhons — avait pris un

(1) Et non « les sept Merveilles », comme on l'a dit quelquefois. Cf. le dictionnaire *rs'e-yuen*, lettre *ts'e*, p. 17.

(2) Colombel, *Histoire de la Mission du Kiang-nan*, t. V, p. 436. — de Moidrey, *Journal of terrestrial Magnetism*, 1931, p. 53. — Chevalier, *Complément de l'Atlas*, App., p. 43. — Havret, *Annales de Géographie*, 1899, p. 174.

(3) *Le Haut Yang-tse*, p. 1.

grand développement. Il était nécessaire d'assurer le nombre et la précision des observations faites au dehors par des collaborateurs bénévoles (1).

Visiter les stations des douanes impériales afin de connaître les instruments, leur installation et la manière dont ils étaient utilisés : telle était la tâche qui semblait s'imposer au directeur de l'Observatoire.

« Les ports ouverts sur le Yang-tse-kiang étant entrés dans le réseau de stations qui envoient chaque jour à Zi-ka-wei, par télégramme, leurs observations de 9 h. du matin et 3 h. du soir, la nécessité de cette visite devint plus pressante, sous peine de ne pas tirer de ces dépêches météorologiques tout le parti désirable ».

Il fallait aussi obtenir, par des démarches auprès des autorités locales, avec l'entremise des commissaires de la douane, que la transmission des télégrammes fût moins lente et moins irrégulière.

« En cas de succès, il serait peut-être possible d'établir au delà de Tch'ong-k'ing, grâce au concours d'un observateur bénévole, quelque station nouvelle. Telles sont les vues qui déterminèrent ce voyage au Se-tch'oan » (2).

Mais le P. Chevalier, fidèle à son principe de faire en tout le plus et le mieux possible, élargit son champ d'action. Son voyage, qui s'effectuerait sur une barque chinoise, ne serait pas une simple tournée d'inspection agrémentée de longues heures de repos entre chaque escale.

« L'expédition une fois résolue, nous dit-il (3), il importait d'en tirer tout le parti possible... La géographie de ces contrées est encore pleine d'incertitudes en ce qui regarde la précision des coordonnées

---

(1) Dans telle station, par exemple, le P. Chevalier constata que le baromètre était situé non à terre, mais sur un ponton ancré dans le fleuve. Or à cet endroit, le niveau du Yang-tse varie de près de 20 mètres entre les basses eaux d'hiver et la crue estivale. Ceci n'était pas sans influer sur le degré de pression atmosphérique observé et transmis télégraphiquement à Zi-ka-wei ; et l'on n'usait pas de tables de corrections. *Le Haut Yang-tse*, pp. 64, 65.

(2) *Ibid.*, p. 1.

(3) *Ibid.*, pp. 1, 2.

des villes même les plus importantes. Tch'ong-k'ing, par exemple, serait, d'après les observations des anciens Jésuites, par 29° 42' 10" de latitude nord et 104° 22' 0" est de Paris... Mais on ne sait ni à quel point de la ville se rapporte cette position, donnée en secondes d'arc, ni sur quelles observations astronomiques elle est fondée...

« Je résolus donc de m'attacher à déterminer avec toute la précision qu'il me serait possible d'atteindre la position géographique des villes les plus importantes sur le Yang-tse-kiang ».

Ce travail nécessiterait de nombreuses observations, rendues très fatigantes par le peu de confortable de l'expédition, par les installations de fortune.

Il fallait aussi se munir des instruments nécessaires, notamment d'une lourde et encombrante lunette méridienne dont l'historique, assez amusant, est narré dans *Le Haut Yang-tse* (1).

Enfin il fallait des aides : deux Chinois chrétiens attachés à l'Observatoire — l'un d'eux, Zi Ping-wen, descendant de l'illustre Zi ko-lao, y est encore actuellement employé (juin 1935), — consentaient à constituer le personnel de l'expédition. A Ou-hou, on s'adjoindrait un homme à tout faire : domestique, cuisinier, porteur, parlant mandarin.

On remonterait ainsi jusqu'à P'ing-chan-hien.

Ce n'était pas encore assez. Une fois en route, le Père songea à utiliser le temps même de la traversée. Se souvenait-il — ou bien y avait-il là simple coïncidence, simple tendance instinctive, chez lui comme chez ses frères missionnaires, à se dépenser le plus possible (2) et à se dévouer pour la science orientée au bien de la religion — se souvenait-il qu'un de ses prédécesseurs, le P. Le Comte, astronome et mathématicien, avait profité d'un voyage de Nankin à Canton en 1690 pour dresser la carte hydrographique de son itinéraire (3) ?

---

(1) Pages 2-5, avec photographie des instruments et des aides.

(2) *Libentissime impendam, et superimpendar ipse.* Bien volontiers je dépenserai et je me dépenserai moi-même tout entier. *II Cor.*, XII, 15.

(3) « J'ai aussi le cours des rivières qui mènent de Nankin à Canton : c'est une carte de 18 pieds de long, et chaque minute y occupe un tiers de pouce ; les détours, la largeur de la rivière, les moindres

Toujours est-il que, une fois sur le Haut-Fleuve, l'idée lui vint d'en lever le cours en amont d'I-tch'ang. C'était le troisième ou le quatrième jour après son départ d'I-tch'ang en jonque (1). A partir de ce moment, ce fut un travail très absorbant auquel il s'astreignit, soit à l'aller soit, et encore plus, au retour. Lui-même va nous en rendre compte.

« Quand j'eus résolu de lever le cours du fleuve, je ne permis plus que ma barque fît route sans que je fusse à mon poste d'observation, la boussole et le crayon en main... (2).

« Le retour devait être moins laborieux pour nos bateliers que la montée ; mais pour mes hommes et pour moi, il devait l'être au moins autant.

« Durant tout le voyage [d'aller], sauf les trois ou quatre premiers jours, j'avais relevé à la boussole tout le cours du fleuve, avec tous ses tours et détours, esquissé toutes les rives, noté toutes les roches et les bancs de sable. Des déterminations astronomiques, aussi nombreuses que les conditions du ciel l'avaient permis, donnaient à ces brouillons une véritable valeur. Il s'agissait, au retour, de les compléter et corriger. Je chargeai mes trois compagnons d'y ajouter une ligne de sondages, qui couvrirait tout le fleuve, de *P'ing-*

îles et les plus petits villages y sont exactement marqués » (Le Comte, *Nouveaux Mémoires*, t. II, p. 492). — Cf. Pfister, *Notices*, n° 172, p. 440.

Il y aurait une intéressante monographie à faire des Jésuites géodésiens et cartographes de la Chine aux XVIIe et XVIIIe siècles : des J.-B. Régis, Jartous, de Mailla, Hinderer, Bouvet etc., parcourant les provinces pour en dresser la carte, et ne négligeant pas cette occasion d'annoncer l'Évangile (voir par ex., Pfister, p. 406). — Cf. Pfister, table des *Notices*, aux mots Carte, Géodésie.

L'œuvre de la carte de Chine et de Tartarie exécutée en moins de dix ans et présentée à l'empereur K'ang-hi en 1718, était, suivant l'expression de M. Armand David, « la plus colossale que l'on eût encore vue » en ce genre.

De nos jours, les cartes partielles provenant de cette grande entreprise « s'impriment encore en *Atlas* à Ou-tch'ang-fou telles qu'elles sont sorties des mains des missionnaires, dont le nom n'est même pas prononcé dans la préface de ces *Atlas* ». Cf. *Les travaux géographiques des Jésuites en Chine*, par le P. H. Havret, dans : *Annales de Géographie*, 1899, pp. 172-176.

(1) *Le Haut Yang-tse*, p. 88. — Le départ d'I-tch' ang eut lieu le 5 novembre 1897. *Ibid.*, p. 17.

(2) *Ibid.*, p. 18.

chan-hien à I-tch'ang-fou (1.550 kilom.) (1). Comme notre jonque devait suivre sensiblement la ligne médiane du fleuve, cette ligne de sondages ne pouvait manquer d'ajouter une grande valeur à nos cartes.

« Mes aides étaient installés pour ce travail dans la cabine d'arrière ; l'un d'eux, penché à la fenêtre, jetait la sonde vers l'avant, et lisait sur la corde la profondeur de l'eau ; un autre, à l'intérieur, notait à la fois sur un carnet l'heure et la profondeur ; le troisième se reposait en attendant son tour d'entrer en fonction. (Ces sondages avaient lieu toutes les trois minutes (2). Dans les grandes profondeurs dépassant 25 ou 30 mètres, le plomb n'ayant pas le temps de descendre au fond avant d'être rejoint par la barque, on indiquait seulement : plus de 25 ou plus de 30 mètres.

« Pendant ce temps, debout sur l'avant de la barque, mes cartes sous les yeux, avec une montre et une boussole, je reconnaissais la route déjà parcourue, rectifiant et complétant le premier dessin. Toutes les trois ou quatre minutes, je pointais la position de notre jonque sur le cours du fleuve par rapport à l'une et à l'autre rive, aux roches, aux bancs de sable et aux collines. Ces pointés de la jonque devaient servir ensuite tant à placer les sondages qu'à donner une mesure de distances entre deux points rapprochés, compris entre deux stations fixées par leurs coordonnées astronomiques. Il fallait encore relever aussi fréquemment que possible à la boussole la direction du fleuve, noter les variations momentanées dans la vitesse de la barque, et tout ce qui pouvait être utilisé pour perfectionner les cartes. Ce travail ne pouvait être interrompu un instant sans compromettre la valeur de tout l'atlas ; aussi la barque ne faisait jamais un mouvement sans que chacun fût à son poste de travail » (3).

Remarquons ces mots en passant : le P. Chevalier faisait des esquisses et dessinait les rives du fleuve. C'est que, fidèle à son principe de ne rien négliger de ce qui pouvait augmenter son rendement — aussi bien intellectuel que spirituel — il s'était formé à l'art du dessin. Les nombreuses illustrations du *Haut Yang-tse* nous montrent qu'il y avait acquis un certain talent. La minéralogie et la géologie ayant aussi attiré son attention ; il leur avait donné une place dans les observations faites au cours du voyage. Çà et là, suivant l'op-

(1) La Loire a une longueur totale de 1.000 kilom.
(2) *La navigation à vapeur*, p. 2.
(3) *Le Haut-Yang-tse*, p. 88.

portunité du moment, il avait recueilli des échantillons de roches : il les fit parvenir, pour identification, au géologue Albert de Lapparent, qui lui envoya la détermination précise de chacune de ces roches (1). La liste s'en trouve dans le *Complément de l'Atlas*, appendice I.

Parti de Chang-hai le 6 octobre 1897, il était de retour le 14 avril 1898. Les difficultés et les contretemps n'avaient pas manqué : il les avait surmontés avec sa tenace énergie. Il entreprit alors — et ce fut un ouvrage de longue patience, qu'il mena de pair avec les travaux ordinaires de l'Observatoire et le ministère des confessions à l'église de Zi-ka-wei — de publier les résultats scientifiques de l'expédition, en utilisant les notes prises en route, les croquis, les observations : en 1899 paraissait à l'imprimerie de T'ou-sè-wè le magistral *Atlas du Haut Yang-tse (entre I-tch'ang - fou et P'ing-chan-hien)*, composé de 65 cartes au 1/25.000 (1 cm. pour 250 m.), mesurant chacune 0m. 51 × 0m. 40. L'ouvrage fut couronné par la Société de Géographie de Paris et un prix lui fut décerné par l'Académie des Sciences (séance du 16 décembre 1901).

Très apprécié, l'*Atlas* permettait aux navires à vapeur européens de s'aventurer sur le Haut-Fleuve ; il servit de base à tous les travaux d'hydrographie effectués depuis lors par les différentes amirautés.

L'*Atlas* était accompagné de ce que l'auteur appelait modestement un « *Complément* ». C'est un récit très détaillé du voyage (près de deux cents pages in-4° avec nombreuses illustrations), et fort intéressant. Le P. Chevalier se montre là tout entier avec son esprit de foi, son ardeur au travail, son souci de précision scientifique, son bon sens pratique et son jugement droit.

Son style est simple, franc — comme l'homme lui-même — vivant, parfois enjoué. Son intensité de vie surnaturelle s'y manifeste : préoccupation d'assurer avant tout les exercices

(1) L'auteur de ces lignes se souvient d'avoir vu la caisse d'échantillons en 1898 au laboratoire de géologie de l'Institut catholique de Paris.

de piété quotidiens, pour lui-même et pour ses aides ; confiance en Dieu, admiration pour ses œuvres ; pitié pour les pratiques superstitieuses des païens (1), zèle du salut des âmes ; estime fraternelle pous les travaux apostoliques des missionnaires de la région (2) ; jugement ferme et droit, mais toujours modéré, sur les questions, alors comme maintenant, vitales concernant l'apostolat catholique telles que la question du clergé indigène, celle de la protection à laquelle les Missions ont droit, celle des rapports avec les autorités.

***

Quelques mois auparavant, la même année (1899), il avait publié un mémoire de 14 pages grand in-4°, avec 4 cartes et plans, intitulé : *La navigation à vapeur sur le Haut Yang-tse*.

A cette époque, la question de savoir si un navire à vapeur

---

(1) A propos du grand temple *Tang-wei-miao*, à Yun-yang-hien : « Beaucoup d'idoles, à figures en général grimaçantes. Quels personnages historiques ou fabuleux représentent-elles ?... Je l'ignore. J'ai hâte de sortir.

« Ce n'est jamais sans une profonde tristesse que je visite ces temples païens où des hommes, au mépris de la raison, prostituent à des créatures l'honneur, le culte et l'adoration qui ne sont dûs qu'à Dieu.

« Quand on a acquis, non seulement une intime conviction, mais une absolue certitude que l'idolâtrie, sauf l'excuse plus ou moins valable de l'ignorance, est le plus grand crime, le plus profond malheur, le plus lamentable abaissement de l'humanité, comment ne pas être attristé de la voir régner sur tant d'âmes ? » Le *Haut Yang-tse*, p. 38.

(2) Le 24 février 1898, après un séjour de dix jours à la mission de Tch'ong-k'ing, « je pris congé des hôtes dont la franche et cordiale hospitalité sera toujours pour moi un agréable souvenir. Je suis heureux de le dire ici : oui, les missionnaires du Se-tch' oan sont véritablement des prêtres dignes de la sainteté de leur ministère, des apôtres dévoués au salut des âmes, des hommes qui, s'ils n'enrichissent pas leur pays » (par le commerce...), « lui conquièrent l'estime et l'affection de ce qu'il y a d'honnête dans le pays, en même temps que, fidèles à leur vocation, ils gagnent à l'Église de Jésus-Christ de nombreux enfants ». *Le Haut Yang-tse*, p. 91.

pourrait jamais remonter les terribles rapides en amont d'I-tch'ang n'avait pas encore été résolue pratiquement. Le lieutenant Dawson, de la marine royale anglaise, avait déclaré, en 1869, à la suite d'un voyage d'exploration :

« J'ai le regret d'avoir à dire qu'à mon avis la force du courant, le manque de fonds où on puisse jeter l'ancre, les complications de la navigation et les variations du lit du fleuve sont des raisons suffisantes pour *exclure toute possibilité de faire remonter les rapides à tous autres bateaux qu'aux jonques chinoises* » (1) ; et cette affirmation était encore, pour beaucoup, le dernier mot de la question (2).

Le P. Chevalier, qui venait de faire, lui aussi, son voyage d'exploration, et qui avait vu plus juste, ne craignit pas de s'inscrire en faux contre ce verdict d'un homme du métier.

Dans son mémoire, il répond aux objections de M. Dawson et démontre par des déductions tirées de ses propres observations, qu'une force motrice suffisante est la seule condition requise : il estime que des vapeurs faisant 15 nœuds, ou même 13 seulement, peuvent en toute saison franchir les rapides. Cette navigation, ajoutait-il, « exigera, surtout à la

---

(1) *The China Sea Directory*, vol. III, cité dans : *La navigation à vapeur...*, p. 1.

(2) L'opinion contraire avait toutefois, elle aussi, ses partisans. Le *China Express* du 19 janvier 1883 contenait, sur le commerce de Tch-ong-k'ing, un rapport dans lequel M. Alexandre Hosie, du service consulaire britannique, parlait de la possibilité de relier par des vapeurs cette ville à I-tch'ang. Cf. Archib. Little, *Through the Yang-tse Gorges*, 3e édit. (la préface est datée de Londres, 7 oct. 1898), p. 40. — Archib. Little conclut lui-même, expérience faite (cf. ci-dessous), à la possibilité de la navigation à vapeur sur le Haut Yang-tse. *Ibid.*, pp. 283, 284.

Dans *Three Years in Western China*, 1890, pp. 8-12, 216-220, M. Hosie dit encore que cette partie de fleuve est navigable pour des vapeurs. Il fait, toutefois, p. 9, une exception pour le « *Ch' ing-tan* », ou plutôt *Sin-t' an* (celui des deux *Sin-t'an* qui est situé à l'entrée est de la gorge *Mi-ts' ang*) : ce rapide, dit-il, ne pourrait être franchi aux basses eaux. Le P. Chevalier étudie longuement (pp. 8 à 12) les conditions de ce *t'an* et conclut que, même en hiver, l'obstacle n'est pas insurmontable.

descente, des pilotes tout à fait familiarisés avec le fleuve... Mon atlas pourra, je l'espère, rendre quelques services à ce point de vue » (1).

Les faits devaient bientôt lui donner raison.

Déjà, alors qu'il redescendait le fleuve, il avait rencontré, en aval de Tch'ong-k'ing, le 2 mars 1898, « à 9 h. 37 m. », note-t-il avec sa précision ordinaire, « le petit vapeur que M. Little conduisait alors à Tch'ong-k'ing » (2). Celui-ci devait, le 9 mars, faire dans ce port une entrée triomphale, aux applaudissements de la communauté étrangère, qui avait organisé, pour fêter cet événement, un comité spécial de réception (3).

---

(1) *La navigation à vapeur...*, p. 12.

(2) *Le Haut Yang-tse*, p. 92.

(3) Archibald Little, *Through the Yang-tse Gorges*, 3e édit., p. 299 ; — *Gleanings from fifty years in China*, pp. 138, 139.

« C'est une coutume immémoriale pour les jonques, raconte Arch. Little, lorsqu'elles arrivent à Tch'ong-k'ing, de rendre grâces pour l'heureuse issue du voyage au Bouddha colossal qui se trouve sur le bord du fleuve. Nous aussi, nous tînmes un modeste service d'action de grâces sur le ponton des Douanes et chantâmes le « *Old Hundreth* » (le Ps. 99 de la Vulgate : *Jubilate Deo omnis terra*, à Laudes du dimanche) avec les membres de la communauté qui étaient venus au devant de nous et avant de descendre à terre pour recevoir leur adresse ». L'auteur ajoute : « Notre docteur, un Américain, me fit le plus grand compliment qui fût en son pouvoir en m'affirmant que mon entreprise m'avait rendu digne d'être Américain ».

Commerçant anglais établi en Chine, où il était arrivé dès 1859 comme dégustateur de thé pour une maison allemande, Archibald Little (1838-1908) était une des figures les plus marquantes du Chang-hai d'alors. « Il était marchand, dit une notice anglaise, mais c'était surtout un pionnier entreprenant, un homme instruit, un écrivain intéressant, sachant bien le chinois, en bonnes relations avec les gens des hautes classes » ; n'éprouvant — et ceci n'est pas à sa louange — qu'une sympathie modérée pour l'œuvre évangélisatrice des missionnaires. Il fut l'initiateur de la ligue contre les petits pieds, dont sa femme, Mrs. Archibald Little, encouragée par lui, fut l'âme pendant longtemps. Cf. *Gleanings from fifty years in China*, préface de R. S. Gundry, C. B. — Latourette, *A History of Christian Missions in China*, p. 658.

Dans *Gleanings...*, p. 291, il reproche au P. Chevalier une phrase

Mais, remarquait le P. Chevalier, « le *Lee-chuen*, d'un tonnage et d'une vitesse (9 nœuds) beaucoup trop faibles pour naviguer avantageusement sur le Haut Yang-tse, ne franchit les principaux rapides qu'à l'aide d'un nombre considérable de haleurs, à la façon des jonques. Il ne suffisait donc pas à résoudre la question de la navigation du fleuve, mais lui faisait faire pourtant un pas en avant » (1).

Peu après, M. Archibald Little faisait construire un plus gros navire, le *Pioneer*, 14 nœuds, et avec le capitaine au long cours Plant, accomplissait deux fois le trajet ; les canonnières anglaises *Woodcock* et *Woodlark* remontaient aussi jusqu'à Tch' ong-k'ing ; les Allemands essayaient, en décembre 1900, avec le *Sui-hsiang*, qui se jetait sur un écueil et coulait (2) ; enfin le lieutenant de vaisseau Hourst partait de Chang-hai sur la canonnière l'*Olry* le 3 octobre 1901 et arrivait à Tch'ong-k'ing le 13 novembre, à Sui-fou le 22 mai 1902. On avait à bord l'*Atlas* du P. Chevalier. « Etant donné les conditions dans lesquelles il a fait ce travail, on ne peut, dit M. Hourst, qu'avoir une grande admiration pour l'œuvre du savant Jésuite..., aide excellente et dont nous nous sommes beaucoup servis » (3).

Ces travaux d'hydrographie auxquels les circonstances avaient amené le P. Chevalier à se livrer, l'amenèrent aussi à songer à la géodésie. Son esprit entreprenant l'y poussait.

« Le Père compte reprendre — écrivait le P. Havret en 1899 — dans notre province du Kiang-nan, les travaux de nos anciens Pères, vieux bientôt de deux siècles, et restés jusqu'ici le dernier mot de la géographie de la Chine » (4).

Il ne put, toutefois, exécuter ce projet. Il se contenta de

---

qu'il juge irrespectueuse pour Koan Ti, le héros de la fin des Han, mort en 219 après J.-C., devenu dieu de la Guerre.

(1) Le *Haut Yang-tse*, p. 92.

(2) Hourst, *Dans les rapides du Fleuve Bleu*, p. 4.

(3) *Ibid.*, p. 13..

(4) Havret, *La Mission du Kiang-nan*, p. 67. — Voir aussi, pour plus de détails, l'intéressant article du même P. Havret : *Les travaux géographiques des Jésuites en Chine*, dans : *Annales de Géographie*, 1899, pp. 172-176, mentionné ci-dessus.

dresser, sans déplacement et avec les documents qu'il put se procurer, une *Carte de la Mission du Kiang-nan* et une grande *Carte murale de la Chine*, contenant toutes les préfectures et sous-préfectures, avec caractères chinois et romanisation (1).

V. A l'Observatoire astronomique de Zo-sè. (1901-1924)

L'œuvre scientifique de l'Observatoire de Zi-ka-wei, météorologie et magnétisme, se développait progressivement. Le P. Chevalier voulait plus encore. Il songeait (nous le tenons du P. Froc) au grand rôle qu'entre les mains des PP. Schall, Verbiest et de leurs successeurs, l'astronomie avait joué dans le développement des missions aux XVIIe et XVIIIe siècles (2). C'est alors qu'avec l'approbation de ses supérieurs, il prit l'initiative de faire construire par la maison P. Gautier, de Paris, un grand équatorial double, visuel et photographique. Le Conseil municipal de la Concession française de Chang-hai et celui de la Concession internationale consentirent une subvention qui, avec l'appoint fourni par les principales Compagnies de navigation, atteignait environ 30.000 fr. (3). Cette belle somme représentait, hélas ! tout au plus le prix des objectifs (4). Les Supérieurs, qui comprenaient la portée apostolique de cette œuvre scientifique, n'hésitèrent pas à donner les grosses sommes nécessaires. Une grande coupole en tôle de fer — le « chapeau de fer » comme l'ont surnommée les habitants du pays — avait été également commandée et construite à Paris : et en 1901, un Observatoire astronomique était fondé à Zô-sè, sur une colline isolée à 8 lieues O.-S.-O. de Zi-ka-wei, les conditions

(1) Grande carte en cinq couleurs, Imprimerie de T'ou-sè-wè, n° 775.

(2) Cf. PFISTER, *Notices* (Var. sinol. n°s 59 et 60), *passim*.

(3) *N. C. Herald*, 15 mars 1895, pp. 379, 396. — *Annales de l'Observ. astron. de Zô-sè*, t. I, p. 1.

(4) HAVRET, *La Mission du Kiang-nan* 1899, p. 67.

climatériques et géologiques ne permettant pas de l'établir à Zi-ka-wei même (1).

Le P. Chevalier devenait aussitôt directeur de ce nouvel Observatoire, « dont — suivant les termes d'un de ses collaborateurs — il fut la cheville ouvrière, et dont il garda la conduite pendant vingt-trois ans ininterrompus ». Dès 1901, il exprimait ainsi la haute et noble pensée qui lui avait fait concevoir et exécuter son projet :

« Les cieux chantent la gloire de Dieu,dit la Sainte Ecriture, *Cæli enarrant gloriam Dei* : n'est-il pas juste que nous prêtions l'oreille à ce chant ? Puisse Dieu, pour sa plus grande gloire, donner à l'Observatoire de Zô-sè de saisir et de faire connaître au monde quelque nouvelle harmonie dans ce grand concert des astres à la louange de leur Créateur » (2).

Il reviendra sur cette pensée dans une de ses préfaces annuelles (*Annales de l'Observatoire de Zô-sè*, t. VIII) :

« Nulle science purement humaine ne rapproche plus de Dieu que l'astronomie en dévoilant à nos regards étonnés, dans l'immensité des cieux, l'ordre de l'harmonie qui règnent entre tous les globes célestes, elle nous fait toucher du doigt aussi bien l'infinie sagesse que l'infinie grandeur et la toute-puissance du créateur ». 8 déc.1914.

« Il appliqua d'abord son bel instrument à l'étude du Soleil... Nombre de mémoires sur des planètes, des comètes, des amas d'étoiles, sur la forme du Soleil et de la Lune, sur des positions photographiques, d'étoiles tout le long de l'équateur, etc. montrent l'étendue de ses préoccupations scientifiques. Le nombre de ces mémoires dépasse bien la trentaine. Les

(1) En 1875, le docteur L. S. Little, aidé de Mr A. C. Taintor, avait entrepris la fondation, à Chang-hai,d'un modeste Observatoire astronomique. Il avait commencé par déterminer la longitude de Chang-hai. Archib. Little, *Gleanings*, p. 207. — *Journal of the N. C. Br. of the Royal Asiatic Society*, 1876, pp. 318, 319. — L'œuvre ne semble pas avoir été de longue durée.

En 1881, nouvelle mesure de la Longitude de Chang-hai par MM. F. M. Green, C. H. Davis et J. A. Norris, officier de la marine des États-Unis. t. I, pp. 16*, 17*.

(2) *La Mission du Kiang-nan*, 1899-1901, p. 108.

Annales de Zô-sè, presque entièrement de sa plume, ont actuellement 16 volumes » (1).

« Vous savez, lui écrivait M. Jules Baillaud de l'Observatoire du Pic du Midi, le 14 sept. 1924, combien j'ai trouvé intéressant votre *Tour d'équateur*, si intéressant que j'aurais voulu voir entreprendre un pareil travail sur la zone de Paris en même temps qu'une série d'observations méridiennes conjuguées. Malheureusement, les conditions où se trouve en ce moment notre Observatoire nous en ont empêchés.

« Je me permets de vous féliciter d'avoir persévéré dans une voie que je crois bonne ».

Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail de ses études sur les taches du soleil — il s'y est fait un nom — sur la lune et certaines étoiles, ni dans l'exposé de sa collaboration à la Carte du Ciel : le P. de la Villemarqué, actuellement directeur de l'Observatoire de Zô-sè, en a publié une intéressante description dans le *Bulletin de l'Aurore* (2).

Son nom, nous dit-il, restera attaché à quatre œuvres principales :

1°) La navigation sur le Haut Yang-tse : voyage, possibilité pour les vapeurs, carte.

2°) La rotation du Soleil étudiée par les facules, œuvre extrêmement originale, basée sur 2.576 mesures faites en 1905-1908.

3°) La technique spéciale appliquée à la Carte du Ciel : la méthode que Turner avait suggérée, mais que personne

---

(1) P. de Moidrey, dans *Terrestrial Magnetism*, 1931. — Les hommes de science sont frappés de cette puissance de rendement des religieux attachés à des œuvres scientifiques — et parfois ils en saisissent la cause profonde. A propos de l'Observatoire de Tortosa (province d'Aragon), le professeur A. Nippoldt écrivait l'an dernier, au sous-directeur, le P. Ignace Puig, S. J. : « Il est vraiment étonnant qu'un seul Observatoire puisse cultiver des branches si variées de la Science, et cela avec pareil succès. Dans un centre ordinaire, en n'importe quel État, ce serait impossible.

« Votre travail montre clairement ce que peut faire un homme cultivant la science *non pour le gain ou la renommée, mais en vue de la plus grande gloire de Dieu* » (*Lettres de Jersey*, 1930, p. 474).

(2) N° 26, 1932-1933, pp. 46 seq.

n'avait eu encore l'audace d'essayer : le P. Chevalier l'appliqua pour son « *Tour de l'Equateur* ». MM. Jules Baillaud et A. Ponteau, de l'Observatoire de Paris, en apprécièrent les avantages et l'adoptèrent à sa suite en 1927. Elle permettra d'utiliser tous les anciens appareils pour la revision de l'entreprise de la photographie du Ciel.

4°) La revision des Longitudes : nous en parlons plus bas.

Il n'est que juste d'ajouter qu'il trouva une aide précieuse dans l'habileté et le dévouement de ses collaborateurs : le P. Weckbacher, pour la partie photographique ; le Fr. Aguinagalde, en ce qui concerne l'entretien ou même la fabrication des appareils en service ; plus tard, le P. Gauchet, mathématicien, qui devait lui succéder dans la direction de l'Observatoire.

En dehors des nombreux articles parus dans les diverses revues astronomiques et météorologiques ou des brochures « éditées séparément, il aborda, dit à son tour M. J. Em. Lemière, des sujets de longue haleine. Les nombreuses photographies du soleil, ses études sur les taches solaires, leur position, leurs variations en latitude, la rotation du soleil d'après ces taches et les nombreuses planches de reproduction ont fait des *Annales de Zô-sè*, de 1905 à 1928, une publication des plus appréciées parmi les astronomes.

« Il travailla infatigablement, s'intéressant à tout sujet qui lui était proposé, à celui des étoiles doubles que travaillait le R. P. Hagen, de l'Observatoire du Vatican, aux comètes, aux amas d'étoiles » (1). Parmi les travaux qui resteront et feront toujours honneur à sa mémoire, « citons le *Tour de l'Equateur*, ouvrage de première valeur, commencé en 1917, en 12 plaques photographiques comportant 300 clichés photographiquement reliés, comprenant 14.268 étoiles dont les coordonnées ont été calculées pour 1920. Ce travail, commencé

(1) J.-Em. Lemière, dans *Revue nationale chinoise*, déc. 1930, p. 55.

sous la direction du P. Chevalier, fut mené à bien par le P. Gauchet ; il put en voir la publication » (1).

« Ses observations quotidiennes de la surface solaire forment une série ininterrompue de vingt-trois années » (2).

Il s'astreignit même au labeur ingrat de la publication d'un ouvrage préparé par un autre de ses collaborateurs, le P. Tsutsihashi : le *Catalogue d'étoiles observées à Pékin* sous l'empereur K'ien-long (XVIIIe siècle). Il était, en outre, en relations épistolaires avec plusieurs directeurs d'observatoires et astronomes.

Ces travaux étaient de nature à absorber complètement une existence ; il en ajoutait cependant d'autres, se prêtant volontiers à ceux qui lui étaient demandés en dehors de son « office » principal : examens de théologie, confessions, conférences religieuses, retraites et triduums à ses frères, aux séminaristes, à diverses communautés (notamment, une retraite de trente jours aux Petits Frères de Marie), conférences scientifiques à la Société Asiatique ou à l'Aurore, leçons de physique au séminaire, cours d'astronomie à « l'Aurore ». « Je suis heureux, disait-il, de pouvoir par ces multiples services, me rendre plus utile à la gloire de Dieu et au salut des âmes ».

Il entretenait, de plus, une correspondance assez suivie soit avec divers membres de sa famille, soit avec les directeurs de son ancien collège de Beaupréau.

« Les lettres que lui écrivait sa cousine Terrien, sont remplies d'amour de Dieu et de zèle du salut des âmes » (3).

Et M. l'abbé J. Moreau :

« J'ai lu votre lettre en lecture spirituelle. Peut-être décidera-t-elle un de nos enfants à aller vous rejoindre. Je le désire. Ce serait la meilleure manière de vous remercier de votre aimable envoi. Je prie Dieu de donner à quelques Vendéens la vocation religieuse et apostolique et de les envoyer à Zô-sè » (29 juil. 1911).

---

(1) *Ibid.*, note rectificative du P. de la Villemarqué, 8 juin 1935.
(2) *Journal de Chang-hai*, 28 oct. 1930.
(3) Sœur Félicie de St-Ambroise, Petite Sœur des Pauvres, lettre du 8 oct. 1924.

En remerciant les nombreux astronomes qui accueillirent avec intérêt le premier volume des *Annales de l'Observatoire de Zô-sè* 1901-1905, paru à T'ou-sè-wè en 1907, il écrivait :

« Nous poursuivons ici un double but : contribuer, dans la mesure de nos forces, aux progrès de l'astronomie, et promouvoir parmi les Chinois l'estime, le goût et la culture de cette science.

« L'un et l'autre sont de nature, croyons-nous, à nous concilier la faveur et l'approbation de tout esprit élevé, en même temps, qu'à honorer le Souverain Maître dont les cieux chantent la gloire » (1).

C'est en vue d'atteindre le second but qu'il n'épargnait ni son temps, ni sa peine pour former le personnel d'observateurs auxiliaires et de calculateurs placé sous ses ordres.

Ce fut lui qui donna l'ultime formation scientifique à M. Kao-Kiun, brillant élève du P. Guérault à l'« Aurore », qui fit à Zô-sè un stage de deux ans ; il occupe maintenant une haute position dans l'*Academia Sinica*, Institut scientifique officiel de Chine.

Dans ses dernières années, il se proposait de rédiger un petit *Traité d'astronomie*, qui aurait été traduit et publié en chinois ; il ne put donner suite à ce projet.

Cette vie si active et si pleine faillit, en 1902, prendre fin prématurément. On eut alors un sérieuse alerte. En juillet, le choléra sévissait dans la contrée. Le P. Chevalier avait été appelé plusieurs fois, de jour et de nuit, pour donner l'extrême-onction à des chrétiens de la campagne environnante. Le dimanche 20 juillet, il fut pris de diarrhée et de vomissements : c'était une violente attaque de choléra. Le P. Pigot le ramena en barque à Zi-ka-wei le 21,et ce jour-là même on lui donna les derniers sacrements. Avec son grand esprit surnaturel, il se réjouit de cette bonne fortune :

« Est-ce vrai que je puis mourir ? disait-il à ceux qui le soignaient ; quelle joie ! Est-il possible que j'aie ce bonheur de recevoir l'extrême-onction ! » Pendant plusieurs jours, l'état resta grave ; le 24, on le transporta en voiture à l'infirmerie

(1) *Annales de l'Observatoire astronomique de Zô-sè*, t. II, 1906, (T'ou-sè-wè, 1908), préface, p. 1.

de Yang-king-pang, où il se remit peu à peu ; mais la convalescence fut longue et il ne put regagner Zô-sè que le 22 septembre (1).

Cette année-là (1902), la Mission vit tomber en peu de temps plusieurs de ses bons ouvriers, victimes de leur dévouement au chevet des malades :

Le P. Henri Antoine, 53 ans, 23 mai, typhus ;

Le P. Durandière, 60 ans, 25 juin, fièvre typhoïde contractée au Siu-tcheou-fou au service des élèves et des catéchumènes ;

Enfin le cousin du P. Chevalier, le P. Constant Terrien, 59 ans, 27 juin, typhus.

Le P. de Bodman, pris de la fièvre typhoïde en soignant les malades de l'hôpital des mendiants, avait pu échapper à la mort comme le P. Chevalier.

Celui-ci eut alors l'occasion de faire un voyage utile pendant lequel il pourrait achever de se rétablir. On lit dans l'*Echo de Chine* du 4 octobre 1902 :

« Le P. Stanislas Chevalier s'est embarqué hier 3 octobre pour aller prêter le concours de ses lumières à la fondation de l'Observatoire allemand de Ts'ing-tao (Chan-tong).

«La coopération de l'Observatoire de Zi-ka-wei à cette œuvre utile a d'abord été réclamée par lettre ; puis S. E. le Gouverneur Trappel est venu récemment en personne renouveler l'invitation.

« Les loisirs forcés imposés par une longue convalescence à l'actif directeur de l'Observatoire de Zô-sè, l'ont fort à propos mis en mesure de répondre à cet appel courtois. Nous nous permettons de le féliciter d'avoir retrouvé assez de forces pour voler à de nouveaux labeurs, sitôt après s'être arraché aux étreintes du choléra ». (Cf. *Journal de la Mission*, 13 oct. 1902.)

A Ts'ing-tao, le Père étudia le terrain et détermina l'emplacement le plus convenable pour un Observatoire météorologique et magnétique.

---

(1) *Journal de la Mission*, 24 juill., 15 et 28 sept. 1902.

VI. Emplois divers (1924-1930).

En 1924, il atteignait sa soixante-treizième année ; sa vue, un peu affaiblie, ne pourrait plus peut-être répondre aux exigences de sa profession : la direction de l'Observatoire astronomique passa alors entre les mains du P. Gauchet.

Le P. Chevalier ne quitta pas pour cela la colline de Zô-sè : il descendit seulement à mi-côte ; il devenait chapelain de Notre-Dame et était chargé de la chrétienté voisine. Là, il fut heureux de pouvoir se dévouer tout entier à l'apostolat des humbles, comme il l'avait fait à Ts'ih-pao en 1895-1896.

On a été particulièrement frappé de la modeste simplicité avec laquelle ce savant faisait assidûment le catéchisme aux petits pêcheurs de l'école ; il avait l'art de se mettre à leur portée pour leur inculquer l'esprit de foi et les former à la vie chrétienne.

En prenant les fonctions de *pen-t'ang* (curé), il avait, tout d'abord, accepté de continuer à diriger la rédaction de son *Tour de l'Équateur*. Après quelques semaines, il s'excusa, faisant valoir que toute son activité était absorbée par les soins spirituels à donner à ses petits ! « Je les prends individuellement, disait-il, pour les préparer plus vite à la première communion ».

1924-1925 : c'était l'époque où la guerre civile, qui, depuis l'anéantissement de l'autorité impériale par Suen-Wen (1911-1912), ravageait tantôt l'une, tantôt l'autre province, allait commencer à sévir dans le Kiang-sou.Le Concile plénier des évêques de toute la Chine avait pu être tenu à Chang-hai en mai et juin 1924 dans un calme absolu, avec, à Zi-ka-wei, des fêtes religieuses d'une splendeur inoubliable : à la période de sécurité d'alors vont succéder des années de souffrance pour le peuple et d'insécurité pour les œuvres apostoliques.

Dès la fin d'août, un général rebelle, Lou Yong-siang, prétend soustraire Chang-hai à l'autorité du gouvernement établi, et la guerre civile éclate dans la région. On voit une quantité de barques arriver sur les canaux qui entourent Zô-sè : ce sont des pêcheurs de plusieurs chrétientés où la guerre

fait rage. Le P. Chevalier fit en sorte que le malheur fût profitable aux âmes des réfugiés : il organisa pour ceux-ci des offices religieux, des catéchismes, des sermons de mission.

En 1925-1926, il fut envoyé à l'université l'*Aurore* comme Père spirituel ; il était chargé, en même temps, de quelques cours. Mais la santé du P. Froc ayant brusquement nécessité le départ de celui-ci pour l'Europe, à la fin de janvier 1926, la direction de l'Observatoire de Zi-ka-wei fut de nouveau confiée au P. Chevalier ; il la garda jusqu'en 1929.

La révision des Longitudes. — Il fut, de ce fait, amené à diriger, en octobre et novembre 1926, le travail de la revision des longitudes en ce qui concerne Zi-ka-wei. C'était une portion importante de l'œuvre entreprise pour toute notre planète par l'opération concertée d'un certain nombre d'Observatoires, celui de Zi-ka-wei ayant été choisi par l'union internationale astronomique comme l'une des trois bases fondamentales (1).

Il avait toujours désiré que ce travail fût effectué ; vers 1914-1918, les progrès de la T. S. F. lui avaient fait entrevoir la possibilité de l'exécution ; et à la suite d'un échange de vues avec M. Benjamin Baillaud, il avait accepté d'y collaborer.

Lorsque l'on put enfin, en 1926, entreprendre l'opération, il n'omit rien pour sa réussite ; grâce à sa très sage direction, jointe à la compétence de ses collaborateurs : les PP. Lejay, venu exprès d'Europe, Burgaud, de la Villemarqué, et M. Fayet, directeur de l'Observatoire de Nice, l'œuvre, très délicate, fut honorablement accomplie (2). « L'erreur de

(1) Les deux autres bases étaient les Observatoires d'Alger et de San-Diégo (Californie). — Cf. *Journal de Shang-hai*, 28 oct. 1930. — *Revue nationale chinoise*, déc. 1930.

(2) L'opération a été décrite dans les *Lettres de Jersey*, 1930, pp. 325-330. Dans ces pages, on voit le rôle actif joué par le P. Chevalier. « Il a l'œil à l'oculaire de la lunette méridienne » ; il a, tout d'abord, examiné minutieusement l'instrument et noté dans les tourillons, « des inégalités, dont la plus grande sur le graphique, grossie 5.000 fois, est représentée par un millimètre » (pp. 327, 329).

fermeture du triangle Alger, Zi-ka-wei, San-Diégo fut trouvée inférieure à 3 mètres et les chiffres obtenus officiellement acceptés » (1).

Distinctions honorifiques. — Plusieurs distinctions honorifiques vinrent rendre justice au mérite et à la science du laborieux astronome. Malgré sa grande humilité, le P. Chevalier les accepta simplement, y voyant un hommage rendu non à sa propre personne, mais à la science catholique :

1901. Médaille d'or de la Société de Géographie de Paris (prix Logerot) pour l'*Atlas du Haut Yang-tse* (ci-dessus, p. 339) (2).

16 déc. 1901. Prix Tchihatchef (3.000 f.), décerné, à l'occasion de l'*Atlas*, à l'ensemble des travaux du P. Chevalier, par l'Académie des Sciences (séance du 16 déc. 1901) (3) (à la suite d'un compte-rendu très élogieux lu par M. Bouquet de la Grye dans une séance précédente) (4). Diplôme signé : Darboux, Berthelot.

15 mars 1903. Nommé membre correspondant de l'Académie pontificale des *Nuovi Lincei*.

1 janvier 1911. Nommé membre de la Société des *Spettroscopisti Italiani* (5).

1913. Décoré par Yuen Che-k'ai, président de la République chinoise, de l'Epi d'or (*kia-houo*, « céréale d'honneur ») du 5e degré (6).

28 mai 1914. Prix Valz, décerné par l'Académie des Sciences. Diplôme signé : Darboux, Van Tieghem.

1918. Prix J. Janssen (médaille), décerné par l'Académie des Sciences « pour ses travaux d'astronomie physique » (7).

1928. Subvention accordée, par l'Académie des Sciences, sur la

---

Cf. le *Mémoire* du P. Chevalier *sur la coopération de l'Observatoire de Zi-ka-wei à la révision internationale des longitudes*, dans : *Annales de l'Observ. de Zô-sè*, t. XVI (1927).

(1) *Bulletin de l'Aurore*, nº 26, 1932-1933.

(2) Lettre de M. H. Cordier, 10 mars 1901, dans : *Journal de la Mission*, 28 avr. 1901.

(3) *La Mission du Kiang-nan*, 1895-1901, p. 97. — *Journal de la Mission*, 22 janv. 1902.

(4) *Journal de la Mission*, 18 mai 1901.

(5) *Relations de Chine*, juillet 1911, p. 206. — Cette société « compte 30 membres italiens et 30 membres étrangers. Le P. Chevalier est l'un des deux Jésuites qui figurent parmi ces derniers ». *Ibid.*

(6) *Journal de la Mission*, 7 oct. 1918.

(7) *Cheng-sin-pao*, février 1931, p. 62.

fondation Loutreuil, « à l'Observatoire de Zô-sè, pour publier les observations de cet Observatoire » (8.000 f.) (1).

Enfin, lors de l'extension de la Concession française (décret du *tao-t'ai* de Chang-hai du 27 janvier 1900 ; cf. Tchang Tche-ing, *Liste chronologique*, p. 42), une des nouvelles routes ouvertes par la municipalité de la Concession reçut le nom français de : « route Stanislas Chevalier » et le nom chinois de *Ts'ai chen-fou-lou*. Cette route, qui, de l'est à l'ouest, longeait la partie nord du champ de tir avoisinant l'université l'« Aurore », fut plus tard, par suite de travaux de voirie (2), reportée au sud de ce champ.

***

Derniers emplois. — En août 1928, il prend la charge de Père spirituel au scolasticat de Zi-ka-wei, tout en continuant à faire fonction de directeur de l'Observatoire. Au retour du P. Froc (le 17 février 1929), il cesse absolument tout travail scientifique : il donnera le reste de ses forces à un emploi plus directement apostolique et plus conforme à ce qu'il avait toujours eu à cœur : la direction des âmes. C'est là qu'il achèvera de se dépenser au service de Notre-Seigneur et de la Mission de Chine.

A cette charge de Père Spirituel s'ajouta, dès juin 1929, celle, fort absorbante, de maître des novices, à la place du P. Houitte, rendu incapable, par une cruelle maladie, de continuer à remplir cet emploi (3). Il s'y mit de tout cœur et fournit avec joie la somme de travail considérable — étant donné surtout son âge et son manque de préparation immédiate — que ces nouvelles fonctions exigeaient : conférences, grande retraite, le tout rédigé avec soin par écrit.

« C'est un ministère consolant, disait-il dans une lettre

---

(1) *Journal de la Mission*, 26 déc. 1928. — *Annales de l'Observatoire de Zô-sè*, t. XVIII, titre.

(2) Travaux nécessités par la construction de la prison. La route longe maintenant la Cour Mixte et la prison, façade sud. Un tronçon de l'ancienne route Stan. Chevalier subsiste encore sous le nom de rue Albert Jupin. La butte de tir fut rasée vers 1915 (Note des PP. Guérault et F. Lebreton.)

(3) Cf. notice sur le P. Houitte (1871-1931), par le P. Gandon, dans *Lettres de Jersey*, 1933-1934, pp. 250-277.

à sa famille, et que je remplis bien volontiers ». Remarquons en passant qu'il avait ce charisme de s'intéresser à toute besogne, de quelque nature qu'elle fût, matérielle, intellectuelle ou spirituelle, qui lui incombait de par sa vocation, et de s'en acquitter avec plaisir ; lui-même en fit un jour l'aveu à l'auteur de cette notice. C'est le *libentissime impendam et superimpendar* de S. Paul étendu à tous les genres d'emplois : il les aimait et s'y attachait.

Il aimait ses novices ; il savait voir et apprécier leurs bonnes qualités. « Vous verrez, par la lecture de *Cyrille Sen* (1) écrivait-il en 1930 à un de ses anciens condisciples de Beaupréau, qu'il y a, parmi ces jeunes gens, des âmes bien belles et vivant d'une vie surnaturelle intense ». L'heureuse influence qu'il exerça sur eux fut profonde et durable.

Le 8 septembre 1929, l'un d'eux, le Frère scolastique Ts'a, faisait ses vœux. Ce jour-là, devant tous les novices réunis pour la conférence de Règles, le Père Maître, s'adressant au seul Fr.Ts'a, lui fit une exhortation ardente et forte sur les deux trésors qu'il venait de recevoir de la Compagnie : le crucifix et le livre des Règles, commentant d'abord l'amour du divin crucifié,puis la pratique du crucifiement résumée dans le *Summa et scopus* ; et aussitôt après il lui remit son texte, d'une chaude éloquence, qu'il avait écrit d'un seul jet, sans une rature.

Le souvenir de cette émouvante conférence est encore bien vivant parmi ceux qui y assistèrent.

VII. Le religieux.

Cette vie surnaturelle intense que le P. Chevalier était heureux de constater chez ses novices, ce fut aussi la sienne. « Pour moi, disent plusieurs de ses frères qui l'ont connu intimement, il réalisait vraiment l'idéal du parfait religieux

(1) Notice sur un petit séminariste mort à l'âge de dix-huit ans, par son professeur, le P. Gandon, T'ou-sè-wè, 1930.

de la Compagnie de Jésus ». Droiture, loyauté, distinction, discrétion, humilité profonde, abnégation complète, mortification continuelle, charité envers ses frères, jointes à une haute culture intellectuelle acquise par un travail assidu : il avait tout cela, et tout cela était alimenté par un amour ardent pour la personne de Celui dont la Compagnie porte le nom et par une union intime avec Lui. D'aucuns prononcent le nom de « saint ».

Nous lisons dans le *Bulletin catholique de Pékin* :

« Plus de quarante ans de labeur intellectuel constamment soutenu, ne disent pas encore assez ce que fut la vie du P. Chevalier. Ce serait imparfaitement la juger que d'en considérer le seul côté scientifique. Le P. Chevalier fut avant tout un grand religieux, homme de la volonté de Dieu : tout travail n'avait de valeur à ses yeux qu'en fonction de cette très sainte volonté. S'il fallait une preuve de cette vie religieuse intense, il suffirait de considérer le Père interrompant brusquement, en 1924, ses recherches, pour se donner au soin de la petite chrétienté et de l'école de Zô-sè qui venaient de lui être confiées ;... il est tout entier à son apostolat. Jadis, à Ts' ih-pao, il rédigeait en langue vulgaire de Chang-hai le récit de la Passion de N.-S. ; aujourd'hui, il catéchise les enfants des pêcheurs ; rien n'est petit pour ce savant qui ne considère comme grand que ce que l'obéissance lui demande ».

On louait son aménité de caractère :

« Aux dernières heures de sa vie, il était Maître des novices et Père spirituel de la résidence de Zi-ka-wei. Ceux qui furent alors sous sa direction n'eurent qu'à regarder le P. Chevalier pour voir le modèle d'une vie religieuse parfaitement unie à Dieu dans l'humilité et la soumission constante au bon plaisir divin » (1).

« Les gens du monde qui ont eu des relations avec lui — écrivait M. J.-Em. Lemière dans la *Revue nationale chinoise* (2) — ont été frappés de sa grandeur de caractère. Facile d'abord, comme le sont généralement les intelligences supérieures, il était d'une urbanité exquise et du commerce le plus agréable ». M. Fayet louait son « affectueuse amabilité » (3).

---

(1) *B.C.P.*, avril 1931, p. 178. Notice non signée.

(2) Déc. 1930, p. 51.

(3) Lettre du 15 février 1931. — M. G. Fayet, directeur de l'Observatoire de Nice, et maintenant (depuis avril 1935) membre de l'Académie des Sciences, connut le P. Chevalier à Zi-ka-wei, lors du

« Chaque fois que je vais chez lui — témoigne un de ses novices— je le trouve toujours souriant, consolant... On voyait combien le Père s'oubliait pour se donner tout entier à ses enfants ».

« Avec ses gens — nous écrit un des Pères qui l'ont le mieux connu et apprécié — oserai-je dire qu'il n'était jamais un peu brusque? Mais comme il les aimait vraiment *in Domino,* il s'en faisait aimer, et très profondément.

« Interrogeant un petit catéchumène, qu'il avait instruit, sur les motifs de crédibilité, i n'obtint d'autre réponse que celle-ci, dite avec force : « *Siang-sin nong*» (Je me fie à vous). Le motif fut estimé valable. Il montrait au moins la pleine confiance du candidat, conquis par la charité.

« Ce même enfant avait été amené par le P. Scherer, qui s'était dit : Il est bien misérable, mais au moins le P. Chevalier l'acceptera. C'était bien connaître son homme ».

Et voici, précisément, ce que pensait de lui un de ses gens, un calculateur de Zô-sè, dans un hommage rendu à sa mémoire qui a paru au Messager chinois du Cœur de Jésus, le *Cheng-sin-pao* :

« Travailleur infatigable, il ne prenait jamais un seul instant de repos. Quant à son amour pour Dieu et le prochain, ce n'est pas le pinceau ou la langue qui peut l'exprimer... Il rendait service à quiconque s'adressait à lui » (1).

« Intellectuellement, poursuit le Père que nous venons de citer, plusieurs contrastes. Il entrait avec peine dans la pensée d'un autre, et il lui est arrivé de ne pas saisir du tout l'idée-mère d'un travail. Pourtant, il admettait avec une facilité surprenante des critiques venant d'esprits bien moins puissants que le sien. Ceci, parce que l'amour-propre d'auteur lui était presque inconnu. Il avait bien conscience de n'être pas infaillible. Prompt à former son opinion, il n'y tenait pas *mordicus* ».

Au demeurant, il était accueillant pour les travaux qui lui étaient présentés. Quelque loin que l'on fût de sa sphère actuelle, il trouvait moyen de s'intéresser, de suggérer une idée. Et cela réchauffait. Il ne mettait pas sa fin dernière dans son travail du moment.

---

travail de révision des longitudes en octobre et novembre 1926. V. ci-dessus, p. 352 ; *Journal de la Mission,* 24 avr. 1935.

(1) Tch' en Tong, février 1931, p. 62.

« Son recueillement et sa dévotion n'avaient rien d'austère pour autrui : un visiteur n'abusait jamais de son temps ».

« Je n'ai connu le P. Chevalier — nous écrit son successeur immédiat à l'Observatoire de Zô-sè — que sur le tard et ai vécu près de lui ses dernières années. Le premier contact me le fit estimer, avec des dons remarquables, comme une nature forte et très personnelle, aux méandres de la vie substituant des perspectives en ligne droite. Profondément surnaturel d'ailleurs, et d'une magnifique sincérité dans ses paroles et sa conduite, il édifiait dès l'abord ; mais on sentait en lui l'austérité voulue et cherchée : tel un arc durement bandé. Puis, les années passant, peu à peu se produisit la détente avec plus large compréhension de notre pauvre humanité souvent si complexe ; de cette âme livrée à Dieu commença à irradier au dehors une sorte d'apaisement complet, paix divine à l'emprise douce et puissante sur qui approchait le Père, paix divine faite de sérénité et de bonté s'épanchant dans un sourire qu'au lit de mort il m'adressait encore en me disant : *A Dieu* ».

« Extrêmement bienveillant — dit-on de lui dans une notice parue dans le *Bulletin de l'Aurore* — il suivait ses successeurs qui travaillaient sur les observations photographiques qu'il avait péniblement accumulées ; extrêmement modeste,il applaudissait à tout essai de perfectionnement dans les méthodes... Un dernier travail que commençait alors (octobre 1930) l'Observatoire de Zô-sè, l'observation photographique de la planète Eros, il l'avait vivement encouragé...

« Avec de bien faibles ressources, il a entrepris et, en somme, réussi. C'était sans doute grâce à ses hautes vertus morales : la ténacité et la loyauté. L'amour de la vérité lui faisait signaler ses propres erreurs dès qu'il les avait vues et indiquer nettement la façon sujette à critique dont il avait calculé ou observé. Ainsi ses erreurs même étaient profitables : tout homme a sa valeur propre moins son amour-propre » (1).

« Ne pas oser peut venir de ce qu'on ne s'est pas formé une opinion nette. Mais très souvent, c'est l'amour-propre subtilement déguisé qui ne veut pas s'exposer à un dessous. Le P. Chevalier osait. Comme il était doué d'une intelligence très lucide, sa pensée était précise et il donnait son opinion d'une manière très nette, rapide, parfois trop — il lui arrivait de se tromper — mais aucune considération d'amour-propre n'entravait ses travaux » (2).

Progrès dans la vie spirituelle. — C'est par étapes, et par une constante fidélité à la grâce, qu'il devint ce religieux

(1) P. de la Villemarqué, s. j., dans : *Bulletin de l'Aurore*, nº 26, pp. 52, 53.

(2) Lettre du P. X.

accompli. Quelques notes, le plus souvent sur feuilles volantes, trouvées dans ses papiers, nous font assister à ses progrès dans la vie spirituelle.

Nous avons déjà vu après quelle lutte avec lui-même il s'était décidé à suivre l'appel à la vie religieuse. Bien vite, il comprit que sa vocation demandait de lui la tendance à la perfection, et il s'efforça d'être fidèle à cette vocation.

Son grand désir de perfection s'accrut en Chine,pendant sa théologie.

Retraite de septembre 1885 :

« Point de doute, N.-S. m'appelle *à me signaler* à son divin service. Il m'y a appelé, en m'appelant à la Compagnie... Aujourd'hui, plus fortement, ce me semble, le même appel se fait entendre... Mais si je refuse,... ne sera-ce pas le dernier appel? N.-S., fatigué de mes refus, ne me soustraira-t-il pas ses grâces? Quoi de plus juste? — Et puis, je veux être apôtre ; puis-je être apôtre sans être un *saint*?...

« Me signaler, c'est, à partir de maintenant, *crucifier* mes sens, *etiam in rebus licitis* ; *et quo plus, eo melius* ; crucifier le cœur dans ses affections *etiam licitis*, aimer, désirer, chercher les mépris, les humiliations ».

En 1890, pendant sa grande retraite du troisième an, il rédigeait une série de « Propos » qu'il mettait sur l'autel de Zô-sè pour sa messe du 8 décembre, et dont nous extrayons ce qui suit.

Soumission, dépendance. — « Dans mon office, pour les permissions à demander au R. P. Recteur, m'en tenir scrupuleusement à la ligne de conduite qui me sera tracée par le R. P. Supérieur de la Mission ; dans le doute, aller plutôt au delà de la dépendance exigée que de rester en deçà. C'est le secret d'être en paix avec Dieu, mes supérieurs et ma conscience ; et ce sera un bon moyen de m'avancer dans le dépouillement de tout.

« Je m'appliquerai à recevoir les ordres, avis etc. de mes supérieurs, comme venant de la bouche de N.-S. De là j'arriverai facilement à avoir plus de simplicité et de confiance avec eux : et mon obéissance sera beaucoup plus parfaite.

« Ne jamais blâmer leurs décisions, ni en moi-même, ni surtout devant les autres.

« Quand on ne comprend pas, faire un acte de foi.

« Quand on entend blâmer : défendre, se taire, ou rappeler au devoir de l'obéissance suivant les circonstances et les personnes ».

Puis il transcrit, les faisant siennes, ces deux phrases du Bx Claude de la Colombière :

« Raisonner sur l'obéissance, quelque extravagante qu'elle pa-
« raisse, c'est se défier de la prudence de Dieu, et croire qu'avec toute
« sa sagesse, il est des ordres qu'il ne saurait rapporter à sa gloire et
« à notre profit.

» Quand il arrive des commandements où la raison humaine ne voit
« goutte, un homme qui a de la foi doit se réjouir dans la pensée que
« c'est Dieu seul qui agit, et qui nous propose d'autant plus de
« biens qu'il doit les envoyer par des voies cachées et que nous ne
« saurions prévoir » (1).

« *Oblatio. — Haec est mea deliberatio determinata ; te, Jesu, sequi... specialiter in perfecta et plena dependentia a superioribus meis, quantum ipsis placuerit, in administratione rerum mei officii..., in perfectiori obedientia et voluntatis et judicii, in vero spiritu fidei videndo Deum in superioribus, et proinde nunquam, nec interne apud meipsum nec externe coram aliis, ullo verbo ipsis contradicendo,et tantam subjectionem in meo officio implendo ipsis praebendo, quantam ipsis conveniens videbitur* ».

Tels étaient les « propos » : ils ont été tenus ; quiconque a vu le P. Chevalier à l'œuvre peut l'attester.

Celui qui écrit ces lignes eut à le consulter un jour sur la manière de pratiquer l'obéissance *de jugement*.

« S. Ignace, répondit-il, recommande à celui qui obéit de chercher à conformer son jugement à celui du supérieur ; mais c'est très difficile d'arriver à cette conformité. Moi, je préfère employer ce que S. Ignace appelle « le troisième moyen », celui qui est, dit-il, « le plus facile et le plus sûr » (*Lettre sur la vertu d'obéissance*, n° 18) : croire que ce que le supérieur ordonne est excellent, que c'est ce qu'il y a de mieux, *parce que c'est la volonté de Dieu*.

« Je ne m'occupe pas des raisons du supérieur ; quand on me donne un ordre, je ne cherche pas à savoir le pourquoi ; j'aime même mieux qu'on ne me le dise pas : ainsi je n'ai pas à juger (2).

— Alors, lui objecta-t-on, vous semblez admettre que les jugements des supérieurs ne méritent pas qu'on les examine afin de les partager ?

---

(1) *Retraite spirituelle*, Fuite en Egypte. (Édit. Monier-Vinard, 1929, n° 22.)

(2) Il m'a dit bien des fois : « Qu'on ne me donne pas les raisons : je jugerais ». Témoignage du P.H.B.

— Je fais mieux, répondit-il : je soumets mon jugement à celui de Dieu » (1).

Même direction à ses novices :

Il nous enseignait souvent une obéissance parfaite. Quand le supérieur vous commande une chose, ne demandez pas la cause. Pour moi, dit-il, j'aime mieux ne point savoir la cause, car si je la sais, tout de même j'aurai quelque jugement, et quelquefois il est difficile de s'incliner vers le bon jugement » (2).

Lorsqu'il était sur son lit de mort, à Yang-king-pang (octobre 1930), « son ultime recommandation pour ses novices, et pour les scolastiques dont il avait été le Père spirituel, fut : *Obéissance, et obéissance surnaturelle. Dites-le leur ; tout est là* » (3).

Son obéissance était basée, on le voit, sur l'*esprit de foi.*

« Si l'on a cet esprit de foi — avait-il dit dans une conférence consacrée exclusivement à cette question, et dont le souvenir est resté à ses novices — on méprise toutes les créatures, on aime les mépris et les souffrances qu'a aimés N.-S. lui-même, alors on devient vrai religieux. C'est la différence entre un parfait et un médiocre religieux, à savoir qu'un fervent regarde tout avec esprit de foi, un tiède avec esprit de la nature » (4).

Et il insistait souvent sur cette nécessité de l'esprit de foi pour être obéissant, joyeux et en paix.

Il a voulu, jusqu'à la fin, rester dépendant. A chaque retraite, il ouvrait son âme à son confesseur et prenait sa direction.

En 1922 (le 13 décembre), il écrivait à son Père Recteur pour lui soumettre un projet d'emploi de son temps : « ... *Tempus instanter operando redimere* (allusion à l'oraison de S. Stanislas, son patron). Voulant bien faire, et le mieux possible, j'ai besoin d'une direction de mon supérieur, dans la crainte

---

(1) S. Jean Chrysostome : « *Illud enim maxime* ad fidem *pertinet*, ut nulla mandatorum exquiratur ratio, *sed jussis tantum obediatur* » (Bréviaire rom., *die* 12 *jan., de VII die infra Octavam Epiphaniae*).

(2) Notes du novice A. W.

(3) Lettre du R. P. Yves Henry, recteur de Zi-ka-wei, publiée dans *Paris-Changhai*, janvier 1931, p. 13.

(4) Rédaction du novice A. W.

de m'écarter de la volonté de Notre-Seigneur ». Puis il demande s'il peut prolonger la durée de son chemin de croix quotidien : nous en parlerons plus loin. Il continue :

« Le soir, de 7 h. 3/4 à 9 h. 1/2 et au moins 10 h. le jeudi, est-ce que je puis consacrer tout le temps à la prière ou à la lecture spirituelle, toutes les fois que je n'ai pas un travail pressé à faire ? Serait-il mieux de travailler à calculer mes étoiles ou choses semblables ? Si ceci est mieux, je le veux faire... Je m'en tiendrai à votre décision.

« ... Le parti que j'ai pris pour le travail de l'Observatoire est-il bien conforme à la volonté du bon Dieu ? Il tend à remettre le plus possible l'Observatoire aux mains du P.G. Je dispose tout pour pouvoir quitter sans inconvénient pour l'Observatoire. Quand il plaira à N.-S. de m'appeler, je serai prêt au moins de ce côté ».

Il donne ensuite quelques détails sur sa vie spirituelle, et il termine pas ces mots :

« Je suis tenté de déchirer cette lettre comme propre à vous tromper. Je vous l'envoie tout de même pour avoir une direction ; mais méfiez-vous ».

* *

Pauvreté et mortification. — « Tant que je resterai à Zi-ka-wei, ne rien ajouter au trousseau, et ne point demander, même refuser, v.g. les robes de peau, dont je puis fort bien me passer.

« Dans mes repas, en usant d'une sage discrétion, je pourrai certainement me priver de bien des choses en esprit de pauvreté à la fois et de mortification.

« Pénitences corporelles :

« Chaque jour : 1° chaîne autour du corps, du lever à la fin de l'action de grâces ; 2° discipline.

« Cilice tous les vendredis et veille des fêtes de N.-S. et de nos saints.

« Jeûne samedis et veille des fêtes de la Ste Vierge.

« Mortification continuelle : ...en évitant de rechercher les aises du corps ; v.g., conserver toujours une pose bien modeste et religieuse, même quand on est seul ; cela demande beaucoup de gêne...

« Je mortifierai ma chair par des pénitences corporelles autant que cela paraîtra convenable à mes supérieurs ; je mortifierai assidûment mes sens, surtout mes yeux ; je garderai mon cœur parfaitement dégagé de toute affection sensible désordonnée » (1).

(1) *Propos* de 1890.

En 1893, il augmente ses pénitences : « ajouter cilice 4 jours par semaine au lieu d'un jour ».

Il continua cette pratique pendant plus de vingt ans ; lorsque la faiblesse de sa santé l'obligea à y renoncer, il la remplaça en portant la chaîne chaque jour jusqu'à 11 h. 1/2.

Chaque année, ses bons désirs accroissent d'intensité.

« Il y a eu encore, je crois, un appel de Dieu à une vie plus religieuse en 1893. Mais Dieu ne m'appelle-t-il pas sans cesse, au moins chaque année, à une vie plus parfaite ? » (Retraite de 1914).

Sa tendance se simplifie et se résume de plus en plus dans la conformité absolue à la volonté de Dieu, impliquant le détachement des créatures et la lutte contre l'amour-propre.

Le status de 1896-1897 lui fournit l'occasion de cette lutte ; il en sortit triomphant. Le 5 décembre 1896, au matin du deuxième jour de sa retraite annuelle, il recevait du R. P. Paris, supérieur de la Mission, avis qu'il n'était plus chargé de la direction de l'Observatoire, laquelle passait au P. Froc, dont il devenait le second. Cette décision lui fut très pénible.

« Mon changement comme directeur de l'Observatoire pour passer à la seconde place et céder la première est un coup sensible à mon orgueil, écrit-il aussitôt dans ses notes de retraite. *Bonum mihi, Domine, quia humiliasti me.*

« Si je quittais l'Observatoire, ce serait facile, l'amour-propre n'aurait pas trop à souffrir ; mais y restant comme second, je ressens profondément ce camouflet. *Deo gratias*... Je pense qu'il y aura encore mille autres occasions d'être humilié... mais inutile sans cela de penser à faire quelque progrès dans la vie spirituelle... Car il n'y a pas à en douter : si je renonce sincèrement, constamment, à toute recherche d'amour-propre pour ne plus envisager que le bon plaisir de Notre-Seigneur,il viendra en moi et compensera au centuple ce que j'aurai perdu.

« Résolution. — Appliquer (à cela) l'examen particulier, en examinant deux points :

1° combien de victoires sur mon amour-propre ;

2° combien de défaites. Et marquer séparément chacun de ces deux points ». (Retraite, décembre 1916).

A partir de cette époque, et grâce sans doute à cette humiliation qui fut pour lui l'occasion d'un grand pas dans

l'humilité vraie (1), c'est la conformité absolue à la volonté de Dieu qui s'empare de lui.

« Je n'ai plus qu'un désir, faire ce que Dieu veut... Je ne vois pas une chose au monde que j'aurais peine à sacrifier à N.-S., non, même mon dernier travail sur le Yang-tse »... (Retraite de 1898).

Déjà, depuis longtemps, il avait mesuré l'importance de cette conformité ; il avait pris la résolution de s'y appliquer. Retraite de février 1887 :

« N'avoir plus dans le cœur qu'une seule pensée, une seule ambition : faire la volonté de Dieu, pensée, ambition de tous les instants, dans toutes mes actions ». En pratique : « Obéissance complète de volonté et de jugement, obéir toujours, en tout, avec joie, voir toujours, et du premier coup, dans un ordre des supérieurs, la volonté de Dieu même.

« Ce n'est pas une fiction, mais une réalité. Quel que soit le motif sur lequel le supérieur donne un ordre, quelles que soient les raisons qui le déterminent, qu'elles soient bonnes ou non, peu importe pour moi : son ordre est l'expression de la volonté de Dieu ».

Il continuera à faire de cette conformité l'objectif de sa vie spirituelle :

« Dans toutes mes actions, faire *ce que* Dieu veut ; *comme* il le veut ; et uniquement *parce qu'*il le veut.

« Dans mes examens de chaque jour, repasser et examiner chaque action à ce triple point de vue :

« *Ai-je fait ce que Dieu voulait? comme il voulait? et uniquement parce qu'il le voulait?*

« Arracher, couper toute volonté, tout désir autre que celui du bon plaisir de Dieu ». (Retraite de 1909 ; *item* en 1915).

« Je croirais que, par la grâce de Dieu, je deviens plus indifférent à tout sur la terre. Pourvu que je fasse la volonté de N.-S..., peu

---

(1) Il notait alors, en s'apuyant sur le P. Surin (*Fondements de vie spirituelle*, livre I, chap. 2) : « Pour arriver *à l'humilité*, la méditation de son néant, ni celle de ses péchés passés par lesquels on a mérité l'enfer, ne suffisent ... Il plairait singulièrement à la nature d'atteindre à ce mépris de soi sans *humiliation*, au milieu de l'estime générale. Mais penser y arriver autrement que par la pratique des humiliations, serait une illusion.

« C'est une *habitude* surnaturelle qui, suivant la loi ordinaire, doit s'acquérir par des *actes* répétés de mépris et d'humiliations joyeusement acceptés pour l'amour de Notre-Seigneur ». (Retraite de décembre 1896.)

importe le reste. Courage, ma pauvre âme, bientôt Jésus viendra, attends avec patience, en faisant sa sainte volonté. Il a bien, jusqu'à trente ans, travaillé à raboter des planches : je puis travailler toute ma vie à compter les étoiles ». (Récollection du 15 juin 1913).

« L'accueil assez favorable fait à mes derniers travaux me touche peu ou point du tout. Qu'il en soit ce que Notre-Seigneur voudra » (*Item*, 29 juin 1913).

Cependant la nature essaie de regimber :

« Beaucoup plus troublé par l'amour-propre. Les calculs de l'éclipse de 1912 donneraient raison à mes mesures du diamètre solaire (1). Tant mieux ; mais il n'y a pas de quoi en être bien fier, ni de quoi se a isser troubler par l'amour-propre. *Quid hoc ad aeternitatem*? La belle gloire en vérité ! Faire la volonté de Dieu, voilà l'unique mérite de mes actions.Ce que pensent ou disent les hommes n'a absolument aucune importance ». (*Item*, 13 juillet 1913).

« Mon travail (l'astronomie), c'est assurément la volonté de Notre-Seigneur. Donc faisons de l'astronomie, puisque telle est sa sainte volonté ». (*Item*, 5 juillet 1914.)

« Je dois m'attacher à chercher en tout uniquement le bon plaisir de Notre-Seigneur,pour lui-même... Que si une action a quelque chose d'agréable à la nature, comme le manger, le repos, la distraction, renoncer intérieurement à tout ce qu'il y a d'agréable pour ne vouloir que plaire à Jésus. Et, effectivement, renoncer à l'agrément naturel dans la mesure où cela est compatible avec la discrétion et la charité, sans contention, sans effort de tête, par pur amour ». (Retraite 1916.)

« 1° Vouloir tout ce que Dieu veut.

« 2° Ne rien vouloir de ce que Dieu ne veut pas ». (Retraite de 1917.)

« Ne rien vouloir, ne rien désirer, sinon de faire en chaque action le bon plaisir de Notre-Seigneur Jésus, et *son plus grand bon plaisir*, et le faire *aussi parfaitement* que je le puis...

« Prier pour le salut des âmes ;... pour les agonisants en état de péché mortel...

« Pour moi, ne plus rien demander, sinon Lui, Lui seul. Que sa sainte et adorable volonté soit toute ma volonté » (Une récollection de 1924).

« Résolution : M'oublier, m'oublier, m'oublier » (Retraite 1927 ou 1928).

---

(1) Les conclusions du Père Chevalier à propos de ses mesures du diamètre solaire (il disait que le Soleil était allongé dans le sens de la ligne des pôles) n'ont pas emporté les convictions et ont soulevé chez bon nombre d'astrologues de fortes objections. Voir p. e. A. Bosler, *Astrophysique* (Cours d'Astronomie, Paris, 1928, t. III, p. 118).

Enfin voici la page-mémorial de sa dernière retraite (mai 1930) :

« Retraite de mai 1930. I. *A faire.*

« 1° Me souvenir constamment que ma place serait en enfer. Je suis dans la Compagnie de Jésus ; pure miséricorde : janvier 1869 (*sic*) ; 8 sept. 1871.

« 2° Voir par esprit de foi N.-S. J.-C. dans toute personne que j'aborde ; même un païen est une âme rachetée du sang de J.-C.

« 3° Dans le même esprit de foi, accepter *tout* (souligné) ce qui arrive comme voulu de Dieu.

II. *A éviter.* « Toute imagination ou rêve forgé par l'amour-propre, et tout souvenir où se complaît l'amour-propre ».

Ayant, en 1924, annoncé son changement d'emploi à son frère aîné René Chevalier (1), il reçut de celui-ci la naïve réponse suivante :

« St-Laurent-des-Autels, 13 janvier 1925.

« ... Tu n'es plus astronome et tu as une petite paroisse à Zô-sè... Tu n'as pas l'air d'être fâché de ton changement d'occupation parce que ton nouvel emploi, suivant toi, te va mieux et puisque tu peux t'en tirer ; moi, je trouve que pour ton âge ça te fait beaucoup d'occupation et en même temps beaucoup de travail.

« Mais tu me dis que c'était la volonté du bon Dieu, alors que tu tiens à lui obéir en tout et pour tout.

« Tu as raison. Moi, peut-être, je ne pourrais pas en faire autant : quoique je fasse de mon mieux, ce n'est pas à la lettre comme chez toi ».

Lutte contre les défauts. — Par nature, il était — ses supérieurs lui en firent la remarque pendant les premières années de sa vie religieuse — attaché à son propre jugement, porté à la contradiction et à l'impatience. La tendance resta, et il devait faire effort pour en réprimer les manifestations.

Nous venons de voir un épisode de sa lutte contre l'amour-propre (1896 et années suivantes). Il veut aussi combattre son impatience naturelle.

A la retraite de 1888, aux trois classes : « Etre *patient* avec moi-même et les autres. Faire sur ce point mon examen

(1) Né le 18 novembre, 1847 ; marié, père de famille, excellent chrétien ; mort en 1929.

particulier ». On retrouve cette résolution dans presque toutes les retraites de 1892 à 1914.

Cette persévérance dans l'effort semble avoir été enfin récompensée. Le Père s'examine et constate le progrès :

Récollection du 29 mars 1924 : « Plus de patience, malgré bien des fautes encore » ; — du 14 juin 1914 : « Je gagne un peu en patience ».

Et dans les retraites suivantes, il n'est plus question d'impatience.

Pratiques particulières. — Après sa messe, il faisait une demi-heure d'action de grâces.

En 1911, il note :

« Tous les dimanches, prendre une heure pour faire devant Dieu *la revue de la semaine* : exercices spirituels — recueillement — résolutions de la rètraite.

« Le premier dimanche de *chaque mois*, y employer au moins trois heures. Si le ciel est couvert, faire une journée de retraite ».

Résolution de 1901 : « Réciter chaque jour le rosaire en entier » ; ceci ajouté aux « propos » de 1890, qui contiennent toute une page de pratiques de dévotion envers la Ste Vierge : récitation quotidienne, au lever et avant le coucher, de la prière du P. Zucchi ; présenter par Marie les prières à Jésus ; jeûnes (cf. ci-dessus), etc.

Prière pour les agonisants. Il recommanda plusieurs fois, et avec insistance, cette dévotion à ses novices.

« Prier pour les pécheurs à l'agonie, avait-il noté dans sa revue mensuelle du 3 août 1923. J'éprouve une immense pitié pour ces pauvres pécheurs. Privés de la grâce et sur le point de mourir ! Dans quelques instants, leur sort sera fixé pour l'éternité, et fixé dans la haine éternelle de Dieu et du tout aimable Rédempteur ; j'éprouve un besoin de souffrir un peu [pour les pécheurs à l'agonie]. Que ne puis-je souffrir beaucoup ! »

Depuis bien des années déjà, « il récitait quotidiennement, un grand nombre de fois, la prière : *O clementissime Jesu, auctor animarum...* » (Récit du Fr. A. W.).

Jésus-Christ, Verbe Incarné. — Grande était sa dévotion à Jésus-Christ, Verbe Incarné, centre et Sauveur du monde,

à qui tout se rattache, et qui est la raison et la fin de tout. Il était très pénétré de cette vérité ; et souvent, dans ses conversations particulières ou dans ses conférences spirituelles, il exprimait les grandes pensées qu'elle lui suggérait. On a pu voir dans plusieurs des citations ci-dessus, la manifestation de son amour profond pour la personne de Notre-Seigneur ; on l'a vue dans la conférence sur le divin crucifié, dont le souvenir ne s'est pas perdu. Citons ici seulement les réflexions qu'à propos de la Grande Guerre il inséra dans la préface —ses préfaces étaient courtes et sobres d'habitude — du tome IX des *Annales de l'Observatoire de Zô-sè*, à la date du 8 déc. 1916.

« L'atrocité de cette guerre ne vient-elle pas précisément de ce que les États chrétiens ont une tendance de plus en plus marquée à retourner au paganisme, par l'absence de toute religion, quand ils ne vont pas jusqu'à la négation même de Dieu ?

«Enlevez aux âmes l'espérance d'une vie future où elles recevront la récompense du bien accompli sur la terre, comme le châtiment du mal qu'elles auraient fait, il ne leur reste plus qu'à jouir à tout prix de la vie présente et à briser tous les obstacles qui s'opposent à leur besoin de jouir.

« Enlevez Dieu, Vérité et Justice éternelle, il ne reste plus aucune base solide sur laquelle puissent s'appuyer les idées de bien et de mal, de juste et d'injuste.

« Il n'y a de salut pour les sociétés qu'en Dieu créateur et souverain Maître des nations comme des individus, souverain juge des riches comme des pauvres, des rois et des princes comme du plus petit de leurs sujets. Entre Dieu et l'homme pécheur, il n'y a pas d'autre médiateur que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, venu en ce monde pour le sauver. *Nec aliud nomen est sub caelo datum hominibus,in quo oporteat nos salvos fieri.* Act. IV, 12 ».

Dévotion à la Passion. — Parmi les mystères de la vie de Jésus-Christ, il avait un attrait particulier pour celui de sa douloureuse Passion.

« Dieu m'a donné, à certaines époques, une facilité très grande à pratiquer l'exercice de la présence de Dieu en me tenant aux pieds de N.-S. J.-C. crucifié ». (Retraite 1901.)

« La pensée de la Passion ne me quitte guère ». (Lettre au P. Mourier, 1901).

La dévotion à la Passion est la dévotion des élus (1), et « Jésus crucifié est la porte de la familiarité divine », disait le P. de Maumigny. Le chemin de la croix est la manifestation extérieure et la meilleure pratique de cette dévotion. Le P. Chevalier était un habitué du chemin de la croix.

Pendant sa retraite de 1893, il note : « Tous les jours, prendre une demi-heure pour faire le chemin de croix, au moins le plus souvent possible ».

Retraite de 1911 : « Tous les dimanches, prendre une heure pour le chemin de la croix ».

Durant les vingt-quatre années (1901-1925) qu'il passa à Zô-sè, on le voyait descendre régulièrement, chaque après-midi, du sommet de la montagne jusqu'à mi-mont en récitant son bréviaire, et de là remonter jusqu'à l'Observatoire en faisant son chemin de croix, s'arrêtant longuement à chacune des quatorze stations monumentales érigées pour les pèlerins sur les sentiers en lacets qui, au milieu des bambous, conduisent à l'église du haut.

Vers la fin de son séjour, la demi-heure ne lui sembla plus suffisante ; mais craignant de dérober à ses travaux scientifiques un temps qui, par office, devait leur être consacré, il demanda d'abord l'assentiment de son supérieur, le P. Recteur de Zi-ka-wei, auquel il écrivit le 13 décembre 1922, dans la lettre que nous avons citée plus haut

« Puis-je prendre, l'après-midi, trois grands quarts d'heure pour le chemin de la croix au lieu d'une demi-heure ? Je trouve la demi-heure bien courte depuis déjà plusieurs mois ».

Il est clair qu'une réponse affirmative ne se fit pas attendre ; aussi, en mars 1923, rendant compte de sa conscience, il écrit : « Chaque jour je fais un chemin de croix, presque toujours dans l'après-midi ; j'y emploie trois bons quarts d'heure ».

Cette dévotion à la Passion s'accrut encore par la lecture des écrits de Gemma Galgani (2) :

(1) Cf. St Alphonse de Liguori.

(2) Née à Lucques (Italie) en 1878, morte en 1903 ; grande mystique, stigmatisée. Béatifiée le 14 mai 1933.

« Si je ne suis pas infidèle à la grâce — et j'espère, par la prière obtenir la fidélité — le bon Dieu aura opéré en moi par le moyen de Gemma une véritable conversion.

« Je dois bien aussi quelque chose à *Consummata* (1) ; mais elle ne dit presque rien et d'ailleurs ne pourrait pas dire. Elle n'a pas de mots. Ses lettres laissent entrevoir une contemplation très élevée, que seules quelques âmes qui en ont l'expérience pourront comprendre...

« Gemma me convient mieux parce que plus intelligible. Et puis elle est toute en Jésus crucifié, tandis que Consummata est plutôt dans la Très Sainte Trinité. Pour moi, dans ma petitesse et dans l'obscurité de la foi, *toute ma vie spirituelle est en Jésus crucifié*. « *Si nescis speculari alta et caelestia, requiesce in Passione Christi, et in sacris vulneribus ejus libenter habita* ». (Imit., l. II, c. 1) (Lettre du 13 décembre 1922).

« Pour conserver un peu de ferveur, je dois beaucoup à Gemma». (Note du 7 mars 1924.)

Cette dévotion à la Passion, il cherchait à la communiquer autour de lui, aux âmes dont il avait la charge. On a pu remarquer que, dès sa première année de ministère direct, à Ts'ih-pao, il avait composé en dialecte local un récit de la Passion afin de mettre à la portée de tous ses chrétiens. « cette histoire dont — dit-il dans la préface — il est nécessaire de nous rappeler le souvenir avec ferveur. Si nous considérons toujours la Passion, nous pourrons augmenter notre connaissance de Dieu et enflammer nos cœurs de son amour... J'espère beaucoup que tous les chrétiens la liront souvent ».

Il lui arriva même, une fois ou l'autre, en donnant les Exercices spirituels, de s'attarder sur la troisième semaine plus longtemps que la chose n'eût convenu à son auditoire.

Science et sainteté. — Le P. Chevalier avait compris que dans le religieux tel que le voulait S. Ignace, la science ne va pas sans la sainteté, et que la première sans la seconde n'est rien. « Rien » : il aimait ce mot, et le répétait souvent dans les retraites qu'il donnait, en comparant l'homme, qui n'est rien, à Dieu, qui est « Tout » (2). *Si linguis ho-*

(1) Cf. Plus, S.J., *Consummata*. Toulouse, 1921.

(2) Un auditeur a pu, un peu plaisamment, résumer par ces deux mots les premiers jours d'une retraite donnée par le P. Chevalier : « Tout, tout, tout. Rien, rien, rien ».

minum loquar et angelorum, caritatem autem non habeam... et **noverim mysteria omnia et omnem scientiam...** *caritatem autem non habuero, nihil sum* » (I Cor., XIII, 1, 2).

Pour lui, la science était un moyen d'aller à Dieu et de faire connaître Dieu.

Moyen d'aller à Dieu : au début de la guerre de 1914-1918, il écrivait, dans la préface du t. VIII des *Annales de l'Observatoire* :

« Espérer que la science donnera aux hommes une ère de paix universelle serait se faire illusion ; car elle est impuissante à élever l'homme au-dessus de ses passions, impuissante à lui inspirer les vertus de justice et de charité.

« Mais elle pourrait y aider en lui apprenant à voir toujours dans la nature l'Auteur Supérieur de la nature ».

Moyen de faire connaître Dieu : volontiers, pensons-nous, il eût signé les belles et gracieuses lignes d'un de ses prédécesseurs du XVIIe siècle, le savant Jésuite astronome Verbiest, qui, le 15 août 1678, écrivit de la Cour de Pékin à tous ses frères de la Compagnie pour les inviter à venir donner l'appui de leur science à la Mission de Chine.

Verbiest disait :

« L'astronomie et les autres parties des mathématiques, surtout les sciences plus attrayantes telles que l'optique, la statique et la mécanique tant spéculative que pratique..., font sur les Chinois l'effet de Muses capables de les attirer par leurs charmes... Fort souvent elles vont jusqu'à la Cour de l'empereur, tout près du trône que nul prince ou grand dignitaire n'approche sans fléchir les genoux. Bien plus, notre sainte religion, parée du manteau étoilé de l'astronomie (« *stelliferam Astronomiae pallam induta* ») trouve facilement accès auprès des princes et des gouverneurs de province et, en captant leurs faveurs, protège églises et missionnaires... Les missionnaires se fraient une entrée facile à l'aide de ce moyen, surtout auprès des princes et des grands, dont dépend en grande partie le succès des missions ».

« Mais, ajoutait le P. Verbiest, ces sciences doivent être seulement les servantes des vertus, et là où manque une vertu solide, elles sont plus nuisibles qu'utiles même à ceux qui les cultivent » (1).

---

(1) Cf. Pfister, *Notices...*, p. 361. — Cette lettre, en latin, se trouve notamment, dans Colombel, *Histoire de la Mission du Kiang-nan* (hors commerce), II, 347 seq. — Il en existe plusieurs traductions

Non seulement il estimait que science et sainteté doivent marcher de pair, mais encore il tenait à établir dans toute sa vie, même scientifique, la primauté du spirituel. Pendant sa grande retraite du 3e an (1890), il avait noté :

« Il ne suffit pas que je sois un directeur d'Observatoire ardent au travail plus ou moins entendu. Ce n'est pas cela du tout. Avant tout, un homme de Dieu, un homme de l'éternité, *occupé* par devoir des choses du temps, mais *préoccupé* des seules choses de l'éternité ».

Et à sa retraite de 1892 :

« Illusion de l'amour-propre, que de poursuivre le succès de l'Observatoire au détriment de la vie spirituelle.

« Illusion de vouloir, dans ce but, se surcharger *de soi-même* (souligné par lui), sans y être obligé par l'obéissance, d'un travail excessif tel que l'esprit en soit accablé et ne trouve plus les forces et le temps de penser à sa vie surnaturelle.

« Illusion de négliger des exercices de piété pour un travail même important.

« Le vrai bien de la Compagnie consiste dans la sanctification de ses membres. Ce bien-là est au-dessus de toutes les louanges que peuvent lui attirer la science, de tout l'éclat que peuvent jeter sur elle les savants. Or quel moyen plus apte de travailler à la sanctification de ses membres, que de me sanctifier moi-même ? »

Il entend bien, d'ailleurs, rendre sa prière utile à l'œuvre scientifique dont il a la charge, et dont il a parfaitement saisi le but apostolique. Durant sa grande retraite du troisième an, il note :

« J'ai conçu la pensée de prier beaucoup plus pour l'Observatoire que je ne l'ai fait jusqu'ici. Et j'y suis singulièrement tenu. C'est une œuvre de la Compagnie, donc ayant la fin de la Compagnie : la gloire de Dieu par notre sanctification et la sanctification des âmes.

« Dans les districts, les Pères, dont tous les travaux sont dirigés au soin des âmes et à leur sanctification, ne peuvent rien pour la gloire de Dieu sans la prière. A combien plus forte raison, des travaux, des moyens *ex natura rei* naturels, ne pourront rien pour la gloire de Dieu. Or j'en suis responsable devant Dieu. C'est à moi par mes prières, mon obéissance, ma mortification, de faire que Dieu daigne les faire servir à sa gloire.

---

françaises ; v.g. dans : Colombel, *op. cit.*, I, 923 seq. ; — *Petit Messager de Ning-pouo*, juillet 1922, 117 seq. ; — *Bulletin de l' Union missionnaire du clergé*, Bruxelles, avril 1934, 54 seq.

La bibliothèque de Zi-ka-wei possède un exemplaire de l'édition gravée sur bois et imprimée à la chinoise à Pékin en 1678.

« Le Bon Dieu ne m'a pas jugé digne d'être employé à l'apostolat : ne devrais-je pas m'efforcer, par mes prières, mes travaux, mes mortifications offertes à Dieu, de travailler au salut des âmes? Je n'ai que ce moyen, mais il est très grand... Je l'ai beaucoup trop négligé jusqu'ici.

« C'est un bon moyen encore d'entretenir la ferveur ».

La ferveur du troisième an : il la gardera toute sa vie. Afin que sa prière soit toujours ardente et assidue, il a pris, en cette même année 1890, la résolution suivante :

«Chaque matin, après... l'offfrande de toutes mes actions, je ferai à Dieu la *promesse formelle* de faire intégralement et avec ferveur tous les exercices de piété prescrits par la règle pour cette journée... ; vœu qui donnerait aux exercices spirituels prescrits par la règle (oraison, Ste Messe, action de grâces, examens, préparation, chapelet (1)) la même obligation que la loi de l'Église donne au bréviaire.

« Chaque soir, immédiatement avant de me mettre au lit, je devrai me rendre témoignage : 1° que tous ces exercices ont été faits intégralement ; 2° que, quoiqu'il me soit peut-être échappé quelque faute, je les ai faits avec ferveur et diligence.

« Une négligence notable sera punie aussitôt d'une discipline :

« N. B. Comme ce que dit S. Ignace, Annotation 5e, de celui qui veut faire *les Exercices* : « *valde prodest in illa intrare animo magno et liberalitate erga Creatorem* » est très vrai d'*un exercice* en particulier, il sera très utile, en faisant, avant chaque exercice, l'acte de présence de Dieu, de s'appliquer à concevoir un grand désir de faire cet exercice avec ferveur...

« En raison des causes de distractions si nombreuses à l'Observatoire, pour la récitation du bréviaire et du chapelet je me retirerai dans ma chambre ; ce qui est toujours possible quand je ne suis pas seul à l'Observatoire.

« Une fois dans la matinée et une fois dans l'après-midi, petite visite dans ma chambre à mon crucifix, à moins que je n'aie pu aller jusqu'à la chapelle » (2).

Le journal de son voyage au Se-tch'oan montre en plus d'une page cette préoccupation, pour lui-même et aussi pour ses compagnons, de donner aux exercices de piété tout le temps convenable.

---

(1) Le chapelet n'est prescrit formellement pour tous par la règle que depuis 1932. Cf. *Constitutions*, pars IV, cap. IV, n° 3 et C. — *Epitome* de 1924, nos 189, 852.

(2) L'Observatoire n'avait pas encore, à cette époque, sa chapelle propre. Celle-ci ne fut aménagée qu'en 1905.

Dès le départ, sur le bateau de la Compagnie Butterfield qui le conduit de Chang-hai à Ou-hou, il note :

« Nous étions deux Français, M. Faga, agent de la maison Racine et Ackermann, et moi ; nous fûmes logés dans la même cabine. La meilleure intelligence a régné entre nous, mais je ne ferai aucun tort à mon compagnon en disant que nous eussions préféré l'un et l'autre être seuls. Un prêtre sent plus qu'un autre le besoin d'un chez soi où il puisse trouver la solitude pour se recueillir et prier,puisque *la prière est la moitié de sa vie ; le travail pour Dieu doit être l'autre moitié* » (1).

Sur sa jonque, il a pris un moyen pratique. « Dans le contrat écrit et paraphé sur papier rouge, nous dit-il, je me suis réservé le droit de donner [chaque matin] le signal du départ. Car je tiens à terminer d'abord nos devoirs religieux du matin sans rien perdre de la route » (2).

On a parlé de son œuvre scientifique : elle fut considérable et la liste de ses publications est longue. Nous noterons seulement ici que, à l'exemple de tant de saints et de serviteurs de Dieu qui donnaient d'autant plus de temps à l'oraison que leurs occupations étaient plus importantes, il sut mettre son activité spirituelle au diapason de ses travaux intellectuels ; c'est-à-dire que non seulement il accomplissait très fidèlement chaque jour ses exercices « de règle », mais encore il en ajoutait d'autres de surérogation, tels que : rosaire en entier et chemin de croix (nous l'avons déjà dit), lectures pieuses prolongées.

Ainsi il écrit en 1923 : « Après souper jusqu'à 9 h. 1/2, la soirée est consacrée à la prière ou lecture spirituelle ».

A sa retraite de 1901 il avait pris cette résolution : « Si je vois la ferveur diminuer, recourir à un plus fréquent usage de la lecture spirituelle, quelque pressantes que paraissent les autres occupations, sauf l'accomplissement de ce qui est un devoir d'office ».

Son oraison. — Le P. Chevalier eut-il le don d'oraison passive dite « extraordinaire » ou « surnaturelle », et dans quel degré ?

(1) *Le Haut Yang-tse*, p. 5.
(2) *Ibid.*, p. 68. v. aussi pp. 16, 18, 30, 47, etc.

Nous avons vu plus haut que, dans sa grande humilité il se jugeait bien au-dessous d'une haute contemplation comme celle, par exemple, d'une « Consummata » (1).

Son oraison était affective.

Retraite de 1912. « Jésus couronné d'épines. En méditant ce mystère, j'aime à m'agenouiller près de Lui, m'appuyer contre son Cœur, et là goûter à loisir les affections, les sentiments de ce divin Cœur pendant que les soldats le saluent par dérision, l'insultent, le frappent, lui crachent au visage ».

« Douce et suave contemplation de la Résurrection ».

Retraite de 1916, 2e jour. « Ce matin, de 8 à 9 h., long et très doux coloque avec Jésus dans la Ste Eucharistie. Je lui demandais d'entrer enfin dans la voie de son pur amour ».

4o jour. « Le colloque du matin de 8 h. à 9 h. est toujours le plus doux ; est-il le plus fructueux ? Il semblerait que, là, mon âme s'unit plus intimement à Lui ».

8e jour. « Ce matin, très douce et fructueuse contemplation sur la Compassion de la Ste Vierge. Assister à la Passion en compagnie de la Ste Vierge.... on y passerait des heures sans fatigue ».

1er avril 1922. « Agonie de Jésus au jardin : oraison affective, suave et facile. Plus je m'écarte de l'oraison purement affective, plus l'oraison est aride ».

Mars 1923. « Mon oraison est ordinairement purement affective, presque toujours sur la Passion de N.-S. ; bien souvent à genoux en esprit au pied de la croix de N.-S.

« En cas d'aridité ou de divagation, il est rare que j'aie avantage à essayer de réfléchir et méditer ; il vaut mieux encore m'en tenir aux affections ou sortes d'oraisons jaculatoires ».

Y eut-il — au moins parfois — dans ces oraisons, ce « recueillement surnaturel » que les maîtres rangent dans la catégorie de l'oraison passive (2) ?

La faveur surnaturelle dont il fut l'objet lors de sa retraite d'élection n'était-elle pas un gage de ce futur don gratuit ? Nous savons, par ailleurs, combien il fut fidèle à coopérer aux grâces reçues (3).

Nous devons nous contenter des quelques indices ci-dessous, allant à faire conclure à une répon se affirmative.

---

(1) Ci-dessus, p. 371.

(2) R. de Maumigny, *Pratique de l'oraison mentale*, 3e édit, t. II, p. 56.

(3) de Maumigny, t. II, p. 238.

« C'est étonnant — a-t-il dit plusieurs fois, dans ses dernières années, à un confident de sa vie spirituelle — maintenant je vois Dieu sans image ».

Nous lisons dans ses notes : « Une fois, une seule fois dans ma vie, j'ai dit la sainte messe sentant Jésus en moi, prier, agir et dire la sainte messe par moi ».

Retraite de 1900.

« Consolations... surtout en dehors des méditations, soit à la visite que je faisais le matin de 7 h 1/2 à 8 h. 1/2 et au-delà, soit dans le chemin de croix....

« Consolations qui consistent plus en affections qu'en vives lumières. Ces affections ont été transitoires, sans laisser après elles une profonde impression, ni impulsion sensible qui reste dans l'âme. Celle-ci retombait ensuite dans son état ordinaire....

« Dans le chemin de croix de ce matin, dernier jour de ma retraite, Notre-Seigneur m'a confié à sa Sainte Mère d'une façon spéciale. Il m'a paru qu'elle me recevait et me recommandait de la servir avec plus de fidélité et d'affection, et qu'elle m'obtiendrait la grâce d'avoir mon cœur vraiment transpercé d'un ardent amour pour N.-S. crucifié....

« Tout cela peut être un simple effet naturel de l'imagination. *Je ne le crois pas*, cependant, *un effet purement naturel* de l'imagination survenu sans une Providence spéciale, à cause de la soudaineté et lucidité, et de l'effet produit dans l'âme ».

Retraite de 1916. « Jamais je n'avais éprouvé pareille entrée en quatrième semaine. Après avoir fini le chemin de la croix vers 9 h. 1/4 (du matin), je commençai la quatrième semaine par une inondation de joie spirituelle ; impossible d'arrêter les larmes ; vraie joie de Jésus ressuscité ».

Nous n'avons pas d'autres indices. La réserve du P. Chevalier sur ce sujet est, d'ailleurs, bien conforme à l'esprit de Dieu : *Secretum meum mihi.* (Isaie, 24, 16.)

Inspirations du Saint-Esprit. — Parfaitement uni à Dieu et docile à la grâce, il eut parfois, de son propre aveu, des inspirations toutes particulières.

Donnant une retraite et exposant l'action du St-Esprit sur l'âme, il disait :

« J'aime à croire que le St-Esprit intervient de temps en temps, lorsque, par exemple, il m'arrive d'oublier totalement ce que je m'étais bien promis de dire, et d'exposer au contraire un point de doctrine auquel je n'avais pas du tout

pensé auparavant. Je suppose qu'il y a là intervention du Saint-Esprit ».

Après une conférence pour la préparation de laquelle il n'avait eu que bien peu de temps et qui, cependant avait été très bonne, il dit au Frère admoniteur : « Le Saint-Esprit m'a inspiré ».

A sa retraite de 1913 : « 6e jour, l'Eucharistie. 2e méditation. Jésus au tabernacle ; Jésus à l'autel ; Jésus en moi. — Inspiré subitement de faire cette méditation, je l'ai faite avec grande consolation et grand fruit : lumières sur mes manquements passés, sur ce qu'exigent de moi mes rapports avec Jésus-Hostie... »

Il raconta un jour, en 1930, à un novice, qu'il y avait une vingtaine d'années, en faisant le chemin de croix sur la colline de Zô-sè, il avait reçu une impression, une « secousse » de la grâce l'appelant à prier pour les agonisants ; une « secousse » si forte qu'il ne cessa ensuite d'en remercier Dieu et qu'elle demeura inoubliable. (Récit du Fr. A. W.)

Lorsque — nous dit le Fr. Aguinagalde, témoin de sa vie à Zô-sè pendant vingt-trois ans — quelque difficulté l'arrêtait dans son travail scientifique, il allait à la chapelle chercher la solution dans la prière.

VIII. Dernière maladie. — Mort (1930).

D'un extérieur assez robuste, et travaillant, au surplus, comme un homme doué d'une forte santé, le P. Chevalier avait, dans sa constitution physique, un point faible : une toux chronique, opiniâtre et profonde — au troisième an, on lui avait demandé s'il ne pourrait pas la rendre moins bruyante — décelait une poitrine délicate.

Il avait eu, surtout pendant ses dernières années, d'assez fortes bronchites : des soins attentifs en avaient triomphé. Sa retraite de 1924 s'était terminée à l'infirmerie de Yang-king-pang. A la fin de juillet 1930, déjà épuisé et montant à grand'peine les escaliers, il s'était prodigué au chevet d'un jeune Frère chinois gravement malade. Du 10 au 13 août

1930, il fit, pour se trouver avec ses novices, un voyage à Zô-sè, aller et retour, dans des conditions assez fatigantes. Le 16, on dut l'envoyer à l'infirmerie de Yang-King-Pang pour une nouvelle bronchite, déclarée ensuite pneumonie. Le 16 septembre, avec une grande joie, comme vingt-huit ans auparavant, il reçut l'extrême-onction.

Puis la maladie aiguë sembla guérie ; mais les forces ne revenaient pas : les poumons étaient désagrégés par la tuberculose et il fallait abandonner tout espoir de rétablissement. Le vénéré malade vécut encore plus d'un mois, s'affaiblissant chaque jour sans remède possible, trouvant, par moments, la mort lente à venir : — « Oh ! que c'est long ! » disait-il — mais donnant un bel exemple de conformité à la volonté de Dieu ; simple comme un enfant, d'une admirable pureté de conscience, désirant se confesser fréquemment tant qu'il put articuler quelques mots, patient avec tous.

Le *Journal* (privé) *de la Mission* annonçait ainsi sa mort (1).

« Notre bon P. Chevalier est allé recevoir sa récompense le lundi 27 octobre (1930) vers 2 h. 40 p. m. ; il est mort saintement comme il avait vécu. Le Bon Dieu lui a fait la grâce d'une longue purification de deux mois à Yang-king-pang.

« Après une crise dans la journée du 26 octobre, qui fit croire à une fin immédiate, il redonna, dans la nuit du 26 au 27, des signes de connaissance, s'unit aux prières qu'on lui suggérait, les répétant même d'une manière distincte ; fréquemment, et comme instinctivement, mettant les bras en croix pour prier, et baisant avec grande ferveur son crucifix quand on le lui présentait.

« Au matin du 27, lendemain de la fête du Christ-Roi, il put encore recevoir le Saint Viatique, garda sa connaissance et put murmurer quelques prières jusque vers 11 h. 1/2.

« Les funérailles ont eu lieu à Zi-ka-wei le 28 (2). » M. Coif-

(1) Nous intercalons dans ce récit quelques détails empruntés à une lettre du R. P. Yves Henry, recteur de Zi-ka-wei, publiée dans *Paris-Chang-hai*, janvier 1934, p. 13.

(2) Erreur, pour le 29.

far, représentant du Consul général, le chef d'état-major Lefranc, représentant l'amiral Mouget, le commandant du *Waldeck*, M. Fernet, quatre autres officiers et un détachement de marins français, y assistaient.

Voici en outre quelques jugements relevés dans la presse à l'occasion de cette mort :

« Le *Journal de Shang-hai* et les journaux anglais ont des articles très sympathiques pour la personne et les travaux du vénéré défunt (1) ».

« ... Ce prêtre, ce missionnaire, qui, pendant tant d'années, au prix d'un labeur constant, se dévoua pour les autres aux divers postes scientifiques où il passa sa vie (2) ».

De M. J.-Em. Lemière : « Par la mort du R. P. Chevalier, la science perd un de ses plus zélés fidèles ; la Compagnie de Jésus,un missionnaire au cœur d'or ; la France,un fils et la Chine un ami, dont toutes deux peuvent s'honorer » (3).

De M. Paul Pelliot : « Le P. Stanislas Chevalier, S.J. qui est décédé à Chang-hai le 27 octobre 1930, était né le 22 octobre 1852 ; entré dans la Compagnie le 23 septembre 1871, il arriva en Chine le 24 octobre 1883, et reçut le nom chinois de *Ts'ai Chang-tsche Se-ta* ; il appartint toujours à la Mission de Zi-ka-wei

« Je n'ai pas qualité pour apprécier l'œuvre technique d'astronome et de météorologiste qu'il accomplit aux côtés du P. Froc ; mais on sait la renommée légitime que les Observatoires de Zi-ka-wei et de Zocé se sont acquise dans le monde savant.

Du *Sacerdos in Sinis* : « *Vir magnae pietatis aeque ac scientiae, ingenio et bono judicio praeditus, humilitatis ac obedientiae amator, strenue et sine intermissione laboravit, vitam degens plenam operum ac meritorum* » (mars 1931, p. 112.)

Au reçu de la nouvelle de sa mort, de nombreux savants et directeurs d'établissements scientifiques français et étrangers, avec lesquels les Observatoires de Zi-ka-wei sont en relations, envoyèrent au successeur du P. Chevalier des lettres personnelles de condoléances. Citons, entre autres, MM. Benjamin et Jules Baillaud, Louis Fabry, Esclangon, G. Fayet, le général Perrier, etc. etc...

Zi-ka-wei. J. DE LAPPARENT, S.J.

---

(1) *Journal de la Mission*, n° 998, Chang-hai, 12 novembre 1930.
(2) *Journal de Shang-hai*, 30 octobre 1930.
(3) *Revue nationale chinoise*, décembre 1930, p. 57.

Le P. Henri Rubillon

1866-1931

Henri Rubillon naquit à Saint-Manvieu (Calvados) le 15 février 1866. Il fit ses études secondaires au collège ecclésiastique de Vire pendant sept ans, puis entra au Grand Séminaire de Sommervieu où il étudia deux ans la philosophie. Au cours de la seconde année, il eut avec les autres séminaristes à chanter le *Te Deum* dans la cathédrale de Lisieux, pour le retour de Rome du pèlerinage diocésain au cours duquel la jeune Thérèse Martin avait en vain demandé à Léon XIII la permission d'entrer au Carmel à quinze ans (décembre 1887). Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint de Mgr Hugonin, évêque de Bayeux, la permission de quitter le diocèse pour entrer dans la Compagnie. Il fut reçu au noviciat de Slough par le R. P. Albert Platel le 12 novembre 1888 et prononça ses premiers vœux le 13 novembre 1890 au collège Sainte-Marie de Cantorbéry devenu maison du noviciat et du juvénat. Il y fit deux ans d'études littéraires, puis surveilla trois ans les élèves de la Marine à Jersey (1894-1897).

La mission du Brésil demandant alors du renfort, il s'offrit généreusement et partit pour l'Amérique du Sud en 1897. Il devait y travailler infatigablement jusqu'à sa mort arrivée le 7 mars 1931.

Le R. P. Renaud, Provincial de la Vice-Province du Brésil central, dans la lettre qu'il écrivit au R. P. Lambert pour lui annoncer cette mort, a exposé les services rendus par le P. Henri à la Mission et tout particulièrement la part capitale qu'il a prise dans le développement de la dévotion extraordinaire témoignée par le Brésil à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Nous lui laisserons la parole ; nous nous permettrons toutefois d'insérer dans sa lettre quelques détails pris dans une autre lettre qu'il écrivit quelques jours plus tard au Carmel de Lisieux ou dans l'article nécrologique publié par les « Annales de Thérèse de Lisieux » dans le numéro de mai 1931. Les lignes empruntées à cette dernière source seront imprimées en caractères plus fins.

Rio de Janeiro, 10 mars 1931.

.... Le P. Henri Rubillon se trouvait depuis l'an dernier plus fatigué que de coutume ; l'artériosclérose avait fait en lui des progrès alarmants et la pression artérielle se maintenait très haute ; sur les ordres du médecin, on dut obliger le cher malade à abandonner ses classes et même le service d'aumônier qu'il exerçait depuis longtemps dans la Communauté des Religieuses de N. D. de Lourdes, voisine du Collège et où il se livrait aussi au ministère. Ce fut pour lui, travailleur inlassable, un sacrifice bien dur qui lui aura donné l'occasion de gagner bien des mérites pour le ciel. Il suivait cependant en tout la vie de communauté, célébrait la sainte Messe tous les jours et employait ses loisirs forcés à s'occuper du culte de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus et à repasser en pieuses méditations les écrits de sa sainte de prédilection. Pendant les dernières grandes vacances, qui ont lieu ici en janvier et février, il paraissait se sentir mieux et consacra même une partie de son temps à préparer pour un cours d'anglais, un de nos jeunes professeurs.

En dépit cependant de cette amélioration plutôt apparente que réelle, la maladie de fait s'aggravait et le mercredi 25 février le bon Père fut victime d'une attaque d'hémiplégie du côté droit dont il ne devait pas se relever. Il garda cependant pleine connaissance et bien qu'avec certaine difficulté, il pouvait s'exprimer assez clairement, surtout quand il parlait en français. Inutile de dire que tous les soins médicaux furent prodigués au malade et qu'on eut soin de lui donner tous les sacrements et aides spirituelles que son état réclamait ; il continua jusqu'au dernier jour à recevoir la sainte Communion ; mais la fin approchait.

Au soir du jeudi 5 mars, le médecin constata que la maladie s'aggravait rapidement ; la nuit fut un peu plus pénible, par suite d'une respiration fatigante. Le jour suivant, le malade reçut encore la sainte Communion et garda sa pleine connaissance jusqu'à 9 h. 1/2 ; il était assisté depuis 8 heures par son P. Spirituel, le bon P. Natuzzi ; enfin, vers 10 h. 10 du matin, après avoir ouvert les yeux avec une grande tranquilité et fixé un moment sa vue autour de lui, il s'endormit tranquillement pour l'éternité. C'était le premier vendredi du mois.

Après avoir rapporté brièvement les derniers jours du P. Rubillon, vous me permettrez, mon Révérend Père, de donner un aperçu rapide de ses travaux au Brésil.

Vers la fin du siècle dernier la Mission du Brésil, confiée alors aux soins de la Province Romaine, fit un appel en Europe pour obtenir un renfort de personnel ; le F. Rubillon, scholastique encore, s'offrit à venir travailler ici et de fait il y arrivait en 1897 et remplit la charge de surveillant, premièrement au Collège de Nova Friburgo, et ensuite à Ytu. Envoyé à Rome pour la théologie, il y fut ordonné prêtre le 21 sept. 1901 par le Cardinal Respighi et après son troisième an, il demanda à revenir au Brésil. Sa vie sacerdotale devait s'écouler en majeure partie au grand Internat du Collège Anchieta de Friburgo ; surveillant des grands jusqu'à l'âge de cinquante ans et en même temps professeur de Langues et d'Histoire, il fut ensuite pendant deux ans Ministre et Préfet général du Collège Anchieta et de là passait au Collège St-Ignace de Rio de Janeiro, où il occupa plusieurs chaires jusqu'à l'année dernière.

L'apostolat du P. Rubillon dans les Collèges fut certainement fécond, comme le prouve l'attachement que lui gardaient ses anciens élèves ; d'un naturel actif, franc et loyal, d'un dévouement exemplaire à ses emplois, il était naturel que la jeunesse brésilienne s'attachât à un maître si dévoué ; comme professeur d'histoire, on découvrait en lui le disciple du P. Longhaye, dans ses synthèses lumineuses et dans le soin qu'il avait de faire rentrer les faits isolés dans l'ensemble d'une période et d'en faire saisir ainsi la véritable portée.

Comme religieux aussi, le P. Rubillon fut à la hauteur de sa vocation : pieux, et fidèle à ses règles, il montrait en tout le bon esprit vers lequel le poussait sa grande franchise naturelle et sa simplicité si spontanée.

Mais le portrait du P. Rubillon resterait incomplet, si je n'ajoutais quelques mots sur la dévotion à Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, qui caractérisa son existence dans les quinze dernières années de sa vie et lui a valu une popularité peut-être unique à ce sujet dans tout le Brésil.

J'ai su d'une manière certaine, que lorsqu'on commença

à parler de la jeune Carmélite, le P. Rubillon ne porta au commencement aucune spéciale attention sur elle ; mais ce fut l'*Histoire d'une âme* qui le transforma. D'ailleurs, que de circonstances se présentaient qui devaient l'impressionner vivement ! N'était-ce pas le même Prélat qui, comme à la jeune Thérèse Martin, lui avait à lui aussi présenté tant de difficultés pour son entrée dans la Compagnie? Mais sans aucun doute, ce qui le frappa davantage, ce fut la vie d'enfance spirituelle que la sainte inculquait avec tant de persuasion à ses lecteurs. Le P. Rubillon, d'accord avec son caractère enthousiaste, prit feu et la dernière époque de sa vie devait le transformer non seulement en disciple de Sainte Thérèse, mais, comme on l'appelle communément, en son « héraut » au Brésil.

L'occasion se présenta bientôt de travailler pour la grande cause.

Nous le voyons en 1916 lancer un premier appel en faveur du drapeau national brésilien qu'il voulait voir en place d'honneur près du tombeau de la future Sainte. L'accueil fut tel que deux comités se constituèrent à Rio de Janeiro et à Saô Paulo et chaque capitale offrit un riche Pavillon de soie, en rivalisant d'apparat pour entourer son don. A Rio, le drapeau fut bénit solennellement par son Exc. le Nonce Apostolique, tandisque son Ém. le Cardinal Arcoverde de Albuquerque l'escortait, vers Lisieux, d'une éloquente lettre autographe.

Saô Paulo fit plus encore : la souscription avait si largement dépassé les frais du drapeau que le Comité décréta de le présenter en un superbe écrin en bois des îles, finement sculpté, aux armoiries de Thérèse, vraie merveille de l'art que toute la ville vint admirer avant son expédition par la voie consulaire. Mgr l'Archevêque de Saô Paulo bénit l'oriflamme et accompagnait, lui aussi, l'hommage d'une lettre singulièrement expressive. Un album enluminé portait à Lisieux les noms des donateurs.

L'élan était donné au culte de *Santa Teresinha*. Le P. Rubillon, après avoir allumé l'étincelle, resta le grand animateur de l'incendie.

Le succès de sa première campagne fit naître dans son cœur de nouveaux projets. Puisque, pour deux drapeaux, on avait en quelques mois recueilli 16.000 fr., pourquoi ne pas réserver au Brésil l'honneur insigne d'offrir à la Petite Sainte qui le passionne, le reliquaire d'or qui serait son « ostensoir » aux jours des grandes manifestations? Pour le « héraut », la réalisation suivait immédiatement l'idée. Et le voici jetant à travers sa patrie d'apostolat et d'adoption un vibrant plaidoyer en faveur de l'hommage brésilien à la céleste

Semeuse de Roses. Il adresse sa Circulaire à tout l'épiscopat brésilien, il organise ses centres de souscription, sa petite milice de « légionnaires » ; la flamme se propage et le joli crédit d'abord entrevu s'annonce bientôt doublé. La petite chasse de vermeil sera, par sa fine ciselure et ses pierreries, un joyau de toute beauté (1).

Dans ce mouvement pour ainsi dire national, l'influence et l'activité du R. P. Rubillon furent si évidentes que ses Supérieurs Majeurs crurent devoir, à titre tout à fait exceptionnel, lui procurer la joie de prendre part aux fêtes de la Béatification de Sainte Thérèse à Lisieux en 1923. En fait, le bon Père avait été si profondément le grand initiateur du don brésilien qu'aussitôt la nouvelle de son voyage connue, il devenait messager officiel, l' « Ambassadeur » du Brésil aux grandioses cérémonies. Au départ, puis à bord du *Lutetia*, à l'aller comme au retour, l'humble religieux échappait difficilement aux honneurs dont on entourait sa mission. Son cœur, du moins, cherchait à se dédommager à Lisieux, en s'éclipsant, à l'ombre des éminents dignitaires de l'Église, dans un modeste coin de la Chapelle du Carmel...

Néanmoins il n'eut garde de se soustraire au privilège de porter, à la Procession, la Châsse d'or que son amour avait préparée avec tant de zèle à la nouvelle Bienheureuse...

Toute la presse brésilienne commenta l'intervention du « héraut » aux fêtes de Lisieux, et lorsqu'il regagna Rio de Janeiro, ce fut une ovation ! Comme à un membre du corps diplomatique, le Ministre des Affaires étrangères accorda une audience prolongée au Jésuite français pour recueillir de sa bouche les impressions de son mandat.

Les jours passés à Lisieux avaient été pour le Père Henri, suivant son expression, « des jours de Paradis ». Mais je ne crois pas qu'il y fût tenté de chanter son *Nunc Dimittis*. Ne fallait-il pas en effet penser à la canonisation, puis lorsque Thérèse eut été proclamée sainte, à la construction d'une basilique à Lisieux capable de contenir les pèlerins qui affluaient de tous les points du monde ? Le travail donc devait continuer et il reprit de nouveau sans trêve, car les glorifications de la sainte allant se multipliant sans fin, son « héraut» ne devait pas penser à s'arrêter. C'était en effet l'affaire de sainte Thérèse de mettre un terme à son activité et elle le

(1) « Le Journal du Commerce » de Rio de Janeiro, annonçant la mort du Père, nous apprend que « la souscription recueillit sans effort la somme de 100.000 francs avec laquelle un des meilleurs orfèvres de Paris, M. Brunet, construisit la châsse. »

fit, comme nous l'espérons, en l'appelant à l'accompagner dans sa gloire.

Même parmi les intimes du Père, un bien petit nombre pourraient se former une idée exacte de la somme de labeur que ces saintes entreprises coûtaient au P. Henri et de la constance invincible qu'elles exigeaient. Le bon Père se réjouissait grandement des résultats obtenus, sans ombre de vaine gloire, heureux seulement de la gloire qui en rejaillissait sur sa grande Sainte.

On pourrait croire, en face de cette activité débordante, que cette dévotion du cher Père était surtout extérieure ; rien ne serait plus faux. Ceux qui de plus près s'approchèrent de lui ont pu constater avec quel soin il s'exerçait dans sa vie intérieure à suivre les principes de la « petite voie » ; c'est un fait, par exemple, que durant la longue période de sa maladie il ne demandait pas à sainte Thérèse de le guérir ; il s'abandonnait à elle et par elle au bon Dieu, leur laissant le soin de résoudre la question de sa santé à leur bon plaisir.

S'il était nécessaire de porter un jugement sur cette mission spéciale et même extraordinaire du P. Rubillon par rapport à sainte Thérèse, je dirais volontiers qu'elle venait sans aucun doute du ciel et que le bon Père voulut l'accomplir, d'accord avec ses Supérieurs, avec la fougue si naturelle à son caractère quand un grand idéal se présentait à lui. N'y aurait-il pas eu quelques excès dans son zèle en voulant faire participer à son enthousiasme tous ceux qui l'approchaient?.. Je croirais volontiers que parfois Ste Thérèse devait sourire du haut du ciel, en voyant l'ardeur qui emportait son « héraut » ! Mais ne faut-il pas penser qu'il en est ainsi, quand un grand idéal à réaliser se présente à une âme généreuse et que, s'il fallait y renoncer parce que dans quelques détails les imperfections humaines pourront s'y glisser, on priverait Dieu de beaucoup de gloire et les âmes de précieux secours? J'aime donc croire que la mission du P. Rubillon a été providentielle et d'un très grand profit.

C'est bien aussi l'impression qui se manifesta partout, au moment où cette vie est arrivée à son terme. J'ai parlé auparavant de l'attachement des élèves du P. Rubillon pour leur professeur ; cet attachement vient encore de se mani-

fester à l'occasion de sa mort, comme aussi la vénération du peuple chrétien de toutes les classes sociales qui avaient par son moyen connu la grande Thaumaturge des temps modernes. Les journaux les plus divers ont rappelé ces jours-ci l'influence considérable que le Père exerçait ; une assistance des plus choisies assistait à ses obsèques ; un comité s'est formé pour la célébration, le 6 avril 1931, d'une séance solennelle au *Cercle Catholique* où prendront la parole trois orateurs de renom ; les expressions de condoléance affluent pour témoigner à nos Pères la part que l'on prend à leur deuil. Toutes ces manifestations honorent grandement le P. Rubillon et avec lui notre Mère la Compagnie.

Qu'il me soit permis, avant de terminer, mon Révérend Père, de présenter à la chère Province de France nos plus sincères remercîments pour avoir cédé si généreusement au Brésil le jeune scholastique de 1897 ; le bon Dieu a béni visiblement ce noble désintéressement, en offrant au zèle du P. Rubillon l'occasion de se déployer, dans des activités multiples, sur un champ immense où, s'il avait manqué, beaucoup de gloire eût été frustrée à Dieu et beaucoup d'âmes seraient restées privées de secours et oublieuses de leur salut.

Que du haut du ciel le cher Père Henri Rubillon nous serve à tous d'intercesseur, à votre grande Province de France et à l'humble Vice-province du Brésil central, et qu'il suscite de nouveaux apôtres qui veuillent marcher sur ses traces et continuer son apostolat !

M. Renaud, S. J.

Le P. Albert Cisterne

1861-1931

Le P. Albert Cisterne (1), décédé à Jersey, Maison Saint-Louis, le 3 septembre 1931, était né dans le diocèse de Tulle à Bassignac-le-Haut (Corrèze) le 17 février 1861.

Il avait été reçu dans la Compagnie à Angers par le R. P. Albert Platel le 9 novembre 1878 ; avait prononcé ses premiers vœux le 13 novembre 1880, et ses derniers à Jersey en 1896, son frère Léopold célébrant la Ste Messe. C'est en 1893-1894 qu'à Angers encore il fait son troisième an, sous la conduite du R. P. de Maumigny.

Ses études avaient commencé au petit séminaire de Servières, pour se poursuivre en rhétorique et philosophie à Saint-Joseph de Poitiers ; chaque année le palmarès lui attribue plusieurs prix, parfois celui d'excellence. En plus du Père Léopold, le Père avait deux sœurs, Élisabeth et Léonie, et un autre frère, Joseph, docteur en médecine, maire de Bassignac-le-Haut, conseiller général, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à 63 ans, le 21 décembre 1926.

Dès octobre 1886 à Canterbury, puis au collège de Tours, il enseigne les sciences ; après sa troisième année de probation, il revient dans un collège, à Vaugirard, comme ministre ; en 1895-1898 il est recteur au scolasticat de Jersey ; il rentre dans « les collèges » au Mans, comme recteur encore, jusqu'à la dispersion ; il ne quittera la ville, où il est chargé de la Jeunesse catholique qu'en 1907. Il est alors envoyé aux internats d'Angers pour un an ; seconde, théoriquement, le R. P. de Maumigny en 1909-1910 à Canterbury ; reprend son poste à Angers, en attendant de revenir à Canterbury, comme Maître des Novices (1912-1916). Il exercera cette mê-

(1) Voir dans les « *Lettres de Jersey* », t. 38 p. 401, la notice de son frère Léopold écrite par le P. Fouqueray.

me fonction à Beaumont-sur-Oise jusqu'en 1924 et achèvera sa carrière comme recteur, puis père spirituel et enfin simple operarius à Jersey.

***

Ce « curriculum vitae » atteste que le R. P. Albert Cisterne jouissait de la confiance de ses Supérieurs et qu'il la justifiait.

Aux différentes étapes de sa carrière, ceux de sa génération lui rendent hommage. Au temps des études, un admoniteur particulier, comme aussi les « speculum », soulignent sa piété, sa régularité,notant ici ou là que le souci des petites choses ne doit pas étouffer l'élan vers les grandes. Son successeur au Mans, en septembre 1906, écrit de son côté : « Le P. Cisterne était supérieur, mais évidemment hors du collège et logeait 19 rue de la Mariette. Il était extrêmement bon et aimable, avec une jeune ardeur au travail. Il dirigeait la Jeunesse catholique du diocèse. C'était délicat parce qu'il n'avait aucun titre officiel pour le faire. Sa discrétion et sa sagesse l'avaient fait quand même agréer. Les jeunes gens l'aimaient et l'estimaient (1).

C'est cependant comme directeur d'âmes qu'il était le plus apprécié. Encore maintenant bien des personnes gardent le souvenir de sa direction et continuent de vivre sous une

(1) Un de ses anciens, Monsieur J. Bienvenu, nous écrit : « Après le P. Noiseux et le P. G. Gibert, le R. P. Cisterne devenait l'aumônier du premier groupe qui se multipliait au Mans en trois ou quatre sections paroissiales, puis essaimait dans le département de 1903 à 1908. En 1907 le R. P. Cisterne quittait le Mans, laissant la ville fortement organisée (7 ou 8 groupes). Dans le département, cent paroisses environ participaient à la vie de l'A. C. J. F. par des groupes autonomes (60) ou des groupements interparoissiaux.... Le comité formé de jeunes hommes venus de tous les horizons.. semblait difficile à manier. Les Pères commençaient seulement un apostolat nouveau dans la Sarthe : on avait les yeux fixés sur eux. Le P. Cisterne évita toutes les difficultés.

Nous ne nous trompions pas sur sa valeur et il a exercé sur tous les jeunes gens en contact avec lui une influence très bienfaisante. Nous l'aimions parce qu'il nous aimait. »

orientation reçue de lui. De même le monastère de la Visitation l'a beaucoup apprécié (1).

Je ne l'ai eu comme supérieur qu'un an et lui garde encore un très reconnaissant souvenir .»

Comme recteur des juvénistes et Père-maître, le R. P. Cisterne fait dire à un bon juge : « Il était très dur pour lui-même, pratiquant la pauvreté plus qu'il ne l'aurait dû parfois, par exemple, voyageant en 3e à des moments où sa santé ébranlée semblait réclamer des ménagements : ainsi quand il avait une plaie à l'estomac, se chargeant de paquets volumineux pour les rapporter à Canterbury pendant la guerre, malgré la fatigue des attentes interminables pour la vérification des passeports.

Il avait une grande curiosité intellectuelle, s'intéressant avec passion aux questions théologiques, notamment au *Mysterium fidei* du P. de la Taille, qui avait beaucoup parlé avec lui de sa théorie quand il l'avait pour Supérieur aux internats d'Angers. Sur ce sujet, 25 notes dans ses papiers renferment de très nombreuses références.... Les controverses Poulain, Saudreau, de Maumigny le passionnaient : il suivait de près l'accueil fait par le public à ces discussions. Il était thomiste fervent. L'histoire du mouvement thomiste à Jersey, parue dans le numéro des « Lettres de Jersey » consacré au Cinquantenaire de la maison Saint-Louis, a été rédigée principalement d'après les souvenirs du P. Cisterne.

Il avait aussi un grand zèle et une grande charité pour les œuvres de la Compagnie. Il aimait d'amour la mission de Chine, en connaissait la géographie et vibrait dès qu'on en parlait.

... Il portait aux *Études*, aux *Recherches* un intérêt toujours renouvelé et efficace : les séjours qu'il dut faire à Royat étaient toujours marqués par une chasse aux abonnements, et tous les ans il marquait de nouvelles pièces au tableau.

---

(1) Dans « L'âme qui se donne » (Lethielleux), M. Robert Havard de la Montagne a décrit avec sympathie le Père sous le nom de l'abbé Reymond, un jésuite sécularisé plein d'allant dans sa direction (pp. 77, 140, 224, 236 etc.)

Dans ses dernières années, au scolasticat et même au noviciat, il se dissimulait au fond de la chapelle, discret, inaperçu et prenait des notes. Il en sortait ravi : nul doute, au reste, qu'il se soit fatigué ainsi, durant triduums et retraites annuelles, lorsque, par surcroît, il avait à faire face aux visites coutumières ou aux quatre-vingts comptes de conscience. Il était rigoureux pour lui-même : il fallut, à cette époque, un ordre du R. P. Provincial pour lui faire adopter le lever de cinq heures.

Dois-je dire qu'il raffolait des prophéties ? Il avait recopié celle de Malachie et la portait dans son portefeuille. Pendant la guerre, il parlait beaucoup de Claire Ferchaud. Mais on cite des cas, où, malgré des courants favorables à certaine autre voyante, il s'était nettement prononcé contre elle » (1).

***

Il est toutefois possible de descendre plus profondément dans l'âme du P. Cisterne en lui laissant la parole ou à ceux qui ont reçu son enseignement spirituel.

La première de ces sources consiste en retraites, élections, résumés de lectures qui nous ont été conservés, et montrent avec une admirable sincérité une âme profondément religieuse. Il faudra même interpréter avec une sourdine la sévérité du jugement porté par le P. Cisterne sur lui-même.

Naturellement, le P. Albert ne veut rien perdre de ce qu'il peut acquérir de perfection et il y emploie tout son esprit de foi, sa piété, son cœur, sa volonté, son ingénieuse prévoyance, une persévérance rare. Pendant les petits vacances de 1885, voici un programme, entre bien d'autres, d'occupations intellectuelles :

Sermon sur le salut. Panégyrique de Ste Thérèse. Anglais : 3/4 d'heure avant chaque classe. Notes des lectures de l'an-

(1) Il s'agit des prétendues apparitions de Tilly-sur-Seulles (Calvados).

née : Ste Thérèse, vie du P. de Ravignan, St-Jure. Extraits de St Fr. de Sales. Exercice de formation du style : 1/4 d'heure : traduction soignée de quelques vers d'Horace. Lectures (pour style et prédication) : principaux sermons sur le jugement et le salut ; pour le style : quelques lettres de Louis Veuillot. Pour érudition : Champagny. Pour m'entretenir dans le latin et le grec, alternativement Cicéron, St Jean Chrysostome, 1/2 heure »..

Le Père a beaucoup lu et résumé beaucoup de ses lectures.

Rien ne lui paraît négligeable : pensés personnelles ; formules trouvées chez des auteurs ; directions reçues. Sur l'emploi des temps libres, en retraite, ce semble, il tient du P. de Maumigny que « ce qu'il y a de mieux, c'est de prier doucement ; après, de réfléchir ; après, de lire ».

Ailleurs : « Tout religieux de la Compagnie doit arriver à ne commettre que des péchés semi-délibérés, et tout le monde en commet : s'y résigner ». Ou encore : « La crainte fait marcher ; le désir de la récompense, courir ; l'amour, voler ». Il a même consigné docilement et humblement les conseils des Pères Recteur et Spirituel. En 1884, le P. Foucault lui donne ce conseil : « En spiritualité, toujours compter davantage les victoires que les défaites. Vous comprendrez cela plus tard. » Et le P. Mourier : « Vous êtes un peu porté au découragement. Invoquez le P. de Clorivière, tenté de pusillanimité. »

Il se trace certaines années, par exemple au Mans en 1905, un règlement très serré et qui prévoit tous les détails, tous les moments de la journée. Reste à voir l'âme qui anime ce rigoureux contrôle de soi-même.

Il y a donc dans l'esprit du P. Albert un grand souci des petites choses ; il y a aussi une part de timidité évidente et d'un enthousiasme complexe.

Cette timidité, il l'a analysée longuement dans sa jeunesse religieuse. Nous abrégeons : « La cause intime et dernière en est évidemment l'amour-propre qui craint, souvent d'une manière inconsciente, l'humiliation. Cet amour-propre n'a pas été assez mortifié, car on m'a dit bien rarement des choses mortifiantes. Par contre, il a été nourri par de petits succès... »

Ce trait de caractère restera assez net chez le Supérieur et le P. Maître : il ne donnera pas toujours l'impression de

l'aisance, ne se livrera pas assez habituellement et restera d'habitude un peu sur la défensive.

Et cependant on a pu parler de la spontanéité de ses enthousiasmes, comme, il est vrai, de ce qu'ils avaient parfois de factice. Les deux paraissent avoir été vrais, selon que le Père *sentait*, ou non la beauté de la cause qu'il plaidait.

Mais sa tendance prépondérante va bien à admirer. Il s'en est expliqué par écrit, dans ses premiers années, sous ce titre « *Genre blasé* : *amis sceptiques, désenchantés* ». Il développe, plus largement que nous ne le ferons : « Le scepticisme, c'est la platitude de l'orgueil. Ces gens ont été contrariés : aussi insouciance : tout peut aller à la diable... on ne met plus son cœur nulle part... C'est une médiocrité que de louer toujours modérément... L'admiration s'est répandue sur notre terre attristée et l'a réjouie ».

— Mais, « il croit que c'est arrivé », dira-t-on de certains engouements. —

La réponse du Père est empruntée aux autorités humaines et divines, à J. de Maistre qui déclarait : « L'homme ne vaut que par ce qu'il croit. Qui ne croit rien, ne vaut rien. Ce n'est pas qu'il faille croire des sornettes, mais toujours vaudrait-il mieux croire trop que de ne rien croire ».

— « Ces illusions tomberont » Ce n'est pas illusion que d'admirer ce qui est beau. — « C'est illusion au contraire, et illusion déplorable, dégradante, que de ne plus admirer ce qui en est digne. Illusion pour illusion, mieux vaut cent mille fois l'excès contraire. « Omnia credit », dit S. Paul de la charité ; second sens : « il croit au bien, à la vertu ».

Il y a eu du négatif chez le P. Albert : quelqu'un le lui avait dit, et lui, traduisait, en forçant la note : « il n'y a en moi que cela ». C'était faux sous cette forme. Des témoignages nous l'ont dit et nous le répèteront. Il est conquis par des idées, des théories, par les caractères aussi. Avec certains de ses novices, il est vivant, alerte, péremptoire.

« Quelqu'un — nous écrit-on — s'était essayé à composer pour la Saint-Stanislas. Il y était question du P. Socius. Mais le pauvre novice se montrait tellement réservé, que le P. Maître modifia aussitôt le texte en disant : « Il faut corser un peu,

c'est trop doux. » Et lui-même dicta une petite malice à l'adresse de son Socius qui n'en a jamais rien su ».

Il ne manque pas non plus d'intiative celui à qui le R. P. Platel écrivait, dès 1883 : « C'est vous qui avez été l'âme de la petite communauté expulsée, qui m'avez si efficacement aidé à conduire dans l'ordre et la joie le départ d'Angers, le séjour aux Rues, le voyage au pays de Galles et les premières semaines de notre vie anglaise. C'est vous surtout qui, pour le juvénat, m'avez été lumière si sûre et instrument si aimé ».

Enfin, toujours à regarder les seuls dons humains, il y aura parfois dans la vie du Père, des heures où il semblera soulevé par un grand élan. En 1909 il donne une retraite à la Pieuse Union de Montluçon. Comme à l'ordinaire il se juge âprement mais doit avouer : « A l'avant-dernier sermon sur la prière d'Habacuc appliquée à la dévotion au Sacré-Cœur, je me suis senti comme pris et inspiré. Le lendemain, à la messe, commentaire de l'oblation « Da totum pro toto ». Exhortation pleine, suivie. Je sentais que je n'avais jamais rien fait d'approchant, et je sentais en même temps que le véritable auteur, ce n'était pas moi ; qu'il y avait eu de la part du Sacré-Cœur, un secours vraiment extraordinaire, en faveur moins de moi qui le méritais si peu, que de la si fervente communauté. Pendant la journée, je reproduis et complète l'exhortation du matin, toujours sous l'impression d'une sorte d'inspiration sentie et peu ordinaire. Le résultat définitif me paraît dépasser ce dont je suis normalement capable, du moins ce que j'ai jamais fait. Le matin jusqu'à l'heure de la messe j'ai réfléchi : les idées venaient peu à peu très claires et les expressions très nettes et très arrêtées. C'était un morceau achevé. » Le Père ne doute pas d'une intervention surnaturelle : nous ne sommes pas obligés de croire qu'elle ait été unique. Le fait est que ce sermon est devenu un code de spiritualité pour les Oblates du Sacré Cœur et bien peu de ses anciens novices s'en étonneront qui l'auront entendu certain soir de troisième semaine parler de la grande dévotion avec un lyrisme qui le dispensait de tout livre et de tout papier.

II. *Surnaturellement* en effet, le Père Albert nourrit un idéal religieux élevé. Dans ses diverses élections,il se représente comme un tiède : il se traite de paresseux, s'inflige des punitions pour ses pertes de temps,s'accuse de gaspiller ses loisirs en lectures de journaux. Ici encore, qui croire? des témoins, pas tellement prévenus en sa faveur, le trouvent avare de son temps.... La retraite de 1913 fournit un spécimen de ses austérités : pendant ces huit jours, semble-t-il, « quasi jeûner, le soir au moins ; 3 instruments tous les jours : chaîne au corps, à la jambe, ceinture ; discipline ». Ce n'est pas le fait ni le régime d'un grand relâchement. L'examen particulier de 1915 a même quelque chose de l'addition algébrique,avec ses notes positives pour les victoires, et négatives pour les défaites. S'il y avait quelque chose à reprendre, ce serait plutôt le danger de contention.

Mais la méticulosité même semble écartée. Le religieux vit de la pensée que l'*âme* doit *animer* toutes les pratiques ; il prêche cette vérité, il s'en nourrit. Les pages ne manquent pas, où il écrit, d'une manière ou de l'autre :

« Aimer Dieu : tout est là. Cela *résume* tout. Cela *entraîne* tout. Cela *simplifie* tout. Cela *sanctifie* tout. Cela *facilite* tout. Cela *donne de la saveur* à tout. Cela *adoucit* tout ».

Et il développe ce thème d'abondance.

Dès 1905, en effet, c'est sur l'idée du don total de soi à Dieu par amour qu'il centre tous ses triduums, ses retraites. C'est à cela qu'il ramène toutes ses exhortations. Il en fera la matière d'un examen particulier poursuivi avec générosité jusqu'à sa mort.

Comme Père Maître, Père Spirituel, Père Recteur, le Père Cisterne à exercé auprès des jeunes une action vraie, moins éclatante toutefois que profonde.

Se traitant lui-même sans ménagement, il a peut-être demandé aux autres, ou par austérité ou faute d'avoir pénétré leur psychologie, des sacrifices qui, pour l'heure tout au moins, n'étaient pas à leur taille.

Mais après l'armistice, remarque un ancien Beaumontois doublement qualifié, « il eut la charge difficile de traiter en même temps avec des novices tout jeunes et d'autres beau-

coup plus âgés... Il me disait lui-même qu'il aurait fallu pouvoir les traiter différemment et faire deux noviciats, ce qui était impossible. Il se rendait compte que les traditions et l'atmosphère du noviciat étaient faits pour de très jeunes gens. Le Père a essayé d'être large dans sa direction individuelle en restant très strict dans sa direction générale. »

Tous professent, au surplus, que sa piété sincère était déjà un enseignement ; maints combattants ont trouvé en lui, pendant et après les hostilités, un affectueux appui. « Il promut avec passion le *Courrier des soldats* de Canterbury. Celui-ci se distingua, comme il convient à une feuille émanée du noviciat, par sa tenue matérielle et sa composition. Le Père Maître se délectait à la lecture de certaines correspondances plus abondantes ou plus savoureuses, comme celles du F. Benoît. Il en prélevait ou en faisait prélever des extraits, les traits ou mots de courage, d'allant, de charité, d'édification. Il y adjoignait cette *méditation* qui ravitaillait le spirituel de ses enfants et pour laquelle il sollicitait d'illustres concours.

Dès 1914-1915, son âme de père et de prêtre, notait, que, lorsqu'il trouvait dans telle ou telle correspondance une ascension d'âme plus épurée, une note plus surnaturelle, il craignait que ce fût bientôt pour le correspondant aimé l'envol définitif. Et souvent se réalisaient ces divinations paternelles. »

Tous ses novices, il les suit au jour le jour, sans que l'on puisse prétendre qu'il ne se soit jamais trompé sur l'un ou sur l'autre. Il les suit encore au cours des années. En 1924, après douze ans de charge, il constate dans une statistique soigneuse que c'est à peu près douze novices scolastiques qu'il lui faut compter par année, après tant de morts à la guerre. En leur faisant ses adieux, il leur disait, le 28 août 1924 : « J'ai de la peine de vous quitter ; cela me coûte évidemment. On a chanté mes douze apôtres, mes douze générations... ; vous êtes la douzième, les benjamins ; comment ne seriez-vous pas les plus chers ? Cependant je suis content de vous quitter, parce que j'offre ainsi à N. S. un sacrifice qui me coûte ».

***

Nommé alors Recteur à Jersey pour la seconde fois, il se trouva au début en face de certaines difficultés. Il apercevait en lui, plus que ses qualités, des insuffisances que lui souligna la hardiesse « filiale » d'anciens poilus.

Cette charité, cette humilité, l'inclinèrent à de grandes indulgences : « Quand on émettait devant lui des jugements ou des prétentions qui choquaient sa vertu ou son esprit religieux, il disait modestement : « On irait loin avec ce principe-là ».

Il hésitait parfois, par délicatesse, plus que par tout autre motif ; car un de ses collaborateurs, qui a passé pour ne pas méconnaître trop les nuances psychologiques, a constaté que spontanément l'avis profond du P. Cisterne sur les hommes coïncidait de près avec le sien.

L'auteur de cette remarque conclut par cette appréciation : « Jésuite de vieille roche, muni de grands dons naturels et surnaturels qui, je pense, jusqu'à son déclin s'équilibrèrent en une moyenne harmonieuse et bienfaisante, il était... parvenu sans grandes difficultés, ce semble, à cette bonté, à ce surnaturel qui sont le rayonnement de Dieu à travers une âme fidèle ».

Un autre dira encore de lui qu'il a trop facilement fait confiance à tel ou tel, qu'il n'a pas su combattre certaines tendances chez ses novices. Cependant, il en convient, « ce n'est là que l'envers de grandes qualités ».

« Sa dominante, c'est qu'il ne savait pas se donner à moitié. Impossible de soupçonner en lui la moindre ruse, la plus petite trace de duplicité. Il ne m'a jamais fait l'impression d'un religieux arrivé à coups de volonté à plaquer sur son caractère propre une autre personnalité « surnaturelle » accordée sur les règles et les Constitutions. Le P. Cisterne a été totalement « spontané », frais, vivant.

Je me rappellerai toujours mon arrivée au noviciat. Je ne connaissais aucunement la Compagnie et n'avais jamais fréquenté de Jésuites. Son accueil m'a totalement conquis et retourné. J'ai senti dès le premier contact une sympathie profonde, aucunement artificielle, truquée. Il aimait vraiment de tout son cœur, et n'a jamais distingué entre amour naturel et amour surnaturel. C'est là vraisemblablement l'origine de ses « préférences ». Il s'oubliait complètement pour ses novices, témoin les efforts qu'il a faits pour ne pas

laisser paraître ses maux d'estomac avant l'opération qu'on a été obligé de lui faire subir.

Je ne puis pas m'empêcher de l'aimer de tout mon cœur. Je l'ai vu complètement bouleversé de telle ou telle nouvelle douloureuse. Je n'ai jamais trouvé quelqu'un qui eût comme lui le don de consoler. Il ne vous disait pas des phrases stéréotypées, mais il souffrait véritablement, avec vous, autant que vous. Je sais que pendant telle crise d'un de ses novices, il ne dormait pas, tellement il en souffrait. Il était de même dans ses joies,qui étaient celles d'un enfant, Je me rappelle sa joie quand le F. Diffiné l'a décidé à assister à la séance d'inauguration du cinéma familial de Persan-Beaumont : c'était la première fois de sa vie qu'il voyait du cinéma ! De même telle séance de Guignol pendant les vacances où il a littéralement ri jusqu'aux larmes.

En somme c'était un sensible, respectueux jusqu'au scrupule de l'action du St Esprit sur les âmes, et craignant toujours de s'immiscer entre Dieu et l'âme. Je ne l'ai jamais vu oser modifier une résolution de retraite. Pour moi, il reste le modèle parfait de l'union harmonieuse du naturel et du surnaturel.

J'ajoute qu'au moment de sa mort, dont je n'ai reçu la nouvelle que plus d'un mois après l'événement, j'ai reçu une grâce très importante et qui resta pour moi inexplicable tant que je n'ai pas su qu'il était parti pour le ciel. »

Un de ses Provinciaux considère le P. Albert comme « une âme très riche de dons surnaturels », s'ingéniant de toute manière pour répondre pleinement aux desseins de Dieu, ne craignant pas sa peine en fait d'apostolat. « Voulant très bien dire son bréviaire, il en avait corrigé avec soin toutes les fautes, insérant proprement toutes les modifications, à mesure qu'elles étaient ordonnées par l'Église ». —

La même plume souligne encore comme traits caractéristiques une grande bonté et un vif amour de la Compagnie. « En cela, comme en beaucoup d'autres points, il était resté fidèle aux enseignements de son Père Maître, le vénéré Père Platel, qui avait placé en lui de grandes espérances ».

Les lignes qui suivent sont d'un supérieur d'expérience. Elles concilieront assurément certains jugements divers, en décrivant les deux aspects qui, chez le Père, formaient antinomie.

« Nous étions, lui, Père Maître, et moi, novice, deux grands amis et je crois que personne ne l'ignorait. Et cependant cette amitié n'avait pas été un « coup de foudre ». Bien au contraire : le premier contact

avait été froid de part et d'autre. Non seulement j'avais été admis sans enthousiasme, mais il me semblait voir passer une certaine défiance dans les yeux scrutateurs de cet homme austère. « Que diable peut-il sortir d'un bonhomme qui, depuis quatre ans, a mené la vie des camps ? »... Ce fut du moins la première impressions que j'eus du Père,... mais... j'avais une assez grande dose de philosophie.

Cette froideur dura assez longtemps, six mois peut-être, puis un beau jour, je me rendis compte que, absolument sans le chercher... j'avais appuyé sur le déclic de la confiance : non seulement je me sentais cru, mais j'avais découvert un cœur qui aimait profondément ses novices. Ce fut le point de départ d'une amitié spirituelle qui s'est prolongée au delà du noviciat. Et même maintenant je ne puis penser sans bonheur à ces longues et intimes conversations où l'on apprenait plus sur la vie religieuse et les voies spirituelles que dans les livres ou conférences de règles.

En somme, de la réserve extrême à l'absolue confiance. Je le note, car je crois qu'une bonne partie du P. Cisterne est là. Ce n'était pas calcul de sa part, non.... : il ne se livrait que quand il était sûr ».

.... Comme P. Maître, il n'était pas pointilleux ni tâtillon. Quand on lui signalait quelques points du réglement trop surannés, volontiers, il l'abrogeait. Je n'eus, étant admoniteur, aucune peine à le convaincre que le fameux parapluie obligatoire les jours de promenade était, par beau soleil, une mortification vraiment inutile.

Et, ici encore, nous allons voir se dissoudre une autre espèce de contraste.

Dans sa direction spirituelle le P. Maître était à la fois très effacé et très audacieux. Très effacé par humilité naturelle et souci de laisser agir le Saint Esprit, très audacieux quand il avait reconnu l'appel de Dieu vers une forme spéciale de générosité et de sacrifice. De même pour les lectures, si Rodriguez devait rester le pain substantiel de tous les jours, il n'hésitait pas, comme dessert, à conseiller la lecture du P. Lallemand ou de quelques autres spirituels de la Compagnie. Mais à bon escient et dans des cas particuliers.

Lui, si réservé, n'hésita pas un jour à dicter à un novice dans l'obscurité, toute son élection : quelques points bien nets et précis (1).

Lui, si austère et qui était enclin à permettre, peut-être trop facilement, toutes les mortifications qu'on lui demandait, supprimait

(1) Certains novices entrés prêtres disaient n'avoir jamais rencontré un jugement aussi sûr et reçu des directions aussi nettes. D'autres eussent souhaité moins de réserve et même, nous dit-on, « quelqu'un qui se substituât à leur volonté ». Le P. Cisterne s'est toujours refusé à ce rôle. A-t-il eu tort ?

quelquefois toute sorte de pénitences, s'il en voyait l'âme dégoûtée ou fatiguée. Je note ces traits parce qu'ils indiquent une grande souplesse de la part du P. Maître... Il en fallait, du reste, étant donné la composition assez extraordinaire de notre noviciat d'après-guerre où l'on trouvait des perruques assez grisonnantes à côté de visages imberbes ».

On reconnaîtra enfin le Père dans ce jugement bien croyable d'un novice qui, lui aussi, est entré très profondément dans son âme :

« Le P. Albert Cisterne fut un ami de Dieu. Ce sont les intérêts de Dieu qui guidaient son jugement et sa décision en même temps qu'un amour très profond de la Compagnie. Sa pensée se reportait souvent vers le Ciel dont un reflet illuminait son regard et rendait celui-ci si beau et si profond ; chaque fois que je l'ai approché, j'ai été pénétré de cette présence du monde surnaturel ainsi manifestée ; la même constatation a été faite par des gens du dehors.

Sous une apparence austère à laquelle son physique contribuait, le P. Cisterne avait un cœur extrêmement bon et très sensible ; seul dans sa cellule, il revivait l'état d'âme de chacun de ses novices et ressentait, parfois jusqu'aux larmes, les difficultés que traversaient ceux-ci et qui éprouvaient leur vocation.

Très ferme, il avait cependant un très grand respect de l'action du Saint Esprit dans les âmes, il cherchait constamment à la discerner pour y appliquer sa direction.

A travers le P. Maître subsistait l'homme d'œuvres d'autrefois ; la vue constante des âmes jointe à son zèle apostolique l'inclina à pousser ses novices vers les patronages qu'il considérait comme un instrument efficace de formation.

Très humble, n'ayant d'égal à son humilité que son attachement aux règles, il sut cependant assouplir l'application de celles-ci pour rendre leur poids moins lourd à certaines épaules.

Depuis mon noviciat, j'ai toujours conservé une vénération filiale envers le P. Cisterne ; je trouvais en lui aux premières heures de ma formation le modèle vivant du Jésuite dont il traçait la figure dans l'explication des règles et des Constitutions ; depuis je me reporte toujours vers lui pour éclairer celles-ci et les rendre vivantes dans la personne d'un homme.

Je le prie comme un enfant prie son père, avec la certitude d'être écouté d'un parfait ami de Dieu, tout-puissant sur le cœur de Celui qu'il a si bien aimé et si bien servi ».

Le P. Joseph Chevallier-Chantepie

1878-1932

Joseph Chevallier-Chantepie naquit à Dinan (Côtes-du-Nord) le 28 septembre 1878. Il commença ses études au petit séminaire de sa ville natale et les acheva aux collèges du Mans et de Tours. Un de ses frères, Henri, l'avait précédé dans la Compagnie (9 octobre 1887) et serait missionnaire en Chine de longues et fructueuses années (1903-1924). Joseph entre au noviciat de Laval le 14 janvier 1898 ; en août 1899, avant de passer au juvénat, tombe malade et est envoyé refaire ses forces à la résidence de Cannes. C'est dans sa chambre même qu'il prononce ses premiers vœux devant le P. Chemel, ministre de la Villa Saint-Joseph. Remis sur pied, il revient faire son juvénat. A la dispersion de 1901 il gagne Jersey pour y faire sa philosophie (1901-1904), puis deux ans de régence au collège de Bon-Secours ouvert l'année précédente (1903). Il le quitte en 1906 pour aller à Ore Place (Hastings) étudier la théologie. Il doit interrompre au bout de deux années (1906-1908) et regagne Jersey où il sera professeur de grammaire ou surveillant, ou les deux à la fois, suivant les dispositions de ses Supérieurs.

Lorsque le collège de Bon-Secours ferme en 1919 et se transporte à Évreux, il le suit. Au collège Saint-François de Sales, il sera professeur de 5e et surveillant de 3e division jusqu'en 1922. Les dix dernières années de sa vie (1922-1932) il ne sera plus que surveillant, mais de 150 à 170 élèves. Il y sera ordonné prêtre par Mgr Chauvin en juin 1924, y fera en 1924-1925 son 3e an sous la direction du R. P. de Raucourt, son recteur depuis le 15 août 1913, y prononcera ses derniers vœux le 2 février 1926. Après quelque jours à peine de maladie, mais de grandes souffrances, il succombera à la tâche le 18 février 1932.

Pour peindre l'éducateur éminent et le religieux exemplaire que fut le P. Joseph Chevallier-Chantepie, nous ne saurions mieux faire que de reproduire le témoignage du R. P. de Raucourt, qui le vit à l'œuvre de 1913 à 1927.

« Le P. Joseph était à son poste déjà depuis neuf ans, sauf le temps d'une théologie écourtée, lorsque j'arrivai en 1913 au collège N. D. de Bon Secours de Jersey. En 1919, il nous suivait à Évreux, et, au status de 1927, je le laissais, pour près de cinq années encore, dans les fonctions où je l'avais trouvé quatorze ans plus tôt. Belle carrière de vingt-six ans au service de l'enfance, mais, par le fait même, tout unie et sans histoire. Vous aurez donc seulement quelques vues et quelques impressions, et seulement pour la période pendant laquelle il a vécu sous mes yeux.

Le premier trait qui me frappe chez le Père, c'est l'alliance d'une vie intérieure exceptionnellement douloureuse et d'une activité extérieure pleine d'entrain. Si je note ici brièvement l'épreuve intime, quitte à y revenir, c'est dans la pensée qu'on appréciera mieux ce qu'il a fait, si on sait déjà qu'il a tout fait dans la souffrance, dans une souffrance aiguë et ininterrompue. Cette mort quotidienne était son secret ; les élèves et les observateurs superficiels ne voyaient que la vie : il vivait en effet, il marchait, et il faisait marcher les autres, ses enfants, ou plutôt il les entraînait, vers le but qu'il s'était proposé.

Ce but, il l'avait choisi très élévé selon les exigences de sa sublime vocation, et il ne le perdait pas de vue parce que lui-même vivait toujours très haut. Et c'est là le second trait de sa physionomie.

Je ne crois pas en effet qu'on puisse rêver nature plus noble. Il avait le culte des belles et grandes choses ; il vibrait au spectacle ou au récit des actions généreuses, des héroïques détachements ; quand il expliquait l'histoire de France, il s'arrêtait aux plus glorieuses pages avec une admiration communicative ; que de fois pendant la guerre nous l'avons vu s'enthousiasmer à la lecture d'un fait d'armes, d'une citation plus richement motivée, à la nouvelle d'un succès militaire !... L'ordre du jour du Général Joffre avant la bataille de la

Marne l'avait tellement transporté, qu'il en avait fait sans plus attendre un texte classique, la première des leçons après le catéchisme ; il n'entendait pas qu'un seul de ses élèves ne le sût par cœur, et je crois même me souvenir que pour mieux le graver dans les mémoires, il l'avait fixé pour toujours en gros caractères au-dessus du tableau, au dessous du crucifix.

Mais il avait des sujets d'admiration plus habituels et plus pratiques sur son champ de bataille à lui, où les sévères ordres du jour ne manquaient pas. De la part de ses petits, une victoire morale, un notable sacrifice semblaient le payer largement de toutes ses peines ; il en était littéralement ravi, et volontiers il faisait aux jeunes héros, tout en ménageant leur modestie, les honneurs d'une discrète publicité. Il jouissait de voir grandir en eux tout d'abord les soldats du Christ, mais aussi les bons serviteurs du pays.

On pense bien que des sentiments si élevés se seraient mal accordés avec une demi-franchise. Le Père avait une sincérité absolue, et d'autant plus visible qu'il était tout d'une pièce, incapable non seulement de crier « selon les gens, vive le Roi ! vive la Ligue ! », mais de ménager, comme on dit vulgairement, la chèvre et le chou. Ennemi de toute dissimulation, et même de toute politique, aussi peu diplomate que possible, il faisait naturellement une rude guerre à ce qu'il détestait. Aussi n'aurait-il pas admis qu'on le trouvât trop dur pour les menteurs, ou qu'on l'invitât à se souvenir, pour les ménager, que le mensonge est la défense des faibles, beaucoup moins encore qu'on autorisât en principe les élèves à se disculper sans souci de la vérité, comme des accusés devant un tribunal. Au contraire les foudres toujours prêtes lui tombaient des mains, et la colère de ses yeux s'apaisait dans la joie de tout le visage, dès que le coupable avouait sa faute ; une petite sanction, pour la justice et pour l'exemple, mais beaucoup moins sensible au délinquant que l'éloge dont elle était toujours accompagnée à cause de la droiture ; il pensait en effet, selon l'expression d'un grand soldat, brillant écrivain, et père d'un de ses plus chers élèves, que la franchise est dans un enfant la promesse de toutes les vertus.

Cet amour de la droiture et de la noblesse en toutes choses lui inspirait naturellement de fortes indignations. Un magistrat très averti écrivait naguère son dégoût pour « l'anesthésie spirituelle » de notre temps, où les « scandales ne scandalisent plus », où « on ne sait rien flétrir ni s'enthousiasmer pour rien », et il concluait : « où sont les colères d'antan ? » Il les aurait trouvées, je crois, dans le cœur du P. Chantepie. Mais ce n'étaient pas des colères déchaînées, car il ne se départissait jamais de la modération religieuse, ni de la distinction la plus parfaite de tenue, de manières et de langage. Et cette retenue qui marquait toutes ses relations était une autre face de sa noblesse innée. Parce qu'il était grand, il voyait la grandeur des autres, et il la respectait toujours. Aussi évitait-il soigneusement dans les rapports cette forme pratique du mépris qu'est le gros genre et la familiarité déplacée. Il s'attachait de parti pris aux formes de la politesse, non sans souffrir silencieusement des atteintes qu'elle subissait quelquefois sous ses yeux. L'a-t-on jamais vu ou entendu traiter un de ses collègues en camarade, lui parler argot, le nommer sans lui donner son titre de Père ou de Frère, s'emporter dans une discussion, où en venir aux expressions moins parlementaires ? Mais on ne l'a pas vu davantage s'oublier jusqu'à reprendre ou souligner les procédés moins courtois. Il semblait toujours avoir sous les yeux la belle règle qui nous invite à considérer même nos égaux comme s'ils nous étaient supérieurs, et qui nous défend de corriger les autres à moins d'en être chargés.

Cette réserve, fruit de son éducation, mais encore plus de son esprit surnaturel, n'enlevait rien, bien au contraire, à la cordialité de son commerce toujours jovial et simple.

Car il était simple en toutes choses ; il avait horreur, pour lui-même et pour ses élèves, de toute recherche dans la coiffure ou l'habillement. Qui ne le voit encore aussi peu guindé, aussi peu épinglé que possible, dans sa grande redingote de clergyman ou dans sa soutane, toujours propres mais souvent verdies sur les épaules déjà courbées avant la cinquantaine ; il me semble bien aussi que sa ceinture, fût-elle toute neuve, avait pris très vite l'allure d'une ficelle ; ne

servait-elle pas tous les jours à soutenir les plis de la robe relevée pour les jeux ou pour les travaux de nivellement ou d'irrigation? Car le Père ne croyait pas déchoir en prenant la bêche, la lance, ou même la hache et la scie : n'est-ce pas lui qui fut le premier terrassier et le premier bûcheron quand au retour de Jersey, il fallut en trois semaines improviser une cour dans les bosquets de Saint-François?

Mais la simplicité rayonnait surtout de l'intérieur, comme la parure naturelle de la noblesse, de la distinction et de la franchise. L'âme du Père Joseph était trop droite pour aimer le fard et l'apparence ; elle était trop grande pour chercher la grandeur empruntée, pour craindre de se diminuer par les travaux les plus humbles, pour avoir aucune bassesse à dissimuler sous les dehors affectés ou les grands mots. Aussi entendait-il toujours paraître ce qu'il était, ni plus ni moins, dire ce qu'il pensait, et sans phrases. Bref il était simple comme toutes les belles âmes, filialement simple avec ses Supérieurs, fraternellement avec ses collègues, paternellement avec ses petits.

Ses petits ! à ce mot nous voyons surgir sa chère moisson, les quelque deux mille têtes blondes qui ondulèrent pendant vingt-cinq ans sous le regard fort et la haute taille de l'éducateur. Éducateur, on comprend déjà qu'il avait tout ce qu'il faut pour l'être ; il le fut en effet, et de toute son âme ; il ne fut que cela, et l'éducation fut toute sa vie.

D'abord appliqué à l'enseignement, on peut dire qu'il y excellait ; ses aptitudes l'y prédisposaient et ses goûts l'y attachaient, beaucoup plus encore qu'à la surveillance dont il fut chargé pendant ses vingt dernières années. Il n'était pas ce qu'on appelle un savant professeur ; et il était bien le contraire d'un intellectuel. Ses études, constamment entravées depuis une grave maladie, ne lui avaient pas permis de meubler richement son esprit ; en fait de culture il n'eut jamais beaucoup plus que le strict nécessaire pour enseigner solidement la 4e ; mais il possédait l'art de monnayer parfaitement ses connaissances et de les communiquer avec méthode, en assurant le travail et en le faisant aimer ; il conduisait sa classe avec le même entrain, et le même ordre mouve-

menté qu'une partie de jeu, mais de jeu supérieur où les grandes idées et les sentiments généreux jaillissaient au hasard de la partie, à propos de tout, où la phrase du païen elle-même s'achevait comme naturellement en pensée chrétienne. Sa belle stature, sa voix nette et sonore, par dessus tout, son ardeur, son affection pour les enfants, une autorité incomparable, faisaient de lui un véritable chef dans la bataille scolaire qui se poursuivait ininterrompue jusqu'à la paix des vacances : son second Recteur, — il en eut cinq en vingt-cinq ans, — me disait un jour : « Lorsque je suis fatigué et que j'ai un peu de temps libre, je vais me délasser en classe du P. Chantepie ; je n'ai pas de meilleur plaisir et cela me ragaillardit ». Ce témoignage, si flatteur pour le maître, n'étonnera aucun de ceux qui ont assisté et surtout pris part active aux joutes solennelles de ses concertations.

Le catéchisme était naturellement sa matière préférée. Même quand il eut abandonné le professorat pour la surveillance, il resta longtemps chargé de l'enseignement religieux ; et pourtant, sur ce terrain qui lui était si cher, il n'avait plus la même aisance, du moins en dehors des classes, pendant le temps de la préparation ; il redevenait alors, bien souvent, l'homme de douleurs qui disparaissait un peu sous toutes les autres formes de son activité ; jamais je ne l'ai vu me soumettre les cas ordinaires qui se présentaient à lui dans l'exercice de ses autres fonctions ; je ne me rappelle pas avoir eu à l'éclairer dans une difficulté de grammaire ou à l'encourager dans une manœuvre de discipline ; mais quelles angoisses quand son programme le mettait aux prises avec une question un peu plus délicate ! Sans doute c'était l'effet d'une théologie incomplète, qui avait accumulé dans son intelligence moins de lumière que de concepts imparfaitement débrouillés et de systèmes confus, en lui laissant l'impression de difficultés insurmontables ; mais son esprit n'était pas seul en cause : une excessive délicatesse de conscience aggravait le désarroi, en lui faisant craindre les erreurs dogmatiques. Je le vois encore arriver chez moi, l'air inquiet, troublé, avec de pauvres feuilles toutes raturées, toujours suspectes à ses yeux de quelque infiltration hérétique. Il n'était tranquille qu'après m'avoir

tout lu et reçu l'assurance qu'il n'avait pas trahi la vérité. Les incertitudes et les scrupules revenaient d'ailleurs très vite et duraient jusqu'au dernier moment, renaissaient même après la leçon : le texte écrit et dicté avait été approuvé ; mais les explications orales ! Il va sans dire que les élèves ne s'apercevaient pas de ces hésitations ; sans savoir ce qu'il lui en avait coûté, ils goûtaient fort l'exposition toujours ferme et lumineuse, en même temps que pieuse et chaleureuse, du pauvre théologien. Hélas ! il n'attachait pas grand prix à leur satisfaction et n'arrivait pas à se convaincre qu'il réussissait ; que de fois, en sortant de classe il est revenu me supplier de lui ôter cette charge pour mettre sa conscience à l'aise et lui épargner le sentiment d'une insuffisance dont il restait seul mais obstinément convaincu.

Du catéchisme au sermon, il n'y a pas très loin ; et cependant chose curieuse, le Père Joseph, appelé de temps en temps à monter en chaire, même avant son ordination sacerdotale, n'éprouvait dans la préparation aucune de ces inquiétudes qui le tourmentaient avant et après la leçon de religion donnée en classe ; jamais il n'a senti le besoin de se faire rassurer ou éclairer sur ses idées, son plan, son développement ; c'est d'abord que là il se retrouvait homme d'action, homme de foi pratique et vécue ; il pouvait se soustraire aux exigences d'un programme impitoyable, à la tyrannie des concepts purs, au souvenir troublant des cercles et des manuels ; et il prenait en effet la liberté de traiter le sujet à sa manière, en suivant le fil de sa vie spirituelle, en tournant les défilés de la théologie et ses fondrières. Rien qui ressemblât moins à des thèses que ses instructions, pleines cependant autant que charmantes. Dès ses premiers mots la communication était établie avec le jeune auditoire ; les petits, au premier banc, sans perdre un seul mot, étaient fiers d'entendre leur bon professeur encore plus à l'aise dans son atmosphère surnaturelle que dans sa chaire de grec et de latin, leur bon surveillant, un instant désarmé et d'autant plus aimable, dans son ministère de pure bonté ; les grands dans le fond découvraient un peu mieux chaque fois, l'esprit, le cœur et le talent de celui qui, maître de leur enfance, leur avait révélé surtout son dévouement et son au-

torité. Pas une phrase ne se perdait, ni une syllabe, pas une expression ni une idée ne restait incomprise, parce que l'articulation était parfaite, le ton d'un naturel exquis dans sa variété, la voix claire et chaude, la parole directe et vive, le style coulant comme de source, la pensée nette, concrète et imagée, très simple et toujours pratique, la psychologie fine et avertie ; l'âme surtout apparaissait avec toute son ardeur et sa tendresse, toute son énergie et sa fraîcheur ; avec une abondance exempte de tout verbiage, l'abondance du cœur enrichi par les saints désirs, dilaté par la charité, servi par l'expérience et par tous les dons de l'orateur, le discours suivait sa pente, sans traîner jamais, sans glisser à la surface mais en pénétrant le fond des âmes, pour s'arrêter sans heurt au bout des vingt minutes, jamais dépassées. Mais à la différence de certains prédicateurs qui ont fatigué leur auditoire avant la fin du premier quart d'heure, le Père laissait le sien sous le charme et avec l'impression que le sermon avait été presque trop court, c'est-à-dire avec le désir d'entendre le Père la prochaine fois.

Ceux qui connaissent, pour les avoir éprouvées, les difficultés de la parole publique et les exigences peu communes d'un auditoire d'enfants, échelonnés de la 8e à la philosophie, ne pouvaient s'empêcher de rêver au maître de la parole que le Père Joseph eût été s'il s'était consacré à la prédication.

Maître de la parole, il le fut malgré tout, et tous les jours, non seulement en classe, comme nous l'avons vu, mais dans les leçons et avis qu'il adressait chaque matin, après le petit déjeuner, aux jeunes convives réveillés et apaisés devant leurs bols consciencieusement vidés sur les tables chargées seulement de miettes : l'événement du jour écoulé, que ce fût une faute particulière, un désordre général, une épreuve ou un accident, le mot d'ordre pour le jour commencé, que ce fût une consigne de charité ou de bonne tenue, étaient des thèmes variés comme la vie, et toujours féconds, que le Père exploitait merveilleusement pour la formation des esprits et des cœurs. Ces brèves allocutions se renouvelaient ailleurs, en tête des rangs, avant ou après la récréation, en classe ou en étude ; avertissements sévères ou ex-

hortations paternelles s'envolaient au jour le jour, sans laisser de prise à l'histoire, mais non sans déposer dans les âmes, et pour la vie, des principes d'autant plus efficaces qu'ils se dégageaient tout naturellement des situations et des faits.

Je ne dirai rien, et pour cause, des nombreux entretiens privés où la leçon pouvait s'appliquer d'une façon plus individuelle et avec plus d'insistance. Ceux qui ont causé avec le Père Chantepie savent bien que, s'il écoutait volontiers, il n'avait pas la langue paresseuse, qu'il ne parlait jamais d'ailleurs pour ne rien dire ou pour faire dévier capricieusement la conversation. Lorsqu'il la conduisait lui-même en tête-à-tête avec un de ses petits, on peut croire qu'elle ne languissait ni ne s'égarait, mais allait au but et ne le manquait pas.

Pour en finir avec son talent de parole, nous qui l'avons entendu à la grande salle d'Évreux le jour de sa première messe pendant que, sur le théâtre, à sa droite et à sa gauche, quelques représentants de la 3e division, tout en écoutant, soutenaient avec effort les deux beaux candélabres et la magnifique chasuble gothique dont les élèves avaient voulu lui faire l'offrande, nous n'avons pas oublié la grâce de son discours, la délicatesse émue avec laquelle il expliqua les raisons de son attachement à l'enfance : « Si je suis heureux de ne vivre que pour vous, leur disait-il, c'est que les enfants sont un trésor, une faiblesse et une espérance ». Et il développa dans son style ordinaire, avec toute son âme de véritable éducateur.

Éducateur dans l'âme, il le fut en effet, et on l'a déjà compris par tout ce qui précède. Homme de principes, doué d'un sens pratique remarquable, d'un coup d'œil à qui rien n'échappait, d'un calme imperturbable, d'une jeunesse de cœur sans cesse renouvelée, il entretenait, dans une inattention absolue à lui-même et dans une constante abnégation, la sollicitude la plus vive, toujours éveillée sur ses enfants, toujours tendue vers leur avenir. Mais ce qui dominait, c'était l'autorité, une autorité hors de pair, adoucie et servie par un dévouement sans mesure. Je voudrais insister un peu sur ces deux derniers traits.

L'autorité, chez le Père, s'affirmait avec une force incomparable, elle se dégageait de toute sa personne. Sans aucun effort, par sa seule présence, il montrait à son petit peuple qu'il était le maître et qu'il le resterait ; il le restait en effet, et s'il découvrait un commencement de résistance active ou passive, un simple regard, chargé de foudre, semblait traduire au jeune rebelle la formule du magister latin : *Aut cede, aut discede* ; *manet sors tertia, caedi.* Il fallait plier ou se replier, c'est-à-dire obéir ou partir, à moins qu'on ne préférât les verges, au sens figuré bien entendu.

Il faut avouer cependant que l'autorité du surveillant — et c'est elle que je voudrais maintenant définir, — si elle triomphait invinciblement, n'était pas toujours aussi bien acceptée que celle du professeur, et qu'elle n'avait même plus tout à fait les mêmes caractères. En classe le Père s'imposait principalement par sa parole vive et prenante, par l'aisance et la maîtrise avec lesquelles il appliquait les méthodes, expliquait les auteurs, semait les idées, multipliait les interrogations, exploitait les réponses, excitait et entretenait l'émulation. Son prestige et l'intérêt qu'il savait donner à son enseignement suffisaient amplement à maintenir l'ordre, à soutenir l'attention et le travail, et le dispensaient du recours à la sévérité. Il fut certainement parmi les professeurs l'un de ceux qui punissaient le moins.

Sur la cour, les grand' routes, ou le champ de football, dans les rangs, au réfectoire ou au dortoir, à la chapelle même, il fallait faire la guerre à de nombreux défauts qui se manifestent moins librement sur les bancs d'une classe. Cette guerre fut-elle parfois un peu âpre? Il serait vain de le nier ; la réalité est assez belle pour supporter le voisinage des ombres ; après les avoir signalées sans réticences, nous serons plus à l'aise pour l'admirer dans tout son relief. Très justement persuadé qu'avec les enfants il n'est point nécessaire ni profitable de prendre des gants, surtout des gants de velours, le Père leur fit sentir, un peu trop peut-être, sa main de fer. Il avait le verbe haut, parfois mortifiant à l'excès. Intransigeant de caractère et par conscience, aussi exigeant pour les autres que pour lui-même, vigilant et clair-

voyant observateur, il ne savait guère fermer les yeux, temporiser, encore moins louvoyer. Certaines natures plus susceptibles, difficiles à comprendre et à prendre, se sentaient surveillées avec trop d'assiduité ou d'inquiétude, maniées avec trop de rudesse, poursuivies avec trop de rigueur, et comme poussées à bout ; elles recevaient des blessures méritées sans doute, et concevaient des rancunes évidemment injustifiées, que les années ne devaient jamais guérir tout à fait. Un peu plus de psychologie et de souplesse auraient fait merveille.

Il faut reconnaître d'ailleurs que le Père avait une situation difficile, disons le mot : paradoxale, peu conciliable avec les ménagements : à la tête d'une division qui dépassait cent et même cent cinquante petits Français de toute éducation et de toute provenance, Bretons et Parisiens, Berrichons et Flamands, Normands et Méridionaux, et qui, chose plus grave, réunissait les bébés de 8e et les grands de 4e déjà pénétrés de leur importance, il lui aurait fallu, pour éviter tous les écueils, un véritable génie d'adaptation, et qui n'aurait pas encore suffi pour conduire sous la même règle du même bras et du même regard, des enfants si nombreux, de naturel et d'âge si différents.

Mais son caractère assez absolu, d'une droiture un peu simpliste, augmentait encore la difficulté. Comme beaucoup de mères, il était naturellement porté à garder avec les aînés la manière qui lui avait réussi avec eux lorsqu'ils étaient plus jeunes, mais qui, au seuil de l'adolescence, ne pouvait plus leur convenir aussi bien. Sans méconnaître la nécessité d'un changement progressif dans les procédés, il semblait quelquefois la perdre un peu de vue dans la pratique. Aussi eut-il à souffrir, en 3e division, de voir quelques caractères plus indépendants soupirer après les libertés de la 2e, et le lendemain de leur « affranchissement », parler du joug ancien avec une désinvolture assez ingrate. Il fut même tenté de trouver leurs nouveaux surveillants trop larges parce qu'ils l'étaient plus que lui, et d'attribuer à leurs méthodes, sagement plus libérales, ce qui lui semblait être une véritable déformation, mais n'était le plus souvent que sage concession à la première poussée de l'âge ingrat, émancipation re-

lative absolument nécessaire. Ses élèves, et par contre-coup lui-même, n'étaient pas les seuls à payer la petite rançon de sa très forte et en somme très bienfaisante autorité : quelques uns de ses collaborateurs, du moins s'ils étaient comme lui assez autoritaires, et en même temps moins fermes ou tant soit peu ombrageux, se sont plaints parfois qu'il eût une tendance involontaire à élargir son domaine, à regarder par dessus leurs épaules, à intervenir sur leur terrain. Dans un collège, les sphères d'action, si délimitées qu'elles soient en théorie, se touchent de si près, qu'elles prêtent facilement aux petits incidents de frontière ; si le Père Joseph a pu donner parfois l'impression d'un empiètement ou d'une ingérence, jamais sa bonne foi n'a été soupçonnée ; toujours sa loyauté, sa charité, son obéissance, ont prévenu les désaccords vraiment fâcheux.

La situation pouvait être plus délicate pour les jeunes gens appelés au rôle ingrat de second surveillant. Non pas qu'elle le fût toujours, ni surtout par la faute du Père, comme le prouve ce témoignage non suspect de l'un d'entre eux. Ayant entendu dire que certains de ses prédécesseurs avaient trouvé leur premier surveillant un peu autoritaire, il écrivit :

« Pour moi, j'avoue qu'à quelques petites occasions près, où l'intervention du Père paraissait un peu inopportune, l'impression que j'ai gardée de l'année passée auprès de lui est tout autre. A côté de ses petits défauts connus de tout le monde, il avait des délicatesses exquises pour ses collaborateurs. Ce qui m'avait spécialement frappé et que je n'ai jamais oublié, c'était cette humilité qui le faisait se mettre volontairement sur le pied d'égalité avec de tout jeunes surveillants sans expérience.

Il avait de ces façons à lui de vous demander votre avis sur des points où le sien était évidemment prépondérant, des mots aimables entre deux bons frottements de main pour vous encourager, des moments libres, comme par hasard, pour venir vous renforcer, juste au moment où on avait besoin d'un peu de temps pour corriger des copies ou pour appeler de élèves... tout cela rendait les fonctions de second surveillant très douces. J'ai été personnellement encore plus touché peut-être par la conversation si fraternelle du bon P. Chantepie pendant les longues heures de travail en commun. J'avoue m'être souvent surpris à oublier totalement que je sortais du juvénat, et que lui avait cinquante ans et plus, et à lui parler aussi simplement qu'on le fait entre égaux. Lui-même allait parfois jusqu'à sortir de

sa réserve, à faire allusion à son état qui évidemment n'était pas un mystère. Je l'entends encore me dire quelquefois avec son ton convaincu : « Ne soyez jamais scrupuleux, c'est si fatigant ! on s'use pour rien, mon fourreau est usé ! je ne peux plus rien faire ».

Vous souvenez vous, mon Révérend Père, combien le P. Chantepie était au début opposé à la Croisade Eucharistique ? Quand vous m'avez dit de m'en occuper, je craignais beaucoup les conflits... et cependant l'avenir a montré qu'il avait su faire abstraction complète de ses propres sentiments, et que non seulement il a laissé le champ libre, mais qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour favoriser l'œuvre à ses débuts. »

Il fallait d'abord citer cette page, parce qu'elle fait honneur au P. Joseph et à celui qui l'a écrite.

Il n'en est pas moins vrai que d'autres « seconds » se trouvèrent moins favorisés. A tel ou tel il est arrivé de se sentir un peu diminué auprès d'une personnalité si forte, dans une subordination assez mal définie en droit et laissée en fait à l'interprétation du principal responsable. D'autant plus, sans aucun doute, que l'interprétation favorisait la concentration plus encore que la communication du pouvoir, le droit d'intervention chez le premier surveillant plutôt que l'initiative chez le subalterne. Le subalterne, ordinairement plus jeune, prenait facilement sa place dans cette hiérarchie d'ailleurs indispensable, et il se félicitait, pour sa formation, d'être à si bonne école, mais au bout de quelque temps, du moins s'il avait le goût du commandement, et quand il s'était fait sa petite expérience, il en venait parfois à désirer une autorité un peu plus libre, un peu moins bridée en présence de son chef, et par là même mieux assurée en son absence et sans son appui. Sans aller jusqu'à rêver la division des pouvoirs, il pouvait être tenté de se comparer mélancoliquement à quelques ministres irresponsables entre les mains du monarque.

Une petite monarchie en effet, et quelque peu absolue, jamais arbitraire, telle fut bien la 3e division pendant le quart de siècle qu'elle passa sous le gouvernement du Père Chantepie. Mais quel bon prince ! Nous ne lui avons pas épargné les critiques ; disons maintenant du bien de son autorité. Elle fut bonne avant tout par sa fermeté même, qui assura l'ordre,

sans lequel il n'y a pas d'éducation, et l'obéissance, mère de toute vraie liberté. Le Père Joseph n'ignorait pas que son énergie prévenait plus de fautes qu'elle n'en corrigeait, plus de souffrances qu'elle n'en infligeait. Il savait que la faiblesse du maître engendre l'indiscipline ; l'indiscipline, les pires désordres et la tristesse. Il avait vu des études, des divisions, des classes, où les pauvres enfants se déformaient et gémissaient à longueur d'année, humiliés de ne pouvoir se tenir, mécontents de ne pas être tenus ; il aurait pensé être cruel en se relâchant de son énergie ; au contraire en se soumettant à cette loi de nature, à ces traditions de la Compagnie, qui ne permettent pas les abdications, les capitulations ni la recherche de la popularité, il avait conscience de faire un très grand bien, d'abord à ses élèves qu'il maintenait en haleine et dans la joie sur le droit chemin, et en outre à tout le collège, dont il assurait par la base la prospérité. N'a-t-il pas été pour Jersey et Évreux le fondement de leur bonne fortune ? Bien des fois les supérieurs de ces deux maisons l'ont reconnu en disant : « Que deviendrions-nous avec nos cent cinquante petits, si nous ne l'avions pas ! » Il n'y a pas d'homme nécessaire ; mais il y a tel ouvrier qu'on ne remplace pas, sinon par plusieurs, et après avoir divisé son champ de travail, monnayé son autorité, comme celle de Mr de Turenne.

Pourtant si l'autorité est bonne par elle-même, elle n'est vraiment elle-même que par l'affection et le dévouement. Nous allons la trouver, chez le Père Joseph, ordinairement paternelle, et, à certaines heures, presque maternelle.

Nous savons déjà par sa déclaration publique à la grande salle, non pas qu'il aimait les enfants, car il ne le disait pas, n'avait pas besoin de le dire et se contentait de le prouver, mais pourquoi il les aimait. Les aimant comme un trésor, une faiblesse, et une espérance, il ne pouvait manquer de se donner tout à eux et de se plaire avec eux. L'indispensable fermeté, la rigueur même savaient se détendre, faire place à la douceur et à l'enjouement. Sans cesser d'être Père, le surveillant se faisait, au besoin, enfant avec les enfants, jouait avec eux et semblait s'amuser, s'intéressait à toutes leurs

petites histoires et leur en contait comme une maman, devinait les désirs, consolait les petits chagrins, surveillait les santés, inventait les distractions les plus variées, participait même discrètement et religieusement aux affections familiales : la naissance d'un petit frère, le succès d'un aîné, une épreuve ou un deuil, ne le laissaient jamais indifférent, et tout, jusqu'au petit nom des cadets, futurs élèves de Bon-Secours ou de St-François, se gravait dans sa fidèle mémoire, pour revenir opportunément comme occasion d'une question délicate, d'un bon conseil, d'une conversation plus intime. Le Père savait utiliser à merveille ce ressort si puissant de l'éducation : le sentiment de famille.

Il fallait d'ailleurs que la division fût, autant que possible, l'image de la famille, une famille agrandie. On devait s'aimer les uns les autres, s'entr'aider, prendre part à la joie commune. Rien n'était plus impitoyablement poursuivi que la morgue ou la pose, les airs entendus ou désabusés, la prétention à une gravité prématurée — ni rien plus constamment encouragé que la simplicité sous toutes ses formes aimables. De cette simplicité voici un témoignage entre mille : l'arbre de Noël. Le Père Recteur était invité, aux environs de la fête, à pénétrer dans cette intimité toute familiale, et aimait à en goûter le spectacle sous les branches du sapin magique. Bien entendu la ramure portait des fruits aussi nombreux que les enfants assis à son ombre, et même plus nombreux ; car chaque présent s'accompagnait d'un cornet de bonbons ; mais ce qui ajoutait beaucoup au charme de la cueillette, c'est que la distribution semblait merveilleusement intelligente : les petits souvenirs étaient le plus souvent choisis de façon à faire sourire ou même éclater de rire, soit par leur rapport naturel avec le gagnant, soit parce qu'ils étaient adjugés avec une agréable allusion tantôt délicate, tantôt plaisante, toujours charitable, à ses fonctions, à son caractère, à ses mérites, ou à ses aventures. Pour couper la monotonie, monologues et saynètes mettaient en vedette les jeunes talents. C'était vraiment, ce jour-là, le triomphe d'une simplicité qui ne cessait jamais de régner du 1er janvier au 31 décembre. Il fut même un temps où les sou-

liers se trouvaient délicieusement garnis, au réveil qui suivait la messe de minuit, et les plus naïfs ne pouvaient soupçonner le Petit Jésus, puisqu'en fait de cheminées il n'y avait que des radiateurs, mais petits et grands reconnaissaient la main de son bon Serviteur et rêvaient aux douceurs de la famille, aux vacances toutes proches...

C'est encore un sentiment de famille qui avait inspiré au surveillant l'idée de se tenir chaque soir à la porte du dortoir pendant que les élèves y entraient : chacun lui disait « bonsoir, Père » ; chose toute naturelle, puisqu'il était le Père en effet, mais également très douce et très appréciée ; car aucune punition n'était plus mortifiante que l'interdiction, quelquefois prolongée, du salut filial.

Il y aurait tout un chapitre à écrire sur un très humble maître de simplicité, collaborateur à sa manière : je veux parler du petit âne qui, à Évreux du moins, fit toujours partie de la 3e Division, sans jamais y perdre sa popularité. « La bête », comme disait ordinairement le Père, Follette, quand il lui donnait son nom propre, était l'objet d'autant de soucis pour le surveillant que de joies pour les enfants ; il fallait l'acheter ou la revendre, la faire ferrer ou tondre, la nourrir et quelquefois la soigner, lui procurer des harnais, sans parler de la petite voiture. L'invention lui avait été suggérée par le désir, bien paternel encore et maternel, de ne pas trop raccourcir les promenades sans pourtant imposer aux plus petits une trop grande fatigue. Dix minutes à califourchon ou dans le cabriolet, et le traînard était ragaillardi pour la marche. Mais « la bête » avait à rendre bien d'autres services : outre qu'elle occupait dans plusieurs fonctions nouvelles quelques petits maîtres, assez campagnards pour être chargés sans imprudence de son entretien et de sa conduite, de la sellerie et du véhicule, elle avait elle-même un rôle important au service de la justice, je parle de celle qui récompense : l'enfourcher et la lancer sur les allées du parc, en dehors de la cour, ou accompagner, le fouet à la main, le jeune cavalier, que dis-je ? recueillir après son passage le trésor attendu par les fleurs du jardinet cultivé en bordure de la cour, étaient des récompenses particulièrement appré-

ciées. On pense que l'animal, occupé seulement pendant les récréations et les promenades, monté par des cavaliers si légers, mené par de si douces mains, fort entouré, copieusement caressé à son départ ou à son retour, n'avait aucune raison de se trouver malheureux. S'il voulait écrire ses mémoires, nous aurions un second Cadichon, qui nous parlerait en termes émus de son introducteur dans un milieu si aimable et si distingué ; qu'il nous reste du moins comme un symbole de la simplicité joyeuse dans laquelle le Père Joseph aimait à entretenir ses enfants.

Cette simplicité avait son sanctuaire plus intime. Il faudrait ici parler de la salle, de ses jeux, de ses ateliers, de sa bibliothèque illustrée, de son ornementation gracieuse ou artistique, de ses volières sonores peuplées de serins ou de perruches, et de tant d'autres choses !... Mais ce serait tout un volume, dont il est temps de dégager la leçon : cette abondance de vie et de joie, sans cesse renouvelée au prix de bien des peines, par le plus industrieux dévouement et l'imagination toujours jeune de l'éducateur, n'était pour lui que l'atmosphère favorable et nécessaire à la respiration des âmes, à leur formation chrétienne et humaine. Un fait, entre beaucoup d'autres, le montrera suffisamment : deux vieux domestiques, fidèles au collège d'Évreux depuis sa fondation ou peu s'en faut, et bien connus dans la division, parce que l'un cultivait son jardin en vue de la cour, et que l'autre la traversait matin et soir pour aller nourrir certains élèves à la robe soyeuse, eurent un jour leur jubilé dans la grande famille du Père Chantepie. Devant tout le corps professoral, on les chanta, on les désopila par de jolies mascarades, on les régala, on les porta presque en triomphe : tout le monde était en joie, mais quelle saine et sainte joie, celle du temps hélas ! presque disparu et que le Père aurait voulu retenir et ramener, où les serviteurs faisaient partie de la famille. Délicate et divine pensée de celui qui n'oubliait jamais l'éducation ; s'il a beaucoup fait pour plaire aux enfants, s'il a eu le courage de leur déplaire, c'était toujours pour qu'ils plaisent à Dieu, pour faire d'eux, comme il le disait, « de bons petits chrétiens et de bons petits Français ».

De bons petits Français ! Il va sans dire que le Père vénérait la Patrie comme une extension de la famille. Il ne croyait guère aux relations internationales en dehors d'un nationalisme de bon aloi ; sans aimer la guerre plus que la peste et la famine, il se serait gardé de la flétrir comme un mal absolu selon la doctrine jadis réservée aux ennemis de l'ordre ; il aurait craint de contribuer ainsi à la rendre désastreuse quand il faudrait malgré tout la subir. Le champ de bataille restait pour lui le champ d'honneur. Aussi entretenait-il chez ses petits le souvenir de nos gloires militaires et de nos douloureux sacrifices : le 2 novembre est le jour de la réunion des Anciens, c'est à la 3e Division que revenait, sur son iniiative et sous sa direction, le soin de fleurir et de draper aux trois couleurs les deux monuments de nos morts tombés pour la défense du pays.

Les frontières de la France ne bornaient pas sa charité. On ne parlait pas encore du bon Européen, mais depuis les Apôtres on devait être bon catholique, ce qui va plus loin et plus à fond. Bien avant la grande impulsion donnée par Benoit XV et Pie XI en faveur des Missions, le Père Joseph se plaisait à entraîner les âmes au-delà des mers. Lectures publiques et conférences, tombolas et séances, correspondances avec les anciens maîtres devenus missionnaires, tout concourait à tenir le cœur des heureux petits chrétiens en contact avec la pauvre masse païenne. C'est assez dire qu'il ne concevait pas la fraternité française comme un cercle fermé, pas plus qu'il ne concevait la fraternité des peuples ou la fraternité tout court sans la Paternité Divine et la maternité de l'Église.

Et en effet son ardeur patriotique et les expansions de son âme large comme le monde, inspirées par l'idée chrétienne, ne tendaient, comme tout son dévouement, qu'à rapprocher ses enfants de leur unique Père, pour tout dire, à les faire prier. On sentait, à le voir dans sa stalle, pendant les offices, et aussi partout ailleurs, qu'il entendait être un maître de prière encore plus qu'un professeur ou un surveillant, ou plutôt que le professeur et le surveillant se considérait comme

une force entièrement consacré au service de Notre Seigneur et des âmes ; je me bornerai à quelques traits.

Chaque année il prenait ses élèves à part, trois jours de suite, pour leur expliquer pendant le St Sacrifice les prières de la messe, et les gestes du prêtre, pour leur enseigner les meilleurs moyens de s'unir à la divine action, pour leur apprendre à se servir du missel. Et à ses commentaires on pouvait juger combien lui-même vivait de l'autel.

Il habituait ses enfants à se tourner sans cesse vers la sainte Vierge. On invoquait la bonne mère du Ciel pour avoir du beau temps un jour de congé, pour le succès des aînés au baccalauréat, pour un condisciple malade, pour le parent défunt d'un petit camarade, que sais-je encore? Combien de fois la prière du soir s'allongeait d'un *Ave* ou d'un *Souvenez-vous* à quelque intention particulière! En un mot la petite famille respirait du matin au soir dans une atmosphère céleste d'amour divin et de charité fraternelle.

C'est que le Père y était lui-même plongé. Sans rien perdre de son activité naturelle, sans attirer l'attention par un extérieur particulièrement recueilli ou des actes de dévotion multipliés, il vivait en vrai religieux, fidèle à ses exercices de piété et à toutes ses règles. Il était même scrupuleux en trop de choses, mais particulièrement en matière de justice et de pauvreté. Ainsi les objets perdus soulevaient pour lui un cas de conscience toujours nouveau, quoique cent fois résolu : lorsque s'étaient accumulés pêle-mêle, dans les deux ou trois grandes boîtes destinées à les recevoir, couteaux et porte-plume, ciseaux et boutons de manchette, crayons et breloques, enfin tout ce que peut perdre un petit étourdi, la même question revenait toujours : « Quid de thesauro? » Le Père avait-il cherché assez diligemment les propriétaires? A qui appartenait le bien sans maître?

On devine qu'avec de telles dispositions, il n'aurait voulu pour rien au monde s'approprier la moindre chose, ni user de quoi que ce fût sans permission. Il tenait d'ailleurs à user le moins possible. Lui qui pour ses enfants avait mis tant de soin à faire d'une pauvre baraque, — celle qui brûla en 1925, — un agréable rendez-vous meublé comme un sa-

lon, riche comme un bazar, intéressant comme un musée, — à éclairer d'aquarelles ensoleillées, paysages français ou vieux châteaux, jusqu'aux murs de leur réfectoire, — il ne voulait pour sa modeste chambre ni le moindre confort, ni ornement d'aucune sorte, ni rayons approvisionnés aux dépens de la bibliothèque. Encore moins se serait-il permis d'emprunter un seul ouvrage, même pour un jour, avant de l'avoir marqué : certes son étagère était bien la dernière à laquelle eût pensé le bibliothécaire dans ses courses incertaines après les livres vagabonds.

C'est qu'il avait, au plus haut degré, le respect et l'amour de la communauté. Privé de ses douceurs presque toute l'année, il veillait du moins à ne perdre contact avec aucun de ses Frères, s'intéressait vivement à tout ce qui les touchait, demandait les nouvelles de la Compagnie données en récréation ; pendant les vacances, il ne manquait pas une promenade, ou une excursion, et donnait toujours plus que sa présence, son esprit et son cœur dans une conversation animée, joyeuse et distinguée.

Alors cependant ses petits lui manquaient ; il avait besoin d'eux pour ne pas retomber douloureusement sur lui-même aux heures, malgré tout, nombreuses de silence et de solitude. Aussi, du moins pendant ses années de Jersey, passa-t-il presque toujours le mois de septembre à la Rivière-Thibouville, avec les jeunes colons Parisiens, écoliers ou apprentis, tirés pour quelques semaines, par la charité, de leurs insalubres taudis. Les enfants des pauvres trouvaient en lui le même Père que les enfants des riches, sans se laisser vaincre, ni peut-être égaler, en attachement et en reconnaissance. Il revenait lui-même une ou deux semaines avant la rentrée, riche d'édifiantes comparaisons et d'utiles expériences, pour se remettre au service du collège, à la disposition de ses Supérieurs.

Il était en effet tout à eux, selon la perfection de l'obéissance. Il avait pour tous un grand respect, une filiale vénération ; il leur avait donné entièrement sa confiance comme aux représentants de Notre Seigneur et de la Compagnie ; il voulait dépendre d'eux en toutes choses, ne faisait rien

sans leur assentiment, et leur rendait compte exactement de toutes ses initiatives. Les Supérieurs de leur côté le connaissaient à fond, car il s'ouvrait comme un novice ; et ils savaient pouvoir compter sur lui, car il ne refusait jamais rien, ni une corvée supplémentaire, ni une surcharge habituelle. Ils lui demandaient tous les ans de préparer la distribution des prix, et Dieu sait le temps qu'il a passé à feuilleter les catalogues des libraires, à visiter leurs dépôts, à recevoir les commis-voyageurs, à équilibrer son budget, à régler ses commandes sur la prévision de la hausse, à concilier, comme il le fit toujours, les intérêts financiers de la maison avec les exigences légitimes d'une jeune élite entendue et difficile en fait de beaux et bons livres.

Que d'autres services encore il a rendus, comme organisateur de la tombola, rédacteur des recommandations hebdomadaires de l'archiconfrérie, un temps même bibliothécaire et surveillant des enfants de chœur. Et tout cela, bien entendu, sans aucun détriment pour sa charge principale, je devrais dire pour ses deux charges. En effet, celui qui écrit ces lignes se souvient, avec une admiration qui n'irait pas sans quelque remords s'il avait pu le ménager davantage, de la générosité avec laquelle le Père voulut bien, pendant la guerre, reprendre la classe de 4e tout en gardant la surveillance de sa division. Je dis : voulut bien, car ce sont là des choses qu'on n'impose pas, mais qui, pour de vaillants cœurs, s'imposent dès qu'elles sont proposées. Ainsi sans se plaindre jamais, et sans demander aucun allègement, le Père Joseph porta, pendant plusieurs années, le fardeau de deux hommes valides, outre celui des pénibles infirmités qui déjà faisaient souffrir ses pauvres jambes, outre le poids invisible des épreuves intimes qui désolaient son âme.

Ces épreuves qu'on a déjà devinées par plusieurs allusions, il est temps d'y insister autant que la discrétion le permet, pour achever le tableau de cette belle vie, en montrant qu'elle s'est déroulée sous le signe de la Croix.

Pauvre Père ! que de fois par mois et par semaine, pendant les quatorze ans que j'ai vécu avec lui, l'ai-je entendu frapper à ma porte : deux petits coups très caractéristiques,

nerveux, qui révélaient déjà l'angoisse ; il s'approchait, d'un air déconcerté et cependant volontaire, qui semblait dire : « C'est encore moi qui vient vous ennuyer, je voudrais bien « être ailleurs, mais je n'y tiens plus, et vous êtes mon Père ! » La tête légèrement tournée, comme dans un effort pour se fuir lui-même et échapper à sa douleur, le visage empreint d'une souffrance trop longtemps refoulée devant les autres, les yeux voilés d'une tristesse où se lisait, souvent à travers les larmes, un appel désespéré de l'âme, il s'asseyait comme effondré, puis commençait, en balbutiant, l'exposé de ses mortelles inquiétudes.... Ah ! qu'il était loin alors, l'homme d'autorité à la prestigieuse contenance, le professeur ou le prédicateur à la voix assurée, le joyeux animateur des jeux enfantins ! Mais quelle leçon pour celui qui l'écoutait, que le spectacle d'une telle agonie, supportée en silence et dominée par l'invincible volonté d'être tout à tous du matin au soir, du soir au matin ! Quelle peine aussi de ne pouvoir le soulager, ni le rassurer tout à fait, même pour un instant ! Car par un mystérieux dessein de la Providence, le Père Joseph devait porter sa croix sans interruption pendant des années ; son ordination sacerdotale,ret ardée jusqu'au delà de la quarantaine, précisément par respect pour ses craintes et ses invincibles répugnances, ne devait être qu'un éclair dans la noire désolation de sa vie.

Il m'est impossible d'en dire plus long ; mais ceux qui auront lu cet inventaire de souvenirs, comprendront facilement que le dernier instant fut pour le Père, plus que pour d'autres, une délivrance. Ils apprécieront le mérite exceptionnel d'une carrière qui fut une mort de tous les jours, et tous les jours cependant, une vie intense, une communication de vie ».

Le P. Chantepie avait commencé sa 26e année de collège et régentait les 170 élèves qui composaient la 3e division avec sa maîtrise et sa vaillance habituelle, lorsqu'au matin du 11 février 1932, vers 5 heures, il avertissait le P. Préfet qu'il avait dû quitter son dortoir pour se rendre à l'infirmerie. Cela en disait long pour ceux qui connaissaient le Père.

Il souffrait atrocement, et son visage était défiguré. Le médecin diagnostiqua appendicite suppurée et commencement de péritonite. Il ordonna le transport à la clinique. Les premiers jours, la maladie sembla évoluer au mieux grâce aux soins dévoués qui lui furent prodigués, et au collège ses chers petits spécialement priaient avec tant de ferveur pour sa guérison ! Le mercredi 17 au soir on espérait encore pouvoir sauver le malade. La nuit fut calme, mais au matin, une embolie emportait le Père, en quelques minutes, sans souffrances.

L'impression fut profonde au collège et en ville. Son Exc. Mgr Gaudron, évêque d'Évreux, voulut présider aux obsèques où de nombreux parents et anciens élèves se joignirent au collège pour témoigner leur reconnaissance au vénéré défunt.

Le R. P. Recteur chanta la grand'messe et, dans une émouvante allocution, tira pour les élèves la leçon de cette vie, toute de dévouement, qui leur fut entièrement consacrée, en les invitant à réfléchir sur la valeur de l'éducation chrétienne.

« Faire de vous des hommes de devoir, en vous pliant avec une fermeté constante et patiente à la soumission, consciente et volontaire, aux moindres prescriptions du règlement ; faire de vous des chrétiens pénétrés d'esprit de foi, en élevant constamment... vos esprits et vos cœurs vers les hauteurs surnaturelles ; chaque jour, dans les mille détails d'une vie commune, tout en surveillant vos santés avec une délicatesse qui rassurait vos mamans, travailler à faire fleurir l'humilité là où aurait tendance à pousser l'orgueil, préserver les germes de la pureté dans la terre où pulluleraient peut-être bien vite les racines du plaisir, substituer à l'égoïsme le don de soi-même et l'amour pratique des pauvres ; en un mot, aux petites passions mauvaises qu'on verrait poindre, opposer victorieusement les vertus évangéliques : tel, mes chers enfants, se révéla au cœur sacerdotal du P. Chevallier-Chantepie, tout illuminé des splendeurs de sa foi vive, l'idéal de l'éducation chrétienne ».

Le P. Joseph de Joannis

1854-1932

Descendant d'une vieille famille de l'Anjou aux lointaines origines italiennes, fils d'un officier supérieur de la marine nationale (1) amateur des choses de la nature et possesseur d'un cabinet d'Insectes, le R. P. J. de Joannis s'était trouvé dès sa jeunesse dans une ambiance favorable au développement de son goût pour l'Entomologie. C'est avec son aîné, le R. P. Léon de Joannis (2), qu'il avait commencé de s'initier aux Papillons de France, et cette association, fortifiée par une entente parfaite, dura jusqu'à la mort de Léon. La possibilité d'obtenir des espèces exotiques par des missionnaires conduisit bientôt les deux frères à s'intéresser à la faune mondiale, en se partageant la besogne. A Léon, qui habitait la province, revint le soin de l'étalage et des éducations ; à Joseph, résidant à Paris, celui de déterminer, classer, publier.

Au cours de ses longues études, des séjours à Jersey, à Cantorbéry (Angleterre), à La Louvesc (Ardèche), et occasionnellement ailleurs, avaient permis à J. de Joannis de faire de fructueux élevages, d'abondantes récoltes, et même de découvrir en France des espèces nouvelles. Il aimait beaucoup chasser et multiplier les observations sur le terrain, ce qu'il continua du reste longtemps de faire aux environs de Paris, et jusque dans la ville où il ne circulait pas sans avoir en poche quelques tubes pour des captures éventuelles. C'était aussi un éleveur habile ; nombre d'espèces intéressantes, surtout des Micros, furent menées à bien avec un matériel de fortune dans l'unique chambre qui constituait son logement à Paris.

Lorsqu'en 1899 je fis sa connaissance, il professait les mathématiques supérieures et la physique au collège de la rue de Vaugirard où sa collection occupait un réduit, près

(1) Son père commandait en second le *Luxor* qui ramena d'Égypte à Paris l'obélisque érigé sur la place de la Concorde.

(2) Voir la notice du P. Léon de Joannis par le P. Aubron dans les « Lettres de Jersey », t. 37, pp. 183-203.

des toits. Quand la loi de 1901 lui eut retiré le droit d'enseigner, elle le suivit successivement rue d'Assas, rue du Cherche-Midi, rue Coëtlogon, enfin rue de Grenelle où elle ne devait rester que peu de temps avant de l'accompagner rue de Dantzig. Comme elle s'augmentait sans cesse, et qu'à ces adresses il ne disposait que d'une chambre, c'était à chaque emménagement un nouveau problème de géométrie appliquée qui se posait et qu'il résolvait toujours ingénieusement.

Sans avoir encore publié de travaux d'ensemble, le R. P. J. de Joannis jouissait déjà vers 1900 d'une grande réputation, ses notes avaient retenu l'attention, et l'on savait qu'il collaborait avec A. Constant à la mise au point et à l'impression du second volume de la « Monographie des Phycitinae », œuvre magistrale de son maître et ami E. L. Ragonot, que Sir George F. Hampson avait accepté de terminer après la mort de l'auteur, en 1897. A la même époque le toujours regretté Alfred Giard confiait à notre collègue un envoi de Papillons du Tonkin. Son étude parut en 1902, dans le « Bulletin scientifique de la France et de la Belgique » et c'est de ce mémoire que date l'orientation du R. P. J. de Joannis vers la faune de notre colonie extrême-orientale. Pendant plus de trente années il accumula les matériaux qui lui servirent pour sa très importante « Contribution à la faune des Lépidoptères du Tonkin » publiée dans nos Annales. Il connaissait aussi très bien la faune des Mascareignes à laquelle il consacra plusieurs notes et mémoires appuyés sur la documentation qu'il tenait du P. Philibert, de Ch. Alluaud, de A. Fleutiaux et surtout de P. Carié. Sa révision des Lépidoptères cécidogènes a rectifié nombre d'erreurs indéfiniment reproduites et mis au point un sujet plein d'incertitudes. Les élevages et récoltes poursuivis si longtemps par son frère Léon dans la région vannetaise l'incitèrent à publier une « Contribution à l'étude des Lépidoptères du Morbihan » qui, sous ce titre modeste, est l'un des meilleurs, si ce n'est le meilleur, de nos catalogues locaux. A l'intention des amateurs il écrivit un texte français pour accompagner l'Atlas des planches de l'ouvrage du Dr F. Berge, et plus tard traduisit, pour les débutants, un livre élémentaire du même auteur. La prédilection qu'il marquait aux Microlépidoptères, si délaissés actuellement chez

nous, lui fit entreprendre deux travaux de haute valeur. D'abord, la « Révision des « Types » de Duponchel », dont beaucoup d'espèces, publiées à un moment où les descriptions se multipliaient simultanément à travers l'Europe, avaient été maintenues ou mises en synonymie un peu au hasard. Il ne fallut pas moins que sa persévérance et son étonnante sagacité pour clarifier une situation presque inextricable et rendre, à peu de choses près, leur dû aux divers auteurs contemporains. L'autre travail, qu'il considérait comme l'œuvre principale de sa carrière entomologique, c'est le Catalogue des Microlépidoptères de France, malheureusement resté à l'état de manuscrit, mais dont il avait commencé de faire paraître, sous une forme facilement accessible, les tableaux dichotomiques des genres dans « L'Amateur de Papillons ». L'énorme documentation que représente ce travail est condensée en deux séries parallèles : des fiches sur lesquelles sont notés pour chaque espèce, les renseignements de date, de lieu, de biologie et de bibliographie utile que l'auteur avait pu réunir et contrôler, et des cartes de France par départements où il pointait les localisations.

Ce qui précède ne donnerait qu'une idée trop incomplète de la production du R. P. J. de Joannis, si l'on ne rappelait qu'il est peu de domaines de la lépidoptérologie qu'il n'ait au moins effleurés, et toujours de façon magistrale. Bien que la liste de ses travaux soit longue, jamais il ne se pressa de publier, la moindre note n'étant donnée à l'impression qu'après une mise au point minutieuse. Toutes ses publications portent la marque de ce souci constant de précision et de clarté. Qu'il n'ait tiré aucun travail de synthèse de ses vastes connaissances, ce n'est certes point que cela fût au-dessus de ses capacités, mais trop d'occupations absorbaient son temps, puis surtout il ne voulait pas dévier de la voie qu'il s'était tracée et qui menait, somme toute, à des résultats plus immédiats. On doit néanmoins le regretter, car sa conversation, pleine de substance, montrait bien l'ampleur et la solidité de son érudition. Quel qu'en fût le sujet on retirait toujours quelque enseignement de ses entretiens, et nul ne savait mieux que lui disséquer les questions compliquées, étudier chaque problème sous toutes ses faces, introduire des aperçus ingénieux, montrer des rap-

ports ignorés, et sous une forme didactique souvent imagée, éclaircir et condenser ce qui n'était jusqu'alors qu'obscurité et confusion. Quoi qu'il n'en reste pas de traces durables, tout ce qu'il apprit aux autres de cette manière doit aussi compter à l'actif de son œuvre entomologique, de même que les innombrables déterminations dont tant de collègues lui sont redevables.

D'un esprit fin et pénétrant, il étudiait les gens avec la même exactitude que les choses, son jugement était rarement à réviser, et c'est à bon escient qu il accordait sa sympathie, avec des nuances, car il n'était pas « l'ami de tout le monde ». Hautement estimé des étrangers, qui le considéraient à juste titre comme le lépidoptériste français le plus éminent, il entretint des relations suivies avec la plupart des maîtres de notre époque, spécialement Sir George F. Hampson et M. Edward B. Meyrick. Tous les ans il allait en Angleterre, à Cantorbéry d'abord, puis à Londres où il consacrait environ deux semaines à déterminer au British Museum les « inconnus » sélectionnés avant son départ. Les jours qu'il passait au milieu des incomparables collections de nos voisins étaient pour lui les meilleurs de l'année. « Ce sont mes vacances », écrivait-il, et il les attendait impatiemment ; aussi est-ce avec un profond regret qu'il dut renoncer à son cher voyage lorsque sa santé lui interdit les longs déplacements. C'est de ce moment qu'il eut le sentiment que le temps lui était désormais mesuré. Une première épreuve l'avait frappé, quelques années avant la guerre, quand sa vue — qu'il ménageait peu — devint si mauvaise qu'on dut l'opérer de la cataracte à l'œil droit, le gauche restant immature. Comme il s'occupait surtout de Microlépidoptères, une telle disgrâce n'était pas faite pour l'aider ; beaucoup eussent renoncé, mais lui entreprit tout de suite de s'adapter, d'utiliser au mieux l'amélioration relative résultant de l'opération et il ne tarda pas à recouvrer une activité presque aussi grande qu'auparavant. La résolution des cas difficiles ne lui étant cependant plus guère possible, il me demanda de l'aider plus souvent.

En Entomologie deux centres eurent son affection : la Société entomologique de France, et le Muséum National d'Histoire naturelle, entre lesquels il partagea ses livres et

sa collection. Membre de la première depuis 1892, il la présida deux fois avant d'être appelé à l'honorariat (1917). Son influence y était grande, moins cependant qu'il eût fallu, car il la souhaitait unie, occupée seulement de son objet, débarrassée des causes qui l'affaiblissent. Siégeant souvent au Conseil, assidu aux séances, respecté de tous, il prenait part aux discussions avec sa modération coutumière. C'est dans les Annales et le Bulletin qu'il publia la presque totalité de ses travaux originaux.

Quand, en 1907, je fus chargé par M. le Professeur E. L. Bouvier du service des Lépidoptères au Muséum, j'y retrouvai le R. P. J. de Joannis qui en était un des habitués les plus fidèles. Il ne se passait guère de semaine sans qu'il vînt y travailler, et c'est au Muséum qu'il consacra sa dernière sortie hors de la maison de retraite où s'achevait sa vie. C'était vers la fin de juin 1932. M. Berthet l'avait amené en voiture, nous causâmes quelques instants, puis il eut plaisir à examiner comment j'avais installé au Laboratoire ses Hétérocères qu'il nous avait donnés au mois d'octobre précédent (1). Lors d'une visite que je lui rendais onze jours avant sa mort, il m'assura qu'il se sentait un peu mieux, éprouvant une moins grande gêne pour se baisser et se relever, et il ajouta : « Heureusement, car si je ne pouvais plus prendre mes boîtes, je ne vaudrais plus rien ». Sans illusion sur le mal qui l'étouffait lentement, il traduisait ainsi ce qu'il considérait comme un devoir : travailler jusqu'au bout. Le 27 octobre il succombait et le 29 nous étions quelques-uns à l'accompagner à sa tombe dans le petit cimetière de Vaugirard.

Sa disparition cause à la lépidoptérologie française une perte irréparable ; la place qu'il y tenait fut unique et, bien que dissemblable, ne peut être comparée qu'à celle de Guenée, le meilleur de nos anciens maîtres. Il avait de celui-ci les qualités essentielles : culture très étendue, finesse d'esprit, souci de la documentation exacte, clarté d'exposition, ordre et méthode, mais plus sagace et plus décidé, il savait mieux fouiller les questions qu'il étudiait. Il n'en avait pas la froideur : sous ses dehors habituellement réservés perçait

(1) Les Rhopalocères étaient entrés au Muséum en 1919.

souvent un fonds naturellement gai. Respectueux de la liberté d'autrui, il tenait à la sienne, comme à ses idées qu'il défendait vigoureusement, sans intransigeance, mais ne cédant que jusqu'aux limites qui lui semblaient raisonnables. Toujours il s'attacha à ne laisser aucun nuage durable troubler les relations qu'il désirait conserver. Un autre trait de ce beau caractère était sa loyauté absolue ; pendant les trente-trois ans où j'eus l'honneur d'être son disciple respectueux, jamais je ne l'ai vu revenir sur la parole donnée.

A ceux qui ne l'auront pas connu, cette trop brève notice n'apportera qu'un bien pâle reflet du maître trop tôt disparu. Elle aura rempli son but si elle perpétue au sein de notre Société le souvenir d'un homme qui l'honorait grandement. F. Le Cerf.

(Extrait des *Annales de la Société entomologique de France*, vol. CIII, 1934).

Voici le *curriculum vitae* du Père. Né à la Meignanne (Maine et Loire) le 6 juin 1854, il commence et finit ses études au collège de Vannes, les poursuit au collège de Poitiers, brillamment. Il entre au noviciat d'Angers le 21 octobre 1871 sous le R. P. Mourier, émet ses premiers vœux à Laval le 25 octobre 1873. Après sa philosophie, il est envoyé à la rue des Postes *stud. math.* Il y restera 5 ans et obtiendra les deux licences ès-sciences physiques et ès-sciences mathématiques. Il enseignera 3 ans les sciences aux Postes (1879), à la Marine (Jersey) (1882), à Vaugirard (1890). De 1883 à 1887 il fait sa théologie à Jersey, puis son 3e an à Slough, et en octobre 1888 est envoyé à Paris qu'il ne quittera plus. De 1891 à 1908 il est *scriptor* aux « Études ». Il y donne de nombreux articles de vulgarisation scientifique très goûtés pour leur profondeur et leur limpidité. En octobre 1898 il retourne aux groupes de l'ancienne résidence de la rue de Sèvres, surtout rue Coëtlogon, et se consacre désormais esclusivement à l'étude des papillons. En 1931 il est envoyé à l'infirmerie de la rue de Dantzig où il meurt le 27 octobre 1932.

« Le P. de Joannis est la conscience même », disait le P. Alain de Becdelièvre qui le connut de longues années. Cet éloge vaut du religieux aussi bien que du savant. Les préoccupations scientifiques n'excluaient pas chez lui le souci de l'apostolat. Ce fut consciemment A. M. D. G. qu'il voulut conquérir la place éminente qu'il occupa dans la science entomologique. On peut voir comment il fut l'instrument des miséricordes divines auprès d'un de ses collègues, M. Maurice Maindron, dans l'article nécrologique qu'il lui consacra dans les « Études », tome 130, pp. 770-784. (N. D. L. R.)

MÉLANGES

Le Procès Ambroise Guis

Les pages suivantes ont pour but unique de permettre au futur historien de la Compagnie de Jésus en France au XVIIIe siècle d'en finir avec la légende des Jésuites assassins et détrousseurs d'Ambroise Guis à Brest en août 1701, en fournissant, une fois de plus, la preuve que la prétendue victime était bel et bien morte et enterrée depuis trente-six ans à Alicante et en montrant le peu de créance que mérite l'auteur de l'*Histoire d'Ambroise Guys.*

I. Bibliographie

Nous avons sous les yeux — ce sont les pièces essentielles— les livres suivants :

1° L'ACCUSATION : Réquisitoire du Procureur Général du Parlement de Bretagne fait en Tournelle le 7 mars 1718.

Mémoire où l'on dévoile les fourberies des Révérends PP. Jésuites, dans l'affaire d'Ambroise Guis, mort à Bretz chez les dits Pères. Avec le Recueil de toutes les pièces concernant cette affaire. IV-34 pp. gr. in-4°, 1733.

NICOLAS JOUIN (1684-1757) en a tiré son *Histoire d'Ambroise Guys*, composée vers 1744, publiée à Paris en 1748 (1). Envoyée en Hollande, elle y fut réimprimée et, jointe au récit d'autres procès intentés aux Jésuites, forma le volume : *Procès contre les Jésuites* pour servir de suite aux *Causes Célèbres* (de M. GAYOT DE PITAVAL), XIV-212 pp., Brest, (Amsterdam, dit Lelong), 1750. Le titre mi-parti rouge, mi-parti noir, prouve l'origine hollandaise, attestée par ailleurs. L'édition est annoncée, louée, citée longuement par les « Nou-

(1) Les Jésuites et leurs premiers adversaires écrivent Guis ; Nicolas Jouin écrit Guys. Il s'agit, sans conteste possible, du même personnage né et baptisé à Apt le 13 novembre 1613.

velles Ecclésiastiques » 12 juin 1751, p. 94. La même année, nouvelle édition revue et corrigée à Brest (?) XIV-254 pp. Autre édition avec Avertissement en 1759, à Brest (en réalité à Paris) XVI-208 pp. Enfin, nouvelle édition augmentée, à Douai (Amsterdam, dit Lelong), 1761, avec une préface différente et donnant des indications bibliographiques, XXVI-356 pp. Tous ces volumes sont in-12

2° La défense : *Mémoire des Pères de la Compagnie de Jésus, Directeurs du Séminaire Royal de la Marine et des Aumôniers dudit Séminaire établi à Brest* [par le P. Antoine du Cerceau], gr. in-4° de 24 pp., 1723 (sans les certificats)

Seconde édition in-18 de 76 pp. avec titre *Mémoire des Pères Jésuites* et Avertissement, [en 1736], avec les certificats) (1).

En 1759, réédition identique à laquelle sont ajoutées la date de 1759 et 4 pages reproduisant l'arrêt du 30 mars 1759.

Jean Buvat. *Journal de la Régence* 1713-1723. édité par Émile Camperdon. 2 vol. in-8°, Plon. 1865. tome I, p. 178.

Journal de Barbier (1718-1753) avocat au Parlement de Paris, édition Charpentier 1857. 8 vol. in-12, t. VII. p. 143-148 et p. 355.

Mannory, *Plaidoyers et mémoires*, t. XIII, pp. 154-160.

Encyclopédie Hoefer, Paris, Didot. 1858, s. v. Jouin.

Sommervogel. *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.* Première partie : Bibliographie, t. II, col. 976, 35, s. v. du Cerceau — Seconde partie. Histoire, t. XI, col. 792-794, nos 24 à 29, s. v. Brest.

Vivien. *Un grand procès criminel. Les Jésuites et l'héritage Guys. La Revanche de la Jourdane.* Paris, Rasmussen, 1931. — Histoire romancée qui n'est pas impartiale.

---

(1) Le P. J. M. Aubert fut chargé par les Jésuites de Brest du soin de défendre leur innocence devant le Parlement de Rennes. Le Père demanda l'aide du P. du Cerceau pour rédiger les deux « factums » qui réunis forment le *Mémoire...* de 1723. Le Mercure de France, dans l'*Éloge du R. P. du Cerceau S. J.*, (septembre 1730, p. 1964), est formel sur ce point : « Son esprit étoit de ces esprits faciles qui prennent aisément toutes les formes. Sa Compagnie s'étoit servie de sa plume contre l'étonnante calomnie de Brest, si temerairement entreprise, si pleinement découverte et si solemnellement jugée. Les Factums sont de lui ». Nous citerons, cependant, le *Mémoire* sous le nom du P. Aubert qui en fut l'inspirateur et qui y est mis en scène.

II. Histoire du procès.

Au milieu de l'année 1716 arrivent à Brest deux Provençaux, Esprit Bérengier et Honoré Guérin, demandant ce qu'étaient devenus la personne et les biens d'un nommé Ambroise Guis, débarqué des Iles en ce port quinze ans auparavant avec des richesses considérables.

Bérengier avait épousé la petite-fille d'Ambroise Guis nommée Thérèse Jourdan, et réclamait la succession au nom de sa femme. Guérin venait l'aider dans ses démarches ; il était prêtre, originaire du diocèse de Glandève (comté de Nice) ; ayant eu des démêlés avec son évêque, il avait changé de diocèse et obtenu un bénéfice à Marseille, « une chapelle appelée la Pomme, qui l'obligeait à la résidence et à certaines fonctions personnelles ». Sa mauvaise conduite souleva contre lui les habitants ; finalement il fut interdit par l'évêque de Marseille, sentence confirmée en appel par l'officialité d'Arles le 23 novembre 1715.

Ce fut lui qui, avec le Sieur de Nérac, commissaire de la Marine, monta toute l'affaire. Il persuada à Thérèse Jourdan d'accuser les Jésuites de Brest d'avoir fait disparaître la personne et les biens de son grand'père. Il savait parfaitement, comme elle d'ailleurs, que depuis longtemps A. G. était mort ruiné en Espagne. Il se fit donner procuration pour réclamer l'héritage prétendu et partit pour la Bretagne, remorquant Esprit Bérengier.

Comment Honoré Guérin put-il concevoir pareille machination ? Il s'était rendu compte que l'état de l'opinion publique lui permettait alors de tout oser. On sait l'impopularité des Jésuites à la fin du règne de Louis XIV. « Nous portons la haine de tout », disait le P. Lallemant en 1711. Le 8 septembre 1713 la bulle Unigenitus condamnait 101 propositions extraites des *Réflexions morales sur le N. T.* de l'oratorien Quesnel et Louis XIV usa ses dernières forces à soutenir la bulle. Parlementaires gallicans et Jansénistes se liguèrent contre elle. Plus que jamais, les Jansénistes croient que les Jésuites ont inspiré Rome et que sans eux personne ne parlerait d'hérésie. Depuis plus de 50 ans que dure la polémique, chacun des deux partis croit ses adversaires capables de tout. Les Jésuites admettent la réalité du projet de Bourg-Fontaine ; les Jansénistes sont persuadés que par nécessité de nature les « Molinistes » sont voleurs, assassins, sacrilèges. L'abbé de Pontchâteau et le grand Arnauld ne l'ont-ils pas copieusement démontré dans les huit volumes de la *Morale pratique des Jésuites* (1669-1695) ? « Les Jésuites, disait Fénelon, n'ont que le roi pour

défenseur. » Or Louis XIV meurt le 1er septembre 1715. Immédiatement Guérin se met en campagne (1).

Qu'est-ce qui a donné à Honoré Guérin l'idée d'attribuer aux Jésuites de Brest plutôt qu'à d'autres la disparition de la personne et des biens d'A. G. ? C'est que dans cette ville il pouvait compter sur l'appui d'un parti violemment hostile aux Jésuites. Ce parti avait réussi depuis 1701 à monter l'opinion publique contre les Pères du Séminaire royal de la Marine, à propos de la nouvelle église Saint-Louis que Louis XIV voulait commune à la paroisse et au Séminaire.

Un exemple donnera idée des calomnies répandues alors. Le 2 juin 1703, en exécution de l'arrêt du roi et du mandement épiscopal, les Jésuites doivent célébrer pour la première fois la messe dans l'église Saint-Louis récemment ouverte au culte. Pour assurer l'ordre, le gouverneur de la ville et du château de Brest, M. de la Reinterie, envoie un détachement de soldats. Les voyant entrer dans l'église, le recteur de la paroisse, âgé de 75 ans, se précipite à leur rencontre, soufflette l'un d'eux et lui jette son étole autour du cou. En voulant dégager son camarade, un soldat fait partir involontairement son fusil ; la balle, tirée en l'air, se perd sans blesser personne. Les opposants iront répétant et imprimeront en des pamphlets distribués par toute la France que le prêtre a été mis en joue pendant qu'il officiait à l'autel et qu'on a tiré sur lui (2).

Honoré Guérin pouvait aussi compter à Rennes sur l'appui du Procureur général près le Parlement de Bretagne, Charles Huchet de la Bédoyère, « bon janséniste de son métier, ainsi que madame sa femme. » (3) L'hôtel des la Bédoyère à Paris s'ouvrit tout grand aux « convulsions et aux secours dits meurtriers » quand le cimetière Saint-Mé-

---

(1) « La Compagnie de Jésus apparaît (alors) comme le point de mire des historiettes les plus extravagantes et des jalousies les plus furieuses » (Dom H. Leclercq, *Histoire de la Régence*, t. II, p. 218. Paris, Champion, 1921).

(2) Cf. Carayon, *Documents inédits concernant la Compagnie de Jésus, t. VI*, 1864. *Établissement de la Compagnie de Jésus à Brest par Louis XIV*, p. 61 et 216. Remarquons qu'en 1703 personne à Brest n'accuse les Jésuites d'avoir supprimé Guis et volé ses biens. Et pourtant la Bédoyère dira en 1718 que la ville avait été surprise d'horreur et d'indignation en apprenant (en 1701) ce forfait.

(3) Barbier, *Journal*, t. IV, p. 54. — Cf. Saulnier, *Le Parlement de Bretagne* 1554-1790 p. 516. Rennes, 1909.

dard eut été fermé ; un jeune de la Bédoyère en 1732 mérite d'être qualifié de convulsionnaire émérite » (1). La légèreté avec laquelle le Procureur Général accueille dans son réquisitoire des griefs dont il était bien incapable de fournir la moindre preuve, suffirait à le disqualifier professionnellement (2). Donnons un exemple : Guis est arrivé malade chez l'aubergiste Guimart.

« Il voulait faire un testament. Il prie les Jésuites de lui faire venir un notaire et quatre ou cinq des principaux habitants de la ville de Brest pour servir de témoins. Mais ces Pères, craignant de rendre la chose si publique, firent seulement déguiser en notaire leur jardinier et quatre ou cinq Jésuites en bourgeois. Ainsi Ambroise Guis, croyant faire un testament authentique, n'en fit point. »

Cette invention ne fait pas d'ailleurs grand honneur à l'imagination du Procureur Général. Il n'a fait qu'adapter une historiette du folklore antijésuite qui courait dans les milieux parlementaires. Dix ans auparavant elle avait inspiré, dit la tradition (3), au poète Regnard sa comédie *Le légataire universel*. Jouée le 9 janvier 1708, imprimée l'année même à Paris, la pièce connaissait un vrai succès. L'historiette aurait été mise en circulation par les Montaigu, pour se venger de n'avoir pu faire casser le testament de leur cousin Gauthiot d'Ancier qui en 1629 légua sa fortune aux Jésuites de Besançon pour construire l'église de leur collège. Le dernier procès avait été jugé en 1682 seulement. Regnard avait pu entendre raconter l'anecdote lors de son voyage à Bruxelles en 1681. (4).

---

(1) A. Gazier, *Histoire du Mouvement Janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours*. I, p. 280, II, p. 7, note 2.

(2) Barbier le juge sévèrement (Journal, VII, 147).

(3) La Harpe, *Cours de Littérature*, édition Didot 1857, I, p. 656 : « La scène (du testament de Crispin) rappelait une aventure semblable qui venait de se passer. »

(4) La légende ne prit corps définitivement qu'en 1778, dans une note mise par Fenouillot de Falbaire en appendice à sa tragédie *Les Jemmabos ou les Moines Japonais*, satire des Jésuites écrite après leur proscription et imprimée en 1787. On trouve cette note reproduite dans l'édition du *Légataire universel* parue en la *Nouvelle Bibliothèque des classiques français* in-24 de Lecointe, Paris, 1830, t. IV, pp. 2-7. M. S. Droz, dans ses Recherches historiques sur la ville de Besançon, *Histoire du collège de Besançon*, I, *les Jésuites*, pp. 131-174, a pris la peine de confronter le récit de Falbaire avec les pièces authentiques : tous les détails sont faux. cf. abbé Besson,

Huchet de la Bédoyère a dû certainement voir jouer ou, tout au moins, lire la pièce de Regnard ; quant à Honoré Guérin, absent du bénéfice qui l'astreignait à la résidence dix mois en 1712, sept mois en 1713, plus de huit en 1714, on ne peut dire que les loisirs lui aient manqué pour cette lecture.

Reprenons la suite des faits. Bérengier présenta aux juges de Brest le 11 août 1716 sa demande d'enquête ; des informations furent faites le 14 et le 19 du même mois ; elles tournèrent à la confusion du plaignant : personne n'avait entendu parler de cet A. G. Sur ce, Bérengier et Guérin se transportèrent à Paris pour y solliciter de l'appui. Mais avant de partir, ils s'étaient mis d'accord avec les ennemis des Jésuites et décidé d'imputer aux Pères la mort d'A. G. Dès le mois d'octobre 1716 on écrivait de Brest à Paris que les Jésuites avaient volé à un particulier revenant des Indes (occidentales) et tombé malade, environ quinze cent mille livres de pierreries et autres effets. L'avocat Lottier en avait fait un factum .. Cet avocat était le Brestois Lauthier qui en août 1703 s'était, avec son fils, distingué par son acharnement contre les Pères du Séminaire (1). Guérin revint à Rennes s'aboucher avec le Procureur général Huchet de la Bédoyère. Celui-ci, bien qu'il l'eût pris en flagrant délit de contradictions et dût connaître ses antécédents, lui donna son appui, accueillit la plainte de Bérengier et le 7 mars 1718, au lieu de faire juger l'affaire en première instance à Brest, la porta directement à Rennes devant le parlement de Bretagne. Celui-ci fit droit aux conclusions du réquisitoire et ordonna qu'on enquêtât à Brest. Cette décision fut accueillie avec des cris de triomphe par tous les jansénistes de France et, grâce aux journaux de Hollande, par tous les ennemis que la Compagnie avait en Europe. Les Jésuites, usant de leur droit de *Committimus*, portèrent l'affaire devant le conseil du Roi.

Celui-ci, se défiant de l'impartialité du Procureur Général, chargea deux magistrats du présidial de Quimper de faire

---

Le testament de M. d'Ancier, « *Annales Franc-Comtoises* », 1868 (?) pp. 81-96 ; Terrier de Loray, *Le Légataire de Regnard et les Jésuites*, « Revue des Questions historiques », VII, 1869, pp. 614-618, cf. R. P. H. Fouqueray, S. J., Histoire de la Compagnie de Jésus en France, t. V, p. 213-217.

(1) Jean Buvat. *Journal de la Régence*, I, p. 178. Carayon, *loc. cit.* p. 58. Aubert, *Mémoire*, p. 33,

une nouvelle enquête et ordonna au Parlement de Rennes de juger d'après cette enquête. Après force moyens dilatoires, mis en œuvre de part et d'autre, le Parlement de Bretagne, par arrêt du 30 décembre 1723, « renvoya hors d'accusation » les Jésuites de Brest.

Comment le P. Aubert dans sa réponse prouva-t-il l'innocence des Pères de Brest? En montrant les variations, contradictions et mensonges de Guérin, et surtout en prouvant qu'A. G. était mort à Alicante en 1665 trente-six ans avant sa prétendue arrivée à Brest. Le P. Aubert produisit une copie authentique de l'acte d'enterrement d'A. G. dont le nom se lisait à la page 258 de la liste des sépultures faites gratuitement par le clergé de l'église Sainte-Marie d'Alicante.

Comme le Mémoire du P. Aubert ne se trouve que d'occasion et rarement, nous croyons devoir reproduire les pages où il donne et commente l'*extrait mortuaire* d'Alicante (pp. 18-19 en l'édition de 1723, pp. 47-50 des éditions suivantes).

« Cette pièce importante et décisive se trouve revêtue de tout ce qui est nécessaire pour la plus grande authenticité. L'Extrait est rapporté par Joseph Pavia, l'un des Archivistes de l'Église paroissiale de Sainte Marie d'Alicant. Il y certifie qu'ayant examiné le Registre de la dite Église Paroissiale de l'année 1665, qui est ainsi que les autres registres dans les Archives de la dite Église, on trouve dans la liste des sépultures faites pour l'amour de Dieu, page 258, un article dont la teneur est telle :

« *Ambroise Guis, François de nation. Le vendredy* 6 *Novembre* 1665, *on enterra le susdit dans cette Eglise, pour l'amour de Dieu et tout le Clergé y assista en exécution de l'Ordonnance et décret du Grand-Vicaire Forain de cette ville d'Alicant et de son territoire* ».

Cet Extrait mortuaire est signé du susdit Docteur et Archiviste Joseph Pavia, et daté du 6 Juillet 1719 à Alicant, et scellé du Sceau de l'Église Paroissiale de Sainte Marie. Il est attesté comme bon et véritable par Paschal Bueno, Notaire ordinaire et Ecclésiastique et Écrivain Substitut de la Vicairie Foraine de la Ville d'Alicant et de sa Banlieue et Jurisdiction, en même date que le certificat. Paschal Bueno assure deux choses dans son attestation ; l'une que le précédent mortuaire a été bien et fidèlement copié d'après le Registre des morts de l'Église de Sainte Marie d'Alicant ; l'autre que la signature, où se lit le nom du Docteur Joseph Pavia, Archiviste de Sainte Marie, est écrite et signée de sa

propre main, qu'il est véritablement Archiviste, et que le sceau dont il a scellé ledit Extrait est Sceau propre et ordinaire de la dite Église.

L'attestation de Paschal Bueno est certifiée bonne, non seulement par trois Notaires Apostoliques d'Alicant, dans un Acte particulier, avec même date du lieu, jour et an que les deux précédentes, mais encore par le Député de la Nation française à Alicant, et autres Marchands Français négociants à Alicant, qui attestent tous ensemble, par un Acte daté du 8 Juillet 1719 et signé d'eux, que le Sieur Paschal Bueno qui a donné l'attestation ci-devant est Notaire Apostolique, de même que les trois autres qui ont légalisé son attestation, aux écritures et signatures desquels pleine et entière foi est ajoutée, tant en jugement que dehors.

Cette pièce qu'on produisit en 1721 à M. le Chancelier et qui le convainquit d'abord (1) que cette affaire était une fable, déconcerta dès lors les héritiers d'Ambroise Guis et leurs partisans. On sait qu'il n'en fallut pas davantage pour détromper bien des gens, qui en avaient été la dupe jusqu'alors ».

***

La calomnie ne fut pas écrasée pour autant. Ses partisans essayèrent de la relancer dix ans après. En 1733 ils composèrent un nouveau Mémoire qui s'efforce de répondre aux objections et aux raisonnements du P. Aubert ; les documents essentiels dont le P. Aubert avait signalé la non-existence sont maintenant trouvés. Bien plus ils fabriquèrent un testament du P. Chauvel où l'ancien procureur de Brest reconnaissait son crime et dressait l'inventaire des richesses volées à Guis ; par les soins du dernier maréchal d'Estrées (2), ils firent mettre ce désaveu sous les yeux du Chancelier.

D'après Nicolas Jouin (3), au vu de cette pièce, le roi aurait même rendu *proprio motu* en son conseil le 11 février 1736, un arrêt condamnant les Jésuites à payer huit millions aux

(1) « D'abord » a ici son sens primitif : immédiatement.

(2) Victor-Marie, dernier du nom. Né en 1660, meurt à Paris le 28 décembre 1737. Son père, Jean d'Estrées (1624-1707) s'était montré favorable aux Jésuites dans l'affaire du Séminaire de Brest. Pendant les expéditions de Cayenne (1675) et de Tabago (1677) il avait eu comme aumônier à son bord le P. Pierre Champion et l'estimait fort.

(3) *loc. cit.*, p. 60. Jouin est un spécialiste du pamphlet antijésuite, en prose et en vers, en français ou en patois de l'Ile-de-France.

héritiers de Guis. De cet arrêt les Jansénistes menèrent grand bruit pendant quelques jours. Les Jésuites purent démontrer la fausseté du testament. La mèche janséniste fit long feu, la mine n'éclata pas. En même temps « ils firent courir par les rues » des exemplaires du Mémoire du P. Aubert et de l'Arrêt rendu par le Parlement de Bretagne le 30 décembre 1723 en leur faveur.« J'en achetai un moi-même alors, dit Nicolas Jouin, sur le Pont St-Michel sur la brune, que le, colporteur ne me livra qu'après m'avoir attiré dans une allée et que j'ai gardé ». Il l'a gardé, mais il n'avait pris la peine de lire que le titre ajouté habilement en tête : « Arrêt rendu au sujet d'un vol de plusieurs millions attribué aux Pères Jésuites de Brest. » Il mit son emplette soigneusement de côté et en 1748, douze ans après, l'envoya de confiance à son imprimeur avec le manuscrit de l'*Histoire d'Ambroise Guys*. Jouin n'a pas dû non plus corriger lui-même les épreuves de son livre. Aussi le lecteur qui, arrivé à la page 69, s'attend logiquement à trouver le faux arrêt de 1736, a la surprise de voir une seconde fois le Parlement de Bretagne innocenter les Jésuites. A son tour l'imprimeur de Hollande ne s'est aperçu de la méprise qu'en toute dernière heure et ne put qu'introduire entre la fin de la préface et la liste des errata les deux lignes suivantes en caractères minuscules : « L'arrêt qui est à la page 69. est inutile, ayant été rapporté à la page 47. On prie le Lecteur de le passer ».

L'erreur se retrouve encore dans l'édition corrigée de Brest (1750) ; et dans certains exemplaires de 1748 remis en circulation avec la préface de 1759 ; elle disparaît des éditions de 1759 et 1761.

Les Jansénistes gardèrent précieusement le faux arrêt dans leurs cartons, prêts à l'en tirer lorsque l'occasion semblerait propice. L'heure parut avoir sonné en 1759 lorsque Pombal persécuta les Jésuites du Portugal, et le 3 mars les cessionnaires des héritiers Guis firent signifier aux Jésuites de la Maison Professe à Paris sommation de payer huit millions de livres. Louis XV intervint et par un arrêt rendu en son conseil le 30 du même mois, proclama la fausseté de l'arrêt frauduleusement invoqué et prescrivit de poursuivre les auteurs et complices de la supercherie. L'auteur fut découvert, mis en prison ; condamné aux galères perpétuelles, il se suicida ; son cadavre fut, suivant l'usage, traîné sur un claie et pendu par les pieds (1).

(1) Voir *Journal de* Barbier, t. VII p. 355 (avril 1761). Barbier

Cela n'empêchera le Parlement, lorsqu'il supprima la Compagnie de Jésus en 1762, d'autoriser les héritiers Guis, tout comme les créanciers du P. Lavalette, à prélever les huit millions sur la liquidation des biens des Jésuites.

La Compagnie de Jésus est rappelée à la vie par Pie VII en 1814 ; la calomnie ne tardera pas à être reprise contre elle, il fallait s'y attendre. Le meurtre de Guis figure parmi les crimes des Jésuites énumérés dans la préface de l'édition des *Monita Secreta* de Charles Sauvestre (Dentu, Paris, 1861 ; 10e éd. en 1872), réimprimée constamment par la Franc-Maçonnerie chaque fois qu'elle médite une nouvelle persécution (1).

Lors de la campagne anticléricale préparatoire aux « Décrets » de 1880, les journaux de Brest s'apitoyèrent à nouveau sur le pauvre Guis occis et détroussé jadis dans leurs murs. De nouveau les Jésuites firent venir d'Alicante copie notariée de l' « Extrait mortuaire » et le publièrent dans le journal catholique l'*Océan*. Après usage, ils envoyèrent la pièce aux archives provinciales, où l'archiviste l'égara.

En 1928 la presse anticléricale de Vienne (Autriche) relança la calomnie. En France, trois ans après, un certain Vivien par son « histoire romancée » *La Revanche de la Jourdane* (Paris, Rasmussen, 1931) lui a donné une nouvelle vie, et nous avons la preuve qu'en Allemagne la calomnie circulait encore en 1934.

C'est ce qui nous a décidé à essayer une fois de plus d'obtenir la preuve qu'Ambroise Guis avait été réellement enterré à l'église Sainte-Marie d'Alicante le 6 novembre 1665. Par l'intermédiaire d'amis obligeants, nous nous sommes adressé au clergé de la paroisse Sainte-Marie qui voulut bien procéder à de nouvelles et longues recherches dans ses archives. Il nous autorisa à faire dresser copie authentique par notaire et prendre une photographie de l' « extrait mortuaire » enfin retrouvé (automne 1934).

Nous donnerons ici l'une et l'autre pièce ; elles apportent du nouveau.

---

ajoute : « La signification de ce prétendu arrêt du Conseil est une démarche bien imprudente de la part du parti janséniste. Pour vouloir trop faire contre les Jésuites, ils se font bien du tort, et comme ceci regarde l'autorité royale, le ministère n'a pas pu s'empêcher de rendre à cet égard justice aux Jésuites ». (*Ibid.* p. 146).

(1) Sur la réédition de Sauvestre en 1893 voir E. Abt, *Les loges maçoniques et les « Monita Secreta » des Jésuites*, « Études » t. 62, pp., 106-116.

Voici d'abord la copie notariée de l'inscription d'A. G. à la page 258 du registre paroissial pour l'année 1665. Nous nous attendions à recevoir simplement quelques lignes du texte catalan dont le P. Aubert avait donné en 1723 la traduction authentique. Notre surprise fut grande en voyant arriver huit grandes feuilles de papier timbré.

Nous les transcrivons ci-après et en donnerons ensuite la traduction.

Testimonio por exhibicion de varios particulares referentes a la defuncion de D. Ambrosio Guis

expedida con fecha 18 *de Sepbre de* 1934 *por D. Miguel Guillen Ballestero, Notario de Alicante.*

Don Miguel Guillen Ballesteros, Abogado, Notario del Ilustre Colegio de Valencia con residencia en esta capital.

Doy fé : que por Don Manuel Lorenzo Penalva, Canonigo, Cura Economo de la Iglesia Parroquial de Santa Maria de la ciudad de Alicante, Diocesis de Orihuela y como Archivero de dicha Parroquia, me exhibe, para testimoniar literalmente, los particulares que a continuacion se transcribe de un libro titulado « Racional » del año mil seiscientos sesenta y cinco, cosido, y encuadernado con cubierta de piel nigra, firmado en su primera pagina por Mº Frances Colomina ; y junto al folio doscientos cincuenta y ocho, precediendole, se halla cosida la copia de una provision que literalmente dice asi :

« Copia de Provición et Declaración

+ Nos Dn Juan Bautista Esteve, Pbro Canonigo Penitenciario de la Iglesia collegl insigne del Senor San Nicolas, Comisario de la Santa Cruzada y por el Ilmo y Revermo Senor Don Fray Salvador Joseph Rodriguez de Castelblanco por la gracia de Dios y de la Santa Sede Apostolica Obispo de la Ciudad y Diocesis de Orihuela, del Consejo de sa Magd exla, Vicario foráneo de esta ciudad de Alicante, su partido, villa y valle del Idm, con acuerdo y parecer del Dr en ambos Drechos Onorato Gozalvez, nuestro infrascrito asesor, instando y requeriendo Pedro Segion Román negociante del comercio francés de esta ciudad,

Visto el antecedente examen fecho por el nuestro, e, infrascrito escriv. de Provicion nuestra y que esta fiel y legalmente por donde se reconoce clara y evidentemente el error y equivocacion que se tuvo en el dia que se hizo el entierro del difunto Ambrosio Guis francés en que se expresa que fué viernes a siete de noviembre del año mil seiscientos sesenta y cinco deviendo decir a seis, I constando asi y manifestando como se manifesta este dho error, mandamos que se corrija en el libro donde se encuentra dho mote, enmendando donde dice el dia siete poniendo el dia seis para lo cual se libre a los archiveros de dicha Iglesia en tanto de esta ntra provicion y se cosa en el

referido libro en el lugar que le corresponde para que conste fecho todo lo suso dicho, se libre una o mas copias de dicho mote authorizadas en forma provante a esta parte que la pide y tambien de esta instancia y provicion si la nesesitare, anteponiendo como interponemos para ello la autoridad y decreto Judicial que en derecho ha lugar. I asi lo provehemos, mandamos y firmamos en Alicante a cuatro de Julio mil setecientos y diez y neuve años Dn Juan Bta Esteve, vicario foraneo = Dr Onorato Gozalbez = Ante mi Pascual Bueno, Notario ordinario Escno subo de la Via fora.

Por que a la antecedente copia de provición y declaración que pongo ante mi Pascual Bueno notario Esno Substituto de la Vicaria foranea de este ciudad de Alicante y su partido y saquen en virtud y fuerza de lo en ella expressado de su original registro y de la instancia echa por mi presencia por Pedro Segion Román negociante del comercio francès de esta misma ciudad, un cualquier parte asi en judicio y como fuera de el, plena fé y credito le sea dado y habia leido yo dho Pascual Bueno lo firmo y sig =

Signado ante mi Pascual Bueno Nto ordin. y Eno subo de la Vicaria fora. Rubrica. »

Al final de dicho folio doscientos cincuenta y ocho, aunque muy borroso y legendose con bastante difficultad, apparece lo siguiente :

Ambros Guis natural de Francia. Divendres a sis de Novembre mil sixcents sixanta sinch. Soterarem lo sobre dit en esta eglesia per amor de Deu anarem tots.

En cumpliment de la provicio y decret del Sr Vicari forani de esta ciutat de Alacant, y son destricte, fet y provehit en quatre dels corrant, y queda cosit en este llibre en el puesto y lloch que li correspon, con ha altre de els archivers que so de esta iga Parroquial de Sta Ma. Corregi y esmeni el dia set de Novembre del any mil siscent sexanta y sinch en sis del mateix mes y any, en que se encontra el mortuori de Ambros Guis, segons es de veure de huy de altre, per la mateixa provisio y Ittem de mortuori. En fé de la veritat ferme el present en Alacant a sis de Juhol mil setcents sincuanta nou. Dr Joseph Pavia — Archiver — rubricado.

Concuerdan fielmente los particulares preinsertos con el contenido del libro que se me ha exhibido y rubricado por mi devuelvo a Don Manuel Lorenzo Penalva y al que en caso necessario me remitto. Il para que conste expido el presente testimonio en un pliego de la classe sexta, serie A ciento ochenta y dos mil trescentos treinta y cuatro y este de la classe octava, serie A numero seis millones qui entos sexenta y ocho mil quinientos dieciocho, donde signo, firmo y rubrico en Alicante a dieciocho de Septiembre de mil ninecientos treinta y cuatro. Emmendados « Obispo = ciutat = destricte = vuere = Ittem = cento = Manuel » valen.

locus sigilli — parafe — Miguel Guillen.

***

Acte de notoriété concernant divers détails relatifs à la mort de D. Ambroise Guis, délivré à la date du 18 *septembre* 1934 *par M. Miguel Guillen Ballestero, Notaire d'Alicante* (1).

Je soussigné Don Miguel Guillen Ballesteros, Avocat, Notaire de l'illustre Collège de Valence, résidant en cette ville, fais foi que Don Manuel Lorenzo Penalva, Chanoine et Curé Économe de l'église paroissiale de Sainte-Marie de la ville d'Alicante, diocèse d'Orihuela, en qualité d'Archiviste de la dite paroisse, me présente pour en témoigner littéralement, les particularités transcrites ci-dessous d'un livre intitulé « Racional » (2) de l'an mille six cent soixante-cinq, cousu et relié avec couverture de cuir noir, signé à sa première page par Maître Frances Colomina ; et annexée en avant de la page deux cent cinquante-huit se trouve cousue la copie d'une ordonnance qui dit textuellement ainsi :

« Copie d'ordonnance et déclaration. Nous, Don Jean-Baptiste Esteve, Prêtre, Chanoine Pénitencier de l'insigne Église Collégiale de Saint-Nicolas, Commissaire de la Sainte Croisade et — par (l'autorité de) l'illustrissime et Révérendissime Seigneur Frère Don Salvator Joseph Rodriguez de Castelblanco, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège Apostolique évêque de la ville et diocèse d'Orihuela, membre du Conseil de sa Majesté Catholique, — Vicaire forain de cette ville d'Alicante, district, ville et vallée de même nom, sur le conseil et d'accord avec le Docteur *in utroque jure* Honoré Gozalvez, notre Assesseur soussigné, sur l'instance et requête de Pierre Segion Roman, négociant du marché français de cette ville. = Vu l'examen préalable fidèlement et légalement fait par notre sous-signé écrivain de notre ordonnance (3), par où l'on reconnaît d'une manière claire et évidente l'erreur et méprise commise quant au jour où se fit l'enterrement de feu Ambroise Guis, français, en disant que ce fut le vendredi sept novembre de l'an mille six cent soixante-cinq alors qu'on devrait dire le six.

L'erreur étant ainsi évidente et se manifestant comme elle se manifeste, nous ordonnons que correction soit faite dans le livre où se trouve cette erreur, en changeant là où l'on dit le jour sept, pour

---

(1) « Acte de notoriété » est l'équivalent français de « testimonio por exhibicion » littéralement : témoignage par présentation (de documents).

(2) « *Racional* » vient du bas-latin *rationale*, livre de compte. Ce mot ne se trouve pas dans du Cange mais il est supposé par le mot *rationalis*. Du Cange cite sous ce mot deux conciles d'Espagne (Tolède et Valence) ordonnant la tenue d'un livre de compte des messes dites rédigé par un des « *Rationum ecclesiasticarum praefectis quos Rationales vocamus* » (Synodus Toletana anni 1565).

(3) *Escrivano* signifie à la fois écrivain et greffier.

y mettre le jour six, et à cet effet qu'elle soit transmise aux Archivistes de la dite église en vertu de la présente ordonnance et qu'elle soit cousue dans le livre mentionné à la place qui convient, pour qu'il conste que tout le sus dit a été fait, que soit donné une ou plusieurs copies (du témoignage) de cette erreur authentiquées en forme probante à la partie demandante, et aussi copie de cette instance et ordonnance s'il était nécessaire, interposant comme nous le faisons à cet effet l'autorité et décret judiciaire qui a lieu en droit. Et ainsi nous ordonnons, mandons, et signons à Alicante le quatre juillet mille sept cent dix neuf = Don Jean Baptiste Esteve, Vicaire forain = Dr. Onorato Gozalbez = En ma présence, Pascual Bueno, Notaire ordinaire, greffier substitut de la Vicairie foraine.

Pour que l'on donne pleine foi et crédit, partout, au tribunal et en dehors du tribunal, à la précédente copie d'ordonnance et déclaration placée devant moi Pascual Bueno, Notaire, greffier substitut de la Vicairie foraine de cette ville d'Alicante et son district et pour que l'on tire, en vertu et force de ce qui est exprimé en elle de son registre original, et de l'instance faite en ma présence par Pierre Segion Roman, négociant du marché français de cette même ville,et l'ayant lue auparavant, moi, le dit Pascual Bueno, je signe = Signé. En ma présence, Pascual Bueno, Notaire ordinaire et greffier substitut de la Vicairie foraine. Parafe. »

A la fin de la dite page deux cent cinquante-huit, quoique très effacé et assez difficilement lisible, apparaît ce qui suit (1).

« *Ambroise Guis natif de France. Vendredi six novembre mil six cent soixante-cinq nous avons enterré le susdit dans cette église par amour de Dieu, tous y sommes allés* ».

En exécution de l'ordonnance et décret du Seigneur Vicaire forain de cette ville d'Alicante et de son district, fait et exécuté le quatre courant et qui reste cousu dans ce livre au lieu et place qui lui correspond, moi, comme un des Archivistes que je suis de cette église paroissiale de Sainte Marie, j'ai corrigé et émendé le sept Novembre de l'an mil six cent soixante-cinq en six du même mois et année, auquel jour se trouve l'acte de décès d'Ambroise Guis, comme on le voit de l'un et l'autre (jour), savoir par la même ordonnance et aussi par l'acte de décès.

En foi de la vérité, je signe le présent à Alicante le six juillet mil sept cent cinquante-neuf (2). *Dr Joseph Pavia, Archiviste.*

---

(1) Le passage en italiques est écrit en langue catalane dans l'original ; le reste est en espagnol.

(2) Le clerc de don Miguel Guillen, à son tour, commet une « erreur manifeste » en transcrivant en lettres la date écrite en chiffres. Il faut lire 1719 et non 1759. La date de 1719 découle de la citation de l'extrait mortuaire faite en 1723 par le P. Aubert ; le Mémoire de 1733, pas plus que l'*Histoire* de Jouin (1748), ne contestent l'exis-

Parafe.

Les détails ci-dessus insérés concordent fidèlement (1) avec le contenu du livre qui m'a été exhibé et que, parafé par moi, je restitue à Don Manuel Lorenzo Penalva et auquel je me réfère en cas de besoin. Et pour que cela conste, je délivre le présent témoignage couché par écrit sur un feuillet de la classe six, série A numéro 182.334. sur celui-ci de la classe huit, série A numéro 6.568.518 où je signe, souscris et parafe, à Alicante le dix-huit Septembre mil neuf cent trente quatre.

Sept mots corrigés valent.

(locus sigilli) parafe Miguel Guillen.

Commentaire de l'acte de notoriété. — Le mémoire du P. Aubert nous avait déjà révélé combien de précautions les autorités civiles et religieuses d'Alicante avaient pris pour concilier créance à leur témoignage : plus de six signatures légalisées. L'acte notarié de don Michel Guillen révèle une autre garantie et nous fait connaître trois nouveaux répondants de la mort d'A. G.

Que s'est-il donc passé ?

Par les dépositions juridiques de François Jourdan, petit-fils d'Ambroise Guis, et de Mathieu Chiausse, grand-oncle de François Jourdan, faites à Marseille le 30 avril 1718 (2), les

---

tence de don Jos. Pavia à cette date. Enfin 1719 est exigé formellement par le texte même de la rectification, puisque Pavia se réfère à l'ordonnance de don J. B. Esteve, « rendue, dit-il, le 4 *courant* », donc le même mois de la même année. Si don Esteve signe le 4 juillet 1719, Pavia signe le 6 juillet 1719.

(1) Le clerc de Maître Guillen a fait d'autres fautes. Il a lu soterar*em* au lieu de soterar*en* : nous enterrâmes au lieu de : on enterra. Le sens d'ailleurs est le même. De plus, on s'en est rendu compte, il a laissé tomber, défiguré ou transposé des mots dans le paragraphe qui suit les signatures de D. Esteve et D. Gozalbez ; il est impossible d'en faire le mot-à-mot.

L'ombre de Jouin a dû en tressaillir d'aise !

(2) Nous reproduisons ici la déposition de Mathieu Chiausse, la plus courte :

« *Que le nommé Parisse, boulanger de Marseille, qui est mort et qui demeuroit derrière la Paroisse de Saint Martin, lui avoit dit plusieurs fois, qu'étant à Alicant il étoit logé dans le cabaret du dit Guis, lorsqu'on y commit le meurtre qui causa sa ruine ; que tous ses effets ayant été séquestrés par la Justice, le dit Guis en mourut de chagrin et que le dit Parisse le vit ensévelir* ».

Jésuites savent qu'A. G. est parti pour Alicante en 1661, qu'il y tenait un petit cabaret, qu'un homme ayant été tué chez lui et la justice s'étant saisie de ses biens, il fut ruiné et en mourut de chagrin. Ils écrivent à Alicante où la Compagnie de Jésus possède depuis 1630 un collège relevant de la Province S. J. d'Aragon, pour recevoir la preuve authentique du décès. Les recherches durent être longues ; en tout cas l'extrait mortuaire ne fut délivré qu'au mois de juillet de l'année suivante et ne fut présenté au Chancelier qu'en 1721.

Pour s'expliquer ces délais il faut se souvenir que la guerre fut déclarée par la France à l'Espagne le 19 janvier 1718. Commencées en mai, les opérations militaires se poursuivirent jusqu'en novembre ; la paix fut signée le 17 février 1720. De plus, à Alicante la délivrance du certificat mortuaire fut plus compliquée qu'on ne s'y attendait. En effet quand les autorités religieuses d'Alicante eurent découvert le nom d'A. G. sur la liste des sépultures faites gratuitement par le clergé de Sainte-Marie en 1665, elles apportèrent le registre au notaire Pascal Bueno pour lui en faire dresser copie authentique. Celui-ci, habitué par son emploi à vérifier de près les documents, constata une contradiction dans la date de l'enterrement : vendredi 7 novembre. Cette année-là le 7 novembre était un samedi. Où gisait l'erreur, dans le jour de la semaine ou dans le quantième du mois ? L'enterrement avait-il eu lieu le vendredi 6 ou le samedi 7 ?

On sait combien les erreurs de ce genre sont fréquentes. En présence de dates comme : le Vendredi-Saint 12 avril 1718, quand le calendrier perpétuel vous avertit qu'en 1718 le Vendredi-Saint tombait le 15, il est facile de rectifier l'erreur : l'indication du Vendredi-Saint est ici prévalente. Dans le cas présent, il fallait nécessairement consulter d'autres documents pour découvrir la nature de l'erreur. Car nul ne soutiendra que le Vicaire forain et son assesseur aient consenti à se déranger et à interposer leur autorité pour faire corriger l'erreur commise par un faussaire insérant, après coup, dans le registre paroissial la mention frauduleuse d'un enterrement (et par conséquent d'un décès) qui n'avait pas eu lieu et à endosser ainsi la responsabilité de la supercherie.

Les registres paroissiaux tenaient lieu d'état-civil et le clergé répondait de leur fidélité. De l'intervention du Vicaire forain assisté d'un docteur en droit civil et en droit canonique on est même en droit d'inférer que le clergé paroissial ne pouvait à lui seul modifier la teneur de ses registres.

Où trouva-t-on les documents nécessaires ? L'ordonnance de don Jean Esteve ne le dit pas. Mais le rôle joué par Pierre Segion Roman dans l'acte de rectification semble indiquer

que ce fut chez les commerçants français. Segion Roman est espagnol, son nom suffit à le prouver ; il est qualifié de « negociante del comercio francés ». Que recouvre ce titre? Segion devait être un intermédiaire officiel entre les négociants français et les autorités espagnoles. N'est-ce pas un indice que les commerçants français avaient dans leurs archives des documents relatant la mort d'A. G., qu'ils y ont trouvé la vraie date de l'enterrement et qu'ils ont chargé Segion de la faire connaître aux autorités religieuses d'Alicante à fins de rectification? Il faut aussi conclure que le clergé d'Alicante se rendait bien compte qu'il n'y avait pas de précautions superflues quand il s'agissait de démontrer la fausseté d'allégations calomnieuses répandues par les Jansénistes et qu'il n'ignorait pas à quoi il devait s'attendre de leur part au cas où il se fût prêté à une supercherie. Comme diffusion, sinon comme rapidité, les feuilles jansénistes, publications clandestines de France ou imprimés de Hollande, valaient bien nos agences modernes.

Quelques mots maintenant sur la photogravure. Elle reproduit la partie inférieure de la page 258 du « Racional » de 1665. Les traits qui encadrent l'inscription d'Ambroise Guis ont été tracés à notre insu, pour marquer au photographe le passage à reproduire. Au dessus du trait horizontal se trouve la fin de l'inscription d'un pauvre enterré le jeudi 23 juillet *gratis et pro Deo.*

Vient ensuite, à sa place chronologique, la mention d'A. G. La correction du quantième du mois est visible, la retouche par empâtement bien nette. Les mots *anaren tots*, « on y alla tous », ne peuvent signifier, comme l'a bien compris le P. Aubert, que l'assistance de tout le clergé à l'enterrement. Pourquoi cet honneur accordé à A. G., alors qu'il ne l'a pas été au précédent? Les documents ne nous renseignent pas sur ce point.

La police espagnole semble avoir eu la main lourde envers le pauvre A. G. La colonie française aura-t-elle protesté? Aura-t-on voulu accorder une réparation? Louis XIV est alors tout puissant et menace la Franche-Comté. Autant d'hypothèses qu'on ne saurait prouver. Et la vraie raison est peut-être plus simple.

Un simple coup d'œil jeté sur la photogravure révèle l'erreur commise par le P. Aubert dans la citation de l'extrait mortuaire. Il n'a pas vu le signe de ponctuation qui devait séparer dans la copie envoyée d'Espagne la traduction des mots *anaren tots* et *En cumpliment de la provicio....* et il attribue la présence générale du clergé aux obsèques d'A. G. à un ordre du Vicaire forain, alors que don J. B. Esteve

prescrivait 54 ans après de rectifer la date de l'enterrement et de délivrer copie de l'extrait mortuaire dûment corrigé.

III. — Le Père Julien Chauvel procureur du séminaire royal de Brest.

Est-il vrai que le P. Chauvel ait été « 30 ou 40 ans procureur » du Séminaire royal de la Marine à Brest? Est-il faux qu'il soit mort au collège de la Flèche le 20 mars 1713?

Nicolas Jouin affirme mordicus l'une et l'autre assertion. Or les documents officiels, *catalogi breves* et *catalogi triennales Provinciae Franciae,* conservés aux Archives Générales, démentent catégoriquement les affirmations intéressées de Nicolas Jouin. Voici le *curriculum vitae* du P. Chauvel :

Né à Lamballe, en Bretagne, le 27 ou le 30 novembre 1651, Julien Chauvel entre au noviciat de Paris le 19 août 1672. Il fait sept ans de régence aux collèges d'Eu et d'Amiens comme professeur de lettres. Il commence sa théologie à Paris l'année même où le collège de Clermont devient le collège de Louis-le-Grand, 1682 ; il y passera quatre années, sera ordonné prêtre en 1686, fera son troisième an à Rouen avec le R. P. de Bellouan comme recteur ; il le retrouvera à Brest pour Supérieur (1704-1709). Il émet la profession solennelle des 4 vœux à Paris le 7 novembre 1688. L'année suivante il arrive à Brest au Séminaire des aumôniers de la Marine fondé depuis trois ans, comme *Missionarius expeditionum maritimarum.* Il garde ce titre de *missionarius* puis de *confessarius classis* jusqu'en 1693. Il devient *procurator* en 1693 et le reste jusqu'en 1706. Il est alors envoyé à Rennes *operarius, praeses sodalitatis artificum, confessarius in templo* 1706-08. Nous ne savons où il est pendant les années 1708-10, les catalogues d'alors manquent ; il est peut-être à Nantes au témoignage du P. Aubert. En 1710-1711 nous le retrouvons à Brest, sans indication d'emploi. Enfin en 1711-12 il retourne à Rennes, *proc. conf. in tem.* A l'automne 1712 il est envoyé au collège de la Flèche *valetudinarius* ; c'est là qu'il meurt le 20 mars 1713, dans sa 62e année.

Les Jansénistes savent que le P. Chauvel ne se serait pas résigné sans peine à quitter Brest. Il avait rêvé de finir ses jours au Séminaire royal embelli par ses rapines. Et voilà que le P. Provincial l'envoie à la Flèche. Pour n'y point aller, il essaie de se concilier à prix d'argent l'appui des consul-

teurs du Provincial. Afin de se procurer l'argent nécessaire il vend les plus beaux bijoux volés à Guis.

« Voulant se conserver son poste et ayant offert à ceux qui pouvaient servir à le lui conserver, en concertant avec eux leur relation au Général, la somme de trente mille livres, il fit exposer en vente un chapelet précieux — et une topase (du Brésil) de la grosseur d'un œuf sur laquelle se trouvait naturellement enchâssé un diamant, des plus fins, de la grosseur d'une noisette, et qui par cette singularité passait pour un prodige de l'opération de la nature.... Un orfèvre de réputation de la ville de Marseille en fit la description et le linéament comme d'une chose surnaturelle. » (Mémoire de 1733).

Quant à Jouin, ici il atténue. Il ne dit rien de la tentative de corruption et ne parle que d'« un vase de topase enrichi de diamants que le sieur Gilles, orfèvre-jouiallier à Marseille, ne put estimer, n'en ayant jamais vu un semblable ».

Ce projet — comment dire? — de graisser la patte des consulteurs de Province est simplement enfantin. Il est digne d'Eugène Sue et du *Juif errant.*

Remarque. — On peut citer les faits contemporains qui ont fait travailler les imaginations et qui expliquent pour une part qu'en 1718 Huchet de la Bédoyère a jugé plaisant d'attribuer aux Jésuites l'acquisition de « tant de pierreries » et qu'en 1733 l'auteur du Mémoire eut l'idée de prêter généreusement au Père Chauvel un bijou où le diamant s'unit à la topase, par « un prodige de l'opération de la nature ». En juin 1717 le duc d'Orléans achète à Londres pour la couronne de France le diamant qui s'appellera le Régent au prix de 2.500.000 livres payées en or. « Ce diamant était de la grandeur d'un écu de cent sols et de la grosseur d'un œuf de pigeon. » (1) Huit ans plus tard (1725) on découvrit au Brésil des mines de diamant. La découverte fut connue en Europe dès 1727 et avouée officiellement par la cour de Lisbonne en 1729. « Dans les mines de la province de Minas Geraes, le diamant est accompagné par un certain nombre de minéraux, tels que le quartz limpide, l'améthyste, la topaze... » (2) Les mémoires du temps nous montrent les femmes folles de diamants. « Celles qui le peuvent en achètent à profusion. » (3)

---

(1) Buvat, I, p. 281.

(2) *La Grande Encyclopédie*, Lamirault, Paris, t. XIV (1891) article *Diamant* p. 429.

(3) Carré, *La noblesse de France et l'opinion publique au XVIIIe siècle*, p. 56, Paris, Champion, 1920. Barbier, I, p. 200.

Le P. Chauvel est donc resté à Brest en tout 18, ou 20 ans si on l'y fait demeurer en 1709 et 1710, ce qui n'est pas sûr ; il n'y a été procureur que 14 ou 16 ans, et non pas « 30 à 40 ans » comme affirme Jouin afin de rendre vraisemblable qu'il ait amassé dans ce poste « on ne peut dire combien de millions par des voyes connues de Dieu seul ».

Le P. Chauvel est mort à la Flèche le 20 mars 1713. Jouin se refuse à l'admettre, car il est persuadé ou veut faire croire que, en 1716, quand Honoré Guérin commence à Brest sa campagne de calomnies, le Père est caché par ses Supérieurs désirant le soustraire au châtiment de son crime, et parce qu'il est gêné par l'objection du P. Aubert : « Des Jésuites vivant à Brest en août 1701 le seul qu'on accuse nommément est aussi le seul qui soit mort » et ne puisse se défendre. Voici la belle raison invoquée par Jouin : « Comme ces Pères font mourir les gens (c. a. d. Guis) quand il leur plaît, on ne doit faire aucun fond sur cette époque (c.a.d. sur la date du 20 mars 1713) ». (!)

Était-il si difficile d'écrire à un janséniste résidant à la Flèche et de lui demander de se faire montrer la tombe du P. Chauvel ?

Cette date est incontestable. Nous possédons la lettre circulaire (ou obituaire) écrite par le R. P. Recteur de la Flèche pour prévenir toutes les maisons de la Province de France de la mort du Père et demander pour le repos de son âme les prières traditionnelles (1).

Lettre circulaire ou obituaire écrite par le R. P. Martin de Villers recteur du collège de la Flèche.

A la Flèche le 22 de Mars 1713

Mon Révérend Père P. C.

Le P. Julien Chauvel mourut avant hier icy sur les 2 heures du matin, dans la 62e année de son âge et la 41e de son entrée dans la Compagnie où après sa régence des humanités, ses études de Théologie et son troisième an, les Supérieurs le firent monter sur les vaisseaux du Roy en qualité d'aumônier. Dans cet employ il sut gagner l'amitié des principaux officiers de la marine et s'attirer l'estime

(1) Les Archives de la Maison Saint-Louis à Jersey possèdent un très grand nombre des Lettres obituaires adressées au Supérieur de la Résidence de Pontoise (vol. 3215). Ce volume, racheté 100 francs en vente publique à Paris en juillet 1844, contient 258 lettres écrites de 1693 à 1761. Les Archives possèdent 223 autres lettres obituaires.

et la confiance de tous ceux qui composaient l'équipage du vaisseau où il estoit, si bien qu'assistant quelques uns des plus malades, il contracta luy même la maladie dans laquelle les médecins, pour luy sauver la vie,luy firent souffrir une opération qui le mit hors d'état de pouvoir continuer dans cet employ ou dans nul autre qui demandât beaucoup d'étude et un grand travail d'esprit. Il n'a pas laissé de donner des marques de son zèle, lorsqu'après avoir passé plusieurs années dans la procure de Brest, il prit le soin de la Congrégation des Artisans au Collège de Rennes, et depuis près d'un an que nous l'avons icy, il s'est toujours trouvé prest à aller prescher et confesser aux paroisses de la Campagne ; il alla encore dans un de nos prieurés le 2d dimanche de Carême, quoy qu'il eût eu la nuit précédente fort mauvaise, et que les Supérieurs voulant le ménager, luy conseillassent de demeurer ; son zèle avec l'espérance que le grand air et l'action luy ferait du bien, l'emportèrent et il pria qu'on le laissât aller ; mais il n'en revint le soir qu'avec un mal de côté et une grande oppression que la saignée réitérée jusqu'à 9 fois n'a pas pu diminuer. Ce qui a fait croire aux médecins qu'il s'estoit formé quelque abcez dans les poulmons ou qu'il avoit quelque veine rompue. Durant sa maladie qui n'a esté que de 9 jours (1), il nous a tout à fait édifié et par une résignation parfaite à la volonté de Dieu et par la demande qu'il a faite luy-mesme de ses derniers sacrements qu'il a receu avec une pleine connaissance et beaucoup de piété, après avoir demandé pardon de ses fautes (2) et renouvelé ses vœux ; enfin par les sentimens et les actes les plus vifs des vertus chrétiennes et surtout des Théologales qu'il a continué d'exercer jusqu'au dernier moment de sa vie : une si sainte disposition à l'éternité nous donne bien lieu d'espérer qu'elle luy est heureuse, je vous demande néanmoins les suffrages ordinaires de la Compagnie pour luy et un peu de part en vos SS. SS. pour celuy qui est avec beaucoup de respect,

Mon Révérend Père

Votre très humble
et très obéissant serviteur
M. de Villers, *de la comp. de Jésus*

On remarquera que cette lettre a été écrite plus de deux ans avant que Guérin ne commence à organiser son système de calomnies (Marseille, décembre 1715 ; Brest, six mois après). Les sentiments dans lesquels meurt le P. Chauvel semblent inconciliables avec les véhéments remords que lui

(1) En 1713 le second dimanche de Carême tombait le 12 mars.

(2) Comprenez : des fautes extérieures commises contre la règle. Cet usage est encore observé de nos jours par le Jésuite qui va recevoir en pleine connaissance le Viatique et l'Extrême-Onction. Il est commun à tous les Ordres religieux.

prête Jouin, en tout cas on voit qu'il n'était pas « caché au public et dans une cellule incommunicable », comme prétend le Mémoire de 1733.

Pourquoi Guérin a-t-il eu l'idée d'attaquer le P. Chauvel plutôt qu'un autre?

C'est qu'on avait dû garder à Brest le souvenir de certaines maladresses commises par le procureur du Séminaire, qui semble avoir été entreprenant et ne pécher pas par excès de prudence.

Voici le jugement porté sur lui par ses Supérieurs en 1705, justement l'année où il fut retiré de Brest et envoyé à Rennes :

Ingenium : bonum. Iudicium : mediocre. Prudentia : non ita magna. Experientia rerum : magna circa res temporales. Profectus in litteris : bonus, praesertim in humanioribus. Talentum : ad munus procuratoris.

On remarquera les appréciations portées sur son jugement, qualifié de « moyen ou suffisant » et sur sa prudence « qui n'est pas des plus grandes. » En fait le P. Chauvel ne fut jamais supérieur.

De ce manque de prudence on peut citer comme exemple l'histoire du « chapelet à l'espagnole » à propos duquel le Père dut fournir des explications à ses Supérieurs. Laissons parler le P. Aubert :

« Ce chapelet venait originairement du pillage de Cartagène. C'était un dépôt d'un officier, qui en partant de Brest l'avait confié au P. Chauvel pour le faire vendre. Ce Père le porta à Rennes où il fut envoyé de Brest par ses Supérieurs, et là le montra à la Demoiselle Buchet, femme d'un orfèvre. Celle-ci n'en offrit que 60 écus... Le Père Chauvel ne resta pas longtemps à Rennes et aima mieux l'emporter avec lui à Nantes où on l'envoya demeurer, et où il se promettait de le pousser jusqu'à trente pistoles ; ce qui était, selon l'écrit qu'on a de lui, tout ce qu'il pouvait valoir. Il le mit dans son coffre qu'on devait lui faire tenir. Le coffre y arriva mais non tel qu'il l'avait laissé à Rennes. Les serrures en avaient été forcées et le chapelet ne s'y trouva plus. Il écrivit sur le champ à M. de la Haye-Tanguy, controlleur de la Monnaie à Rennes et son ami, pour le prier de prévenir les orfèvres de cette ville sur le chapelet. Les diligences de cet ami ne furent pas inutiles. Il apprit d'un orfèvre dont on sut le nom que ce chapelet venait de lui être apporté par des personnes qu'il nomma... Personne ne s'avisa de penser qu'il vînt de la succession d'Ambroise Guis, dont le sieur Guérin n'imagina les aventures que quatre ou cinq ans après. »

En gros 60 écus font 150 livres, trente pistoles font 300 livres. Les Jansénistes, on s'en doute de reste, sont plus généreux dans leur estimation. Honoré Guérin fixait la valeur du chapelet à 50.000 livres. Nicolas Jouin, qui avait été joaillier avant de s'établir banquier à Paris, a dû trouver ce chiffre invraisemblable. Il se contente de nous dire que « le chapelet de diamants fut donné par le Père à une grisette de Rennes (1). Elle alla le présenter à un Lapidaire qui lui en offrit 4000 livres, mais elle estima que le chapelet en valait beaucoup plus. » Est-ce pour cela que l'imprimeur de Hollande d'un bond monte à 4000 mille livres (sic)? La valeur du chapelet se stabilise à ce taux dans la « nouvelle édition revue et corrigée, Brest, 1750 et dans celle de Douai, 1761.

Ce sont là, tout de même, variations bien étranges!

Il serait intéressant de voir comment l'affaire du chapelet est déformée dans le Mémoire de 1733 et chez Jouin. Ce dernier prétend que « le Premier président du parlement de Rennes, ayant fait avouer au P. Chauvel qu'il avait donné le chapelet à cette fille, le fit pour cela chasser de la ville. »

Remarquons le procédé. Le Père Chauvel quitte Rennes pour aller à Nantes, Jouin dira qu'il a été *chassé* de la ville. En effet dès qu'un Jésuite est déplacé par ses Supérieurs, les Jansénistes en concluent qu'ayant commis une faute, il a été renvoyé par l'évêque ou expulsé par les magistrats. Un exemple entre cent autres. En Avignon le couvent des Augustines est voisin du collège des Jésuites. Une sœur converse, la tête farcie de la vie des Pères du désert, s'échappe furtivement le 25 juin 1731 pour aller au delà de Lyon frapper à la porte du couvent Cistercien des Clairets. L'abbesse refuse de la recevoir et la sœur aussitôt repart pour Avignon. Elle y arrive le 1er août et est reprise le lendemain par la communauté qui lui impose trois mois de pénitence. Quelques mois plus tard, un scolastique du collège, le F. Marion, ayant fini sa régence, quittait Avignon pour aller commencer sa théologie à Lyon. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* de l'année 1731, p. 289, réunirent ces deux faits absolument indépendants l'un de l'autre et imprimèrent que la sœur était partie pour cacher son déshonneur, et que son séducteur, le F. Marion, avait été chassé du diocèse par l'archevêque d'Avignon. Pour défendre son honneur, le F. Marion fit appel au témoignage des archevêques d'Arles, d'Avignon et de Lyon, de la Supérieure des Augustines d'Avignon et de

(1) Invention du Mémoire de 1733.

l'abbesse des Clairets, qui proclamèrent hautement son innocence. Le Frère publia leurs lettres à Paris et à Lyon, (février et mars 1732). Les Nouvelles Ecclésiastiques de 1732 ergotèrent sur les témoignages et maintinrent leur calomnie.

Nous pouvons donc croire que le P. Julien Chauvel n'a point volé à A. G. « le chapelet à l'espagnole », qu'il ne l'a point donné à une grisette de Rennes, et qu'il ne fut point chassé pour ce méfait par le premier président du parlement de Bretagne.

***

On se demandera quels arguments Guérin et consorts opposèrent à l'extrait mortuaire d'A. G. ! L'éditeur du Mémoire de 1733 avoue n'avoir point vu (dans les papiers de son client) de réponse et ajoute : « Les lecteurs ne doivent pas s'attendre qu'on ira compulser les registres d'Alicant ; quand on aura lu le Mémoire, on dispensera les héritiers d'entreprendre un voyage inutile. » Jouin reprendra la même pétition de principe : A. G. n'a pu mourir à Alicante puisqu'il est mort à Brest. De plus il affirme que le sieur C., janséniste influent de Paris, que l'on trouve dans toute cette affaire épaulant Honoré Guérin, « écrivit à Alicant à un de ses correspondants de se faire représenter le registre d'où l'on prétendait que cet extrait avait été tiré.... et que M. l'Archiviste le lui avait opiniâtrément refusé. »

Ce refus n'est peut-être pas inventé par Jouin ; s'il est vrai, nous en devinons la cause. Don Jos. Pavia, sûr de l'authenticité de l'inscription mais prévoyant que les Jansénistes abuseraient de l'erreur de date pour nier le fait de l'enterrement et éterniser la calomnie, a bien pu répondre : « J'ai donné ma parole, huit autres témoins qualifiés ont donné la leur ; cela suffit. » De ce refus de Pavia, fort légitime, Jouin conclut que l'extrait mortuaire est faux. Il n'est pas cependant convaincu que son raisonnement soit péremptoire et il ajoute en note : « Si j'avais été à la place de quelqu'un que j'ai en vue (le Chancelier sans doute), j'aurais été homme à envoyer à Alicant avec de bonnes lettres de créance, une personne de probité éprouvée à l'effet de vérifier sur les registres de l'Église Sainte-Marie ce prétendu Extrait mortuaire, afin d'en avoir le cœur net. »

Le dernier « historien-romancier » du procès Guis va plus loin. Après avoir reconnu à la page 178 de *La Revanche de la Jourdane* que l'argument était difficile à réfuter, Vivien insinue quelques pages plus loin (p. 220) que vingt ans

après le commencement du procès cette vérification était déjà impossible. Dans cette conviction, il s'est bel et bien dispensé de prendre la peine de faire des recherches à Alicante.

Nous l'avons fait à sa place. Sur notre demande, le clergé de Sainte-Marie a mobilisé un photographe et un notaire. Nous ne voyons pas quelles objections Jouin pourrait opposer à la *probité* de la plaque photographique et à celle du clerc de notaire malgré ses distractions (1).

Sainte-Beuve, dans son Histoire de Port-Royal (I, p. 229 de la 6e édition, Hachette, 1901), à propos du prétendu complot janséniste de Bourg-Fontaine, fait sienne cette parole d'Arnauld : « Quand les Jésuites ont une fois avancé une calomnie, ils ne la retirent jamais ».

Je crois avoir démontré que Guérin, Jouin et consorts leur ont ravi le monopole de cette persévérance.

Charles Mitsche S. J.
Archiviste. Maison Saint-Louis. Jersey.

Quelques Documents d'Archives

1. Les Jésuites a Polock en 1781.

La Compagnie de Jésus fut conservée en Russie pendant cinquante années par la faveur de Catherine II, Paul I et Alexandre I. Les rapports de ces empereurs avec les Jé-

(1) Nous espérions pouvoir faire photographier les pages 258 et 259 (en entier) du *Racional* de 1665, et les passages de la *Provicion* que n'a pu déchiffrer parfaitement le clerc de don Michel Guillen. Mais nous apprenons la destruction par les Rouges des archives paroissiales incendiées avec les églises d'Alicante (février 1936). Cette nouvelle nous décide à publier ces pages sans plus attendre. La Providence d'ailleurs nous a fait bénéficier, pour l'explication du texte espagnol et catalan du *Testimonio por exhibicion,* de la présence simultanée et des conseils des PP. Ugarte et Palomera, experts en ces deux langues. Nous tenons à leur exprimer nos remerciements ainsi qu'aux Pères Sola, Vendrell, Rouquette et de Dainville.

suites étaient très cordiaux et la famille impériale leur donne à maintes reprises des preuves évidentes de sa bienveillance. Telle fut par exemple la visite du Grand Duc et de la Grande Duchesse de Russie aux Jésuites de Polock en décembre 1781, dont nous publions le récit d'après un document qui se trouve à la Bibliothèque Vittorio Emmanuele à Rome, MSS. $\frac{3557}{1228}$, et que nous a fort aimablement communiqué le R. P. Kleyntjens. C'est un extrait de la Gazette de Varsovie du 18 déc. 1781.

Son Excellence Mgr le Comte de Czerniszew, Feld-Maréchal et Gouverneur de la Russie Blanche, arrivé ici encore le 5 du mois dernier, après avoir fait toutes les dispositions nécessaires pour la réception du G. Duc de Russie et de la G. Duchesse son épouse, qui passent par cette ville, en est reparti, le premier de ce mois, pour aller à la rencontre de LL. AA. Impériales, jusqu'aux anciennes frontières de la Province. Le 8 vers les 7 heures du soir, LL. AA. Impériales conduites par Mgr notre Gouverneur, qui marchait à côté du carrosse monté sur un cheval superbe, sont entrées dans la ville, par deux portes triomphales, au bruit du canon, et tout le Palatinat, en grande parade, leur servait de cortège. Toute la ville était alors magnifiquement illuminée : mais on a remarqué entre autres l'illumination de la Porte que le corps de la ville avait fait élever à l'entrée de la grande place, et dont les deux côtés s'étendaient presque d'un bout de la place à l'autre ; celle du portail de la magnifique église des Jésuites, qui était dans le goût romain ; celle de la porte de la maison de ces Religieux, qui donne sur la place, et celle du Collége des Nobles, qui est sous leur direction. D'après les dispositions de Mgr notre Gouverneur, pendant tout le séjour qu'ont fait ici LL. AA. Impériales jusqu'au matin, il y a eu chaque jour bals et illuminations dans toute la ville, et l'on n'a rien oublié pour tâcher de rendre la réception digne des Augustes Hôtes qui en étaient l'objet. Le lendemain de leur arrivée, LL. AA. Impériales se sont rendues vers les 4 heures après midi à la superbe Église des Jésuites, où après avoir assisté aux Vêpres, et examiné les autels, et tout ce que l'intérieur de cette Église renferme de plus magnifique, elles sont entrées dans le Collège de ces Pères, en ont visité les chambres, le réfectoire, la bibliothèque et la sacristie, et en particulier le Noviciat, demandant à chaque novice et son nom et sa patrie. Toutes ces différentes visites ont duré l'espace d'une heure et demie. Le jour suivant, c'est à dire le 10 du courant LL. AA. Impériales sont venues de nouveau à l'Église des PP. Jésuites, et ont témoigné qu'Elles désiraient qu'il y eût une Messe chantée ; avant qu'elle ne commençât, le R. P. Czerniewicz, Recteur du Collège et Provincial de la Russie Blanche, a harangué en peu de mots LL. AA. Impériales et a eu l'honneur de leur présenter des vers latins imprimés, ce qui a été suivi des compliments en di-

verses langues, que les jeunes élèves des PP. Jésuites ont eu pareillement l'honneur d'adresser à LL. AA. Impériales. On a fait ensuite la procession et chanté le Te Deum. Au moment où la Messe a commencé, LL. AA. Impériales se sont placées devant le grand Autel dans la posture la plus édifiante, et ont assisté à tout le sacrifice, en donnant toutes les marques de leur profond respect pour l'auguste sacrement de nos autels. Pendant toute la Messe deux Jésuites se tenaient debout, l'un auprès du Grand Duc, l'autre auprès de la Grande Duchesse, et expliquaient en français chacun en particulier à LL. AA. toutes les cérémonies du Sacrifice. Après la Messe, en sortant de l'Église, LL. AA. Impériales ont témoigné à ces Pères leur gracieux attachement ; ce que le Grand Duc a réitéré ensuite d'une maniére plus expressive encore, lorsqu'en présence de tous nos citoyens il a fait le plus grand éloge de l'éducation que les PP. Jésuites donnaient ici à la jeunesse, tant par rapport aux vertus que par rapport aux sciences.

Enfin le 11 de ce mois LL. AA. Impériales, au moment de leur départ pour Mohylow, ayant aperçu les Pères rangés parmi une foule innombrable de monde, leur ont dit adieu par une gracieuse inclination, et le Grand Duc lui-même étant déjà en marche, a mis la tête par la portière, pour leur exprimer de vive voix son attachement.

De Polock, 18 Xbre 1781.

2. Deux Notes du R. P. Roothaan.

Les notes qui suivent concernent les affaires de la Compagnie en Russie Blanche, 1814, et en Italie après le rétablissement, 1820. Elles sont tirées d'un autographe même du P. Roothaan, conservé dans le dossier de la Province de France parmi les lettres des Pères Généraux.

Expulsion de Saint-Pétersbourg. — La raison qu'on donne, étoit la conversion des schismatiques ; elle aura été la dernière déterminante, mais :

1. Là aussi, comme à la 1ère persécution au Japon — comme en France — il y eut *une femme*. — Une dame distinguée s'étant convertie, refusa de se prêter désormais à la passion d'un personnage très haut placé — le Confesseur de la dame étoit un Jésuite — le personnage en prit vengeance sur tous les Jésuites.

2. Les *Sociétés Bibliques* avoient gagné singulièrement l'affection de l'Empereur Alexandre. — L'Archevêque de Mohilef et ses chanoines s'y étoient associés. — L'Empereur désiroit ardemment que les Jésuites y prissent aussi part. Le P. Général répondit qu'il ne pouvoit pas. — Comment ? Votre Archevêque.... — Nous ne pou-

vons pas en conscience.... Le P. Général fut invité à donner ses raisons par écrit. Il le fit dans un mémoire. — L'Empereur en fut extrêmement fâché — et de grands Seigneurs, des Gouverneurs de Province, amis de Jésuites, ne dissimulèrent pas que ce refus auroit des suites très graves — Celui de Mohilef le dit ouvertement au P. Recteur du Collège de cette ville, à l'occasion qu'un missionnaire bibliste étoit venu là, et tenoit une réunion solennelle pour enrôler des Associés. — Le P. Recteur refusant, il s'entendit dire par le Gouverneur : « Oh mon Père ! comme j'en suis fâché pour vous ! Cela aura des suites plus graves que vous ne sauriez vous imaginer. »

La Compagnie en Italie après le rétablissement. — Ce fut un enthousiasme indicible dans les vieux Jésuites qui vivoient encore et également presque dans les jeunes gens — les premiers pour rentrer — les seconds pour se présenter au Noviciat. — Cet enthousiasme des uns et des autres, porté hors des limites de la discrétion, fit accepter en peu de temps grand nombre de maisons. — Les bons vieillards étoient prêts à tout, s'offrirent avec plaisir à toute sorte de ministère, à l'enseignement des basses classes, etc., mais, en peu de temps ils vinrent à manquer par la mort, les uns après les autres ; il se fit une terrible lacune — et pour soutenir les Collèges acceptés avec grand zèle et peu de considération, il fallut employer des Novices, quelquefois qui n'avoient pas un mois de noviciat, et ne pouvoient être formés. — Ce même enthousiasme avoit fait remplir le Noviciat de sujets dont les uns, pour n'avoir pas de véritable vocation, d'autres parce qu'ils ne trouvoient pas cet ordre dont ils s'étoient fait une idée par la lecture de Rodriguez et d'autres livres, quittoient bientôt, — de sorte que l'effet de cet enthousiasme que personne ne savoit ni modérer, ni diriger, fut très compromettant pour la Compagnie et même nuisible, et éloigna d'elle bien des sujets qui lui auroient été très précieux, mais qui voyant ce qui se passoit, ou n'entrèrent point, ou à peine entrés se retiroient.

Ajoutons à cela que la plupart des bons vieillards n'avoient été dans l'ancienne Compagnie que Novices, ou tout au plus jeunes scolastiques. — Ils avoient peu connu pratiquement l'Institut de la Compagnie, n'entendoient rien à son gouvernement et cependant c'étoient eux qui devoient la gouverner en Italie. — Ajoutez que ce qu'ils avoient connu, ils l'avoient oublié en grande partie, vivant dans le monde les 40, les 50 ans. — Ajoutez qu'étant de différentes Provinces, chacun se souvenoit de quelque usage particulier à sa Province, et ces usages, en opposition avec ceux d'une autre Province, chacun les portoit et les vouloit introduits et soutenus, comme si c'étoit autant de règles à observer indispensablement. — De là vint de la confusion — le bien se faisoit au dehors, mais dans l'intérieur des querelles même entre ces bons vieillards qui tous croioient agir par zèle — de là des relations au P. Général qui étoit toujours encore en Russie, des uns à charge des autres — surtout

difficulté extrême pour celui-ci de bien connoître l'état des choses et les personnes — de là fréquent changement de Supérieurs, même primaires, comme Provinciaux, et Vicaires du Général pour l'Italie — Il fallut toute la bonté de Pie VII, et son amour invincible pour la Compagnie par lui rétablie, pour que ce grand et doux Pontife ne la lassât pas tomber. Pie VII ne cessoit d'écrire en Russie, en appelant à Rome le P. Général avec le plus grand empressement, comme moyen unique d'établir la Compagnie solidement, et de mettre fin à tant d'inconvéniens. — Mais cinq années s'écoulèrent, pendant lesquelles le P. Général sollicita en vain des passeports. — Enfin, moribond au commencement de 1820, il dit aux Pères éplorés : *Voici que je meurs ; et pour vous autres, on vous expulsera d'ici.* — Cette expulsion fut, on peut bien le dire, le salut de la Compagnie universelle. (1).

Comme en Russie la Compagnie avait subsisté sans interruption, les traditions pratiques de l'ancienne Compagnie y avaient été conservées, et les exilés furent répartis presque par toutes les Provinces naissantes, et surtout en Italie, dans la Province Romaine.

3. Expulsion des Jésuites du Collège de S. Petersbourg. 1815.

Parmi les documents réunis par Mgr Godlewski (Petrograd) se trouve le Diaire du Collège de S. Petersbourg S. J., en deux volumes. Ce diaire va du 20 novembre 1800 au 2 décembre 1815 et a été composé par les PP. Angiolini, Hochbuechler et Pietroboni qui étaient chargés durant cette période de l'histoire de la maison. La dernière page du second volume écrite par une autre main, contient le récit suivant que le R. P. Kleyntjens a bien voulu nous communiquer :

Folio. 20.

« Anno Domini 1815, die 21 Decembris, hora tertia post mediam noctem insperate et inopinanter totum Collegium hoc Petropolitanum Societatis Jesu circumductum est magna multitudine militum omnesque Patres et Fratres hujus Societatis, quorum numerus erat 27, inter quos aderat etiam Generalis totius Societatis, R. P. Thaddaeus Brzozowski, apposita custodia ad ostia cujuslibet cubiculi detenti, ita ut nemini licebat neque Collegium adire, neque e

(1) Insister sur ce point très important : = les Jésuites faisaient très peu en Russie, ils n'étaient pour ainsi dire qu'en attente ; la Providence les conservait jusqu'au moment de leur rétablissement dans les pays catholiques.

Collegio exire, Patribus singulis prohibita erat communicatio etiam inter se, ita ut hac die prandium et coena singulis afferebatur per servos cum praesentia militis. Studiosis etiam qui instruebantur iu Collegio non permittebatur inde exire neque cuiquam illos adire. Eadem nocte, R. P. Justinus Sokulski, Prior Conventus Zabialensis, Ordinis Prædicatorum, qui mense junio erat Petropoli causa processus sui Conventus, vocatus erat per militem politiae ex suo domicilio, quod erat in platea Officiali, ad Principem Galitzin, ministrum cultus, quem jam invenit apud Exc. Archiepiscopum Siestrzencewicz, ubi perlecto supremo Mandato Suae Imperatoriae Majestatis ablegante e Petropoli Patres Societatis Jesu, accepit mandatum occupandi Ecclesiam Catholicam Sanctae Catharinae pro suo Ordine. Idem R. P. Prior hora sexta matutina adiens Ecclesiam et non inveniens qui eam illi traderet properavit December 1815 ad Generalem Gubernatorem Civitatis et Gubernii Wiazmitynow pro accipienda plena hac in re instructione, a quo grate exceptus cum illo venit ad Collegium, in illudque ab eodem introductus hac die data est commendanti Collegii Colonello Aderkassy in scriptis ordinatio. Permissum etiam erat supranominato Priori adire R. P. Rectorem Czyz (1) et Procuratorem R. P. Krukowski visitare, quorum infelicis sortis condolens et collacrimans causam detentionis nondum gnaris aperuit, mandatumque S. Imp. Majestatis de expulsione eorum Societatis e Petropoli jam typis expressum tradidit.

Eodem die accepit mandatum a Principe Galitzin et Metropolitano quatenus mittat per estafetam, litteras ad R. P. Provincialem Joannem Styrpzyko et ad suum Conventum Zabialensem causa conducendi quantocius Fratres sui Ordinis pro occupando dicto Collegio et Ecclesia. — Sequenti nocte, hora tertia matutina, hoc est die 22 decembris deportati sunt Patres et Fratres Societatis Jesu cum suo Generali in quatuordecim curribus cum comitatu militum Polociam, quibus permissum solum erat personalia mobilia secum accipere, statimque omnia cubicula occlusa et obsigillata fuerunt. Remansit ex Patribus Societatis R. P. Andreas Cryz et Procurator Krukowski, semper militibus stipati, ad tradenda R. P. Priori Justino Sokulski omnia mobilia, et ad reddendam calculationem ex quindecim annis suae administrationis. — Eadem quoniam juxta Mandatum supremum S. Imp. Majestatis Ecclesia haec administrari debuerat per Superiorem Ecclesiae et Syndicos, ut sonat Regulamen 1769, ideoque die 29 electi sunt Syndici e natione Polonica. M. Dnus Consiliarius Joannes Buczynski et M. Dnus Michael Markiewiez ; natione Gallica M. D. Livio et M. D. Noth ; e natione

(1) cf. M. J. Rouet de Journel, *Un Collège de Jésuites à St Pétersbourg*. 1800-1816. Paris, 1922- p. 262.

Germanica M. D. Pichler et Josephus Pierling ; e natione Italica M. D. Franciscus Ruska et Dominicus Quadri.

Et ab Exc^mo^. Archiepiscopo Metropolitano designatus est Illust. R. Henricus Kamionka, nominatus Episcopus Suffraganeus Kiiovinsis, qui cum R. P. Priore et Syndicus excipiebant et registrabant omnia mobilia.

L'Éthiopie et les Missionnaires Jésuites

Cet article résume l'activité des Jésuites aux XVIe et XVIIe siècles, époque où la Compagnie de Jésus écrivit une des plus belles pages de son histoire missionnaire. Il est une adaptation faite par le F. Cialente, d'un article du R. P. Mario Barbera, S. J. publié dans la revue « Le Missioni » du 4 oct. 1935, p. 427-431.

A Gandar existent encore les ruines d'une ancienne église appelée Ghenneté Jésus, c'est-à-dire « Paradis de Jésus », bâtie au XVIIe siècle par les jésuites, aidés de quelques architectes et décorateurs florentins.

Le premier évêque. — L'Éthiopie fut évangélisée au quatrième siècle par saint Frumence, envoyé par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie ; il fut le premier évêque de l'Éthiopie.

En même temps se propagea le monachisme selon la règle de saint Antoine abbé. La capitale était Axoum, près d'Adoua. Le plus célèbre des rois chrétiens d'Ethiopie fut Caleb, appelé Elesbano (El-Ezbaan) c'est-à-dire « le vainqueur », titre qu'il s'acquit à la suite de deux expéditions victorieuses en Arabie, en 519 et 525, contre les Omérites, persécuteurs des chrétiens. En 540, il abdiqua, envoya sa couronne à Jérusalem et se retira dans la solitude, dans une grotte d'Axoum, où il mourut pieusement vers l'an 555. Saint Elesban est honoré par l'Église catholique ; sa fête est marquée, avec celle de saint Frumence, au 27 octobre dans le martyrologe romain.

Le royaume éthiopien resta catholique pendant plus de

trois siècles ; puis Alexandrie se détacha de l'Église catholique, entraînant l'Éthiopie dans l'hérésie monophysite.

L'expédition des Portugais. — Après environ mille ans, les empereurs d'Éthiopie, menacés par l'invasion des musulmans du sultanat d'Adel, demandèrent aide aux rois catholiques de l'Europe, promettant de se soumettre au Souverain Pontife et d'accepter de lui un Patriarche.

En 1541, une expédition de 400 portugais, commandés par Don Christophe de Gama, fils du célèbre navigateur, et par le capitan Don Vasco, arriva en Éthiopie et, après d'héroïques batailles contre les musulmans, tua leur chef le terrible Admed Grague ; il réussit à les chasser et sauva ainsi l'empire de la ruine totale. Le vaillant Don Christophe y perdit la vie.

Les premiers jésuites en Éthiopie. — On songea alors à chercher un patriarche. Le roi de Portugal, Jean III, qui avait demandé à saint Ignace et obtenu de lui pour les Indes saint François-Xavier, demandait maintenant d'autres pères de la Compagnie pour l'Éthiopie. Saint Ignace ne voulait pas de dignités pour ses enfants, mais céda puisqu'il s'agissait d'une mission où tout était travail et péril pour la vie.

Le pape Jules III nomma patriarche le père Jean Nuñez Barreto et, comme coadjuteurs avec droit de succession, les Pères André Oviedo et Melchior Carnero. Mais seul put parvenir en Éthiopie le P. Oviedo, qui commença la mission et établit son siège à Fremone, près d'Adoua, où plus tard fut bâtie la principale résidence des missionnaires jésuites dont on voit encore les ruines. Oviedo mourut de fatigue en 1577 et, bientôt après, ses quelques compagnons le suivirent, victimes de cette très difficile mission.

Espérances et difficultés. — Pour entrer en Éthiopie on rencontrait des difficultés très grandes et presque insurmontables, puisque le seul accès, le port de Massaoua, était aux mains des Turcs. Là fut tué en 1595 le P. Abraham Giorgi, envoyé des Indes en Éthiopie.

Celui qui redonna de la vie à la mission fut le P. Pierre Paez, le plus illustre des missionnaires jésuites en Éthiopie. Avant de pouvoir y pénétrer, il supporta les plus terribles épreuves et un emprisonnement de sept ans parmi les Turcs, échappant plus d'une fois à la mort comme par miracle.

Entré en Éthiopie en 1603, le P. Paez travailla avec beaucoup de zèle, de doctrine et de prudence apostolique,

si bien qu'il réussit, jusqu'au moment de sa mort, en 1622, à convertir à la foi catholique trois empereurs, dont le dernier, Socinios, prit le nom de Seltaîn Sagâd, une grande partie de la noblesse, du peuple et même des moines et des prêtres, qui étaient les plus enracinés dans l'hérésie et dans le schisme.

L'empereur Seltaîn Sagâd avait demandé un patriarche à Rome. En 1625, le P. Alphonse Mendez, patriarche, avec six pères missionnaires, pour éviter le port de Massaoua, au pouvoir des Turcs, mit pied à terre à Beilul (Baylur) en Dancalie, et après un pénible voyage à travers ces arides régions, il entra dans le Tigré et arriva à Fremone.

Vers le 20 décembre de la même année, il ordonna prêtres, une vingtaine de clercs indigènes éduqués par les pères jésuites, compagnons du P. Paez, dans le séminaire de Gorgorra sur les rives septentrionales du grand lac Tana.

L'acte solennel de réunion. — L'année suivante (1626) dans la résidence impériale du Dancaz eut lieu la rencontre du patriarche avec Seltaîn Sagâd qui, le 11 février, se soumit solennellement au Vicaire de Jésus-Christ.

Les missionnaires étaient tous portugais, à part deux italiens, les PP. Hyacinthe Franceschi, florentin, et Bruno Bruni de Santa Croce, originaire des Abruzzes. La mission comptait, outre le patriarche et l'évêque coadjuteur, dix-huit prêtres et un seul frère.

L'empire catholique. — L'évêque d'Almeida arriva en thiopie en 1630, porteur des lettres du pape Urbain VIII, étendant le jubilé de 1625 à l'empire éthiopien. Les cérémonies du jubilé étaient inconnues dans le pays et frappèrent par leur magnificence ; elles furent suivies d'un abondant fruit spirituel de confessions, de communions et de bonnes œuvres.

Les deux évêques visitèrent les églises dans les différentes régions, conférant la Confirmation à des centaines de fidèles chaque jour, pendant que les pères missionnaires administraient les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Outre les nombreux fidèles de la noblesse et du bas peuple, gagnés au catholicisme par le P. Paez et par ses compagnons, on peut évaluer à près de 500.000 les conversions de 1626 à 1630.

On peut dire que l'Éthiopie, sinon par la majorité de sa population, du moins par son élite, était en 1630 un empire catholique.

La puissance de la vertu. — On peut imaginer la grandeur de l'œuvre commencée par les fatigues du P. Paez et achevée par le patriarche Mendez et la petite équipe des missionnaires. De ceux-ci l'empereur Seltaîn Sagâd, homme de grand esprit, disait : « Pendant de longues années, sans trêve, j'ai observé la vie et la conversation des pères, et je n'ai jamais pu découvrir en eux un défaut ; par conséquent je conclus que la foi catholique, qui est prêchée par des hommes de si grande fermeté et perfection, ne peut chanceler. »

Les principaux seigneurs rivalisaient avec l'empereur de vénération envers les missionnaires. Le premier était le Ras Sela Christos, frère de l'Empereur et première autorité de l'empire, guerrier, poète, orateur éloquent, qui, dans son zèle ardent pour la foi catholique, reprochait en toute occasion aux hérétiques endurcis leur ignorance et leur mauvaise foi, et s'attirait ainsi leur haine. Parmi les fervents défenseurs de la foi catholique on trouvait aussi les deux vice-rois Bucô et Caba Christos et le capitan Fecur-Egzi, tous les trois imbus des vertus chrétiennes et guerriers intrépides, qui tombèrent en différentes batailles contre les rebelles.

La persécution. — Appuyés par le prince Fasiladès, les partisans de l'hérésie profitèrent des incursions annuelles des Gallas et des fréquentes rébellions d'autres peuplades, surtout des Lastas, et aussi des trois grands princes catholiques pour relever la tête. En 1631, ils réussirent à extorquer de Seltaîn Sagâd, vieux et affaibli par la maladie, un ban par lequel on permettait à ceux qui le voulaient le retour à la foi alexandrine. L'empereur se repentit de cette faiblesse, mais il était trop tard. Il mourut l'année suivante, confirmant sa profession de foi catholique et ayant reçu les sacrements des mains d'un père jésuite.

Aussitôt après son élection au gouvernement, l'empereur Fasiladès ordonna le retour de tout l'empire à l'hérésie alexandrine, proscrivit la foi catholique, et intima au patriarche cet édit.

En même temps il éloigna de la cour les catholiques. Sela Christos, emprisonné et condamné à mort, eut sa peine commuée en la confiscation de tous ses biens et en l'exil sur le mont Semien. Le sénateur Tinô, dépouillé de ses richeses et exilé à cause de sa constance dans la défense de la religion catholique, fut ensuite lapidé. Les seigneurs et le peuple fidèles à l'église catholique subirent le même martyre.

Les missionnaires se retirèrent à Fremone. De là, après avoir pris conseil, le patriarche et onze pères partirent pour

les Indes et après avoir couru de nombreux périls débarquèrent à Goa en 1635. L'évêque Apollinaire d'Alemida et les P.P. Hyacinthe Franceschi et Bruno Bruni, italiens, Gaspard Paez, Luis Cardeira, François Rodriguez et Jean Pereira, portugais, purent avec la complicité des catholiques demeurer cachés dans le pays. Tous, après avoir erré çà et là, se réfugièrent auprès de catholiques, furent pris par les hérétiques et endurèrent le martyre en plusieurs groupes, du 25 avril 1635 au 12 avril 1640. Parmi eux le P. Bruni souffrit deux fois le martyre : transpercé de lances, et considéré comme mort, il fut recueilli et soigné par des catholiques ; cinq ans plus tard, il était pendu avec le P. Cardeira.

Avec eux plusieurs des plus fervents chrétiens endurèrent le martyre. En 1652 Fasilidès fit tuer son oncle Sela Christos, resté constant dans la foi ; la même année il mit à mort le prêtre indigène Bernard Nogueira, qui avait été nommé vicaire du patriarche et avait assisté les catholiques après le martyre des pères.

Deux pères capucins, les PP. Agatangelo et Cassiano, envoyés par la Sacrée Congrégation de la Propagande, furent arrêtés dès leur arrivée et lapidés le 7 août 1638, préludant ainsi à l'apostolat que devait avoir, deux siècles plus tard, l'illustre capucin, devenu cardinal, Guillaume Massaia.

Autres courageux essais. — La Compagnie essaya de secourir les catholiques persécutés, mais il était impossible de pénétrer en Éthiopie, si grande était la vigilance et la férocité du persécuteur.

Un dernier essai fut tenté par le P. François Storer, allemand. Ce savant jésuite, qui connaissait très bien plusieurs langues, partit de Goa en 1656 et, déguisé en médecin arménien, réussit à entrer en Éhtiopie ; il arriva à Gandar, que Fasiladès avait élevé au rang de capitale. Il y demeura six ans, ne pouvant exercer que très rarement son ministère et avec grande circonspection ; de ses lettres, trois seulement purent parvenir à ses confrères des Indes.

Avec lui finit tout à fait la mission éthiopienne de la Compagnie, commencée par saint Ignace lui-même, soutenue au prix des plus héroïques efforts de ses enfants.

Découverte d'un manuscrit du Père Ricci.

Le P. Pascal M. D'Elia, sinologue, professeur à la Grégorienne, a découvert une quantité de documents très intéressants pour l'histoire des Missions catholiques en Chine, en préparant avec le P. Tacchi Venturi une seconde édition des ouvrages historiques du P. Matthieu Ricci. Entre autres choses, il a trouvé une carte géographique de la Chine avec texte latin de 1588, envoyée de Chine à Rome par l'intermédiaire du P. Ruggieri ; le texte latin du soi-disant bref de Sixte-Quint —1590— à l'empereur de Chine ; le premier livre d'apologétique en Chinois, imprimé en Chine en 1584 ; l'unique feuille connue de la première traduction du Décalogue en Chinois (1583) ; le « Catéchisme » envoyé et annoté par le P. Ricci en 1605 ; une lettre inédite de ce Père (1586) ; une relation de son arrivée à Pékin en 1601 ; de nombreuses lettres inédites des collaborateurs du P. Ricci ; le premier dictionnaire européen-chinois composé par le Père dans les premières années de son séjour à Sciaochin (1573) etc...

A l'intérieur de ce dictionnaire manuscrit inédit, le P. d'Elia a trouvé un document chinois du P. Ricci, qui doit remonter à 1585.

La « Civilta Cattolica » (avril 1935) a publié ce document traduit par le P. D'Elia.

Valeur et contenu du document.

« L'ouvrage trouvé dans les archives romaines de la Compagnie de Jésus, de 23 ×16,5 cm., écrit sur papier chinois (189 pages), est un vocabulaire portugais-chinois. Chaque page se compose de trois colonnes : mots portugais, phonétisation, caractères.

Les trois premières pages comprennent une quatrième colonne pour les mots italiens.

La langue chinoise est le mandarin, la phonétisation autographe du Père Ricci est italienne.

Le vocabulaire s'achève par « Laus Deo Virginique Matri, divis Gervasio et Protasio, Amen. Jésus. »

Ce manuscrit ne porte pas encore les signes des aspirations et des tons trouvés en nov.-déc. 1598. C'est donc la première ébauche que fit le P. Ricci en 1583, pendant qu'il était encore à Sciaochin ».

Ce dictionnaire considéré en lui-même est très important. Il l'est encore davantage par les 9 pages laissées en blanc où le P. Ricci transcrivit « ses conversations de catéchisme » avec les lettrés et les mandarins. Le texte comprend un sommaire assez complet de la doctrine catholique.

En peu de mots, clairs, il traite de l'existence de Dieu, de ses attributs, de la Création, de l'obligation par conséquent d'adorer Dieu pour en recevoir la récompense éternelle et éviter l'enfer. Puis il expose toutes les vérités principales jusqu'à la mission des apôtres, d'où le P. Ricci prend l'occasion d'expliquer sa venue en Chine.

La partie dogmatique, comme on le voit, était assez complète ; la partie morale se trouvait dans le Décalogue déjà traduit et imprimé. L'exposé des Sacrements n'était pas encore nécessaire puisqu'il ne s'agissait pas de chrétiens, mais tout au plus de catéchumènes auxquels il suffisait de connaître la nécessité du baptême. Or le P. Ricci en parle dans une note qui est ajoutée et que l'on peut considérer comme un appendice de notre document.

En outre, nous retrouvons dans ce texte comment le Père sut se faire admettre par les Chinois et comment il transposa le vocabulaire chrétien dans la lange mandarine. Nous renvoyons sur ce sujet aux études générales déjà faites.

Voici le texte original : il commence « ex abrupto », sans aucun titre.

[— *Dieu Créateur* —]

« Au commencement du chaos, il n'y avait ni hommes ni autres êtres ; il existait tout simplement le « Seigneur du Ciel », immatériel, non perceptible, sans commencement ni fin, dans un état qui n'est pas comparable à celui des esprits.

Ensuite, il produisit le ciel et la terre, le premier pour couvrir tous les êtres et la seconde pour les soutenir ; il produisit le soleil et la lune pour éclairer tous les royaumes ; les montagnes et les fleuves qui coulaient entre elles ; les hommes, dont l'âme dépasse toute autre chose ; les oiseaux et les animaux sauvages, ceux qui volent et ceux qui marchent ; les bourgeons et les arbres, les faibles et les majestueux, et les plantes de la médecine pour guérir toutes les maladies.

Pour tempérer le froid et le chaud, Il fit les quatre saisons. L'âpre, le salé, le doux, l'acide et l'amer devinrent les cinq saveurs. Il y eut

en outre des parfums à sentir, des sons à entendre, des couleurs à contempler.

Il ne manquait rien.

Puisque la dignité du « Seigneur du ciel » est très vénérable et que ses dons sont universels, Il doit être vénéré par les hommes qui vivent dans le monde.

Si les hommes le vénèrent, le « Seigneur du Ciel » leur accordera sa protection certainement ; pendant la vie ils jouiront des honneurs et de la prospérité, et après la mort, leur âme montera à la « Salle céleste » pour y recevoir toute félicité.

Si au contraire ils ne le vénèrent pas, certainement Il fera pleuvoir sur eux des malheurs et des misères. Il les châtiera par une mort prématurée et enfin les fera tomber dans la « prison terrestre » où ils subiront des peines amères.

Le « Seigneur du Ciel » est comme un père ou une mère. Si les garçons ou les filles n'honorent pas leur père et leur mère, qui donc honoreront-ils ?

Il est aussi semblable à un souverain. Si les ministres et le peuple ne respectent pas le Souverain, qui donc respecteront-ils ? Qui ne connaît pas cela ?

Mais au contraire ceux qui honorent d'autres esprits, agissent comme si la production du « Seigneur du ciel » et ses dons n'existaient pas.

Le « Seigneur du Ciel », par miséricorde, ayant eu compassion des peines de l'homme dans la « prison terrestre » se fit homme et s'incarna en Europe. Il exhorta les hommes à faire du bien, répondit à leurs prières par des miracles, fonda l'Évangile dont la doctrine est pure et splendide, que les Européens jusqu'à présent se transmettent de génération en génération, sans que personne ne l'honore et n'en reçoive sa protection.

Voilà la vérité sur ce (point).

[— *Arrivée du P. Ricci en Chine* —]

La Chine, ce grand pays, éloignée de mon Royaume, n'avait pas de relations avec lui. Voilà pourquoi elle n'a pas connu le Seigneur du ciel et n'a pas vu l'Évangile. Moi, prêtre, d'Europe, j'ai aimé dans mon cœur la doctrine de la Chine et je n'ai pas cru que dix mille « lis » (presque 6500 klm.) étaient une distance trop grande. Voici trois ans que je suis arrivé par la mer à Sciaochin, dans le Kwang-tung où S. E. le Gouverneur provincial Kuo, traitant bénignement un voyageur qui venait de loin, me fit cadeau d'un terrain sur lequel j'ai bâti une église appelée « La Fleur des Saints » (la Très Sainte Vierge), où j'ai invité un maître pour m'enseigner les livres chinois et où LL. EE. les Nobles sont venus m'instruire et me faire profiter (de leur science).

Je me suis aperçu néanmoins qu'ils ne connaissaient ni le « Seigneur du Ciel » ni son Évangile. Respectueusement, (moi), prêtre, j'ai tra-

duit en Chinois la doctrine et j'ai composé le « Véritable Exposé » (Catéchisme de 1584) pour les leur offrir, et pour qu'en les connaissant, ils fassent le bien, gagnent les bénédictions et montent enfin à la « Salle céleste » pour recevoir la félicité et échapper aux tourments du diable.

Maintenant que je suis entré dans leur noble pays et que j'ai été à nouveau honoré par la condescendance de LL. EE., comment oserais-je ne pas exposer avec respect (ce qui suit)?

[— *Le péché originel* —]

Bien que le Seigneur du ciel ait, au commencement du chaos, produit le ciel, la terre et tous les êtres, cependant son image n'existait pas vraiment. Il créa un homme qu'Il appela Adam et une femme qu'Il appela Ève. Tous les deux étaient intelligents et comprenaient d'une façon particulière ce monde. Ce sont nos premiers ancêtres. Au commencement ils furent créés dans un jardin. La vue et les choses de ce jardin étaient merveilleuses, il n'y avait ni froid ni chaleur et toutes les fleurs et tous les fruits s'y trouvaient réunis.

Le Seigneur leur ordonna de vivre ensemble dans ce monde et leur permit de cueillir et de manger de tous les fruits de ce jardin à leur gré.

Il y avait seulement un certain fruit qu'Il ne permit pas de prendre. S'ils n'obéissaient pas à ce commandement, ils éviteraient difficilement la mort.

Il y avait aussi un esprit céleste qui admirant sa propre beauté excita l'orgueil de plusieurs autres esprits célestes, et essaya de s'emparer de la dignité du « Seigneur du ciel ». Immédiatement il tomba dans la « prison terrestre » et fut changé en diable. Mais cet esprit garda dans son cœur la haine primitive et voulut faire partager son malheur par Adam et Ève.

Un jour il se transforma en un grand serpent dont le corps avait trois mètres et demi, et s'enroulant autour d'un arbre il dit à Adam et Ève : « Bien que le « Seigneur du Ciel » vous ait dit : « ne mangez pas de ce fruit », moi je vous exhorte à en manger, après quoi vous aurez certainement la science du « Seigneur du ciel ».

Ève, émue par ces paroles du menteur, prit le fruit et le mangea. Elle en prit un autre qu'elle donna à son époux et Adam en mangea aussi.

Par cette action, ils désobéirent au commandement du « Seigneur du Ciel » et devinrent ses ennemis.

Adam, Ève, leurs enfants, leurs descendants, toutes les générations, tous devinrent ennemis du « Seigneur du Ciel ».

Donc tous les hommes du monde offensèrent le « Seigneur du ciel » et à cause de leur offense devaient recevoir le même châtiment que le démon.

[— *La Rédemption* —]

Heureusement, le « Seigneur du Ciel », pris de miséricorde, eut compassion des peines de l'homme dans la « prison terrestre ». Il choisit une jeune fille de quinze ans nommée Marie, qui, sans époux, conçut d'elle-même et après neuf mois mit au monde un fils appelé Jésus. — Mot européen qui signifie : Sauveur universel des hommes du monde.

Jésus fit beaucoup de bonnes actions et guérit plusieurs hommes. Tous les sourds des deux oreilles, les aveugles, les muets, des centaines de malades tous furent guéris. Il serait difficile de rapporter tous les miracles dans le détail.

Il propagea et enseigna l'Évangile à beaucoup de disciples.

Ce Jésus — Sauveur universel des hommes du monde — par lui-même n'avait aucun péché, mais hélas, les hommes méchants d'un certain pays, ne voulant ni l'écouter ni croire en lui, prirent deux morceaux de bois et en firent un échafaud en forme de dix. Ils clouèrent ses mains et ses pieds et le firent mourir sur l'échafaud.

Les disciples de Jésus prirent son cadavre et l'ensevelirent dans un tombeau de pierre.

Dans les trois jours qui suivirent, l'âme de Jésus entra dans la « prison terrestre » pour examiner les bons et les mauvais ; Il en fit sortir les saints parfaits, tous ceux qui, dans les temps passés, avaient fait du bien et honoré le « Seigneur du Ciel ». Mais comme ils n'avaient pas trouvé le « Seigneur du Ciel » pour leur indiquer le chemin, ils étaient entrés dans la « prison terrestre où » ils ne voyaient pas la lumière.

Après trois jours l'âme du Seigneur reprit possession du cadavre et Jésus revint à la vie, sortit du cercueil et se montra à tous. Le quarantième jour, en présence de tous ses disciples, en plein jour, il se souleva et s'envola en conduisant toutes les bonnes âmes qui montaient pour jouir de la félicité.

[— *La prédication de l'Évangile* —]

Jésus commanda aussi à tous ses disciples de se répandre dans les quatre directions pour annoncer l'Évangile, exhorter les hommes à faire le bien, et distribuer l'eau sainte à ceux qui voudraient croire en la rémission des anciens péchés.

A partir de ce moment les disciples se répandirent comme des nuages et, sans avoir peur de faire mille lis, ils demandaient l'aumône et exhortaient au bien.

Ayant reçu les dons du « Seigneur du Ciel », ils pouvaient comprendre les langues de tous les pays, sauvaient tous les vivants, faisaient monter les âmes (au « ciel »), effaçaient les péchés, travaillaient et faisaient des miracles.

Moi, prêtre, j'imite humblement mes prédécesseurs ; souvent j'ai

souffert du froid et de la chaleur, j'ai couru des dangers et je suis arrivé ici.

J'ai souvent reçu la visite des savants mandarins, gens supérieurs, grands et intelligents, personnes de talent et de génie ; j'ai appris beaucoup de leurs conversations et j'en ai retiré un grand profit, ce dont je leur suis très reconnaissant. Mais, après avoir donné la lignée illustre, la noble race et la grande célébrité de LL. EE., je crains que, ne connaissant pas le Saint Évangile du « Seigneur du ciel », ils ne soient pas, un jour dans l'avenir, prêts à se sauver et à faire monter leurs âmes. S'ils ne me chassent pas, moi prêtre, je leur montrerai avec grand plaisir l'Évangile pour témoigner de ma sincérité.

Cet Évangile n'a pas de mots bouddhistes, de Nirvana, inventés dans le Siam et autres pays semblables ; il n'a pas été composé en secret par moi, petit prêtre, mais il a été laissé par le « Seigneur du Ciel » lui-même, et il n'est jamais entré en Chine jusqu'à présent. Je les prie de ne pas le considérer comme une tromperie en usage chez les bonzes ».

Après ce compendium substantiel vient comme Appendice une invitation discrète au baptême :

[— *Nécessité du baptême* —]

« Explication de la rémission des péchés passés par l'eau bénite ». L'homme qui désire entrer dans la religion du « Seigneur du Ciel » doit prier un prêtre de cette religion de réciter pour lui une prière et de lui purifier la tête avec l'eau bénite du « Seigneur du Ciel ». Cette eau bénite reçue, alors les péchés passés sont tout-à-fait effacés.

A cet instant, on connaît son maitre du ciel et on est élevé à la Cour céleste ». Aucun des autres esprits ou des immondes diables n'osent s'approcher du baptisé. Après la mort il monte à la « Salle céleste » pour y recevoir le bonheur.

Avant d'avoir reçu la purification de la tête, l'âme est salie par beaucoup de péchés. Pendant ce temps elle sert le démon, comme s'il était un souverain, et elle est l'ennemie du « Seigneur du Ciel ». Après la mort, l'âme entre dans la « prison terrestre » et s'apparente avec le diable.

Si un homme du monde désire monter au ciel et recevoir le bonheur, il doit suivre cette religion et ainsi il obtiendra la force par le « Seigneur du ciel ».

Conclusion.

Après la lecture de ce document découvert trois siècles et demi exactement après sa composition, nous voyons la faus-

seté de cette légende qui avait crédit dans certains milieux, à savoir que le P. Ricci et ses compagnons avaient falsifié la doctrine catholique. Ils n'auraient pas eu le courage de prêcher tous les dogmes de la foi et auraient même exclu la Passion et la mort du Sauveur sur la Croix.

Au contraire, ce document, retrouvé par hasard, nous montre le soin vigilant qu'avait le P. Ricci d'annoncer aux Chinois, même aux Mandarins et aux Lettrés qui venaient le trouver, attirés par sa réputation de savant, le véritable Évangile intégral et exempt de doctrines exotiques, simple et pur, comme il l'avait reçu autrefois sur les genoux de sa mère Jeanne Angiolelli, puis aux cours du Collège romain.

(D'après l' « Osservatore Romano » du 7 avril 1935)
traduction du Fr. C. Cialente S. J.

Essais de collège à Jersey

1828 et 1842.

A deux reprises, les Supérieurs de la Province de France projetèrent d'établir un collège dans l'île de Jersey. Jusqu'ici, nous ne connaissions que les détails fournis au P. Delaporte par un témoin oculaire des démarches de 1828 (« Lettres de Jersey », 1882, p. 111sq.) Le même tome des Lettres de Jersey contient aussi des extraits de « La Chronique de Jersey » relatant les discussions qui agitèrent le Parlement jersiais en 1842.

Au cours de recherches aux Archives de la Province (1), nous avons trouvé quelques documents qui éclairent ces deux essais d'établissement dans l'île.

I. — Premier essai, 1828.

Le 4 août 1828 les consulteurs de Province, les PP. Varin, Jennesseaux, J.-B. Gury et Druilhet se réunissent à Saint-

(1) ms. 2410.

Acheul pour discuter la fondation de maisons à proximité des frontières de France : Savoie, Espagne ou Angleterre. Le principe est admis. Pour la réalisation, « videbitur quando et quomodo ».

En juin, le ministère Martignac ayant interdit à nos Pères l'enseignement dans leurs 8 Petits séminaires, il était prudent de prendre des précautions en vue de la persécution menaçante. L'affaire ne traîna pas en longueur, car le 17 août, le P. Jennesseaux écrit de Paris : « Il y a 8 jours, deux de nos Pères sont partis pour Chambéry afin d'obtenir de Sa Majesté le Roi de Sardaigne la permission de fonder un établissement français sur la frontière de ses états. Deux autres sont partis le mardi suivant pour voir s'ils trouveraient quelque chose de convenable dans l'île de Jersey ou dans celle de Guernesey ».

Les deux Pères en question étaient les PP. Nicolas Petit, missionnaire à Laval et Pierre Ladavière, ministre à Montrouge. Leur voyage à Jersey peut se situer dans la première quinzaine d'août.

Dès leur arrivée les P.P. Petit et Ladavière se mirent en relations avec les autorités de l'île. Tandis que les négociations suivaient leur cours, ils recherchèrent « un terrain convenable pour le futur collège. Leur choix s'était porté sur le clos de la Frégonnière. Ils avaient même conclu conditionnellement marché : restait à obtenir l'autorisation des États. Elle ne fut pas accordée. Au lieu du collège rêvé, la Frégonnière voyait, une trentaine d'années plus tard, s'élever dans son enclos l'Imperial Hotel ». (Souvenir du Cinquantenaire, p. 67).

Nos Pères se rendirent alors à Guernesey. Le refus opposé par l'île-sœur fut violent. On peut en juger par le récit suivant extrait de la « Chronique de Jersey ».

Chronique de Jersey. — 6 sept. 1828.

Les journaux de Guernesey, la Cour de Guernesey et la masse des habitants de Guernesey ont crié haro sur les jésuites. Il paraît que 2 ou 3 de ces Révérends Pères passèrent à Jersey, il y a quelques semaines, à la tête desquels se trouve le P. Loriquet (1), supérieur de Saint-Acheul. Ils demandèrent ici, dit-on, aux autorités de s'y établir : on ignore la réponse qui leur fut faite, mais on peut supposer qu'elle ne fut guère favorable puisqu'ils s'en allèrent à Guernesey

(1) Le journaliste ignorant sans doute les noms de deux Pères, cita celui du P. Loriquet, « le jésuite célèbre de l'époque ».

où leur apparition a effrayé tout le monde. Le *Star* dit que la Cour de Guernesey, après une consultation secrète de deux heures, a refusé aux disciples d'Ignace permission d'ériger un collège. L'*Indépendance*, autre journal, a fulminé contre eux. On assure même que si permission leur avait été accordée de dépenser 500.000 francs par an à Guernesey, l'amiral Saumarez aurait présidé une assemblée publique pour faire des représentations contre pareils attentats. Si leur objet était d'établir ici un collège de la jeunesse française, ils verseraient beaucoup d'argent à Jersey. Sous ce point de vue, tout le monde y gagnerait.

13 sept. 1828.

Les gazettes de samedi dernier sont remplies de détails d'une assemblée générale des habitants, présidée par l'amiral Saumarez : il y fut décidé de s'opposer à l'établissement des Jésuites. Diverses résolutions furent adoptées à cet effet et une pétition à Sa Majesté en Conseil fut préparée et signée par une portion des personnes composant cette assemblée. La Cour de Guernesey, après deux heures de délibération secrète sur le sujet, a rendu l'Ordonnance suivante :

« Le 2 sept. 1828, devant M. le Bailli, présens, etc... « Sur l'information donnée à la Cour royale de l'arrivée de deux Prêtres Français de la Congrégation des Pères Jésuites dans l'intention d'établir un séminaire pour l'éducation des jeunes Français seulement qui désireraient s'y rendre. La Cour s'assembla hier et crut qu'il était de son devoir de prier M. le Commandant en chef de vouloir bien écrire au gouvernement de S. M., en lui exprimant que l'opinion de cette Cour est contraire à un pareil établissement et de le prier dans le cas où l'on s'adresserait au gouvernement de S. M. à ce sujet, de ne point accueillir la demande avant d'avoir entendu les très humbles représentations des autorités et des habitants de cette île ».

Nous apprenons qu'ici, lorsqu'ils se sont adressés au Lieutenant Gouverneur pour y former leur établissement pour l'éducation exclusive de jeunes français, on a demandé d'abord de voir les règlements qu'ils devaient suivre. Un des Pères Jésuites s'est, en conséquence, dit-on, embarqué pour la France afin de se procurer les renseignements qui lui ont été demandés. Il nous semble qu'à Jersey les autorités ont agi avec plus de libéralité que celles de la sœur cadette. Avant de refuser, elles veulent connaître le danger qu'il y aurait d'accorder une demande qui jetterait beaucoup d'argent dans le pays.

Rentré en France, le P. Petit expose le 8 septembre le résultat de sa mission aux Pères Gury, Jennesseaux, Loriquet et Druilhet. Dans les circonstances actuelles, il est préférable de fonder une maison à Jersey plutôt qu'à Guernesey. Le gouvernement de Jersey n'y est pas opposé, mais demande seulement qu'on lui fasse une proposition par écrit. De plus il existe déjà un collège à Guernesey et des conflits

seraient à craindre. Les Pères concluent à l'unanimité qu'il ne faut pas abandonner le projet.

Nous pouvons sans doute attribuer l'échec des pourparlers à la méfiance des insulaires, et à leur indépendance susceptible. Cependant une lettre du P. Godinot, Provincial, au P. de Grivel insinue que le P. Petit n'a pas agi avec toute la prudence nécessaire.

« De Londres, le 2 et 4 octobre ». Le P. Godinot rappelle la consulte tenue à Sainte-Acheul. « L'avis unanime fut... qu'il fallait envoyer directement à M. Scott (1) le ou les députés pour connaître la manière de s'y prendre. M. Scott m'a dit positivement qu'on avait suivi une mauvaise marche qui a fait un éclat fâcheux et qui a, par sa publicité, suscité des obstacles qu'on n'aurait pas rencontrés dans un autre plan et qui ont rendu la réussite impossible. Voilà pourquoi on avait conseillé à Votre Révérence en juillet d'appeler auprès d'elle des personnes graves de diverses maisons pour les adjoindre à ses consulteurs ordinaires, mauvais juges pour les raisons qu'on lui détaillait. Au reste, M. Scott a fait, en ami chaud, les démarches capables de raccomoder cette affaire, s'il y avait eu moyen... Une consultation de vos consulteurs, tenue selon les règles et avec le loisir convenable, aurait démenti que pour une pareille députation, il ne suffisait pas de savoir un peu d'anglais ; il paraît néanmoins que c'est le seul motif qui a déterminé le choix de MM. Petit et Ladavière... »

Les choses en restent là. Mais la situation se retourne. Les Jersiais, regrettant sans doute d'avoir manqué une affaire avantageuse pour l'île, proposent un établissement. Cette fois, ce sont les Pères qui le refusent. Le Provincial de 1836 à 1842 note dans le cahier des archives de la Province intitulé : *Établissements*, (c. à d. établissements proposés par différentes villes) :

« 1838, 26 juillet, Jersey. — M. le Comte de Pontfarcy s'acquitte, par l'intermédiaire de M. de Vaujuas, de la commission dont il vient d'être chargé par les plus notables habitants de l'île de Jersey où on regrette l'opposition mise dans un temps au projet d'un collège. Les dispositions sont meilleures aujourd'hui à notre égard. Pourvu que notre prosélytisme ne s'exerce que dans l'enceinte de notre maison, nous jouirions d'une grande liberté : les habitants sont disposés à adoucir et à éluder autant qu'il sera possible l'obligation de prêter serment à la reine d'Angleterre pour

(1) Nous ignorons quel est ce M. Scott, ami de la Compagnie.

acquérir le droit de posséder dans l'île, aussi bien que toutes les autres lois qui pourraient nous être désagréables.

Répondu le 5 août. La chose mérite considération. Le R. P. Général consulté a répondu le 11 sept. qu'il y voyait de graves difficultés, surtout du côté du gouvernement de la Grande Bretagne... » Le refus consterna les Jersiais : « Les habitants regrettent maintenant que l'on n'ait pas abouti » écrit le P. Guidée (11 octobre 1839).

Certes, le Père Provincial n'avait rien négligé pour aboutir. « Il ne tint pas à lui que l'île de Jersey ne vît s'élever un collège de la Compagnie qui fût pour l'Ouest ce que Brugelette était pour le Nord. Pendant une année, il négocia activement cette affaire et il était sur le point de conclure lorsque des difficultés semblables à celles qui avaient retardé longtemps la fondation du collège de Brugelette firent ajourner aussi, puis échouer complètement celle du collège de Jersey ». (Vie du P. Guidée, par le P. Grandidier, ch. VIII, p. 163).

II. — Second essai, 1842.

L'initiative du second essai revient à quelques pères de famille qui envoyèrent la pétition suivante au P. Boulanger, Provincial depuis le 4 février.

« Saint-Servan, 28 février 1842. Très Révérend Père,

Depuis que les mesures qui entravent l'éducation chrétienne se sont multipliées dans notre patrie, les pères de famille de la Bretagne et de la Normandie, se trouvant dans une sorte d'impossibilité de faire élever leurs enfants comme ils le désirent et ne voulant pas non plus les envoyer dans des établissements trop éloignés, ont depuis longtemps la pensée de solliciter l'établissement d'un collège tenu par des membres de votre Compagnie.

Comme plusieurs avaient l'honneur de connaître le P. Rozaven, assistant de France à Rome, ils se sont adressés à lui pour qu'il fît parvenir leurs vœux auprès du Révérend Père Général qui a eu l'extrême bonté de leur faire répondre qu'il verrait avec plaisir la formation d'un semblable établissement tenu par des jésuites français dans l'île de Gersey (sic).

Sachant, très Révérend Père, que le pays est sous votre juridiction, nous venons supplier votre Paternité de nous être favorable auprès du Provincial de France pour qu'il veuille bien, de concert avec vous, prendre en considération notre juste demande dont nous lui adressons un duplicata.

Comme plusieurs d'entre nous sont nés à Gersey pendant l'émigration, que nous l'avons habité pendant toute la guerre, que nos relations fréquentes nous mettent en état de connaître la législation et les mœurs de ce pays, nous vous dirons, très Révérend Père, 1° qu'à Gersey, rien ne s'oppose à l'établissement en question ; 2° que cette île se gouverne d'après ses propres lois et est tout à fait indépendante des lois anglaises qui ne la régissent pas ; que par conséquent la clause du bill d'émancipation qui concerne votre Compagnie ne l'a pas atteinte ; 3° que la liberté d'enseignement y est absolue ; 4° enfin que connaissant l'opinion actuelle du pays, un collège commencé avec quelques précautions serait non seulement bien vu mais encouragé par les hommes les plus influents du pays.

S'il nous était permis, Très Révérend Père, de vous parler du besoin spirituel du pays, nous vous dirions que la présence de quelques membres de la Société de Jésus serait d'une grande utilité sous le rapport religieux, attendu qu'il n'y a que deux prêtres dans l'île pour plus de quatre mille catholiques qui y résident.

L'ecclésiastique qui est chargé de la congrégation irlandaise et qui communique les pouvoirs au prêtre chargé de la congrégation française est un des plus dévoués amis de votre société et verrait avec joie la fondation de ce collège.

Enfin, Très Révérend Père, outre que cet établissement ne sera d'aucun préjudice à ceux que vous pouvez avoir en Angleterre, nous croyons qu'il vous serait avantageux sous plusieurs rapports que, mieux que nous, vous pourrez apprécier... »

La lettre, écrite par M. Sevoy, ancien sous-préfet, chevalier de la Légion d'honneur, était également signée par M. de Châteaubriant, M. Le Fer de La Motte, ex-capitaine de la Garde Royale et M. Le Feu.

Nous ignorons la réponse du P. Guidée. Mais elle dut suggérer d'en appeler d'abord au P. Lytgoe, Provincial d'Angleterre. Car, le 1er mars, M. Sevoy et les signataires de la première requête écrivirent au P. Lytgoe afin d'activer l'établissement d'un collège à Jersey. « Cette lettre, nous l'eussions fait signer d'un grand nombre de pères de famille si nous n'avions dû nous renfermer dans une grande discrétion, afin d'éviter les difficultés que nous pourrions rencontrer de la part des autorités françaises qui, si elles pressentaient nos intentions, ne manqueraient pas d'engager les autorités de l'île à s'opposer à un établissement qu'elles verraient avec peine si près d'elles et qui ferait abandonner leurs collèges universitaires.

Plus nous allons, et plus M. de Châteaubriant et moi, sommes convaincus d'une pleine réussite. Il est donc important de mettre la main à l'œuvre après Pâques... »

Le P. Guidée accusant réception de cette lettre dit que le P. Boulanger comptait se rendre en Bretagne aux mois de juin et juillet.

M. Sevoy écrit le 17 juin pour presser le voyage du Père. « Un de mes amis, M. de Châteaubriant, arrive de Jersey ; il y a vu plusieurs personnes qui toutes seconderont de leur influence l'établissement d'un collège français tenu par des prêtres dans cette île. Pour mettre à profit les bonnes dispositions de nos amis, il est important que vous veniez le plus tôt possible, que nous fassions un petit voyage dans ce pays où tout est disposé pour vous recevoir... ».

Le Père répondit le 20, en fixant sans doute la date de son arrivée. Le 14, en effet, les consulteurs avaient été unanimes sur l'opportunité de ce voyage.

Le vendredi 5 juillet, Le P. Boulanger partit de Nantes où il « faisait la visite annuelle », pour Saint-Malo. Dès son arrivée, il se rendit à Saint-Servan chez M. Simon où il passa les journées de dimanche et de lundi, en attendant le bateau. Le Père Provincial note dans son journal quelques détails pittoresques sur le voyage.

« Mardi 9. Départ à 6 h. du matin pour Jersey par le bateau à vapeur en compagnie de M. Sevoy qui nous avait obtenu un passeport gratis. Nous étions en habits laïques parce que la soutane aurait produit mauvais effet chez les Jersiers (sic), comme il est arrivé à l'égard d'un prêtre qui fut fort mal reçu avec sa soutane et son tricorne. Après 4 h. de trajet par un beau temps, nous sommes arrivés à St-Hélier...M. de la Rivière nous attendait au port et il nous a conduit (sic) à notre hôtel. Après le déjeuner, visite à M. de la Rivière, à M. de Pierreville, son beau-père, à M. Morlais, prêtre catholique pour les Français, à Mr Cunningham, prêtre catholique pour les Anglais. Dans l'après midi, visite en voiture de quelques maisons qui pouvaient servir pour le commencement d'un pensionnat. Celle qui nous a paru mieux convenir est celle de M. Simon, consul de France, situé à une lieue 1/2 de St-Hélier, à l'extrémitié de la vallée de St-Pierre et près d'un village de ce nom. Elle est sur une hauteur dont l'air est très pur ; les environs sont charmans.

Merc. 10. Visite du fort en compagnie du consul qui à pris à cœur l'établissement projeté... A 11 h. départ par le bateau à vapeur. Si nous l'avions manqué, nous n'aurions pu partir que le dimanche suivant. A cause du mauvais temps, nous avons été près de 9 h. à faire le trajet. Vers 6 h., nous étions à St-Servan. La douane française au retour de Jersey est fort ennuyeuse ; mais heureusement nous n'avions

d'autre bagage qu'un sac de nuit. Le prix du bateau à vapeur est de 12 fr. 75 ».

Le Père Boulanger regagna Paris par Caen. Sa visite à Jersey avait été courte. Comme il n'avait dû ni descendre dans les détails d'un enquête minutieuse, ni se donner pour ce qu'il était, ni confier ses intentions qu'à de rares intimes, il écrivit au P. Général une lettre d'espoir où tous ses arrangements paraissent en voie de réussir.

Mais une indiscrétion que tâcha de réparer M. de Pierreville fit craindre un instant que l'évêque de Londres ne refusât son consentement au futur collège. Tout s'arrangea et, le 5 sept., Mgr Thomas Griffiths approuva l'établissement.

C'est alors que fut délégué à Jersey, le P. Nicolas Delineau, professeur de physique et de chimie à Brugelette, avec pour compagnon le frère coadjuteur François Liot. Durant tout le voyage, le frère coadjuteur rendit compte au P. Provincial de leurs démarches dans l'île ; il nous est donc facile de suivre dans le détail les négociations.

Cette correspondance a déjà été étudiée par le P. Léon Dauchez, dans une conférence lue au réfectoire des Pères de Bon-Secours en juillet 1905. Nous citerons ce travail en le complétant ici ou là.

Le P. Delineau en arrivant à Saint-Malo se trouva fort désappointé de ne pas rencontrer, comme il s'y attendait, M. Sevoy. Le Père recourut alors à M. de Chateaubriant, domicilié à Saint-Servan et propriétaire dans l'île qui, sans pouvoir l'accompagner actuellement, lui recommanda d'intéresser à sa cause M. Godfray.

En débarquant le 15 sept. le Père s'adressa comme il était convenu au prêtre catholique M. Cuningham et à M. de Pierreville qu'il trouva dans la suite plus encourageant qu'actif.

Les deux jésuites logèrent chez M. Jean Allain, marchand de vin, 35 Union Street.

Les débuts furent encourageants puisque le 22 sept. 1842, le P. Boulanger écrit : « L'affaire du collège de Jersey est en bonne voie. L'évêque de Londres est enchanté ».

Le P. Delineau vit longuement M. Simon. Mais la maison proposée à Saint-Pierre parut insuffisante pour un collège et surtout trop éloignée de la ville. « La distance est bien grande, écrit le F. Liot. Il nous a fallu 3/4 d'heure pour faire le trajet en voiture par un chemin agréable mais assez difficile à cause de sa sinuosité et de la colline qu'il faut gravir ».

Cependant, le bruit de nos intentions se répandait à Saint-Hélier et les offres se multipliaient de toutes parts. Ces pro-

positions faisaient perdre la tête au Père, surtout quand elles y mettaient l'instance de M. Simon. Celui-ci arriva, paraît-il, un soir demander au P. Delineau de se décider au plus vite, sous le prétexte discutable qu'un armateur anglais voulait louer sa maison. On comprend les perplexités du Père qui, assailli de tous côtés, généralement mal renseigné, trouvait en M. de Chateaubriand enfin arrivé à Jersey un conseiller d'une conscience quelque peu timorée et trop soucieux de ne pas se compromettre personnellement. Pourtant le Père et son fidèle historien remarquaient avec assez de joie que les offres venaient surtout des principaux de l'île ; cela prouvait que la classe influente ne leur était pas trop hostile, ou bien, ajoutait mélancoliquement le Frère, qu'elle s'entendait aux affaires.

Un des terrains que désirait acheter le P. Delineau était admirablement situé ; il comprenait, et au delà, tout l'emplacement où fut bâti en 1852 le collège Victoria. (Le plan s'en trouve aux Archives de la Province).

Après avoir délibéré, le Père se décida à visiter M. Godfray. La première réception fut glaciale : pour toute réponse, l'avocat-général prétendit qu'avant de s'établir, il fallait « obtenir l'autorisation, sans laquelle on est exposé à faire des frais en pure perte ». L'entretien (4 oct.), continue le narrateur, a été très animé ; le Père a fait ce qu'il a pu pour prouver (à M. Godfray) qu'il avait autant de droit que les autres, mais il n'a pu nier qu'il était jésuite, puisque c'est une chose connue. Monsieur Simon a pris plusieurs fois sa défense. Cette entrevue fait voir l'intention de ceux qui peuvent tout. »

La lettre du F. Liot datée du 4 oct. est toute à l'espoir. (L'avocat général) a demandé au Père de lui remettre par écrit quelles étaient ses prétentions en venant s'établir dans l'île afin qu'allant traiter avec M. le Général, il pût lui en parler. Il a dit au Père qu'il se proposait de partir jeudi pour Londres et qu'il ne manquerait pas de s'assurer des démarches de nos ennemis et de sonder les intentions du Ministre de Sa Majesté à notre égard et de tâcher de faire tourner l'affaire à notre avantage. Le Père n'aimait guère lui donner ses intentions par écrit, craignant qu'on ne les fît valoir à son désavantage ; il a bien fallu passer par dessus ses répugnances ; il lui a adressé ce qui suit :

« Monsieur, me proposant de former dans cette île, conjointement avec vingt-neuf ecclésiastiques, mes associés, un pensionnat spécialement destiné à la jeunesse française dont les parents réclament une éducation plus morale que celle qu'ils trouvent dans les collèges universitaires de leur pays, je m'adresse à vous pour que vous daigniez

me faire connaître les formalités à remplir, pour jouir sans opposition des mêmes privilèges accordés à tout étranger qui présente les garanties suffisantes. Connaissant votre impartialité et votre zèle pour la gloire de votre patrie, j'ose espérer que vous voudrez bien vous prêter à ce qui peut encore l'augmenter. Daignez recevoir... »

M. l'avocat Godfray fit hier demander notre adresse à M. Simon pour faire connaître à M. Delineau la loi sur l'émancipation. Il ne s'est pas encore présenté. M. Simon est toujours le même pour nous. Les journaux continuent à s'occuper de notre affaire d'une façon qui ne nous est pas hostile. Un, cependant, donnait un mensonge aujourd'hui en disant que celui des jésuites qui est chargé d'établir le collège s'est présenté chez M. le Gouverneur pour obtenir l'agrément qui lui a été refusé.

M. Simon a assuré au Père que l'avocat général avait gagné aujourd'hui pour notre parti M. le procureur général. Ils sont tous deux officiers de la Reine, tous deux puissants ; motifs pour beaucoup espérer. Malgré les obstacles, nous pouvons dire que la majorité même du peuple nous désire. Le bateau va partir, je veux en profiter... »

Cependant tous les obstacles ne sont pas aplanis : d'abord les communications entre la France et Jersey sont d'une lenteur désespérante et entraînent des frais ruineux. Une lettre du P. Boulanger, expédiée le 2 oct. de Paris, n'arrive à St-Hélier que le 7 à midi ; encore coûte-t-elle un franc à ses destinataires. Cela n'est pas pour faciliter la besogne au négociateur ; mais ses embarras tiennent surtout aux équivoques, aux faux-fuyants, aux expédients dont on l'amuse à Jersey. Quand il se présente chez le connétable, on le renvoie au lendemain, mais le lendemain ne donne pas de solution positive. Il accorde généreusement le temps de la réflexion à son conseiller qui, le lundi, lui promet une réponse pour le mardi. Les mêmes scènes se reproduisent un peu partout : chacun aime à faire traîner les choses en longueur. L'avocat de la Reine, après avoir convoqué le P. Delineau pour 9 heures du matin, recule le rendez-vous à 3 h., puis à 4 h. Mais à 4 h. l'aimable gentleman est parti. Avec tout cela le temps se perd en démarches inutiles, alors qu'il y aurait tant à faire.

A ce moment, le journal français « Le Constitutionnel » ouvrit le feu contre les jésuites. Le Doyen se démena pour faire signer une pétition contre le collège. Il écrivit lui-même en Angletere pour savoir que faire et solliciter l'expulsion des deux jésuites.

Le P. Delineau se trouve à ce moment dans une situation très difficile. Ses amis eux mêmes ne font pas preuve d'un

dévouement très effectif. M. Simon apparaît de plus en plus comme un homme d'argent et peut-être comme un fourbe, s'il est vrai qu'il ait répondu à quelqu'un : « Ce collège ne pourra pas s'établir ». Le Gouverneur est faible et ne veut pas se prononcer, encore qu'il reçoive correctement le Père.

On demande secours à l'évêque de Londres et au P. Provincial d'Angleterre. Mais toutes ces démarches épuisent le P. Delineau qui se décharge toujours sur le F. Liot du soin de la correspondance.

Le 12 oct., les nouvelles sont désespérées.

« A la tournure que prennent nos affaires, nous ne croyons pas qu'il soit possible de songer davantage à s'établir ici.

Notre nom de jésuite a quelque chose de si effrayant que tout le parti du clergéman(sic) frémit en l'entendant prononcer... Le grand bailli lui même n'est jersiais et anglican que parce que les jésuites ont fait chasser ses parents de France... Nous sommes bien informés que les États de l'île sont convoqués pour mardi ou mercredi 18 afin de délibérer sur l'adresse qu'on se propose de présenter à Monsieur le Gouverneur pour qu'il prononce lui-même notre expulsion ou qu'il en réfère au moins à la cour ; n'importe lequel des deux partis il prendra, nous n'avons pas d'autre chance à courir que d'avoir plus ou moins de jours pour attendre notre destination. Comme nous n'avons pas de justice à attendre, mais une loi exceptionnelle, il est possible, comme on semble nous le fait pressentir, qu'on nous accorde 24 heures pour sortir de l'île. MM. de Pierreville, Chateaubriant et quelques autres sont d'avis que nous restions jusqu'à ce qu'on nous signifie de partir ; il est possible qu'on attende encore une quinzaine de jours. Ceux qui nous ont offert leurs propriétés sont tout prêts de contracter encore avec nous malgré l'opposition.

Nous croyons que le seul moyen praticable pour établir un collège à Jersey serait d'employer une tierce personne qui pourrait se dire étrangère aux jésuites.... »

Le Père songe un peu à passer à Guernesey. « Il y a un beau collège fort à charge à la ville, presque sans maîtres ni élèves ; peut-être qu'en demandant à louer l'établissement pour en faire un pensionnat français où l'on admettrait des externes du pays, on pourrait s'y fixer ». Rien ne paraît exagéré dans cette lettre et il était vraiment question de congédier les deux jésuites dans les 24 heures. Mais tout cela n'eût rien été si le P. Boulanger, désespérant du succès, ne leur avait signifié de rentrer par le prochain bateau. Ce fut le coup de grâce pour le P. Delineau. Le 13, il faisait répondre à son Père Provincial par M. de Pierreville et le 14 par son socius que d'abandonner à ce moment la partie serait renon-

cer pour toujours à la fondation du collège dans l'île ; que le départ immédiat du Père ferait chanter victoire aux opposants et battre retraite à nos amis découragés et qu'enfin un mot de Mgr Griffiths, attendu d'un moment à l'autre, pouvait changer la face des choses.

Le F. Liot, redevenu optimiste pour la circonstance, ajouta comme dernière nouvelle — jusqu'à prochaine rétractation — que le Gouverneur et l'avocat général ne leur étaient point opposés, que plusieurs journaux prenaient vaillamment leur cause en main et que certains parents protestants considérés promettaient leurs enfants au collège français. Il est vrai que la même lettre portait une assez grave restriction : « Plusieurs de ceux qui ne nous sont pas opposés par opinion ne peuvent rien faire en ce moment, vu qu'ils sont candidats aux principales charges vacantes et qu'ils ont besoin des suffrages des deux partis ».

A la suite de cette lettre, le P. Delineau adresse pour la première fois quelques lignes au P. Provincial. Il lui expose ses perplexités. De son côté, le prêtre catholique, Mr Cuningham avait exposé les mêmes raisons au P. Boulanger. Il rappelait, pour justifier la direction donnée au P. Delineau, ses droits de supérieur temporaire et fondait, disait-il, grand espoir sur un meeting en faveur du collège, qui devait se tenir le lundi 17 octobre, la veille de la séance des États.

Le 16, on espère donc encore et beaucoup du gouverneur, du bailli, (très peu de Mr Simon) mais infiniment de Mr Godfray qui a paru interloqué lorsque le Père lui a parlé d'adieux. Il l'a reçu avec meilleure grâce que par le passé, il a entendu ses explications avec intérêt, le dissuadant fort de partir trop vite, parce qu'il était possible, disait-il, qu'on fît comparaître le Père devant l'assemblée.

Seulement ses espérances furent bien ébranlées, quand le Père et le Frère apprirent les manèges de leurs ennemis. Un individu, le Doyen, pense-t-on, demanda au général, au nom du Père, d'acheter un terrain et de bâtir un collège à Jersey. Cette manœuvre, destinée à soulever l'opinion, ne put malheureusement pas être contrecarrée. Le P. Delineau n'en eut connaissance que le samedi soir ; il ne put agir que le dimanche, et toutes ses instances, le lundi, auprès du Général et du Bailli, restèrent lettre morte.

Il était bien tard pour essayer de se réhabiliter.

Les « Lettres de Jersey » (1882, p. 244 sq.) ont raconté la séance des États. A l'unanimité, les membres adoptèrent la « proposition de Mr le Doyen, modifiée par le connétable de Saint-Hélier déclarant qu'ayant délibéré sur la dépêche de Notre Lieutenant Gouverneur, les États ont résolu de

prier Son Excellence de ne point permettre l'établissement d'un collège de Jésuites dans cette île ».

Les différents journaux de l'île donnèrent des comptes-rendus bien différents. Le « British Press » et la « Chronique » publièrent des articles déclamatoires ; le « Jersey Chronicle » leur répondit en rectifiant les textes que les adversaires avaient attribué à la Compagnie sur la suprématie des Papes. Il eut même le courage de tourner légèrement en ridicule la petite île normande : « Les Jésuites pensent que le plus facile moyen de recouvrer la splendide fortune d'une suprématie européenne, c'est d'établir un collège dans le vaste empire de Jersey ». « L'Impartial », rédigé en français, fut aussi très favorable aux Pères.

Mais les journalistes eurent beau dire et beau faire ; après la décision des États, il ne resta plus au P. Delineau et à son socius qu'à se rembarquer pour Saint-Malo.

Le F. Liot résume placidement la situation dans une lettre du 21 octobre, écrite de Saint-Servan : « Ainsi, la question du collège est demeurée dans l'état où elle était avant notre arrivée. Seulement, il y a deux partis bien prononcés ; le plus petit nombre, mais les plus forts, sont contre nous ; presque toute la classe moyenne est pour nous, elle paraît vouloir continuer une polémique dans les journaux en notre faveur. »

Ainsi se termina la tentative de 1842. Cet échec ne désespéra pas les Pères consulteurs. A leur avis, il faudrait confier à un Père le soin de se tenir au courant de la disposition des esprits jersiais. Pour plus de commodité, ce Père résiderait dans une de nos maisons proches de Saint-Malo. C'est peut-être à ce vœu que nous devons une reprise de relations avec Guernesey, en 1848.

En mars de cette année, le P. Binet, marqué au catalogue à la résidence de Vannes, décrit dans une lettre adressée de Guernesey semble-t-il, les facilités d'établissement dans l'île. A l'occasion aussi, il apporte quelques précisions sur l'essai tenté à Jersey en 1842 ; malheureusement nous ne connaissons pas de détails sur ce M. Guays, dont il est question dans la lettre. Voici quelques extraits du texte du P. Binet :

« M. Guays donnerait deux lettres, l'une pour M. Conaty qu'il préviendrait d'avance de la possibilité d'une émigration, l'autre pour Lord Bitilly, un des magistrats de l'île, qui consentirait à nous installer dans sa maison.

L'abbé Conaty, prêtre irlandais qui a fait toutes ses études et exercé le ministère en France, est un ecclésiastique pieux, zélé, ferme, respecté. C'est lui qui vient de bâtir l'église. Son intention est d'y procurer une mission de jésuites... M. Guays, qui regrette amère-

ment que lors des tentatives faites pour Jersey il n'ait pas connu nos intentions alors qu'il était *actu* habitant de Guernesey, condamne la manière dont on s'y est pris. C'était, dit-il, tous les moyens employés pour empêcher la réussite. Cependant, si après l'échec de Jersey on avait pensé à Guernesey, c'eût été le moment infaillible de réussir, attendu que le premier principe des insulaires de Guernesey est de prendre en tout le contrepied de ceux de Jersey. Il va sans dire qu'on leur rend la pareille à Jersey...

Le peuple est poli, bon et bien meilleur que celui de Jersey... »

Cette démarche échoua elle aussi. Nous n'en avons pas retrouvé d'autres vestiges. Sans doute la Compagnie refusa-t-elle l'offre qui lui était faite. En 1887, elle devait trouver à Jersey une humeur plus hospitalière. L'établissement de la Marine, puis du Collège de Bon Secours fut la réponse un peu tardive au vœu du P. Druilhet. Mais il reste assez piquant de songer que sur la colline où se dresse Victoria Collège a failli s'élever un collège de Jésuites.

Pierre Dalido.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Rome

Un nouveau cardinal jésuite. — Le R. P. Pierre Boetto, Assistant du T. R. P. Général pour l'Italie, a été créé cardinal au consistoire du 16 décembre 1935. Voici comment l'« Osservatore Romano » du même jour le présente :

« Le Cardinal Pietro Boetto, de la Compagnie de Jésus, est né à Vigone dans l'archidiocèse de Turin le 19 mai 1871.

Il fit ses études classiques au Petit Séminaire de Giaveno, et entra dans la Compagnie le 1er février 1888 au noviciat de Chieri (Turin).

En 1903, il était nommé Recteur du collège de Gênes, alors à ses débuts, puis il fut Recteur du Collège Saint-Thomas de Cuneo. De là il alla à Turin comme secrétaire et Socius du P. Provincial, jusqu'à ce que le 1er novembre 1916 il fut mis lui-même à la tête de sa province, qu'il gouverna plus de trois ans ; il fut alors envoyé comme Visiteur dans les provinces d'Aragon et de Castille.

En octobre 1921, il fut nommé Procureur Général de la Compagnie, charge qu'il occupa même durant le temps qu'il fut provincial de Rome (1928-1930). Enfin le 25 mars 1930, il était élu Assistant pour l'Italie.

Le 31 janvier 1931,il fut nommé Consulteur de la Sacrée Congrégation des Religieux.

Ce furent surtout cette dernière fonction et celle de Procureur Général qui firent connaître dans les milieux ecclésiastiques ses talents et ses vertus et lui gagnèrent une grande considération et une grande estime ».

L'Œuvre des retraites fermées. — En Italie, l'œuvre des retraites fermées et des Ligues de persévérance, qui compte près de 50.000 membres, vient de célébrer à Rome son 25e anniversaire. Aux fêtes jubilaires, les maisons de retraites de France, d'Espagne, de Pologne, d'Irlande, de Hollande, d'Angleterre, d'Autriche, des États-Unis et du Mexique ont envoyé des représentants. Ceux-ci, dans leurs rapports, nous offrent sur leur œuvre des renseignements suggestifs.

Le P. Girardon, par exemple (St-Hugues, Grenoble), nous apprend qu'en France 15.000 hommes au moins et 30.000 femmes font tous les ans une retraite fermée, que 2.500 prêtres se retirent dans

nos maisons pour vaquer aux Exercices Spirituels, et que 120 d'entre eux s'adonnent aux grands Exercices de 30 jours. En Autriche, la seule maison de Feldkirch a reçu depuis sa fondation (1896) 54.366 retraitants : tous les ans, une dizaine de médecins appartenant à l'Institut missionnaire médical de Würzburg y suivent les grands Exercices. Dans notre maison de Liverpool (Angleterre), en 1934, 3.284 hommes sont venus faire leur retraite, et la maison belge de Fayt-lez-Manage a atteint cette année le chiffre de 1637 retraitants. En Espagne, la Compagnie s'est vu enlever 17 maisons de retraite ; mais on continue à prêcher les Exercices, et on leur doit, tout récemment, la conversion retentissante du fondateur et directeur de l'un des pires journaux de Barcelone « El Ateo ».

(*Courriers*, mars 1936)

L'Exposition mondiale de la presse Catholique et la Compagnie. — Le 12 mai 1936, dans « le Jardin de la Pigna », le Souverain Pontife inaugurait solennellement l'Exposition Mondiale de la Presse Catholique. Le discours que S. S. prononça à cette occasion, en présence du Sacré Collège, du Corps Diplomatique, des journalistes catholiques de 45 nations d'Europe et d'Amérique, de 54 pays d'Afrique, d'Asie et d'Océanie, eut un très grand retentissement. Les communistes ont cru devoir y répondre.

Dans le stand de la Compagnie, sur la paroi centrale, face à la porte d'entrée, on a placé le portrait de S. Ignace, celui de S. Bellarmin et de S. Canisius. Ce n'est pas seulement piété filiale : tous trois ont compris dès le XVIe siècle l'importance primordiale de la presse pour la défense et l'illustration de la vérité. « Il importe que les « nôtres » — ainsi s'exprime S. Ignace — en des écrits brefs et soignés portent la sainte doctrine à la connaissance de tous et qu'ils s'efforcent de combattre le mal que font les libelles des adversaires... C'est avec une impatience extrême que nous attendons pour la presse du Collège Romain les 30.000 caractères commandés (en Allemagne)... ». Que les Jésuites aient correspondu de tout temps à ce désir de leur fondateur, il n'est, pour s'en rendre compte, que de jeter un coup d'œil sur la vitrine consacrée aux publications du XVIIIe siècle : on y trouve 24 périodiques — entre autres les fameux « Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts » édités à Trévoux — et seuls ont été exposés les documents que l'on avait sous la main à Rome. A sa suppression en 1773, la Cie publiait un grand nombre de brochures populaires et près de cinquante revues périodiques. Mais voyons plutôt l'œuvre actuelle de la Compagnie. Un graphique saisissant la résume.

Les Jésuites dirigent par le monde : 26 Revues de culture générale ; 152 Revues scientifiques ; 77 Revues missionnaires ; 596 Revues de piété ; 261 Revues de collège.

Ce qui porte à 1.112 le nombre des publications périodiques dont

ils s'occupent, avec 13.000.000 d'abonnés, et un tirage de 144.206.769 exemplaires en 50 langues différentes.

Un autre graphique nous apprend à quel rythme s'est développée pendant les 86 dernières années l'activité des écrivains de la Compagnie. En 1850 se fonde la « Civilta Cattolica ». Dix ans après, il existe, 5 revues. De 1860 à 1870 se créent 31 nouvelles revues, 22 de 1870 à 1880, 32 de 1880 à 1890, 37 de 1890 à 1900, 94 de 1900 à 1910, 150 de 1910 à 1920, 370 de 1920 à 1930, et depuis 1930, 371.

Les revues d'intérêt général et d'ordre scientifique ont été disposées sur la paroi centrale, face à la porte d'entrée. Voici par exemple le groupe nombreux des publications de l'Université Grégorienne et de ses annexes, l'Institut Biblique et l'Institut Oriental : 14 revues si nous comptons bien : « Gregorianum », « Biblica », « Orientalia Christiana »... etc. Non loin de là, des livraisons familières attirent nos regards : la « Nouvelle Revue Théologique » (Louvain) ; les « Archives de Philosophie » (Vals, Jersey) ; la « Revue d'Ascétique et de mystique » (Toulouse) ; les « Recherches de Science Religieuse » (Paris), la « Revue des Communautés religieuses » (Louvain)...

Les 32 Universités et Instituts d'Études Supérieures, que dirige la Compagnie se sont fait représenter par leurs publications savantes.

Puisqu'il faut choisir, arrêtons-nous un moment aux États-Unis. Fordham, la plus grande Université catholique du monde (8.000 élèves) a envoyé ses 10 périodiques : elle publie notamment une revue consacrée aux questions chimiques « The Retort », et une revue d'études biologiques « Cabmuth ». Des huit publications de l'Université Marquette (Milwaukee, Wisc.) retenons celle de droit « Law Review », celle de science « The Marquette Engineer », celle de l'École de journalisme « The Marquette Journal ». Vient ensuite l'Université St Louis de Missouri qui compte 9 revues : la plus remarquable est « Hospital Progress », organe d'une vaste association médicale de 500.000 membres.

Ces exemples laissent entrevoir l'action étendue et profonde que les Jésuites américains exercent par la presse dans leurs treize Universités.

Voici maintenant les lourds périodiques des Observatoires. Nous doutons-nous, à parcourir d'un œil distrait ces colonnes de chiffres, ces graphiques compliqués, du nombre de vies humaines sauvées par ce vigilant et patient labeur ?

Mais nous savons mieux, à cette heure où les conflits sociaux se multiplient et s'exaspèrent, l'importance des revues de sociologie telles que « Vie économique et sociale » (Anvers), « Dossiers de l'Action Populaire » (Paris), « Bulletin Social des Industriels », « École Sociale Populaire » (Montréal), « Glosi Katolickie » (Cracovie).

Avant de quitter ce côté du stand, un regard aux revues d'intérêt général. Inutile de présenter les « Études ». Ce que l'on ignore peut-être, c'est que nos Pères rédigent une et parfois même deux revues similaires dans plus de vingt autres pays du monde : Allemagne, Es-

pagne, Portugal, Belgique, Hollande, Italie, Irlande, Pologne, Albanie, États-Unis, Mexique, Angleterre, Syrie, Hongrie, Chine, Argentine, Yougoslavie, Colombie, Indes, Philippines, Jamaïque.

A droite et à gauche du stand et se faisant face sont disposées les revues missionnaires et les revues de piété. La Compagnie a créé de nombreuses publications pour faire connaître le rayonnement du Christ en terre infidèle : depuis l'humble bulletin de propagande qui brièvement commente pour les jeunes l'intention missionnaire mensuelle : « Pro Apostolis », « Apostles », « L. M. S. », « L. M. E. » (Ligue missionnaire des étudiants)... jusqu'à la « revue discutant les problèmes de missiologie ou racontant la vie du missionnaire » : « Jésuites Missionnaires », « Jesuit Missions », « Le Missioni della C. di G. », « Revue Missionnaire », « Chine, Ceylan, Madagascar », « Relations de Chine »...

A côté se trouve toute la presse des pays de mission aux caractères mystérieux et exotiques.

L'Apostolat de la Prière présente ses 69 « Messagers du Sacré-Cœur ». Une statistique nous apprend qu'il compte 30 millions d'adhérents et tire — en 45 langues — 29.207.964 exemplaires. Par le monde, il lance à profusion ses minuscules « billets mensuels » : exactement 151.309.753. En mettant bout à bout les pages des « Messagers » en une année on ferait, nous dit-on, quatre fois le tour de la terre.

Pour les 6 millions de Congréganistes, existent 130 publications mariales comme aussi de nombreux bulletins pour les fidèles qui suivent les « Exercices Spirituels ».

Les revues de collèges ont pour lecteurs les 78.800 élèves de nos maisons d'éducation ; pour la presse populaire, nous signalerons deux périodiques seulement : « Bulletin Paroissial » de Montréal qui compte 80 éditions et tire à 122.000 exemplaires par mois, et « Peuple de France » édité par l'Action Populaire, à plus de 700.000 exemplaires.

Enfin à l'Exposition de la Presse au Vatican, on peut voir diverses publications qui ont pour objet les Exercices Spirituels. Elles servent de guide et aussi de réclame aux 80.500 hommes qui fréquentent nos soixante-cinq maisons de retraite et aux 240.000 personnes à qui nos Pères font faire les Exercices Spirituels dans d'autres établissements.

Vraiment, la formule est exacte, inscrite dans le stand : « Variis in gentibus, variis in linguis, varia ratione, varia in acie, uno corde, una mente, uno consilio, uno duce, Christi Dei vicario » !

(*Courriers* (texte complété), août-sept. 1936)

Nouvelles Provinces. — 1. *Division de la Province de Belgique.* — Après de mûres réflexions de la part du P. Général et de ses conseillers, la division de la Province belge fut proclamée le jour de la fête du Patronage de S. Joseph, le 8 mai 1935. Mais il y eut plusieurs préliminaires dont un seul nous est connu : le catalogue de la

Province pour 1935 avait été fait en vue de ce partage, et, depuis juillet 1929, le P. Jules Misson était Vice-provincial de la partie méridionale, ou Wallonie, mais seulement dans un but administratif.

En la fête de S. François Xavier de 1832, le P. Roothaan, lui-même originaire des Pays-Bas, restaura la Province de Belgique qui, en cent ans, passa de 4 maisons à 95 avec un total de 1677 sujets, ce qui faisait d'elle en 1935 la plus nombreuse province de la Compagnie. Elle était presque aussi grande que l'Assistance d'Italie, et plus grande que l'Assistance slave. Un si grand nombre de sujets rendait difficile le bon gouvernement de cette province qui, par sa superficie, est une des plus petites de la Compagnie. Une division était donc inévitable, elle fut faite d'après la différence des langues.

La province septentrionale comprend les divisions civiles des Flandres Orientales et Occidentales, du Limbourg et une partie du Brabant. Bruxelles, située dans la partie Nord du Brabant, présentait une difficulté qui fut ainsi résolue. Le P. Provincial de la Province du Nord continuera de résider à la Chaussée de Haecht, qui, en réalité, est l'ancienne résidence de la Rue Royale ; une nouvelle et belle résidence a été construite et l'ancienne maison de la Rue Royale a été démolie en vue d'agrandir l'église et de la faire donner directement sur cette importante voie publique. L'ancien collège St Michel, appelé maintenant St Jean Berchmans, dont on a célébré le centenaire récemment, appartient également à la Province du Nord.

Le P. Provincial du Sud résidera toujours au nouveau grand collège St Michel, situé au boulevard du même nom. Les Bollandistes, sous la direction de P. Delehaye, continueront à y demeurer ; cette vénérable association restera intacte et, quoique dans une maison de la province méridionale, appartiendra aux deux provinces.

Lors de la division d'une province, on trouve souvent, au moins durant une période, qu'une de ses parties souffre du manque de ressources et d'hommes ; on peut citer en exemple les États-Unis, le Canada, la Tchécoslavaquie et la Hongrie, mais, en Belgique, comme le P. Général l'a remarqué, elles se sont développées en ayant chacune leur existence propre, entièrement équipées ou presque entièrement.

Laissant de côté pour le moment les maisons d'études supérieures, nous trouvons un noviciat au nord et au sud, à Tronchiennes et à Arlon ; la province du Nord possède de florissants collèges à Alost, Anvers, Bruxelles, Gand, Turnhout. Les résidences sont celles de Alken, Bruges, Bruxelles, Courtrai, Gand, Lierre, Malines, Oostacker. Il y a une école apostolique à Turnhout et une maison de retraite à Gand.

La province du Sud comprend les collèges de Bruxelles, Charleroi, Godine, Liège, Mons, Namur, Tournai, une école apostolique à Verviers et le Collège Russe de St George, attaché à Namur. Il y a en outre deux maisons de retraite, à Fayt-lez-Manage et à Liège.

Quant aux scolasticats, il n'y a pas eu de changements immédiats.

Les théologiens restent à Louvain, rue des Récollets et les philosophes au collège récent et bien aménagé d'Eegenhoven, à quelques kilomètres de Louvain. On parle de l'érection d'une nouvelle maison de philosophie pour la Province du Sud qui serait construite, peut-être à Namur : mais ce ne sont là que des on-dit.

(*Letters and Notices*, juillet 1935, p. 211)

2. *Province de Lithuanie.* — Le 25 mars 1936, la province de Lithuanie, déjà constituée en 1930, mais depuis lors rattachée à la Province de Germanie orientale, a été érigée en province complètement indépendante et pleinement « sui juris ».

C'est de toutes les Provinces de la Compagnie de beaucoup la moins nombreuse. Elle ne comprend que 107 sujets : 25 prêtres, 37 scolastiques et 45 FF. Coadjuteurs. Immédiatement après elle, vient la Vice-province du Brésil central avec 175 membres.

Causes de Canonisation et de Béatification. — a) *Bienheureux André Bobola.* — La Congrégation *antépréparatoire* s'est réunie le 17 février 1936 pour examiner deux miracles attribués au Bienheureux. La conclusion ayant été favorable, la Congrégation *préparatoire* s'est réunie le 14 juillet.

La dernière Congrégation qui devait se tenir devant le Souverain Pontife et où devait être émis le vote final des Cardinaux sur les miracles proposés pour la canonisation fut retardée par la maladie du Saint-Père. Elle s'est tenue néanmoins le mardi 16 mars 1937.

Le dimanche, 25 avril, le Saint Père a promulgué solennellement le décret qui approuve les deux miracles proposés pour la canonisation, et le jour de la Pentecôte a été lu en présence du Souverain Pontife le décret de *Tuto.* Quand paraîtra ce numéro des « Lettres de Jersey », nos lecteurs seront déjà sans aucun doute fixés sur la date des solennités de la Canonisation à St. Pierre.

b) *Cause du B^x Pignatelli.* — Dieu semble désirer maintenant pour son fidèle serviteur une gloire encore plus grande ; les miracles obtenus par son intercession ne manquent pas de signes de certitude. C'est pourquoi le R. P. Charles Miccinelli, Postulateur général des causes des serviteurs de Dieu dans la Compagnie, sur le désir exprès de S. Em. le Card. Vidal y Barraquer, archevêque de Tarragone et de tous les evêques suffragants de sa province, des archevêques de Tolède, Sarragosse et Valence et de toute la Compagnie, a demandé à S. S. Pie XI que la cause de canonication fût reprise.

Le 18 juin 1935 à une réunion ordinaire de la S. C. des Rites, le Card. Granito Pignatelli di Belmonte, « ponent » de la Cause, a posé le cas devant les Cardinaux consulteurs et sur leur avis favorable le lendemain le Saint Père a signé le décret autorisant la reprise de la cause.

c) *Cause du B^x de la Colombière.* — Un miracle aurait été dûment

authentiqué du B^x Claude de la Colombière. Il s'agit d'une religieuse atteinte d'une pleurésie tuberculeuse avec une tumeur fibreuse au péritoine ; on attendait sa mort d'heure en heure lorsque soudain elle s'assit et demanda de la nourriture, puis alla seule à la chapelle pour rendre grâces.

d) *Cardinal Charles Odescalchi* († 17 août 1841). — Le Procès diocésain a été commencé le 23 mars sous la direction du P. Miccinelli.

e) *P. Philippe Jeningen* († 8 février 1704). — Apôtre insigne du Wurtemberg, alors que le pays était décimé par la famine et la guerre. Il secourait ses fidèles avec tant de générosité que la renommée de sa sainteté est encore vivante parmi ses concitoyens ; on peut espérer à bon droit que la cause, une fois proposée, avancera rapidement. On avait déjà préparé la Position. Mais lorsque la Section Historique de la S. C. des Rites fut établie en 1930, il fallut changer l'ancienne forme. Grâce aux soins du Cardinal Ehrlé, et au travail assidu du P. Hermann Van Laak, la Position a été refaite et une grande partie en est déjà imprimée.

f) *Écrits du P. Roothaan.* — Les P. P. Louis de Jonga (prov. Neerland.) et Pierre Pirri (Prov. Rom.) ont édité quatre grands volumes : « *Lettres et témoignages d'égaux. Oeuvres spirituelles* », en vue de la cause de béatification.

g) *Cause du P. J. Berthieu.* — On n'a pas l'habitude, en parlant d'un Procès apostolique, d'user de termes de poids et de longueur ; mais nous pouvons noter que Mgr Fourcadier, Vicaire apostolique de Madagascar, dans son voyage à Rome au début de 1935, apporta à la Congrégation des Rites 20 kilogs de témoignages ; leur collation prit 175 heures et nécessita plus de 3.000 kilomètres de voyage en automobile. Ces documents ont trait à la cause du P. J. Berthieu, le missionnaire martyr de Tananarive, et de Victoire Rosoamanarivo, son associée dans le martyre. La cause, dont est chargé le P. Boudou, est en très bonne voie et si aucun obstacle ne survient, on peut espérer la béatification pour 1940.

h) *Nos martyrs français de la Commune.* — La Congrégation des Rites, le 17 février 1937 a émis le décret d'introduction de la cause de béatification de nos Pères massacrés en mai 1871, sous la Commune : Les P.P. Pierre Olivaint, Léon Ducaudray, Alexis Clerc, Jean Caubert et Anatole de Bengy. Ce décret a été publié par les « Acta Apostolicae Sedis » du 1er juin 1937. C'est le P. Lecler qui est chargé de promouvoir cette cause.

Nominations. — 1. Le R. P. Jean Léonard, de la Province de Toulouse, a été nommé évêque de Trichinopoly aux Indes. Il est né à

Dudelange, dans le Luxembourg, en 1889. Il est parti pour les Indes étant encore novice et a été ordonné prêtre à Kurseong en 1921. En 1931 il fut chargé de la paroisse cathédrale de Trichinopoly et en 1934, il était nommé recteur du Séminaire du diocèse.

2. Le R. P. Edmond Coté, du Canada français, a été nommé Vicaire apostolique de Siuchow, au Nord-Ouest de la Province civile du Kiang-Sou, en Chine, à 96 kilomètres à l'ouest de Shanghai. La mission fut fondée par les Pères de la Province de Paris et confiée à la Province du Canada inférieur en 1931. Le nouveau Prélat est né à Lawrence, Mass. (États-Unis) en 1896. Il est entré à 20 ans dans la Compagnie et a été ordonné prêtre en 1927. Deux ans après il partait pour la Chine.

3. Le R. P. Arramburu (Province de Castille), né en 1876, en Guipuzcoa, supérieur de la mission de Wuhu à laquelle il appartient depuis 1919, a été nommé le 13 juillet 1936 Vicaire apostolique de cette même mission.

4. Le 23 décembre 1936 a été publiée la nomination de trois Vicaires apostoliques jésuites :

a) Le R. P. Henri Van Schingen, de la Province belge, Vicaire apostolique dé Koango, au Congo.

b) Le R. P. Cyprien Cassini, de la Province de Turin, Vicaire apostolique de Peng-pu (province de Anhwei, Chine).

c) Le R. P. François-Xavier Thoyer, de la Province de Champagne, Vicaire apostolique de Fianarantsoa. Le nouvel évêque est un ancien Maître des novices et ancien Provincial de Champagne ; il fut en dernier lieu Recteur du Scolasticat d'Enghien et nommé en avril 1936 Visiteur de la Mission champenoise de Madagascar. Les « Lettres de Jersey » ne sauraient manquer d'offrir à Son Excellence, qui fut un de leurs protecteurs immédiats, leurs plus respectueuses félicitations et leurs vœux les plus sincères pour un long et fécond épiscopat.

5. En février 1936, le R. P. Edouard Profittlich, de la nouvelle Province de Lithuanie, administrateur apostolique de l'Église d'Esthonie depuis 1932, a été nommé archevêque titulaire d'Adrianopolis et le 27 déc. a reçu la consécration épiscopale à Réval (Tallinn). Le nouvel archevêque est né en 1890 et entré dans la C^io^ en 1913.

Le rite byzantin-slave dans la Compagnie. — Plus d'une fois déjà dans l'ancienne Compagnie il avait été question pour les Jésuites d'adopter le rite oriental pour certains de leurs membres. Diverses circonstances avaient toujours empêché la réalisation de ce projet. Après la grande guerre, Benoît XV sur la suggestion de Mgr Szeptycky, archevêque de Leopold, demanda au Père Général d'autoriser une branche orientale de la Compagnie. Pie XI exprima le même désir et aussitôt on chercha le moyen de le réaliser. Une occasion se présenta en Pologne ; le Père Général y envoya un Français, le

P. Charles Bourgeois qui avait demandé lui-même cette « mission » et s'appliqua avec beaucoup de zèle à la tâche.

Après 10 ans d'existence, la branche orientale de la Compagnie, comptait durant l'année 1935, 75 membres parmi lesquels 21 prêtres, 38 scolastiques, 8 frères coadjuteurs et 8 novices. Le Saint Père qui avait désiré la fondation de cette branche orientale lui fit l'honneur de lui confier la charge du Séminaire Pontifical Russe à Rome. En novembre 1935, le « Russicum » comprenait 24 étudiants de 9 nationalités différentes.

(*Woodstock Letters*, juin 1936)

Ordres religieux et Congrégations. — *Accroissement.*

Voici la statistique de 1935, montrant l'*accroissement* depuis 1919.

	1919	*1935*
Jésuites	17.121	24.270
Franciscains	19.000 environ	22.527
Frères des Écoles chrétiennes	14.630	15.125
Capucins	10.071	12.613
Salésiens	4.179	10.971
Bénédictins	6.457	9.070
Dominicains	4.476	6.700
Frères Maristes	6.287	6.612
Rédemptoristes	4.500	6.239
Lazaristes	3.000	4.874
Conventuels	1.800	4.449
Trappistes	3.131	3.417
Passionistes	2.600	2.895
Miss. du S.-C. d'Issoudun	900	1.928
Sulpiciens	430	489
	98.582	132.179

Soit une augmentation d'environ 35 °/₀ en 16 ans.

Philatélie. — Nous avons été à même de dresser la liste d'au moins quelques uns des timbres « Jésuites » qui ont été publiés. La liste est probablement incomplète et nous serons heureux d'y ajouter les compléments qu'on voudra bien nous signaler :

États-Unis, 1928, timbre commémoratif du P. Marquette, représentant la découverte du Mississipi.

Indes Portugaises, 1931, six timbres de St François-Xavier : deux portraits, une signature, l'église du Bon Jésus à Goa, la tombe et le monument.

Saint-Domingue (Brésil), 1930, le collège jésuite de San Ignazio. Cinq timbres dans la série, et deux dessins légèrement différents, lithographiés à San Domingo.

Italie, 1923, Tricentenaire de la fondation de la Congrégation de la

Propagande. Sur un timbre il y a un portrait de S. François Xavier dans le médaillon inférieur gauche, et les armes de la Compagnie au dessous.

Brésil, 1934, 4e centenaire de la fondation de Sao Paulo par le P. Anchieta, quatre valeurs du même dessin.

Espagne, 1931, neuvième centenaire de la fondation du monastère de Montserrat, la Vierge Noire en deux positions et le Monastère.

Chili, 1904, timbre des télégraphes représentant Pedro de Valdivia (qu'on croit être le frère du P. Luis de Valdivia).

(*Letters and Notices*, janvier 1936, p. 24.)

Jersey

Journées d'études. — 1. *Action Catholique.* — Les 28 et 29 mars 1936, deux journées d'études sur l'Action Catholique et les Mouvements spécialisés furent organisées par le Fr. Dalido et plusieurs collaborateurs.

Une première séance d'étude mettait au net, d'après les documents pontificaux, la raison d'être et les caractéristiques de l'A.C. en général, œuvre personnelle du Saint-Père en continuité avec toute la tradition de l'Église depuis les premiers siècles (Fr. Serve). — Un deuxième exposé traitait le problème des rapports de l'A.C. avec la politique ; la solution proposée rappelait les consignes de l'A.C. et, très nuancée, montrait la difficulté des cas concrets (Fr. Russo). — Un échange de vues, dirigé par le R. P. Prov. lui-même, terminait cette première séance.

Le samedi soir, en union avec tous les groupes de J. C., une heure d'adoration groupait la communauté devant le Saint-Sacrement exposé.

Le lendemain, le R. P. Prov. ouvrait l'exposition dans la grande salle. D'un côté cinq stands, consacrés à l'A. C. J. F. et son organisation générale, à la J. O. C., à la J. A. C., à la J. M. C., à la J. E. C. et à la J. I. C., dominés par un grand Christ en robe blanche qui s'avançait, soutenu à droite par un ouvrier et un agriculteur, à gauche par un étudiant et un matelot. De l'autre côté, un Christ en croix (ces deux compositions, œuvres du Fr. Tresca) présidait aux stands consacrés à l'A. C. des différents autres pays, États-Unis, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Hollande, Irlande, Italie, Suisse, Tchécoslovaquie. Des schémas et des graphiques, des livres, brochures, manuels, tracts, illustrés, journaux des différents mouvements, permettaient de se rendre compte en un coup d'œil de la situation actuelle de l'A. C. et des mouvemants spécialisés d'A. C. J. F.

Ce jour-là, deux nouvelles causeries étudiaient successivement les

rapports de l'A. C. avec les œuvres paroissiales et diocésaines (Fr. Baglin), — avec la Congrégation, l'Apostolat de la Prière et la Croisade (Fr. Seillon) ; — une troisième conférence abordait la question du militant et de l'aumônier des Mouvements Spécialisés (Fr. Boyer-Chammard).

Pendant le déjeuner, « Leçons d'actualité tirées de la vie des premiers Pères de la nouvelle Province de France, 1814-30 », par le Fr. Dalido.

Enfin, après le dîner, dernière conférence dans la grande salle : le Fr. Chambre, l'un des promoteurs de la J. E. C., retraçait dans ses grandes lignes l'histoire des cinquante années de l'A. C. J. F.

2. *Fête des Missions.* — Le dimanche 18 octobre 1936, dimanche des Missions, fut cette année consacré tout entier à la Chine. L'exposition présenta la Chine d'hier et la Chine d'aujourd'hui. Sous forme de cartes, de graphiques et de tableaux furent évoquées les trois grandes périodes historiques, la Chine d'aujourd'hui dans le monde, la Chine chez elle dans son organisation administrative, dans son renouveau commercial, avec ses ports, ses routes, ses canaux et ses lignes d'aviation ; la Chine en chasse contre les influences russes et japonaises ; la Chine sous l'étreinte ancestrale de sa trilogie : confucianisme, taoisme, bouddhisme ; la naissance de la Chine au catholicisme et son accroissement ; enfin la Compagnie recueillant le testament de saint François Xavier. De nombreux documents reçus de la Société des Nations et des Ambassades de Chine en Angleterre et en France étaient exposés aux différents stands. Au déjeuner, le F. Miller rappela les directives pontificales concernant la Chine. Au dîner, le F. Chapel fit un sermon sur l'esprit missionnaire, ses caractères et son fondement. Vers 8 heures, les FF. Russo, Couturier et Ketterer présentèrent trois belles synthèses sur les étapes du passé de la Chine, sur deux périodes cruciales de son histoire (formation de son unité et fermeture sur elle-même), et les trois religions de la Chine. Afin que le fruit de ces travaux ne fût pas éphémère, des feuilles polycopiées furent rédigées où l'essentiel de l'exposition et des conférences était résumé. Le grand mérite de cette journée fut certainement son unité dans l'ensemble et le détail.

3. *Journée des collèges.* Elle se tint le 4 mars 1937 sous la présidence du R. P. Provincial. Le but de cette journée n'était pas d'exposer des théories de l'éducation, mais de faire œuvre pratique et utile pour les futurs régents. Une enquête avait été lancée par le F. F. Savare parmi tous les frères français et étrangers du scolasticat. Elle obtint une soixantaine de réponses, franches, concrètes, qui permirent aux FF. Miller, Robert, Têtu et Tayeau de présenter des rapports nuancés et objectifs sur les problèmes de l'autorité et de la liberté, de la discipline et de l'initiative. Une Exposition donnait par des cartes, des graphiques, des albums et des photographies une idée de l'unité d'esprit avec laquelle la Compagnie poursuit son œuvre éducatrice

dans les divers pays. Des stands sur la vie spirituelle, le théâtre, les jeux offraient des renseignements précis et une documentation abondante. Enfin les PP. Mitsche et Descoqs avaient libéralement ouvert les archives et la bibliothèque et permis d'exposer de précieux souvenirs d'autrefois. Au déjeuner et au dîner, le F. Bonnet lut une étude historique sur les « Jésuites éducateurs en France, de 1814 à 1880 ». Une correction de devoirs en commun et un film sur le collège de Vannes corsaient encore le programme. Les échanges de vue qui suivirent les différentes réunions furent très instructifs. De cette journée, tous ont retiré une idée plus exacte de la véritable pédagogie de la Compagnie et mieux compris les difficultés d'application intégrale de ses méthodes dans les circonstances actuelles.

Le R. P. Provincial déclarait dans son mot d'ouverture : « Il faut se dire qu'en France, il n'y a plus de collèges de la Compagnie. Nous avons eu autrefois des collèges, avant 1880, peut-être encore entre 1890 et 1900 ; après 1901, il y a eu quelques collèges de la Cie à l'étranger. ... Nous sommes rentrés en France ou plutôt certains Pères sont rentrés dans des collèges, mais ce ne furent plus alors des collèges de la Compagnie... (La situation financière était précaire et le personnel insuffisant). Il ne faut pas juger les méthodes, les résultats des collèges que vous avez connus en France comme des résultats et des méthodes de la Compagnie. Point très important... Actuellement il s'y fait beaucoup de bien... N'apportons-nous pas notre dévouement, la formation spirituelle que nous avons reçue et dont nous essayons de donner l'empreinte — au bon sens du mot — à nos élèves » ?

Une précieuse acquisition de lettres de nos premiers Pères. — Les archives de la Province de France qui se trouvent à Jersey, viennent d'acquérir un lot de manuscrits extrêmement précieux pour la Compagnie. Il s'agit d'un recueil de 22 lettres originales de nos premiers Pères. Ce recueil appartenait à une noble famille d'Espagne apparentée à la famille du P. Domenech, et s'était conservé dans cette famille par une série d'héritages successifs.

La reliure en parchemin qui est ancienne, témoigne que les premiers possesseurs ont regardé ces documents comme un précieux trésor.

La plupart des lettres (20 sur 22) sont adressées à Pedro Domenech. Ce bourgeois Valencien était le frère du P. Jérôme Domenech et pour les Provinces commençantes d'Espagne, il fut une manière de père temporel, très mêlé aux fondations nouvelles et que l'on tenait volontiers au courant des choses de l'Ordre.

Les correspondants sont tous des hommes de la première génération de la Compagnie et toutes les lettres du recueil ont été écrites du temps de S. Ignace. Certains des signataires ne sont rien moins que S. François de Borgia, Polanco, Nadal. C'est tout dire ! Parmi les autres, Cordeses, Miron, Strada, Román sont des hommes qui ont marqué dans l'histoire de la Province d'Aragon et de la Compagnie.

Voici d'ailleurs la liste des signataires de ces lettres avec, entre parenthèses, le nombre respectif de leurs lettres contenues dans notre recueil :

S. François de Borgia (1), Polanco (2), Nadal (2), Antonio Gou (2), Strada (1), Miron (1), Parra (1), Román (1), Bapt. Barma (2), Cordeses (2), Gondanus (1), Gener (1,) Lopez (1), Gonzalez (1), Fr. de Rojas (1), Fr. Samoya (1).

Ces lettres s'échelonnent du 21 février 1552 (celle de Miron) au 13 juin 1555 (celle de Parra). Une 22e lettre qui porte le n° 14 dans le recueil est datée du 20 mai 1545, mais la signature manque, le bas de la lettre n'existant plus.

Quelques-unes de ces lettres sont en assez piètre état, mais pas tellement qu'un expert ne puisse les reconstituer dans leur intégrité. La plupart d'ailleurs sont bien conservées, et les archives de Jersey ne manqueront pas de les publier un jour.

Nous n'avons pas à raconter ici par quelles péripéties ont passé les négociations qui devaient aboutir à l'achat de ces inestimables pièces. Il n'a pas fallu moins d'un an pour conclure l'affaire ! Mille actions de grâces soient rendues au P. Paul D. qui nous a valu d'acquérir un trésor si précieux pour des enfants de la Compagnie. Cette collection constitue maintenant, sans conteste possible, la plus belle pièce de nos archives. P. D.

Vitoria et Suarez à Jersey et Fourvière. — L'Association Vitoria-Suarez, de Bruxelles, a présenté un rapport très élogieux sur les travaux effectués par Jersey et Fourvière, il y a quelques mois : « La 1e et la 2e partie étaient consacrées à la collection systématique des textes de Vitoria et de Suarez relatifs au Droit international. Le choix des textes et leur traduction furent laissés au soin de deux jeunes équipes d'étudiants ecclésiastiques des Facultés de Théologie et de Philosophie des PP. Jésuites français dans les Provinces de Lyon et de Paris ; à Lyon, les PP. A. de la Bouillerie et Eug. Gonthier, sous la direction du P. Lucien-Brun ; à Jersey, les PP. J. Fortier, R. Helly, Radisson et Seillon, sous la direction du P. Jarlot. La haute direction de l'ensemble fut effectivement exercée par le P. de la Brière, incontestable autorité en matière d'histoire du Droit international. La sélection et la transcription des textes paraît être plus précise, plus fine et plus claire que tous les essais antérieurs ».

Conférences en Amérique. — Le P. André Bremond s'est embarqué le 23 juin dernier pour l'Amérique. Il doit donner à l'Université de Fordham (New-York) des cours sur le « dilemme aristotélicien ». Le Bulletin de l'Université annonce ainsi les sujets : « Critique par Aristote des Idées de Platon. — Le premier principe de l'Être et de la connaissance. — La notion de substance. — L'acte et la puis-

sance. — Les antinomies de l'âme. — Le dilemme cosmothéologique. — Le dilemme de l'Éthique. — La faillite d'Aristote pour résoudre l'antinomie initiale ou la synthèse d'Aristote comparée à celle du thomisme ». Le conférencier, pour lequel Aristote n'a plus de secrets et dont les talents de conteur rendent aimables les idées les plus abstraites, recevra certainement un accueil chaleureux des étudiants américains. Un journal présentant le P. Bremond à ses lecteurs disait : « C'est un des plus grands philosophes du continent ». (Vue de loin, Jersey ne fait qu'un avec le continent !)

France

Distinctions. — 1. Le P. G. de Jerphanion (Prov. de Lyon), professeur à l'Institut Oriental, à Rome, a été fait chevalier de la Légion d'Honneur ; la même distinction a été conférée aux PP. Génin et Lecler (Prov. de France) et Deries (Prov. de Lyon).

2. Le P. Croizier (Prov. de Champagne), « scriptor de l'Action Populaire », a été décoré de la Légion d'Honneur le 7 juillet 1935 par le maire socialiste de Vanves. Celui-ci lui adressa un discours tout à fait chrétien : « Soldat du Christ, vous l'avez été, vous avez tenu à l'être totalement ».

3. La médaille Grabau pour l'année 1935 a été attribuée au P. Teilhard de Chardin (Prov. de Lyon), Directeur du « Ceenozoic Laboratory » du « Chinese Geological Survey » à Péking. La proclamation fut faite au dîner annuel de la Société Chinoise de Géologie, qui eut lieu à Péking le 16 février 1935.

La médaille Grabau a été créée en 1925 et est décernée tous les deux ans en récompense d'un travail original dans le domaine de la géologie et d'autres sciences connexes. Le P. Teilhard ne put recevoir la médaille en personne, car à ce moment il faisait une expédition dans la Chine du Sud avec un groupe de géologues chinois.

Bénédictions du Saint-Père. — Au cours des deux années 1935 et 1936 le cardinal Pacelli a envoyé la bénédiction du Souverain Pontife à six Pères de la Province de France pour leurs publications : au P. G. de Raucourt pour son livre *La vérité sur Jésus de Nazareth* ; au P. P. Descoqs pour les deux premiers volumes de ses *Praelectiones Theologiæ naturalis* ; au P. J. Lebreton pour le 1er volume de sa nouvelle *Histoire de l'Église* ; au P. Y. de la Brière pour son livre *L'Église et son gouvernement* ; au P. Riquet, pour les « Cahiers Laennec » ; au P. Aubron pour son opuscule *L'Oeuvre mariale de S. Bernard*.

Missions Irlandaises en France (1). — On peut développer des généralités sur la France laïcisée. Sait-on assez qu'en fait il y vient des missionnaires de l'étranger? Une campagne pour nous envoyer des prêtres d'Irlande fut lancée en 1933 par le R. P. Devane, S. J. dans la revue « The Irish Ecclesiastical Record ».

Sous le titre : « FRANCE AND THE FAITH. THE DIRE NEED OF PRIESTS : WILL IRELAND HELP ? »

Le Père décrivait d'abord le manque de prêtres en France. Puis il indiquait les raisons spéciales qu'a l'Irlande d'aider la France catholique : Bientôt le monde de langue anglaise se suffira à lui-même pour les prêtres. Où iront les vocations irlandaises qui autrefois allaient en Angleterre, en Écosse, aux États-Unis, en Australie, en Afrique du Sud, etc.? — Dans les missions étrangères, mais aussi en Europe. Pourquoi pas? Comme autrefois.

Et particulièrement en France. Car la France est encore « *the embodiment of catholic culture, notwithstanding the efforts of freemasons and anticlericals to destroy it* ». L'Irlande (c'est toujours le P. Devane que je résume) serait récompensée de cette générosité par des rapports plus personnels avec la France. L'Irlande en effet a été pendant longtemps coupée de la culture catholique par la barrière du « froid protestantisme », et maintenant ne la connaît que par les livres. Ces rapports lui donneraient « a stimulating cultural influence ».

Et le P. Devane ajoutait, pour exciter les bonnes volontés : les Belges et les Hollandais font déjà cela ; et les Canadiens veulent envoyer des vieillards en France. Il terminait par un appel très chaud, disant que la conversion de la France avait une « *worldwide importance* », et lançant une croisade de prières franco-irlandaise.

Voici où en est maintenant (août 1936) le résultat de cette campagne. Le P. Devane m'écrit :

« La proposition de diriger sur la France le surplus de nos vocations a été très » bien reçue par nombre d'évêques français. J'ai été en relations avec 28 d'entre » eux. Il y a au Grand Séminaire d'Agen : 15 français ; 14 irlandais ; 4 italiens ; » 1 hollandais ; 1 espagnol.

« Il y a de plus 2 prêtres irlandais dans le même diocèse et 2 grands séminaristes irlandais à Bayeux. Des postulantes irlandaises sont entrées dans » deux congrégations de ce dernier diocèse, et quelques-unes vont entrer » dans deux autres. 4 séminaristes ont été reçus dans le diocèse de Blois (3 ont » fini brillamment leurs études secondaires, le 4e a achevé sa philosophie). Il » y a environ 10 petits séminaristes irlandais dans l'archidiocèse de Sens ; là » aussi, quelques postulantes sont entrées dans une congrégation locale. Deux

(1) Le R. P. Devane demande que, pour ménager nos susceptibilités, la signification du mot anglais « mission » soit précisée : « Mission » ne veut pas dire « évangélisation de pays païens », mais « ministère en pays étranger ».

» prêtres travaillent temporairement dan s le diocèse de Nevers. Trois sont » *prêtés* pour 5 ans à Paris.

« Des pourparlers sont en train pour envoyer quelques irlandais au Grand » Séminaire de Beauvais, où on leur promet un accueil cordial. Nous pensons » en envoyer au moins trois. Quelques « Polls » (anciens de Cambridge) sont » actuellement séminaristes là-bas... Un autre diocèse du Nord, où plus de la » moitié des paroisses sont sans prêtre et plus de la moitié des prêtres ont plus » de soixante ans, recevra probablement cette année quelques séminaristes ir- » landais. Un prêtre va partir pour Montpellier aider un collège ; il y apprend » le français et compte rester en France ensuite. Un autre diocèse demande 5 » grands séminaristes pour septembre prochain. Et d'autres diocèses — une » douzaine environ — s'intéressent extrêmement à la chose. D'autres jeunes » filles viendront encore comme postulantes dans les diocèses où vont les jeu- » nes gens. Plus tard ils seront les uns pour les autres une aide mutuelle dans » leur pays d'adoption ».

Le Père Devane (Milltown Park, DUBLIN-S-4) serait heureux que nos Pères le renseignent sur les congrégations de femmes travaillant dans les paroisses, qui pourraient désirer de jeunes irlandaises ayant la vocation. Ces congrégations doivent être locales et diocésaines ; elles ne doivent pas avoir de missions étrangères ; car il faudrait que les sœurs ne soient pas trop séparées les unes des autres et qu'elles puissent bénéficier plus tard de l'aide des prêtres irlandais qu'on enverrait dans les mêmes diocèses.

Le Père demande aussi si des collèges ou écoles apostoliques prendraient de jeunes irlandais pour 3 à 6 mois, en vue de leur apprendre le français et de les préparer à un grand séminaire de France. Cette question du français à apprendre, ajoute le P. Devane, « est vraiment notre seule difficulté. Si les provinces de France pouvaient nous aider en cela, nous pourions faire de grandes choses... D'ailleurs cette gêne du côté de la langue diminuera à l'avenir, car nos programmes secondaires font de nouveau sa place au français, place qui lui avait été ôtée pendant quelques années ».

Voudrait-on également signaler au Père des écoles de vocations tardives pouvant recevoir les jeunes gens déjà formés qui lui demandent, et souvent avec grande ardeur, « very anxiously », de venir en France. R. R.

Centenaire de la Province de Lyon. — Il fut célébré le 13 décembre 1936 par des fêtes de famille. Parents et amis vinrent nombreux assister à la messe d'action de grâces que célébra à l'externat Saint-Joseph le R. P. du Bouchet, Provincial. Dans l'assistance, on remarqua la présence de Mgr Béchetoille et de Mgr Rouche, Vicaires généraux et de Mgr Lavallée, Recteur des Facultés catholiques ; S. E. Mgr Delay, vicaire capitulaire de Lyon s'était fait excuser. A l'Évangile, le R. P. Chauvin, qui fut deux fois Provincial de Lyon (1906-1912 ; 1918-1924) dégagea les leçons du centenaire.

Des fêtes eurent lieu également à Saint-Étienne, le 20 décembre, et à Grenoble le 21. A l'occasion du centenaire, le Père Général écrivit au Père Provincial une longue lettre de reconnaissance « à la Divine Providence qui, pendant ce siècle, a daigné se servir des

membres de votre Province, pour faire un bien si profond dans leurs pays comme dans les Missions où ils ont travaillé jadis et celles où ils travaillent encore ; de reconnaissance aussi à tous les bienfaiteurs et collaborateurs ». A ces intentions, le Père Général appliqua l'intention de 500 messes.

Centenaire du P. de Ravignan. — C'est en 1837 que le P. de Ravignan succédait à Lacordaire comme prédicateur des conférences de Notre-Dame de Paris. La Rédaction des « Études » a organisé la célébration de ce centenaire à Paris. Nous en parlerons plus longuement dans notre prochain numéro et nous reproduirons quelques documents inédits sur le P. de Ravignan.

Le mercredi 10 mars, le R. P. Datin invita aux « Études » quelques personnalités amies et quelques Pères. Le soir, un public distingué, comprenant exactement 650 personnes remplissait la salle d'Horticulture, rue de Grenelle. Le président, comte Joseph de Pesquidoux, raconta la destinée de Gustave-Xavier de Lacroix de Ravignan jusqu'au jour où il entra au noviciat de la Compagnie. Le R. P. Fernessole décrivit l'œuvre et l'apostolat du Père à Notre-Dame, ses Carêmes et Retraites pascales. Le R. P. Y. de la Brière traita des rapports du P. de Ravignan avec les élites françaises de sa génération, notamment avec la jeunesse intellectuelle et universitaire. Le Dimanche des Rameaux, 21 mars, à la clôture des Conférences du Carême, un témoignage de souvenir a été encore rendu par le Cardinal Verdier et le R. P. Pinard de la Boullaye.

Dans leur prochain volume, les « Lettres de Jersey » donneront de plus amples détails sur la célébration de ce centenaire.

« **Recrutement sacerdotal** ». — Après la mort du P. Navatel, on craignit la disparition définitive de la Revue le « Recrutement sacerdotal ». En janvier 1937, M. le Chanoine Lieutier, Directeur de l'Œuvre des Vocations du diocèse de Paris, secrétaire général des Congrès du Recrutement sacerdotal, directeur général de l'Œuvre des Catéchismes, a manifesté le désir d'étudier la question d'une succession, et finalement, après l'approbation de S. E. le Cardinal Verdier, l'a acceptée le 29 février. La direction et l'administration de la Revue seront désormais à Paris, 30 rue Barbey-de-Jouy (7e) ; c'est l'adresse de l'archevêché où le Chanoine Lieutier a son bureau.

Voici quelques lignes de la préface au premier numéro de la nouvelle série :

« Une fois encore le Recrutement Sacerdotal change de directeur. Après le fondateur inoubliable, le P. Delbrel, après le zélé P. Dubruel qui ne put le diriger que deux ans, nous avons eu le très dévoué P. Navatel qui, frappé par une attaque, en mai, est mort saintement six mois plus tard, en novembre 1935.

« La Revue, grâce à lui, a pris un beau développement dont le Comité de direction et les apôtres du Recrutement et de la Formation du Clergé lui garderont une très vive reconnaissance.

« Dans le présent numéro, le P. Charmot a bien voulu, sur lui, écrire un article dont nous le remercions de tout cœur. Il nous révèle en bref sa belle âme de prêtre ! »

Le « Trait d'Union ». — Le dimanche de Quasimodo 1936, au Châtelard, le « Trait d'Union », Revue pédagogique de nos collèges, a réuni, avec bon nombre de Pères, quelques-uns de nos professeurs laïcs : MM. Mondésert (Mongré), Gauclère (Sainte-Hélène), Baumgartner, du Bourg (Brotteaux), Coppey, Garnier, Roussel (Dôle), Souvignet (Marseille), Vidal (Saint-Étienne).

Il s'agissait d'examiner les problèmes — spirituels et techniques — que pose actuellement la collaboration entre tous les membres du personnel enseignant, soit dans le collège, soit entre les collèges. Étaient représentés, le plus souvent par leur recteur ou leur préfet, outre les collèges de la Province de Lyon, ceux de Paris, Poitiers, Évreux, Lille, Amiens, Metz, Toulouse, Bordeaux, Sarlat.

Les Pères Provinciaux de Paris et de Lyon assistèrent à toutes les réunions. Le R. P. Roullet, directeur du T.U., présidait la discussion. Au programme, quatre rapports : le T. U., instrument de l'union de tous dans l'œuvre des collèges (R. P. Roullet) ; de l'utilisation actuelle des méthodes du « Ratio » (P. Rimaud) ; le professeur, métier de vocation (M. Coppey, Directeur au Collège de Dôle, et professeur de Math.-Élém.) ; la J.E.C., ce qu'elle apporte aux élèves et aux maîtres (P. Drujon, aumônier général de la J. E. C. à Paris). Le T.U. nous laisse espérer la publication, unanimement souhaitée par les auditeurs, de quelques-uns de ces rapports. Des échanges de vues suivirent, d'une franchise extrêmement cordiale, et d'un intérêt si passionnant que l'on désire vivement le renouvellement et la multiplication de pareilles réunions.

La veille, au Châtelard, s'étaient réunis les quatre secrétaires provinciaux pour les questions d'enseignement : R. P. de Castelnau (Lyon) ; P. Arlot (Paris) ; P. R. du Parc (Champagne) ; P.de Jabrun (Toulouse).

(*Courriers*, mai 1936)

Les « Ligues du Sacré-Coeur ». — Cette œuvre, toute nouvelle en France, se propose d'amener les hommes à la communion fréquente. Elle espère obtenir les résultats splendides d'Italie, de Rhénanie ou de Belgique. En Belgique (province du nord), par exemple, en 15 ans, 1.200 centres ont été fondés, qui comptent 250.000 adhérents. Le P. Parra a exposé les principes très simples et très efficaces de sa méthode :

1° Demander aux hommes qui ne communient qu'une fois par an de passer d'un seul coup à la communion mensuelle.

2e Le recrutement des « ligueurs » ne doit pas se faire par le prêtre mais par les hommes eux-mêmes. Il faut aux zélateurs un certain courage pour aller demander à leurs amis et camarades de s'inscrire à une Ligue de communion mensuelle.

Cette œuvre, exclusivement surnaturelle, a déjà fait ses preuves. Dans telle paroisse, on réunit 21 hommes et on leur propose de fonder la Ligue. Pour cela, il faut qu'ils aillent demander à leurs amis de s'inscrire. On hésite d'abord. Puis on accepte. Et en partant l'un d'entre eux déclare à son Curé, qui n'en croit pas ses oreilles : « Vous auriez pu nous demander ça plus tôt !... » Ils sont maintenant 150 hommes à la communion mensuelle régulière, ce qui produit une grosse impression dans la paroisse. Le P. Parra cita une vingtaine de cas où il a enregistré semblable succès. Œuvre pleine de promesses pourvu qu'elle trouve des propagandistes dévoués.

(*Courriers*, déc. 1935)

La retraite épiscopale de Notre-Dame du Chêne. — Il y a une dizaine d'années, Mgr Nègre, alors archevêque de Tours, et Mgr Grente, évêque du Mans, conçurent le projet d'une retraite commune où seraient invités tous les évêques de la province de Tours. Ils choisirent pour cela le sanctuaire de Notre-Dame du Chêne, au diocèse du Mans.

Cette initiative reçut bientôt la plus haute approbation ; dans la lettre encyclique *Mens nostra*, N. S. Père le Pape Pie XI, rappelant aux évêques l'importance des Exercices spirituels, leur disait :

« Vous mêmes, Vénérables Frères, votre grande estime des Exercices est bien connue : vous les avez faits avant l'ordination : de même, avant de recevoir la plénitude du sacerdoce ; depuis, souvent, donnant l'exemple à vos prêtres régulièrement convoqués, vous y avez cherché le moyen de refaire vos âmes par la contemplation céleste, zèle qui mérite Notre louange publique. Nous pensons qu'il ne faut pas donner de moindres éloges à ces évêques d'Orient et d'Occident que Nous savons s'être réunis parfois avec leur métropolitain ou leur patriarche pour une pieuse retraite adaptée à leurs fonctions et à leurs devoirs. Exemple magnifique qui, Nous l'espérons, sera contagieux et s'étendra, autant qu'il est possible. Il n'y aura pas sans doute de grande difficulté à organiser des retraites de ce genre, à l'occasion des réunions que tous les évêques d'une province écclésiastique tiennent par office, soit afin de pourvoir aux besoins communs des âmes, soit pour délibérer sur les mesures réclamées par les circonstances. C'est ce que Nous-même avec tous les évêques de Lombardie, durant les quelques mois que Nous avons gouverné l'Église de Milan, avions résolu de faire et que Nous aurions certainement réalisé la première année de Notre épiscopat, si les secrets desseins de la Providence divine n'avaient décidé autrement de Notre humble personne ».

Encouragés par une approbation si haute, les organisateurs de la retraite de Notre-Dame du Chêne y invitent tous les deux ans les évêques de la province de Tours, auxquels se joignent maintenant les évêques de la province de Rennes et, parfois, quelques évêques appartenant à d'autres provinces. En 1936 y prirent part LL. EE. Mgr Gaillard, archevêque de Tours, qui présidait ; Mgr Mignen, archevêque de Rennes ; Mgr Grellier, archevêque de Césarée, administrateur du diocèse de Laval ; Mgr Duparc, évêque de Quimper ; Mgr Garnier, évêque de Luçon ; Mgr Grente, évêque du Mans ; Mgr Serrand, évêque de Saint-Brieuc ; Mgr Pasquet, évêque de Sées ; Mgr Tréhiou, évêque de Vannes ; Mgr Coste, coadjuteur de l'évêque d'Angers ; Mgr Cogneau, auxiliaire de l'évêque de Quimper.

Le cadre est très propice à la retraite : pendant le mois de juillet, les pèlerins viennent peu nombreux à Notre-Dame du Chêne ; les missionnaires étaient partis, cédant leurs chambres aux évêques retraitants. Seuls restaient le supérieur, Mgr de la Selle, qui fut le maître de maison le plus attentionné et le plus charitable, et un missionnaire qui le secondait. A côté de la maison des missionnaires, la maîtrise, réunissant une quarantaine de petits clercs, qui assuraient le service des messes et les chants ; leur piété et leur excellente formation musicale donnèrent aux exercices communs qui se faisaient dans la belle basilique, le meilleur cadre religieux et artistique : le service de la maison, confié aux sœurs de Ruillé, était attentif, discret, digne des hôtes que les religieuses servaient en grand respect et esprit de foi.

La retraite commença le lundi 6 juillet après midi ; elle se termina le vendredi 10 à midi. Le soir, après la prière récitée en commun à la basilique, les points de la méditation du lendemain étaient brièvement proposés ; des feuilles étaient laissées à la disposition des retraitants. Les exercices de la journée avaient lieu à 10 heures, à 15 heures, à 18 heures. L'examen de midi était fait en commun à la chapelle, le sujet en étant proposé par le prédicateur. Aux repas, lecture de l'Écriture Sainte, de l'Imitation et d'un livre Spirituel : le prédicateur, le P. Lebreton, avait prévu la Vie de saint Charles Borromée ; Mgr Grente eut la délicate attention d'apporter la Vie du P. de Grandmaison et d'en demander la lecture. Le silence était gardé pendant la journée, sauf pendant les récréations qui suivaient les repas.

Les Exercices se terminèrent par l'heure sainte et le salut du Saint Sacrement.

Orléans. Missions, 24 mars - 21 avril 1935. — Mgr Courcoux fit à nos missionnaires le plus aimable accueil. Les recevant à l'évêché et leur montrant un grand tableau de Mgr Dupanloup, il dit : « Lui aussi vous sourit, mes RR. Pères ».

Voici le texte de la prière imprimée pour la Mission au dos d'une image de N.-S. en Croix : « O Jésus Rédempteur, par les mérites de

votre Passion et de votre Mort, dont cette année jubilaire ravive plus spécialement le souvenir, daignez bénir la Mission d'Orléans, et faites que tous profitent de la grâce de salut que vous leur offrez. Marie, refuge des pécheurs, Marie, Mère de Miséricorde, priez pour nous ».

Relevons seulement les impressions du directeur de la Mission, le R. P. de Maistre au plus fort de la mission : 7 avril. — « Voici la mission à moitié faite ; tout va bien partout. Le curé de Saint-Paul me remerciait de lui avoir donné de tels missionnaires et si charmants. Le curé de Saint-Aignan est rajeuni en voyant la foule dans son église. A Saint-Patern, le P. Rideau a fait deux conférences à plus d'un millier d'hommes. Le R. P. Le Provost avec le P. Dayné ont fini par remuer la pauvre paroisse de Recouvrance ; belle fête du travail, à laquelle Monseigneur assistait. C'est la paroisse de la famille de saint Isaac Jogues ; on l'a fêté le jour de la fête de l'Apostolat. On a compté 98 hommes à leur conférence spéciale (paroisse de 2.500 habitants) ; je crois que c'est à peu près *tout conquête*. Je n'énumère pas nos 13 paroisses ; vraiment c'est partout consolant.

« Mais ! mais ! qu'il y a du monde en dehors de la mission ! Bien que vendredi, fête de sainte Thérèse, je pense que nous avons eu plus de 20.000 personnes dans nos églises. Veuillez prier et faire prier ».

La mission d'Orléans s'est achevée le jour de Pâques par une magnifique réunion à la cathédrale. Auparavant chaque paroisse avait eu sa cérémonie de clôture. Lorsqu'à 17 h., Monseigneur fit son entrée, la grande nef et l'immense chœur étaient remplis d'hommes (environ 3.000). La foule occupait les deux nefs latérales et le pourtour du chœur. Chant impressionnant par toute l'assemblée du cantique sur la royauté du Christ : *Parle, commande, règne*. Renouvellement des promesses du baptême par tous les hommes, le bras tendu. Le P. de Maistre en quelques paroles émouvantes, montre alors comment cette royauté s'est manifestée par l'empire unique de Jésus à travers l'histoire et s'est encore splendidement affirmée aujourd'hui plus particulièrement à l'heure de la communion pascale.

Monseigneur répond. Jamais, depuis ses 8 années d'épiscopat, il n'avait vu pareille assemblée de son peuple : « La mission est finie ? Non, elle commence. Finie pour vos chers missionnaires qui vont exercer ailleurs leur zèle, elle commence pour vous qui allez être maintenant les missionnaires autour de vous ».

Signalons l'extrême bienveillance de Mgr Courcoux. Tous les soirs il visitait une paroisse et il ne fut pas difficile, pour ceux qui l'approchaient de près, de se rendre compte combien il était satisfait. — Il ne cachait pas l'impression qui s'était dégagée pour lui de l'ensemble des sermons entendus. C'était d'abord combien la parole était directe, pas de formules toutes faites. Rien de conventionnel. La communication tout de suite établie avec un auditoire reconnaissant parce qu'on l'avait compris et lui parlait une langue qu'il saisissait. C'était en même temps une connaissance profonde de l'Évangile, de l'Esprit du Christ ; l'art de dégager ce qui est éternel dans la

parole de N. S. Bref l'Évangile mis apostoliquement à la portée des âmes dans le climat d'aujourd'hui.

Poitiers. — Les *Journées Universitaires* tinrent en 1936 leur 15e session à Poitiers (14 au 16 avril). Saint-Joseph devait accueillir les congressistes pour leurs séances d'études et pour les repas du plus grand nombre. Si vaste qu'elle soit, la grande salle suffisait à peine, puisqu'il y eut près de 1.200 auditeurs. Pour les repas, on utilisa non seulement les réfectoires, mais le couloir du rez-de-chaussée dans toute sa longueur ; il fallait servir 900 petits déjeuners au retour des messes de communion de Sainte-Radegonde et de la Cathédrale, et environ 800 repas de midi.

Trois rapports furent lus au cours des trois séances : le premier, d'un instituteur lyonnais, sur « la Vie spirituelle de l'enseignant » ; l'autre, de M. Forest, professeur de philosophie, à Poitiers, sur « la Formation intellectuelle de l'enseignant » ; le troisième, d'une institutrice de la banlieue de Lyon, sur « la Spiritualité du métier d'enseignant ». Le premier rapport et le troisième surtout furent d'une élévation et d'une conviction émouvantes.

(*Paris-Changhai*, mai 1936)

Vannes. Initiative de la Congrégation de 1ere division. — En l'honneur de saint Ignace, le 8 mars 1936 les Congréganistes tinrent une réunion extraordinaire dans le grand parloir. Des invitations signées par le Préfet et le secrétaire avaient été envoyées aux parents et portaient le détail de la réunion. Quelques congréganistes firent de petites causeries autour de ce sujet : « Initiative et discipline, qualités maîtresses dont les SS. Ignace et Xavier nous offrent le modèle que, dans toute sa conduite, le Congréganiste doit reproduire ». Enfin : « Pour voir comment initiative et discipline se manifestent dans le véritable apostolat : Méditation en commun sur ces paroles : « Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur ».

A propos du « S. Francois Régis » du P. Guitton. *Une interview de « Chez nous ».* — « Vous m'avez demandé « Pourquoi une nouvelle Vie de S. François Régis ? »

Lorsque les supérieurs m'ont chargé de ce travail, ils désiraient voir publier une vie plus complète, et si possible plus exacte que les précédentes.

D'autres, surtout le P. Ferdinand Tournier, à Rome pendant plus de dix ans, avaient accumulé de précieux matériaux, qui dormaient à Lyon et à Lalouvesc.

Ressources actuelles, que n'ont pas eues les anciens biographes ; principalement deux :

1° Facilité de consulter nos archives centrales, romaines, de la Compagnie. Il y a quarante ans beaucoup de ces papiers se cachaient

dans les caisses, beaucoup tombaient en pièces à la première manipulation. Aujourd'hui, grâce aux procédés du Cardinal Ehrle, restauration parfaite, commodité, sécurité.

2° Facilité de contrôler sur place les traditions locales. Il y a quarante ans, pour aller partout sur les pas de St Régis, de Montpellier à Montfaucon et Marlhes, à travers le bas et le haut Vivarais, les Cévennes, le Velay et le Forez médidional, des mois entiers n'auraient pas suffi ; et pratiquement personne ne pouvait l'entreprendre. Aujourd'hui, même sans une Rolls Royce, rien de plus aisé.

Deux avantages, grâce auxquels plusieurs erreurs de chronologie et de topographie auront pu, je l'espère, être rectifiées, grâce auxquels surtout s'est enrichie la connaissance que nous avions du saint et du milieu où il a vécu.

L'une de mes joies les plus inattendues au cours de ce travail a été de pénétrer dans les rouages intimes du gouvernement de la Compagnie, particulièrement par les lettres du P. Mutius Vitelleschi. Même dans ses lettres d'affaires et d'administration, rien de sec ni d'impersonnel ; c'est un homme qui tient la plume, toujours homme de cœur et de grand esprit, souvent même ce qui n'est pas pour déplaire, d'esprit tout court ».

Lorsque paraîtra le présent numéro des « Lettres de Jersey », la nouvelle Vie, portant le titre, *Saint Jean-François Régis*, aura elle-même paru aux Edit. Spes, sous la forme d'un gros livre, comme le Curé d'Ars de l'abbé Trochu, le S. Ignace du P. Dudon, mais qui renfermera beaucoup de cartes et beaucoup d'histoires en 44 très courts chapitres, autant que d'années dans la vie du saint.

Chine

Un nouveau Préfet apostolique. — Mgr Szarvas qui vient d'être nommé Préfet apostolique de la Mission de Taming-Fou, est né en Hongrie en 1890. Il fut le premier Jésuite hongrois à venir en Chine. En 1922,il arriva à Changhai où il étudia le chinois, puis il fut envoyé à Ning Lig près de Ou-Hou, comme missionnaire.

En 1924, Mgr. Lécroart le demanda pour sa mission : il s'établit à Taming, dont il fut supérieur depuis 1931. La mission de Taming fut divisée et séparée de la mission de Shienshien le 11 mars 1935 et Mgr Szarvas reçut ses bulles de Préfet apostolique à la date du 29 janvier 1936.

Depuis son arrivée à Taming, en 1924, le nombre des chrétiens est passé de 16.000 à 37.000, l'augmentation est surtout sensible dans son district. Le 29 mars eut lieu l'installation du Préfct apostolique.

Par une délicate attention, le nouveau Prélat a voulu que N. D. de la Treille, Vierge champenoise, figurât dans ses armes.

Le personnel de la Mission de Taming-Fou se compose de 21 jésuites hongrois, et de 8 prêtres séculiers, pour l'évangélisation d'une population de 2 millions d'âmes. Une cinquantaine de religieuses hongroises et chinoises partagées entre trois missions aident les Pères par des œuvres de charité.

Distinctions. 1. On peut lire dans les *Acta Apostolicae Sedis* du 28 octobre 1936 la nomination du P. Gherzi, « directeur de l'Observatoire magnétique, météorologique et seismologique de Zi-Ka-Wei », comme membre de l'Académie scientifique pontificale. En 1924 la *Revue d'Histoire des Missions* présentait ainsi le Père, sous la signature de M. Jean Brunhes :

« Le P. Gherzi a un tempérament de vrai savant, méthodiquement opiniâtre et vigoureusement intensif. C'est lui qui a découvert la relation entre les typhons et certains phénomènes sismiques. Les typhons sont d'une telle puissance, et le jeu de pompe atmosphérique bien connu qui se produit au centre du mouvement tourbillonnant est d'une telle intensité, que la terre elle-même s'en trouve ébranlée, à l'instar de la secousse qu'elle subit par le fait d'un phénomène proprement sismique, mais avec une allure et des détails caractéristiques, qui rendent sur la photographie, le typhon parfaitement reconnaissable ».

2. « L'Académie des Sciences a décerné le prix Monaco à M. Hollweck qui a construit et mis au point un appareil pour la détermination de la pesanteur dont le principe a été donné par le R. P. Lejay, directeur de l'Observatoire de Zô-cé, (Changhaï). L'appareil est en somme un pendule renversé et permet de faire en quelques heures des déterminations qui avec les méthodes antérieures demandaient plusieurs jours » (*Temps* du 18 novembre 1936). Elle a en outre décerné le prix Vaillant au R. P. Lejay, correspondant de l'Académie.

Voici comment le général Perrier apprécie dans *Thalès* (t. II, 1937, p. 129) la découverte du P. Lejay : « Dans le domaine des inventions et des méthodes nouvelles, l'appareil Hollweck-Lejay est entièrement français comme conception et comme exécution ; il constitue certainement un progrès inappréciable ».

Le P. Lejay s'est rendu en Angleterre où il a assisté aux Congrès de l'ozone et de la radiation solaire à Oxford, en compagnie du P. Dumas, puis au Congrès de Géodésie et Géophysique, à Édimbourg.

Il est consolant de constater que partout Zi-ka-wei fut à l'honneur : une partie notable du Congrès de l'ozone fut employée à discuter les observations faites à Zô-Sé, et les théories que le P. Lejay a basées sur elles, sur lesquelles plusieurs savants se sont appuyés pour expliquer les variations d'ozone constatées dans leurs observatoires. Au Congrès d'Édimbourg, le P. Lejay fut invité à faire une conférence sur ses mesures de gravité en Extrême-Orient, devant l'Assemblée

plénière de l'Association de Géodésie, qui ne reçoit communication que des travaux les plus importants. Le P. Lejay s'est embarqué à Marseille, le 26 octobre, pour la Syrie, dont il devait faire la carte gravimétrique, et d'où il est reparti, en décembre, pour Changhaï.

Statistiques générales. — L'Annuaire 1936, publié par nos Pères de Zi-Ka-Wei, révèle par ses statistiques l'avance du catholicisme en Chine. L'Église chinoise compte maintenant 2.818.235 fidèles, c'est-à-dire 96.450 de plus que l'an dernier. Le nombre des baptêmes en 1935 s'est élevé à 565.792, dont 96.680 baptêmes d'adultes et les catéchumènes sont 495.060. Parmi les conversions les plus consolantes, retenons celle du Docteur Lieou Yong Choén, ancien assistant à la clinique neurologique de Strasbourg, puis chef de l'Institut Pasteur de Saïgon, actuellement chef du Département de microbiologie au laboratoire municipal de Chang-Haï : il fut baptisé en l'église de l'Aurore par le P. Henry, S. J., en même temps que sa femme et ses trois jeunes enfants.

Sur les 125 circonscriptions ecclésiastiques en Chine, 22 sont confiées au clergé indigène : les prêtres chinois, deux fois plus nombreux qu'en 1917, sont 1734, c'est-à-dire presque la moitié du clergé actuel. L'année 1935 a vu 101 ordinations, chiffre jamais atteint, et l'avenir s'annonce excellent, avec 935 grands séminaristes, 4.021 petits séminaristes, et 1.906 élèves aux écoles préparatoires. Les Frères chinois sont plus nombreux que les Frères étrangers : 635 contre 532, et sur les 5.413 religieuses, 63 °/₀ sont chinoises.

Mission du Nganhoei. — 1. *Massacres.* — La province de An-King (Nganhoei), confiée aux PP. de la Province de Léon, continue à être pillée par les bandes communistes. Voici quelques tristes échos de cette mission. Une fervente chrétienne vint un jour demander l'aumône chez le missionnaire, sinon elle serait forcée de confier son bébé à un païen, car elle ne pouvait le nourrir. « Donnez-moi à manger et je travaillerai dans votre jardin ; mais ne me renvoyez pas, ou je meurs de faim ». Chaque jour les prêtres sont priés d'ouvrir des écoles mais ils sont forcés de refuser, car ils sont incapables d'acheter le riz nécessaire. Ce qui est vrai d'un district est vrai de beaucoup. Neuf chapelles, églises ou résidences ont été complètement détruites et 59 autres (c. à. d. la moitié de l'ensemble) ont beaucoup souffert. Mais les conversions se multiplient quand même : 2000 cette année, les fidèles montrent une grande piété et suivent par centaines les retraites. Il n'y a pas eu une seule apostasie.

La mort des Pères Avito, Lopez, Esteban a été confirmée. — Voici quelques détails complémentaires sur la mort du P. Martinez Manrique que nous annoncions dans notre dernier volume, p. 528.

Les communistes avaient déjà brûlé son église, son école et sa résidence, et il avait été obligé de quitter son district durant un an et demi. Quand un certain ordre eut été rétabli par les troupes gouver-

nementales, il retourna et commença sa tournée de visites à ses chrétiens dispersés et persécutés. Le 7 avril 1935 une dépêche annonçait sa mort. Dans un de ces voyages, à environ cinq kilomètres de sa base, trois hommes s'élancèrent du côté d'un pont, révolvers au poing, et tirèrent sur lui, sur son catéchiste et son domestique ; ils tombèrent tous les trois aux pieds des bandits. Les soldats furent alertés, mais ne purent pas trouver les meurtriers. Les corps furent portés dans la résidence. Le P. Manrique était âgé seulement de trente-huit ans et était dans la mission depuis 1930.

2. *Observations météorologiques.* — Le gouvernement d'Anking a confié le soin de faire les *observations météorologiques* sur son territoire aux écoles des Jésuites de préférence à celles du gouvernement ; ce qui prouve une fois de plus la confiance des autorités chinoises dans l'éducation et les méthodes des Jésuites. Le Collège de Wuhu, Anhwei (Province de Castille) a réuni et distribué des rapports météorologiques depuis plusieurs années.

3. *Collège de Wu-hu.* — Le Collège S. Louis, ouvert l'an dernier à Wu-hu par la Province de Castille, avec 120 élèves, en compte maintenant 260 et doit refuser, faute de place, de nombreux candidats. Une école professionnelle est aussi rattachée au collège, avec 71 élèves. Celle-ci a été choisie par le Ministère de l'Éducation comme centre pour les examens officiels de la province d'Anhwei.

Nankin. L'Effort des Congrégations Missionnaires. — Les autorités écclésiastiques font un grand effort pour doter la capitale, qui ne compte pas 500 chrétiens, d'œuvres catholiques. Les PP. Américains auront une maison soutenue par l'Assistance d'Amérique pour s'occuper des étudiants, quelque chose comme Laënnec ou Olivaint : mais pas d'argent, pas d'hommes ; actuellement le P. Kearney jette les bases de la fondation et est installé dans une maison de la Mission. Le collège Ricci (trois premières classes des six de l'enseignement secondaire) marche bien, mais la reconnaissance traîne.

Les Pères de la Province de Californie (U. S. A.) travaillent à fonder une nouvelle Université. Avec l'Aurore de Chang-Haï et les Hautes Études de Tientsin, ce sera le troisième établissement d'Enseignement Supérieur que la Compagnie possèdera en Chine.

Tien Tsin. — Le Ministère de l'Éducation de Nankin a reconnu officiellement les diplômes de tous les anciens élèves de l'École des Hautes-Études de Tien-Tsin, tenue par les Jésuites champenois. L'École n'est reconnue par l'État que depuis 3 ans, c'est dire assez l'étendue du privilège qu'on lui accorde.

Les PP. Salésiens sont en quête d'un terrain, le Gouvernement prenant leur terrain pour en faire une bibliothèque nationale. Les terrains proposés en échange ne feraient pas l'affaire.

Les PP. Bénédictins de Lophem ont fait une demande officielle pour établir une maison à Nankin ; ils s'occuperaient de quelques œuvres.

Les sœurs de la Charité (Américaines) s'étaient engagées à construire un hôpital « first class », mais la crise....

Les Fransciscaines de Marie, outre une école déjà ouverte, commencent l'hôpital par un dispensaire en attendant des jours meilleurs pour les sœurs américaines. Il est en effet spécifié que toutes les fondations religieuses se font sur des terrains de la mission, mais avec les fonds des diverses Sociétés intéressées. De ces œuvres, celle des Franciscaines de Marie sont les mieux parties ; la Mère Provinciale est très souvent à Nankin et ces religieuses ont trouvé là de leurs anciennes élèves de leurs beaux établissements de Tientsin, de Chefoo et de Changhai.

Les Inondations de 1935-1936. — 1. « Sur une table chargée de victuailles, un petit serpent se promène. Son corps s'allonge entre les bols, sa tête carrée se dresse par moments puis s'incline pour choisir parmi les mets qui lui sont offerts.

Ce serpent il faut lui faire plaisir, car c'est le dieu de l'inondation. Sans doute est-il mécontent cette année, car deux fleuves ont débordé : Yang-tsé-Kiang (fleuve bleu) et Hoang-hô (fleuve jaune).

Le Hoang-hô « fléau, crêve-cœur » de la Chine, commence à couler dans son ancien lit, depuis longtemps abandonné ; ses eaux s'étalent largement au beau milieu de notre mission, entraînant les biens de plus de 1.750.000 inondés.

Si vous aimez les chiffres astronomiques, lisez le rapport qu'à publié la commission de l'inondation où sont estimés les dégats.

Afin d'éviter de plus grands malheurs, la police a fait évacuer à temps les villages, et chacun a pu emporter sa charge de vêtements et de provisions. Le reste a été anéanti. De l'argent, ces pauvres paysans n'en avaient guère : toute leur fortune, c'est la récolte.

Et voici le froid qui commence : pas d'abris pour se couvrir. Combien périront de froid cet hiver? Et puis comment se vêtir, se nourrir? Un bol de riz ne coûte pas cher il est vrai, mais ces quelques sous où les trouver? Au début on a encore quelques réserves, la charité vient à leurs secours, mais bientôt tout se tarit. Même si l'eau se décide à quitter bientôt la plaine, il faudra attendre l'époque de la récolte. Pourra-t-on seulement trouver des semences? C'est ainsi que des milliers et des milliers d'enfants, de femmes, puis d'hommes, arrachés de force aux dangers de l'inondation, seront condamnés à périr de faim.

On comprend la révolte de ces malheureux. Des affamés, ou des brigands, vont en barque piller les villages situés sur les hauteurs, ou encore défendus par des digues. Aussi dans bien des villages n'importe quelle barque est-elle reçue à coups de fusil.

Avec l'inondation vient la famine, ses misères et toutes ses hor-

reurs, dont il vaut mieux ne rien dire. Les secours sont venus d'un peu partout : le Pape d'abord, les catholiques, les protestants, les païens eux-mêmes. On remarque que la générosité et l'esprit de charité s'est beaucoup développé : une grande partie des aumônes viennent de Chine même.

Les riches donnent évidemment beaucoup, mais les pauvres sont toujours les plus généreux : témoin cette lettre du P. Pénot, missionnaire dans une région toute proche de l'inondation : « ayant appris que le Su-Tchéou, partie Nord du Kiang-Sou, était complètement inondé, et qu'il y avait des croisés et des croisées menacées de mourir de faim, mes croisés et mes croisées qui eux n'ont pas le sou, ont décidé que chaque soir ils ne mangeraient que la moitié de leur content, c'est à dire un bol de riz en place de deux : l'autre moitié sera pour les faméliques ».

J. de la L., S. J.

2. « Entouré d'affamés, pas le temps de faire de la littérature. Mes pauvres arrachent des patates pourries dans l'eau pendant tout l'hiver, pour les manger. Ayant reçu 50 piastres en billets de 5 à 10, pour les distribuer, je demandais aux maires des cinq communes réunis pour me demander des secours : « qui pourrait me changer ces billets en billets d'une piastre ? — Réponse : personne sur notre territoire ». Et pourtant la vie, le commerce reprend un peu. Le marché de Wutwan a lieu 4 fois en 10 jours.

L'eau n'a pas baissé depuis la fin de janvier. Elle couvre les champs à l'est des villages. A l'ouest, la boue a séché, mais trop tard pour permettre de semer du blé. Le froid retarde les semailles de sorgho : pas de récolte avant la fin d'août, à l'ouest. Rien cette année à l'est.

Et pourtant nos émigrés reviennent bâtissant leurs cabanes. M. Loh-Pa-Hong nous a envoyé 3.000 piastres pour les aider. Il en faudrait 10.000 au moins. Nous donnons là 3 piastres par famille.

Grâce aux nombreuses prières et sacrifices offerts pour nous, j'espère que Dieu fera servir au bien des âmes ce grand lavage de notre terre. Depuis septembre, cinq écoles nouvelles sont ouvertes dans les chrétientés, deux ont de 30 à 40 élèves tous externes ; 60 garcons, 90 filles dans les écoles de prières. Des jeunes gens de bonnes familles, diplômés des écoles du gouvernement, voyant les écoles publiques crouler, les écoles catholiques qui s'ouvrent, me demandent une place de maître. Deux sont catéchumènes, deux baptisés connaissent suffisamment la doctrine pour eux-mêmes mais non pour l'enseigner, deux autres n'en savent pas beaucoup. Ils m'ont demandé un cours spécial de religion pour les préparer à l'enseignement catholique. C'est commencé. Deux ou trois de ces jeunes gens ont fait des études secondaires l'un est fils de maire baptisé de sa commune, un autre neveu de maire ; deux ont déjà enseigné dans les écoles publiques. Si on me demande de nouvelles écoles (on m'en demande déjà une de plus), je manquerai de maîtres bien formés ; il faudra donc improviser

pour battre le fer pendant qu'il est chaud. Prions. Qui viendra m'aider? Ailleurs les champs sont verts et les pêchers en fleurs. A Wutwan, tout a été noyé sauf les saules et quelques peupliers ».

P. L., S.J.

Le Congrès de l'Action Catholique de Chang-Hai. — En Chine, l'Action Catholique existe, et depuis longtemps. Mais comme la création d'une œuvre stable, vraiment catholique dans toute la force du terme, s'imposait de plus en plus, son Excellence le Délégué apostolique, Mgr Zanin, ouvrit à Chang-Hai, le 8 septembre 1935, un congrès national de l'Action Catholique en Chine ; on s'est réuni, on a fait « le point », si bien que le Congrès de Chang-Hai marque un pas dans l'évangélisation de la Chine.

L'Action Catholique est loin d'être une nouveauté en Chine. Grand devancier de l'A. C. fut ce Paul Zi, qui, amené à la foi par les premiers apôtres de la Chine, resta leur précieux auxiliaire, se dévouant au service du Christ, corps et biens, avec les Ricci, les Schall, les Cattaneo, au milieu des persécutions et auprès des païens ; ou encore cette dame Candide Hiu, à laquelle tout dernièrement, le Souverain Pontife ne craignit pas de décerner un éloge public. On connaît aussi les diverses Congrégations du XVIIe siècle : sodalités pleines de vie, dont un bon nombre eurent un but directement apostolique : le laïque auxiliaire du prêtre. Telle la congrégation de saint Ignace dont les membres lettrés devaient préparer des sermons qu'ils allaient donner le dimanche suivant dans les églises où le missionnaire ne pouvait aller lui-même. Telle la Congrégation du Saint-Sacrement dont les membres répartis en quatre sections s'occupaient des fidèles adultes, des enfants chrétiens, des malades et des mourants, des adultes infidèles.

Aujourd'hui le zèle laïque reste aussi profond : il existe chez les vieux chrétiens ; il existe aussi, et d'une manière surprenante chez certains néophytes venus au Christ par pur amour. Dans le milieu des étudiants, le prêtre dans son apostolat auprès des élèves païens, s'appuie sur l'action de l'élève chrétien qui, par son contact et ses conversations, peut avoir une action plus directe sur l'âme qu'il veut amener au baptême. Or ce zèle a trouvé son expansion dans les cadres de l'Action Catholique proprement dite.

Parmi ces groupements, il faut citer en premier lieu celui de Tong-Ka-Dou, paroisse de Chang-Hai. M. Lo-Pa-Hong, l'un des plus grands chrétiens de Chine et personnage influent, réunit un certain nombre d'hommes, se mit à la disposition de son évêque et remédia ainsi, autant qu'il lui était possible, au petit nombre des missionnaires. On fit le catéchisme le dimanche et on évangélisa les infidèles, on pénétra dans les milieux païens. Des visites s'organisèrent dans les hôpitaux, et bien des mourants reçurent le baptême de leurs mains.

Comme à Tong-Ka-Dou, d'autres groupements se fondèrent ; le mouvement s'étendit sous l'impulsion des Évêques, se généralisa et

du même coup l'A. C. prit corps en Chine. M. Loh-Pa-Hong en fut nommé Président et Monsieur l'abbé Yu-Pin, Directeur à son retour de Rome, il y a trois ans.

On en était arrivé à un point où il fallait donner à tous ces groupements une constitution une, solide, adaptée en même temps : ne suffit-il pas de quelques fausses notes pour détruire l'harmonie générale ? L'évêque, le missionnaire chargé de coordonner l'apostolat laïque doit savoir ce qu'il veut, ce qu'il peut et ce qu'il doit demander : cette mise au point fut l'œuvre du Congrès de Chang-Hai.

Le Congrès de l'A. C. avait été longuement préparé, médité par Mgr Zanin. Une trentaine d'évêques purent y venir, ainsi que bon nombre de prêtres ; des laïques représentaient les sections masculines et féminines de toute la Chine.

Les séances d'études se tinrent a Tong-Ka-Dou, dans la grande salle de l'école industrielle. Dès le début, Mgr Zanin lut le message du Souverain Pontife, dont voici un court extrait bien significatif de la pensée du Pape : « Ces bons et chers chrétiens chinois savent très bien de quel cœur nous souhaitons que l'A. C. appuyée sur une constitution organique et sur la hiérarchie, progresse de toute manière en vue précisément du travail d'évangélisation qu'il faut poursuivre et perfectionner comme nous le disions dans le message paternel que, durant l'année 1928, Nous adressions par voie téléphonique aux Évêques, aux Préfets apostoliques et au très noble peuple chinois ».

Le Maire de Chang-Hai avait bien voulu honorer de sa présence cette séance d'ouverture du 8 septembre. Ensuite, pendant huit jours des conférences furent données, de bonnes discussions furent adroitement dirigées et les Évêques, en réunion privée se mirent d'accord sur un certain nombre de points précis.

Une séance spéciale fut réservée aux « Intellectuels ». Kou-Chéou-Si, président d'une des Sections de Chang-Hai, avocat et professeur de Droit à l'Université catholique de l'Aurore fit un rapport remarquable sur le rôle de l'enseignement, de la presse et des relations sociales. Les enfants eurent aussi leur après-midi, dans le stade de l'Aurore ; les jeunes catholiques de Chang-Hai étaient venus nombreux (5.000 garçons et filles). Quelques vibrants discours qui portaient furent adressés à ce petit peuple assis sur l'herbe. Des hauts parleurs leur permettaient d'entendre facilement. Ce fut Mgr Zanin qui prit le dernier la parole, et il termina en leur donnant sa bénédiction.

La clôture du congrès eut lieu le dimanche suivant, le 15 septembre. A huit heures du matin, dans la cathédrale de Zi-Ka-Wei, Mgr Zanin célébra la Sainte Messe pour les Croisés : ils étaient environ un millier, de Chang-Hai et des environs. Les hosties offertes avaient été faites avec des grains de blé dont chacun représentait un sacrifice. Les membres du Congrès après la messe Pontificale célébrée à Tong-Ka-Dou, tinrent une dernière séance à laquelle vinrent assister le Ministre des finances et un représentant de M. Lin-Sen, Président de la République chinoise.

Enfin, à quatre heures de l'après-midi eut lieu cette magnifique procession qui, partie de la cathédrale de Zi-Ka-Wei, se déroula dans les jardins ravissants du séminaire avec ses pelouses bien vertes, ses corbeilles de fleurs,ses oriflammes et ses larges bandes blanches à bords rouges, dessinant le parcours de la procession. Le reposoir magnifique représentait deux anges en adoration devant un ostensoir. Mgr Zanin portait le Saint Sacrement sous le dais ; tenu par des notables. La foule fut silencieuse, priante ; l'impression resta profonde sur les chrétiens, sur les étrangers, sur les païens.

On se sépara : chacun regagna sa province. Mais quelque chose restait : une certitude était acquise, une base solide posée.

Une question se posait en effet : « l'Action Catholique est-elle possible actuellement partout en Chine »? — Des expériences malheureuses avaient sans doute refroidi certains zèles. — La réponse fut « Oui », et magistralement exposée par Mgr Haouisée, Vicaire Apostolique de Chang-Hai, dans une conférence qui obtint l'approbation unanime et du clergé et des laïques ; elle est possible partout et pour tous. Il est vrai que dans certaines régions les chrétiens sont des néophytes, pauvres, dispersés, qui se sont parfois convertis dans un but quelque peu intéressé. Qu'à cela ne tienne ; étayez leur foi, trouvez une élite qui sera le noyau primitif du groupement. Le plus humble, comme tel marchand de sucre, comme la pauvre mère Lou qui parcourait jadis les routes du Su-Tchéou à la recherche des âmes, peuvent être un précieux auxiliaire du missionnaire. Tout laïque, quel qu'il soit, peut être ou devenir apôtre, surtout dans son milieu.

Mais il faut pour cela que l'A. C. soit à base de surnaturel. S'il est arrivé que des groupements d'Action Catholique se soient trouvés en conflit avec le missionnaire ou l'évêque, — ou s'ils ont sombré par suite de discorde entre leurs membres, c'est un signe qu'ils manquaient de cet esprit de foi. Quelques bons chrétiens se réunissent, forment un banquet : ensuite rien ; ce n'est pas cela l'Action Catholique. Un jour M. Loh-Pa-hong vint voir un groupement de ce genre et lui fixa un programme nettement délimité, comportant des obligations précises. Quelques jours après, les membres donnèrent successivement leur démission : l'esprit apostolique manquait.

Et quand le missionnaire trouve dans le laïque le précieux auxiliaire dont il a besoin pour son apostolat, — vieux chrétien formé dès son enfance à la vie eucharistique, ou encore l'un de ces néophytes fort de toute la jeunesse de sa foi, — il doit être à même de canaliser cet esprit de zèle sans rien lui faire perdre de sa force. On ne s'improvise pas du jour au lendemain conseiller d'Action Catholique. Il faut allier la fermeté au doigté, savoir faire, sans heurter, à l'occasion pouvoir manœuvrer, ménager telle susceptibilité, tout en étant capable d'imposer sa volonté, ou plutôt la volonté de l'Église de telle sorte que rien ne se fasse sans les Évêques, comme le déclare loyalement M. Loh-Pa-Hong. Et sur ce dernier point des décisions importantes furent prises par Mgr Zanin et les Évêques en conseil privé.

A ce prix, l'Action Catholique répondra parfaitement aux vœux du Pape. Loin de former l'Église laïque dans l'Église hiérarchique, elle sera essentiellement « de l'Église, dans l'Église, pour l'Église ».

L'Action Catholique de Chine existe, forte maintenant d'une conviction nouvelle, forte de la directive très nette du Pape, fondée sur une base désormais solide, délimitée par des lignes et des directives précises : peu à peu l'édifice s'élèvera comme une citadelle au milieu du paganisme et l'Église du Christ toujours catholique continuera à s'étendre.

Basilique nationale à Chang-Hai. — Le Congrès national d'Action Catholique de Chang-Hai a demandé, dans un vœu, l'érection d'une basilique nationale dans la capitale de la république chinoise. Ce sera une église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus et elle rappellera le fait que la Chine a le privilège d'avoir été le premier pays du monde qui ait érigé une église en l'honneur du Sacré-Cœur, à savoir l'église de Hang-Chow. Le projet demande aussi une statue du Christ-Roi hors de l'église.

Aurore. — 1. *Retraite et Anciens Élèves.* — A l'Université de l'Aurore (Chang-Hai) 30 des 200 étudiants ont demandé pour les 4 premiers jours de vacances une retraite ; celle-ci fut dirigée par le P. de Raucourt, leur père spirituel, assisté du P. Wang (ancien étudiant).

Les Pères ont établi une association d'Anciens Élèves qui est, peut-on dire, d'extension mondiale. Elle réunit non seulement les anciens élèves catholiques — de famille ou convertis — mais les non-catholiques. Avec des centres à Nanking, Peiping, Hankow, Chengchow et Yangchow et des groupes dans d'autres villes, elle garde ses membres en rapport les uns avec les autres et avec l'Université par des contacts individuels avec les Pères, par son Bulletin, par des réunions générales annuelles et par des conférences professionnelles régionales durant l'année. Ses objectifs sont divers : faire tomber les préventions contre les missionnaires et constituer une aide puissante et influente parmi les hommes de chaque classe et profession ; disposer les membres non-catholiques aux grâces de la Foi ; préserver la Foi dans ceux qui jouissent de ses bénédictions ; enfin faire de ces hommes des chefs : dans les sciences, dans les professions, le corps diplomatique à Paris, Bruxelles, Madrid, le Caire etc... aussi bien que dans le gouvernement de la Chine. Remarquons à ce propos le nombre considérable d'anciens élèves de l'Université Catholique de Chang-Hai qui occupent des postes importants dans la diplomatie ou les consulats : le chargé d'affaires et le ministre à Bruxelles, le consul général en Russie, le Secrétaire à la Légation de Rome, le chancelier à Madrid, le vice-consul au Caire, à Rangoon, à Paris, à la Havane. Le nouveau traité Sino-indochinois prévoit l'érection de postes de consuls ; les deux premiers consuls nommés

sont eux aussi d'anciens étudiants de l'Aurore et remplissaient jusqu'ici de hautes fonctions au ministère des affaires étrangères de Nankin.

2. *Succès.* — Un des étudiants de l'Aurore, M. Tchen-Chan-Meou, trois jours après avoir reçu son diplôme d'Ingénieur-Constructeur, obtint la première place à Nankin dans un concours pour le poste d'ingénieur du Gouvernement. Le P. Recteur fut félicité par un des examinateurs qui lui dit : « L'étudiant de l'Aurore a pris aisément la première place ; en dehors des connaissances techniques il fut le seul à montrer une véritable culture ». Un autre étudiant obtint un poste important dans le département des ingénieurs du gouvernement, en présentant simplement le travail qu'il avait fait à l'« Aurore ».

Le Professeur Wang-Yang, ancien étudiant et gradué de l'Université, converti du Protestantisme, a été reçu dans l'Église le 8 septembre.

Scolasticat de Zi-Ka-Wei. — Un scolasticat unique réunit à Zi-Ka-Wei les théologiens des Missions de la Compagnie en Chine. Ils sont cette année 1936-1937, 61 : 5 Chinois, 12 Français de la Province de Paris et 5 de celle de Champagne, 3 Autrichiens, 1 Canadien, 21 Espagnols des Provinces de Castille et de Léon, 4 Hongrois, 3 Italiens de la Province de Turin, 2 Portugais, 4 Américains de la Province de Californie, 1 Hollandais. C'est entre tous l'entente parfaite et la plus grande charité fraternelle. Les cours sont en latin comme de coutume.

Hors de France et de Chine

Allemagne. — 1. *Le Kolleg St Blasien* en Allemagne supérieure au sud de la Forêt Noire, a été, pendant 1.000 ans, un monastère bénédictin. Ensuite il fut, durant 70 ans une filature de coton et, depuis 1934, il est devenu collège de la Compagnie. Il comprend à la fois un collège de 400 élèves et le Noviciat de la Province. L'aile sud qui est longue de 570 pieds vient d'être réparée. La belle église de l'ancien monastère appartient à l'État et sert d'église paroissiale.

2. *Scolasticat de Valkenburg.* — Faute de ressources, toute exportation d'argent hors d'Allemagne étant impossible, les théologiens de Valkenburg ont dû abandonner en partie cette maison et aller s'installer en septembre 1936, dans des conditions très difficiles, à Francfort sur le Mein à l'école de théologie que dirigeaient nos Pères pour

le clergé séculier. Déjà depuis deux ans, Pères et Frères avaient dû mendier à Valkenburg et aux environs pour leur subsistance. On leur avait répondu avec beaucoup de générosité. Mais cette situation ne pouvait se prolonger indéfiniment. Il ne reste maintenant à Valkenburg que les théologiens de la Germanie supérieure et un certain nombre de scolastiques étrangers. La maison a été mise en vente.

On lit dans la « Schönere Zukunft » du 22 nov. 1936 : « En temps normal la communauté comptait environ 400 membres. Le Collège S. Ignace comprend 350 pièces ; la chapelle de la maison 31 autels. La bibliothèque avec ses 220.000 volumes et plus est la plus riche des bibliothèques privées de l'Allemagne et des Pays-Bas. Enfin l'observatoire astronomique des Jésuites de Valkenburg est particulièrement célèbre ».

La fondation des Jésuites à s'Herenberg (noviciat, juvénat, maison d'Exercices) doit également, en raison des déterminations sur les devises, être transportée en Allemagne.

3. *Un nouveau Troisième An.* — La Province de Germanie Supérieure a ouvert une nouvelle maison du troisième an à Rottmannshöhe, ancienne maison de retraite près de Münich, le 19 septembre 1936, avec dix-sept tertiaires.

Angleterre. — *Une Exposition mariale à Heythrop.* — Une exposition d'écrits traitant de la congrégation a été faite à Heytrop pendant la semaine de Pâques 1936. Sur les 130 Revues de congrégation publiées dans le monde entier, 46 y figuraient ; elles constituaient la plus importante partie de cette exposition et fournissaient un témoignage surprenant de la variété et de la vigueur des Congrégations qui se fondent dans presque tous les pays. Les publications de l'Imprimerie de l'Office Central des Congrégations Américaines étaient exposées à part et illustraient ainsi les méthodes remarquables dont se sert la Congrégation Américaine pour organiser la jeunesse Catholique actuelle. Les brochures du P. Lord sur les problèmes du jour étaient particulièrement intéressantes.

La revue désormais familière « Sodality Review » que publient les Scolastiques d'Heythrop, occupait la place centrale, avec une claire mise au point de son état présent et de ses projets. Comme ce périodique est envoyé maintenant à tous ceux qui dans la Province ont quelque attache avec la Congrégation et à beaucoup d'étrangers, on peut considérer qu'il a atteint son « point de saturation » avec sa circulation de 250 exemplaires, surtout depuis que le degré définitif d'extension à tous les prêtres séculiers directeurs de congrégations, a été franchi. On espère qu'un « Priest-Editor » sera nommé pour diriger le travail. La « Sodality Review », comme la revue internationale « Acies Ordinata », est soutenue par des contributions volontaires.

On pouvait voir aussi des livres techniques sur la congrégation,

Manuels de Directeurs, Revues mensuelles pour Directeurs et cercles d'études, listes de Congréganistes célèbres, etc... On montrait aussi une petite collection de manuels de Congrégations de divers pays offerte à l'Académie de la Congrégation, cette année, par le Père Général.

L'Académie célèbre cette année son dixième anniversaire, et pour marquer le fait, le P. Général envoya il y a quelques mois une lettre très cordiale dans laquelle il disait : « Je suis très heureux que vous mettiez votre idéal à comprendre de plus en plus le but et la puissance intérieure de la Congrégation qui, comme nous l'affirme une longue expérience, a fait tant pour le bien commun des âmes et pour l'Église. Le Souverain Pontife lui-même bénit vos travaux et se montre très désireux que nos Congrégations préparent des apôtres pour l'Action Catholique ».

(*Letters and Notices*, July 1936, p. 162)

Espagne. — On ne sera pas étonné que nous ne donnions ici aucun détail sur nos Pères d'Espagne ni sur les terribles épreuves qu'ils subissent depuis juillet dernier. La guerre civile fait toujours rage là bas et on n'en peut encore prévoir la fin. Les seuls renseignements certains qu'il soit possible de publier dès maintenant sont ceux que le T. R. P. Général a communiqués à la Compagnie dans les deux lettres que tous les NN. connaissent. A l'heure où nous mettons sous presse on ne peut affirmer définitivement le nombre exact des Jésuites qui ont été massacrés en haine de Dieu et de la foi : à coup sûr 49 certainement connus, nous dit le P. Général dans les lettres des 2 octobre et 26 décembre 1936, auxquels il faut ajouter une nouvelle liste de 27 victimes donnée par les *Memorabilia* du 15 avril 1937. Le total se monte au 1er juin à 102 massacrés dont on connaît la mort avec certitude. Mais combien d'autres sur le sort desquels on était incertain à cette date et combien d'autres depuis lors ont été les victimes des communistes et des anarchistes ! Sans doute, dans notre prochain volume pourrons-nous donner des détails circonstanciés et authentiques sur tant de martyrs et de calamités.

États-Unis. — 1. *Une Académie de catholiques.* — Sœur Marie Joseph, bibliothécaire de Webster College s'était proposé, il y a quelques années de constituer une sorte d'Académie d'écrivains catholiques encore vivants. La revue hebdomadaire « America », dirigée par nos Pères, offrit d'organiser un plébiscite parmi ses lecteurs. Les 1500 réponses reçues furent transmises aux directeurs de Webster College qui prirent les suffrages recueillis comme base de leur choix. Sur les 40 « immortels », 15 devaient être américains. Trois jésuites ont été choisis, le P. Martindale, le prédicateur et écrivain anglais célèbre et deux Américains, le P. Talbot, rédacteur en chef d'« America » et le P. Feeney, auteur de poésies très appréciées. Sur les listes établies d'après le nombre de suffrages recueillis : Jacques

Maritain vient au 2e rang, Henri Ghéon au 4e et Paul Claudel au 5e. (d'après *America*, 10 oct. 1936)

2. *En l'honneur de S. Isaac Jogues.* — Le Sénat de l'État de New-York a constitué une commission en vue de choisir un lieu où l'on pourrait élever un monument en l'honneur de S. Isaac Jogues. On désire ainsi perpétuer la mémoire de celui qui en 1646 découvrit le lac du St-Sacrement appelé lac Georges, en l'honneur d'un souverain anglais, 110 ans après la découverte faite par le missionnaire. Une somme de 5.000 dollars a été mise à la disposition de la commission.

Un mouvement se dessine pour obtenir du Gouvernement que le lac Georges soit nommé de nouveau plus exactement, lac S.-Isaac-Jogues.

3. *Un splendide cadeau.* — Nos Pères de la Province de Maryland-New- York viennent de recevoir un don royal. Il s'agit d'une vaste propriété d'environ cinquante hectares, sise au diocèse de Brooklyn, près de New- York, à Innisfada (Long Island), et qui comprend en outre une superbe habitation d'architecture gothique (style Tudor-Élisabeth), ayant 4 étages, 87 appartements et une grande chapelle. Dans cette vaste demeure toute moderne, dont la première pierre fut posée en 1916, — se trouvait rassemblée une magnifique collection d'œuvres d'art. Sur les murs du grand salon, entre autres, sont fixés, dans de grands panneaux sculptés à la main, quatre superbes tapisseries historiques flamandes du XVIe siècle. Cette collection estimée à plus d'un million de dollars sera vendue aux enchères.

Cette donation est faite à la Compagnie par Madame Geneviève Garvan Macaulay, femme du Ministre plénipotentiaire d'Irlande près du Vatican. Mariée une première fois à M. Brady, elle se signala par ses largesses envers l'Église, qui lui valurent de recevoir du saint Siège le titre de Duchesse papale. Mr et Mme Brady avaient déjà donné à la Compagnie en 1929 le noviciat actuel de S.-Isaac-Jogues à Wemersville. M. Brady est enterré dans la chapelle du noviciat. Les Pères américains comptent installer dans la nouvelle propriété un scolasticat qui serait prêt pour le mois de juin 1937.

4. *Mission scientifique.* — Le R. P. Mc Nally, directeur de l'observatoire de l'Université de Georgetown (Washington) prit part, l'an passé, à l'expédition qui se proposait d'observer une éclipse de soleil. Il alla en Sibérie à cet effet, mais les conditions atmosphériques ne permirent pas d'obtenir quelque résultat. Une éclipse de soleil devant se produire en juin 1937, le Dr Mc Nally a été désigné pour aller en suivre les phases par la société nationale de géographie et de marine des État-Unis. Cette nouvelle expédition scientifique prendra pour base l'une des îles Phénix au sud de l'Equateur.

5. *Détecteur de mensonges.* — La police américaine a récemment examiné un suspect à l'aide du « détecteur de mensonges », instrument inventé par le P. Walter Summers, S.J. directeur de la Section de Psy-

chologie à l'Université de Fordham. L'appareil est une espèce de psychogalvanomètre, utilisant, pour enregistrer les changements émotionnels, les courants infiniment faibles qui parcourent le corps humain et leurs variations. Pour le P. Summers, la « détection des mensonges » n'est qu'une étape de son travail.

(*The Universe*, 5 mars 1937)

6. *Congrès de l'Association philosophique des États de l'Est.* — Les membres de l'Association Philosophique Jésuite des États de l'Est se sont réunis dans un congrès de trois jours à Manresa Island, South Norwalk, Conn., les 27, 28 et 29 août 1935. Pour la première fois dans son histoire, l'Association concentra son attention sur un seul sujet : « Communisme et Athéisme International ». Ainsi, trois jours furent entièrement consacrés à l'étude du Communisme en tant que système, avec l'intention d'esquisser un plan d'action unique qui permettrait de lancer une contre-attaque parfaitement unifiée ; car les Jésuites des États de l'Est sont décidés à prendre une part très active dans l'attaque systématique dirigée par la Compagnie contre l'ennemi commun du Christianisme et de la Civilisation ». La presse était exclue à cause des réactions défavorables de l'an dernier. Notre comité interprovincial « Communisme et Athéisme », était représenté par son président le R. P. Edmond Walsh, S. J. et deux autres membres, les PP. Charles C. Chapman, de la Province de Nouvelle-Orléans et Willam Bryan, de la Province du Canada.

Le 27 août, l'assemblée générale écouta un brillant et instructif exposé du P. Joseph Thorning. Dans cette conférence : « Le Communisme aux États-Unis », il exposa avec beaucoup d'autorité les tentatives actuelles de propagande communiste chez nous. Il justifia pleinement son vœu : que les États-Unis contrôlent officiellement la provenance des subsides maintenant à la disposition du parti communiste en Amérique. Il faut espérer que l'exposé du P. Thorning sera amplement répandu.

La section de Morale (Ethics Section) écouta le P. Joseph Ayd sur « le Communisme et la Famille », tandis que les membres du groupe de Psychologie assistaient à une conférence du P. Raymond Anable sur « la Philosophie Communiste de la Liberté ». Le P. Joseph Kelly, exposa devant la section de Métaphysique la « Base Métaphysique de la Philosophie Communiste ». Les membres de la Section Historique apprécièrent une lumineuse étude sur « La Philosophie de l'Histoire, le Marxisme et le Bolchévisme » du savant directeur de la Section d'Histoire de Fordham, le P. Démétrius B. Zema.

Le 28 août, la session générale comporta une analyse profonde des « Prérogatives de l'Action sociale Catholique ». Le P. John La Farge, fut l'orateur. Il insista sur la nécessité d'arguments adaptés dans notre attaque contre le Communisme et présenta les doctrines théologiques et philosophiques qui s'opposent à l'idéologie communiste.

La nature de la discussion qui suivit révéla combien sont nécessaires les principes fondamentaux pour la lutte effective selon l'esprit catholique. Le P. Wilfrid Parson donna le diagnostic de la morale politique communiste dans sa conférence sur « Le Communisme et l'État », présentée à la section de Morale l'après-midi. Les Sociologistes discutèrent « le Communisme et les crimes d'enfants » après un exposé du P. Walter Mac Guinn, sur ce sujet. Le P. Frank A. Mulligan dirigea une discussion amicale sur le « Monisme dans la Scolastique et la Philosophie Communiste » pour les professeurs des sections de Psychologie et de Métaphysique. La session de l'après midi de la section Historique fut consacrée aux probèmes soulevés par l'enseignement de l'Histoire dans nos collèges. Le P. Martin P. Harney, vice-président de cette Section, mena la discussion.

La troisième et dernière assemblée générale, le jeudi 29 août, fut ouverte par l'exposé, fait par le P. John La Farge, du plan d'essai et du Programme adopté par le Comité interprovincial, directives pour une action d'ensemble, (ECSO Plan et ECSO Programme, nom qui indique leur caractère : Plan et Programme pour l'Établissement d'un Ordre Social Chrétien). Le P. Edmond Walsh parla à l'assemblée du « Postulat Économique du Communisme ». Cette conférence souleva des discussions considérables et le P. Walsh continua son exposé sans cérémonie l'après-midi.

Parmi les visiteurs venus des autres Provinces on remarquait le P. James Walsh de Chicago et le P. Émile du Bois du Canada. Le résultat de ces conférences fut de pourvoir les auditeurs d'un arsenal de faits et de méthodes. Le prochain Bulletin des Comptes-rendus annuels contiendra des extraits des travaux présentés. Le P. Joseph Kelly de la Faculté de Philosophie de Weston College fut élu Président de l'Association Philosophique pour succéder au P. Francis E. Lucey à qui est dû pour une grande part le succès de ce Congrès.

(*Woodstock Letters*, octobre 1935, p. 472-75)

Indes. — 1. *Le diocèse de Trichinopoly* — d'après le dernier recensement, fait en mars 1936, a augmenté de 17.000 âmes en 5 ans. Nos catholiques sont maintenant 252.000, parmi lesquels 80.000 appartiennent aux « depressed classes ».

Mgr Léonard dans une tournée pastorale du sud de la misssion, du 11 juillet au 29 novembre, a conféré 6.787 confirmations. La visite du district de Palamcottah a été clôturée par un pèlerinage à Siroumalai, près de la grotte bâtie par le P. Morère.

A la suite de la suppression des barrières de castes dans les églises 2.000 catholiques ont essayé d'intenter un procès à l'évêque de Trichinopoly ; le juge a refusé d'entendre leur plainte. Le P. Planchard ayant traité de « rowdy » (brouillons) les mêmes catholiques, s'est vu également assigner en justice ; mais le juge, (protestant), les a

renvoyés en disant que S. Jean Baptiste avait un langage autrement violent. (*Chez nous*, janvier 1937)

2. *Collèges.* — A Trichinopoly en 1936, l'Université compte 938 étudiants, et l'enseignement secondaire 1468. A Madras, il y a 918 étudiants, à Palamcottah 312 étudiants et 1662 élèves de l'enseignement secondaire ; à Dindigul 969 élèves, 1088 à Madura, 570 à Tuticorin, soit 7. 925 élèves au Maduré.

3. *Nouveau scolasticat.* — Une nouvelle maison d'études a été établie à Poona (Province de Germanie Supérieure) plus près de Bombay que celle de Kurseong. On trouvait que le théologat de Kurseong (Province de Belgique), tout près de l'Himalaya, était trop loin et son climat trop rude pour ceux qui avaient été élevés dans les régions du Sud beaucoup plus tempérées.

Iraq. — *Le collège de Bagdad, école moderne.* — Le collège de Bagdad, dirigé par les Pères jésuites américains à Sulaikh, par son corps professoral et par ses cours, est organisé pour répondre aux exigences du gouvernement quant au programme de cinq années. Ces cours portent sur les matières suivantes : instruction religieuse arabe, anglais, français, allemand, italien, histoire, géographie, sciences politiques, sociologie, algèbre, géométrie, trigonométrie, calcul, dessin, science générale, chimie, physique, biologie, et hygiène. Outre les trente-et-une heures de classe par semaine, il y a onze études surveillées.

Le personnel enseignant est très bien choisi ; en effet, sur les onze Pères jésuites qui le forment, deux sont docteurs en philosophie et tous sont maîtres-ès-arts. Outre cela, la majorité de ces profeseurs a enseigné auparavant dans différents collèges et universités d'Amérique. Deux des nouveaux venus ont professé au collège de Boston.

Le collège est peut-être unique par suite des langues européennes que les Pères parlent : le français, l'allemand, l'espagnol, l'italien, et l'anglais évidemment.

Les deux plus jeunes Pères ont passé une année en Syrie pour y étudier l'arabe, avant de venir à Bagdad. L'ambition des Pères est de faire de l'arabe un des points les plus importants de leurs cours.

La situation du collège en dehors de la ville proprement dite montre que la direction apprécie la nécessité d'une atmosphère saine et d'un emplacement spacieux. A cause de cette situation, il a fallu créer une ligne d'autobus propre au collège, les autobus publics n'allant pas plus loin qu'Adhamiyah.

Les facilités fournies pour l'exercice des sports sont presque sans égales. Le collège possède un beau terrain de football, des terrains de tennis, de Handball, et de volley-ball. Le collège a gagné ces deux dernières années le championnat de ping-pong de la ville et tient en sa possession la coupe d'argent ; une troisième victoire lui en assurera la possession permanente.

On attend l'arrivée d'Amérique des plans d'un nouveau bâtiment, qui, sans aucun doute, fera du collège l'un des plus grands de l'Irak. Ils ont été dressés suivant les indications des Pères de façon à répondre aux besoins d'un pays tel que l'Irak. La construction du nouveau bâtiment commencera le plus tôt possible, une fois les plans arrivés, si aucun obstacle ne s'y oppose.

On se rappelle que le collège de Bagdad a été fondé par les Pères suivant le désir personnel du Pape, Pie XI, qui y avait été poussé par les prières des évêques catholiques de l'Irak. Ainsi c'est peut-être la seule école, dirigée par des étrangers, qui ait été commencée sur l'invitation expresse des habitants. Et bien que le but du collège soit l'éducation des chrétiens, on admet des étudiants de toutes les religions, pourvu que, tant au point de vue moral qu'intellectuel, ils satisfassent aux exigences de la direction du collège. Les non-chrétiens ne sont pas obligés d'assister aux cours d'instruction religieuse ni aux services religieux.

On peut féliciter l'Irak de suivre ainsi une politique large en matière d'éducation, conformément aux idées d'Europe et d'Amérique et ainsi de rendre possibles des collèges comme celui de Bagdad et de profiter des avantages d'un personnel venant de tous les coins du monde. Loin d'être les rivaux des établissements gouvernementaux, de tels collèges créent un sain esprit d'émulation et élèvent ainsi le niveau de tous les autres collèges.

Si ce système d'éducation est favorisé, comme il le mérite, on peut prévoir le jour où l'Irak possèdera des facilités d'éducation telles qu'il ne sera plus nécessaire d'envoyer à l'étranger un si grand nombre d'étudiants pour suivre des cours spéciaux, chose qui n'est pas peu chère. D'où il résultera aussi un avantage particulier en ce sens que les cours seront ici adaptés aux besoins spéciaux des Irakis.

(*Iraq Times*, 1 nov. 1935)

Italie. — 1. *Nouvel Institut de Philosophie.* — Le 9 octobre le Card. Schuster, archevêque de Milan, a inauguré à Gallerate les nouveaux bâtiments de l'« Aloisianum », scolasticat et Faculté de philosophie de la Compagnie pour la Province de Venise.

2. *Maison de Bellarmin.* — La maison de Montepulciano où naquit S. Robert Bellarmin a été remise dans l'état où elle se trouvait au temps du Saint. La chambre à coucher de ses parents a été transformée en chapelle, bénie par l'archevêque de Sienne en présence du Provincial de Rome délégué du P. Général, le jour de la fête de S. Robert. Le triduum fut prêché par l'archevêque de Sienne, la grand-messe chantée par l'évêque de Piezza et la première messe dans la chapelle dite par le Provincial de Rome. Un musée de « Bellarminiana » fut en même temps inauguré. Pour compléter la fête, eurent lieu une procession solennelle des reliques, des joutes doctrinales et des représentations scéniques.

(*Letters and notices*, juillet 1936, p. 196)

Japon. — 1. *Découverte d'anciens documents.* — Un manuel pour les directeurs « *Aphorismi confessariorum ex Doctorum sententiis collecti* », édité en 1603 au collège japonais de la Compagnie à Amakusa a été découvert récemment à Péking par le P. Henri Bernard dans la bibliothèque des premiers Jésuites en Chine. Le livre, jusqu'ici inconnu, est l'œuvre d'un jésuite japonais, le P. Emmanuel Sa, appelé le « Doctor theologus ».

L'an dernier, un exemplaire du « *Manuale ad sacramenta Ecclesiae ministranda* » édité en 1605 par l'imprimerie missionnaire de Nagasaki à été découvert dans la procure des jésuites espagnols à Tokyo. Il n'existe que trois exemplaires de cet ouvrage. Les « Exercitia spiritualia Ignatii Loyola » édités en 1597 au collège japonais de la compagnie à Amacusa n'étaient connus que de nom jusqu'à ces derniers temps. Maintenant un exemplaire a été trouvé dans la bibliothèque d'un vieux château en Allemagne ; les anciens propriétaires du château l'avaient reçu d'un jésuite en 1642.

Un récit de ces récentes découvertes a été fait par le P. Jean Laures de l'Université Catholique de Tokyo, collectionneur bien connu d'antiquités chrétiennes japonaises.

Depuis 1926, il y a eu au Japon plusieurs découvertes d'anciens documents chrétiens. Il y a deux ans dans le temple bouddhiste de Josei-Ji près de Tadatsuki, un collectionneur japonais mit la main sur deux manuscrits et une petite cassette renfermant un crucifix ; tous ces souvenirs étaient cachés, comme des objets interdits, sous une statue de Bouddha. Sur l'un des manuscrits, une simple feuille de papier d'environ 12 pouces sur 8, daté du troisième jour du dernier mois de l'an .du Seigneur 1595, est inscrite la promesse faite sous serment par les chrétiens d'être toujours fidèles aux Pères de la Compagnie. Le second manuscrit, comprenant quatorze feuillets de 6 pouces sur 7, est un calendrier ecclésiastique qui va du 20 février 1594 au 4 février 1595. C'est l'œuvre d'un jésuite napolitain, le P. Organtini. Ce missionnaire, arrivé au Japon en 1568, fut durant 14 ans le confesseur des nobles japonais qui, après leur conversion, rencontrèrent des difficultés avec les autorités païennes. Il figure dans l'histoire de l'Église japonaise comme le consolateur et le soutien des chrétiens au milieu des persécutions. Les parties les plus intéressantes de ce document sont des notes écrites entre les lignes et dans les marges qui ont trait aux réunions des chrétiens dans la chapelle privée d'un certain noble nommé Yasaemon. Ces assemblées secrètes sont fréquemment rapportées avec des noms et des dates.

(*Letters and Notices*, avril 1936, p. 11)

2. *Encyclopédie Catholique Japonaise.* — C'est à l'initiative et sous les auspices du Saint-Père que l'assemblée générale du comité de la presse catholique de Tokyo a élaboré, le 1 octobre 1934, le projet d'éditer une encyclopédie catholique. D'après les paroles de son Excellence le Délégué Apostolique Mgr Paulus Marella « vu l'exi-

stence des trois encyclopédies pour *le Shintoisme, le Bouddhisme* et *le Protestantisme,* la création d'une encyclopédie catholique s'impose d'urgence ».

La collaboration d'une phalange de savants catholiques de tous les pays fera grande impression sur les Japonais.

Désirée même dans les milieux gouvernementaux, cette œuvre, dans l'opinion de plusieurs prélats du Japon, est plus importante que la fondation de nouvelles stations.

Le Cardinal-Secrétaire d'État Pacelli écrivait le 22 décembre 1934 que le Saint-Père, qui suit de près les travaux préparatoires, a offert gracieusement une part importante de sa fortune privée.

L'Université catholique de Tokyo, dite « *Jochi Daigaku* », chargée de ce lourd travail, s'est adressée avec succès à la célèbre maison Iwanami. La maison Herder met à la disposition des rédacteurs, sa grande expérience dans le domaine de la lexicographie scientifique. (Le R. P. von Küenburg est Recteur de l'Université.)

L'ensemble comprendra trois volumes de texte de 800 à 1000 pages chacun, et un volume de tables analytiques et synthétiques de 300 pages. Les articles rédigés en langues étrangères seront traduits en japonais par un comité spécial et plusieurs savants renommés ont promis leur collaboration.

On le sait, le peuple japonais est d'un niveau intellectuel très élevé. Par malheur, les intellectuels ne connaissent pas l'Église et n'ont pas de livre bien fait pour les renseigner.

L'Encyclopédie catholique projetée voudrait donc, dans une présentation consciencieuse et dans une forme pratique, faire connaître l'Église, sa doctrine, son histoire, sa forme actuelle et aussi montrer sa collaboration aux problèmes culturels du Japon moderne.

Le Père Kraus, (Prov. de Basse-Germanie) de Damberg, professeur d'Économie politique à notre Université de Tokyo a été chargé par le Souverain Pontife de venir en Europe recruter des collaborateurs. Il a consacré une partie de septembre à parcourir l'Allemagne. En Belgique, plusieurs concours illustres lui ont été acquis. Puis il a séjourné quinze jours en France. Le Cal Baudrillart, Georges Goyau, Maurice Denis, les PP. de La Brière et Jalabert, M. l'abbé Jolivet, Louis Chaigne, Claudel, Mauriac, Maritain, plusieurs autres feront des articles. Le P. Kraus a recueilli en Italie l'adhésion des PP. Gemelli, Tacchi-Venturi, de Papini, Marconi.

Mexique. — 1. *Les jésuites mexicains.* — C'est à un titre spécial, un titre de famille, que la cause du Mexique catholique tient au cœur des religieux de la Compagnie. Ils ne sauraient oublier que, 32 ans à peine après la fondation de leur ordre, S. François de Borgia, envoyait à Mexico 12 missionnaires, qu'en 1580 les Jésuites là-bas dépassaient la centaine, et que dès 1594 le P. Pro y avait un précurseur dans la voie du martyre. En 1615, la Province du Mexique comptait 340 membres, 10 collèges, et plusieurs résidences. Dans

leurs missions indiennes, les Pères avaient la joie d'enregistrer, en 1621, 81.000 chrétiens et, dans la seule année 1623, ils administraient le Baptême à plus de 1.000 païens adultes. La suppression de la Compagnie devait interrompre cette œuvre splendide. En 1815, les Jésuites revenaient au Mexique et reprenaient leurs œuvres auprès des indigènes et des Espagnols. Mais dès lors, et surtout depuis 1857, leur apostolat fut sans cesse entravé par les révolutions qui bouleversaient le pays. A l'heure actuelle, les Jésuites Mexicains n'en sont pas moins 452, ils ont dû transporter aux États-Unis leurs maisons de formation : noviciat, juvénat, philosophie. La persécution n'a pas réduit le nombre des vocations, mais hélas ! la pauvreté empêche de recevoir tous les candidats qui se présentent. Il y a aussi quatre résidences au Texas (U.S.A.). D'autres Pères se consacrent à l'éducation dans le collège « Centro-America » de Granada (Nicaragua) et au Séminaire St-Joseph de San Salvador. Les plus enviés, à coup sûr, sont ceux qui, à l'exemple du P. Pro, défendent la cause du Christ-Roi au Mexique même.

Le Pape vient de confier à la Cie un Séminaire central du Mexique, près de Las Végas, U.S.A., destiné à suppléer aux séminaires détruits.

2. *L'École Socialiste.* — Le danger le plus grave pour les catholiques du Mexique est l'« école socialiste » que le gouvernement actuel est décidé à imposer par tous les moyens.

Cette école dite « socialiste » ne se propose guère d'enseigner les doctrines économiques ou politiques de Marx, Engels ou Lénin. Son but — le nouveau Secrétaire d'Éducation l'a déclaré sans ambages — est de détruire la religion catholique. Et les instituteurs — que le gouvernement a soigneusement épurés et formés — avec une ardeur farouche — s'efforcent de supprimer en l'âme de leurs écoliers tout sentiment religieux. Tantôt, comme à Tabasco, on donne une pioche aux enfants et on leur apprend à démolir la cathédrale ; tantôt on leur fait apporter les crucifix, statues, images, objets pieux qui se trouvent chez eux pour les détruire ou les outrager. « Demain, dit la maîtresse socialiste, venez tous sans déjeûner ». Le lendemain, les enfants trouvent à l'école une image de Jésus-Christ. « Mettez-vous à genoux, les catholiques ». Les enfants s'agenouillent. « Maintenant, demandez à J.-C. qu'il vous donne à déjeûner. Dites le Notre Père ». Les enfants prient ; la maîtresse attend. « Il ne vous a rien donné ? — Non, Mademoiselle. — Essayons peut-être encore une fois, dites un Notre Père ». Et peu à peu la défiance se glisse dans les cœurs. Puis on apporte une photo de Cardenas ; les enfants demandent et du premier coup on leur donne le déjeuner qu'on avait préparé. — Cette éducation « socialiste » se double d'une éducation sexuelle. Ce que l'on enseigne, et montre aux enfants est tel qu'on doit le taire ici. Qu'il suffise de dire que récemment les pères de famille ayant protesté avec violence contre un manuel infâme mis entre les mains de leurs fils, le gouvernement crut s'excuser en déclarant que le livre n'avait pas été publié pour les écoliers, mais pour les spécialistes !

Aussi les familles sont nombreuses qui se refusent à envoyer leurs enfants à l'école, et pour remplir « l'école socialiste », les policiers ont dû parfois razzier les tout petits dans les rues et dans les maisons.

On comprend que, dès le mois d'octobre 1935, S. E. Mgr. José de Jesus Manrique, évêque de Huéjutla, ait protesté « qu'aucun changement fondamental ne s'était produit dans la situation politique, sociale et religieuse du pays » et que, tout récemment encore, les Évêques Mexicains aient mis en garde leurs fidèles contre les théories sociales et scolaires de ceux qui les gouvernent. Et quelle angoisse pour ces Évêques spoliés et exilés de ne savoir comment soulager « la détresse aiguë » des prêtres et des religieuses qui, au péril de leur liberté et de leur vie, s'efforcent de sauver l'âme des petits enfants !

3. *Héroïsme du P. Lara.* — La revue parisienne *Vendémiaire* a récemment rappelé, en donnant de nouveaux détails, la vie extraordinaire qu'a menée le P. Lara, en 1926, au plus fort de la persécution de Calles.

Le P. Lara est un de ces jésuites héroïques, qui se sont consacrés à l'évangélisation dangereuse et difficile de la tribu à demi sauvage des Tarahumaras. Cette peuplade habite une des régions les plus inhospitalières du Mexique : elle vit dans les montagnes de la Sierra Madre, dont les cimes atteignent 2.000 et 2.500 mètres. Elle est d'accès difficile et pleine de dangers redoutables ; enfin son climat est très rude par suite des variations soudaines de température. En somme, une terre si pénible que la civilisation aztèque elle-même ne semble pas y avoir pénétré. La conquête espagnole a passé à côté s'arrêtant sur ses bords.

Sous le président Diaz, les missionnaires pouvaient poursuivre l'œuvre d'évangélisation des Tarahumaras : le gouvernement d'alors avait compris combien précieuse était leur œuvre, même du point de vue politique : en effet c'était par leur charité et leur amour que les jésuites amenaient peu à peu à la civilisation un peuple qu'il aurait été impossible de dompter par la force brutale, ou par des expéditions militaires nombreuses et sanglantes.

Lorsque Calles vint au pouvoir, la persécution religieuse, déjà inaugurée sous les régimes précédents, redoubla de fureur : c'était le commencement d'une ère de cruauté et de massacres. La milice, obéissant aux ordres du gouverneur, pourchassait les missionnaires, dont la majorité dut partir en exil et chercher refuge aux États-Unis. On emprisonnait les prêtres, on en fusilla même quelques-uns. Deux jésuites seulement, grâce à leur courage, leur résistance physique et leur diplomatie, réussirent à rester dans la région ; c'étaient le P. Oritz, mort depuis, et le P. Lara encore heureusement vivant.

Un jour, une division était sur la piste du P. Lara ; elle le rattrapa, cerna le village où il avait passé la nuit précédente, et menaça de le brûler complètement. Le Père capitula. Son apparence vénérable et sa gentillesse vainquirent l'hostilité du commandant de la division, qui se déclara prêt à libérer le prêtre à certaines conditions. Le P.

Lara ne put les accepter. Il proposa alors une autre solution : « Laissez-moi partir, dit-il, je n'ai besoin que de deux jours de liberté. Dans deux jours je rentrerai et je serai votre prisonnier ».

Le commandant accepta la condition, avec un sourire sceptique — évidemment il ne connaît point l'histoire romaine. Ce nouveau Régulus après un tour de quarante-huit heures dans les montagnes pour confier à une personne digne de confiance le contenu de sa malle — l'hostie sacrée et les objets du culte — rentra et présenta ses mains aux menottes.

La procédure ordinaire commença ; mais, chose étonnante, personne ne voulait témoigner contre l'accusé. Ni les menaces, ni les promesses ne pouvaient faire apparaître un témoin. Les juges étaient au pied du mur. Les jours passaient ; le P. Lara savait qu'il y avait plusieurs endroits où l'on avait besoin de son ministère ; il n'hésita plus. Malgré une vigilance rigoureuse, il trouva moyen de s'échapper de sa prison et il se hâta de reprendre son apostolat : célébrer la messe et donner les sacrements.

Il n'était nulle part. Mille fois les gendarmes et les soldats croyaient l'avoir rejoint. Mais le Père était déjà loin. Traqué partout, il apparaissait, faisait son ministère et s'évanouissait. Sa facilité extraordinaire pour disparaître rapidement le sauva maintes fois. Bientôt il recommença à envoyer des nouvelles de son activité à ses amis des États-Unis. Mais combien de fois, pendant qu'il mettait les ornements sacrés pour la messe dans une chapelle d'indigènes ou même en rase campagne, le missionnaire a dû s'enfuir parce qu'on l'avertissait que les assassins accouraient pour l'arrêter.

En 1930 enfin, la persécution s'amoindrit. Le P. Lara vécut pendant quelques années en paix. Mais aujourd'hui la violence a de nouveau éclaté contre les catholiques et de nouveau aussi recommence l'odyssée sublime du jésuite héroïque.

(*Le Missioni*, 15 août 1935)

Philippines. — 1. *L'Ateneo de Manille.* — En attendant de plus amples nouvelles sur le Congrès eucharistique de Manille, voici, envoyés par le P. Boubé, quelques détails pittoresques sur la vie d'un collège dirigé par les Pères Jésuites Américains à Manille.

« *Le collège de l'Ateneo* compte près de mille élèves, tous Philippins, dont 250 pensionnaires. Chaque division dispose d'une très grande salle abondamment aérée : malheur à qui n'aimerait pas les courants d'air ! Dans ce local, les élèves sont chez eux : une partie sert de salle d'étude (inondée de lumière, comme vous pensez), avec des bureaux individuels, séparés l'un de l'autre et fermés par un cadenas. Une autre partie sert de dortoir ; les lits sont fort simples : châssis et treillis métalliques, sur lequel on étend une natte de jute ou un semblant de matelas, épais seulement comme un de nos couvre-pieds ; puis par dessus le tout, une moustiquaire de gaze ; ni alcôves, ni rideaux. La salle sert pareillement de lieu de récréation ; aussi, le dimanche ou le jeudi,

présente-t-elle un aspect qui dérouterait un peu nos vieilles idées... Sur les lits, bon nombre d'élèves, en pyjama ou en caleçon, somnolent ou lisent un roman d'aventures (soigneusement contrôlé, bien entendu). D'autres jouent paisiblement aux échecs, ou bruyamment au ping-pong, au « shuffle-board » ; un « athlète complet » en caleçon de bain, ruisselant de sueur, manie des haltères, tandis qu'un philatéliste colle des timbres et qu'un icthyologiste change l'eau de son aquarium. (Les Philippins ont l'amour des poissons beaux et rares qu'ils conservent sur leur petite armoire, dans un ou plusieurs aquariums...) Au phono, deux amateurs de chorégraphie ont mis un disque de Jazz et, silencieusement, suavement, avec un sérieux impressionnant, s'exercent à danser le One-Step ou le Two-Steps...

« Dans tout cela, direz-vous, que devient le surveillant ? Le surveillant a sa chambre, une vraie et bonne chambre, à l'extrémité de la salle ; mais il a aussi, au beau milieu, face aux bureaux des élèves, sa table de travail. Aux heures libres, il sera souvent entouré de causeurs, posant des questions, montrant ou regardant des images. L'esprit est admirablement bon et simple chez ces jeunes Philippins. Quand arrivera l'heure de reprendre l'étude, un simple coup frappé sur un timbre ramènera instantanément, sans retard ni hâte, chacun à sa place ; une demi-minute après, livres et cahiers seront déjà sur les pupitres, et les élèves au travail. Puis à l'heure de la classe, un signal, et chacun se lève, se dirige paisiblement vers l'escalier qui doit le conduire à l'étage supérieur. Point de rangs, point de silence absolu : dans le corridor ils sont comme les externes sur le trottoir du collège. Et n'est-ce pas délicieux ?... »

(*Chez Nous*, mai 1936)

2. *Discussion publique de philosophie.* — L'année 1934-1935 marqua le 75e anniversaire de l'*Ateneo* de Manille. Un événement qui eut lieu à cette occasion mérite d'être mentionné. Car il contribua à augmenter le prestige de l'Ateneo en même temps que celui du catholicisme et de la philosophie catholique. Ce fut le grand acte soutenu par deux étudiants de l'Ateneo, le 24 février 1935.

Le caractère le plus original de ce grand acte était de pouvoir être suivi même par les non-initiés à la philosophie. Son but était d'attirer une nombreuse assistance, étrangère ou hostile à la philosophie scolastique, pour lui montrer que la philosophie catholique fournit des réponses à tous les problèmes et des arguments rationnels pour les prouver. On s'efforça d'atteindre d'abord les étudiants des institutions catholiques où la philosophie était trop sacrifiée, et surtout les étudiants des grands collèges non catholiques pénétrés de scepticisme américain et d'irréligion. Pour cette raison, l'acte prit la forme d'un débat solennel et d'une discussion publique dans laquelle les adversaires proposeraient non des difficultés simplement académiques, mais leurs propres idées que les défendants auraient à cla-

rifier et à réfuter. Ceux-ci devaient également être prêts à se mesurer avec d'habiles et insidieux contradicteurs.

Les épreuves préliminaires à cette défense commencèrent peu après la réouverture des classes en juin 1934. Elles sélectionnèrent trois candidats. Un mois et plus de travail acharné et d'essais réduisirent ce nombre à deux : Horatio de la Costa, Jésus Parédès. Tous deux travaillèrent vigoureusement durant les mois qui suivirent. Avant qu'il fût définitivement décidé de risquer la réputation de la philosophie catholique et celle de l'Ateneo dans une rencontre aussi dangereuse, les deux candidats eurent deux fois à défendre en particulier, leurs thèses devant des contradicteurs de la Faculté de l'Ateneo. Le résultat de ces épreuves persuada les assistants qu'en dépit de la jeunesse des défendants (19 et 18 ans), tous deux étaient parfaitement au point. On organisa la soutenance sur une plus grande échelle. Villamor Hall, le magnifique auditorium de l'Université des Philippines fut retenu pour la soirée. Le champ de bataille était bien choisi puisque cette Université d'État confie sa chaire de philosophie à un Hindou, qui enseigne à ses élèves l'égalité de toutes les religions, même de la religion catholique. Quatre professeurs éminents acceptèrent le rôle de contradicteurs spéciaux. C'étaient le R. P. Serapio Tamayo, O.P., Recteur de l'Université Saint Thomas ; le Président Jorge Bocobo, de l'Université des Philippines ; le Président Camilio Osias, de l'Université Nationale et le R. P. Henri Avery, S. J., Recteur de l'Ateneo. (M. Bocobo et M. Osias sont les deux chefs du protestantisme aux Philippines). M. Nicanor Reyes, directeur de la quatrième grande Université de Manille, présidait. Il fut convenu que les contradicteurs désignés parleraient chacun 15 minutes et qu'après, la discussion serait ouverte à tous.

Entre temps, un programme fut édité. C'était une brochure contenant les 60 thèses tirées de toutes les parties de la philosophie, que les défendants soutiendraient. Cette brochure expliquait chaque thèse, indiquait son importance, éclaircissait les données et présentait à la dernière page la liste des termes scolastiques. C'était une « petite Somme » pour les non-initiés. Elle plut tellement qu'aucun des 700 exemplaires distribués ne put être récupéré.

Le dimanche 24 février, Villamor Hall était comble. Plus d'un millier de personnes était dans la salle : beaucoup d'ecclésiastiques naturellement : Dominicains, Frères de la Doctrine chrétienne, Séminaristes. Mais il y avait surtout des étudiants, jeunes gens et jeunes filles.

Le Président Reyes ouvrit la séance par un discours dans lequel il louait l'initiative de l'Ateneo et son opportunité, puis exposa les règles de la dispute publique, invitant tous les assistants à présenter leurs objections à celui des défendants qu'il leur plairait de choisir. Le temps limité pour chaque contradicteur serait de 5 minutes et la discussion close au bout d'une heure. Aussitôt après, le Recteur de l'Ateneo poussa la première attaque. Étant lui-même un scientifique,

le P. Avery choisit la cosmologie comme terrain de combat et prit Horatio de la Costa comme adversaire. Après les premiers échanges, tous ceux qui craignaient pour la réputation de l'Ateneo furent rassurés : le jeune défendant résolut les difficultés proposées avec finesse et à propos. Cependant la majorité de l'assistance ne put toujours suivre le langage trop technique. Le second attaquant fut le président de l'Université d'État, M. Bocobo qui porta le débat sur les thèses de morale. Malheureusement, inaptitude ou scepticisme, il ne laissa jamais à Jésus Parédès le temps d'achever ses solutions et passa chaque fois à une thèse différente. Ces escarmouches peu conformes aux règles du jeu troublèrent quelque peu le défendant qui néanmoins resta maître de la situation. L'assistance prit un vif intérêt à ces matières qui lui étaient plus accessibles : socialisme, limitation des naissances, éducation...

M. Osias prit à partie H. de la Costa sur la Théodicée. Ici de nouveau l'assistance sentit que le débat n'était pas purement formel, car le président de l'Université nationale défendit avec la dernière âpreté la conception libérale moderne protestante de la religion. Le jeune défendant recueillit l'approbation universelle et suscita de vifs applaudissements par ses répliques péremptoires. M. Osias et M. Bocobo menèrent d'ailleurs le débat avec beaucoup de dignité.

Le dernier attaquant fut l'illustre Dominicain espagnol, le P. Tamayo. Ses difficultés concernaient les thèses de Critique et elles furent présentées sous une forme plaisante qui provoqua bien des rires.

La discussion publique dépassa considérablement l'heure qui avait été prévue à cause du grand nombre de ceux qui désiraient parler. Quand le président eut finalement clos le débat, il restait encore beaucoup d'auditeurs qui demandaient la parole, indice du succès de l'acte.

Ce ne fut pas tout. Le lendemain, l'Université Nationale demanda que la soutenance fût répétée.

Les deux défendants soutinrent une nouvelle discussion publique devant plusieurs centaines d'étudiants à l'Université. Le résultat en fut encore plus grand que la première fois. La philosophie catholique s'est ainsi brillamment introduite dans ces milieux savants peu chrétiens. Pour un grande part, le succès de cette Journée fut l'œuvre de P. A. J. McMullen, S.J. qui entraîna ses deux élèves et organisa le programme. Un des jeunes défendants est depuis entré dans la Compagnie.

(*Woodstock Letters*, oct. 1935, p. 475)

Palestine. — Extrait d'une lettre du P. Lobignac, du 8 janvier 1937 : « Des tempêtes de sable ont presque détruit notre baraque en bois dans la vallée du Jourdain, sur le terrain de nos fouilles. Un bédouin est venu m'apporter la nouvelle un peu avant Noël ; je descendis aussitôt pour constater qu'il ne restait plus rien du toit.

Les morceaux (bois et tôle ondulée) étaient semés sur un parcours de plus d'un kilomètre... — En Palestine, la situation n'est pas très brillante. Beaucoup d'actes de brigandage sur les routes. Juifs et Arabes se boycottent mutuellement. La commission royale allait partir sans avoir entendu un seul arabe, ceux-ci ayant décidé de ne pas se présenter. Au dernier moment, il semble toutefois qu'ils vont dire quelque chose... »

Pologne. — 1. *Inauguration d'une maison d'écrivains des Pères à Varsovie.* — Le 11 décembre 1935 eut lieu la bénédiction solennelle d'une nouvelle maison d'écrivains des Pères Jésuites à Varsovie. La cérémonie se déroula en présence du Président de la République, le professeur Ignace Moscicki, du Nonce Apostolique en Pologne, Mgr François Marmaggi qui vient d'être nommé cardinal, du cardinal Kakowski, archevêque-métropolitain de Varsovie, de l'archevêque Mgr Ropp, des évêques NN. SS. Szlagowski et Gawlina, du président du Conseil Koscialkowski, des vice-ministres Gluchowski et Chylinski, de l'abbé Zongollowicz, du palatin de Varsovie Jaroszewicz, du vice-président de la ville, des représentants du Chapitre métropolitain et de la presse, des supérieurs d'Ordres religieux et de beaucoup d'invités.

Pendant le banquet, le Provincial des Jésuites, le P. Sopuch, prit la parole et dit que l'édifice ainsi béni par le cardinal Kakowski avait été élevé dans la capitale selon le désir formel du Saint Père, souhaitant que la maison d'édition des Jésuites fût transférée de Cracovie dans la capitale pour rayonner de là sur toute la Pologne. Après avoir caractérisé en peu de mots les diverses publications des Jésuites « Przeglad Powszechny » (la Revue générale), « Misje Katolickie » (Missions Catholiques), Sodalis Marianus, Moderator, Oriens, et autres publications scientifiques, — le Père Provincial fit remarquer que l'édifice put être érigé uniquement grâce aux fonds généreusement offerts par le Saint Père. Le grand espace de terrain sur lequel la maison actuelle s'élève avait été la propriété de l'État. Les Jésuites avaient pu acquérir le terrain grâce à la bienveillance toute particulière du défunt maréchal, Joseph Pilsudski.

(*La Croix*, 8 janv. 1936)

2. — *Pierre Skarga, Bossuet de la Vistule.* — M. Georges Goyau a évoqué en ces termes dans le *Figaro* du 3 sept. 1936 la mémoire de l'illustre jésuite polonais :

« La Pologne ressuscitée commémore solennellement, ces jours-ci, le quatrième centenaire de celui qui fut, au seizième siècle, le prophète de sa ruine, le Jésuite Pierre Skarga.

« Il y a dans Isaïe, et dans Jérémie, et dans Ézéchiel, s'écriait-il, beaucoup de menaces qui annoncent aux royaumes leur chute. Et moi aussi, votre pauvre, chétif et indigne prophète, je vous signale vos iniquités. A cause d'elles, le Seigneur fera occuper votre terre par

un autre peuple ; et il vous enlèvera ce royaume, à vous et à vos fils, et il le donnera à des étrangers, vos ennemis ».

Ce Bossuet des bords de la Vistule se faisait l'interprète des menaces divines. « Elles sont de trois sortes, disait-il. Il en est qui servent d'avertissement aux hommes disposés à se convertir. D'autres ne se réalisent que dans la postérité. Il y en a, enfin, qui se réalisent immédiatement ».

« Avec quelle sorte de menace, demandait-il, Dieu m'a-t-il envoyé ? Je souhaite, ô ma bien-aimée patrie, que ce soit avec la première ! » Ainsi réclamait-il l'immédiate résipiscence de son siècle, résipiscence religieuse, politique, sociale.

Mais sa voix fut plutôt entendue qu'exaucée, et près de deux cents ans plus tard, les menaces furent réalisées par les partages de la Pologne.

L'Europe alors, plus d'un siècle durant, fut en état de péché mortel, suivant l'énergique expression de Gratry. Mais il est plus facile de rayer une nation de la carte que d'éteindre le rayonnement de son âme. La Pologne n'était plus, mais le prophétisme polonais survivait, ce prophétisme dont Skarga avait été l'une des plus puissantes incarnations. Russie, Prusse, Autriche, se comportant en fléaux de Dieu, avaient accompli, aux dépens de l'infortunée Pologne, les prophéties de Skarga. Mais une autre voix s'élevait, annonciatrice d'un autre avenir, celle de Mickiewicz : elle invoquait une ère de réparations, une ère de renouveau.

La Pologne, à la faveur d'une telle ère, peut aujourd'hui fêter le quatrième centenaire de Skarga : le troisième, sous la domination des Tsars, était passé comme inaperçu, dans le silence.

Et ce centenaire coïncide avec cette éclatante affirmation de la personnalité polonaise, qu'est le voyage du général Rydz-Smigly sur terre de France.

Skarga, par ses angoisses mêmes de patriote, par ses alarmes de prophète, traduisait le vouloir-vivre de la Pologne : ce vouloir-vivre a vaincu ».

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie Parisienne

1935

Brou (A.) — *Cent ans de Missions*, 1815-1934. *Les Jésuites missionnaires aux XIXe et XXe siècles.* — Paris, Spes, in-8°, 314 pp.

Descoqs (P.) — *Prælectiones theologiœ naturalis*, t. II, *De cognoscibilitate Dei*, 2. *Cours de Théodicée.* — Paris, Beauchesne, gr. in-8°, 926 pp.

— *Thomisme et scolastique. A propos de M. Rougier.* Nouv. édit. refondue. — Paris, Beauchesne, gr. in-8°, 228 pp.

Du Passage (H.) — *Morale et capitalisme.* — Paris, Flammarion, in-12, 252 pp.

Francez (J.) — *Un pseudo linceul du Christ.* — Paris, Desclée, in-8°, 60 pp.

Goupil (A. A.) — *Les Vertus théologales.* — Paris, Paillard, - et Laval, Goupil, in-8°, 160 pp.

Havret (J.) — *Le sacrement de l'Eucharistie.*

Huby (J.) — *Saint Paul : Les épîtres de la captivité* (de la Collection « Verbum salutis »). — Paris, Beauchesne, in-12, 376 pp.

Jousse (M.) — *Du Mimisme à la musique chez l'enfant.* — Paris, Geuthner, in-8°.

— *Mimisme humain et psychologie de la lecture.* — Ibid.

La Brière (Y. de) — *L'Église et son gouvernement.* — Paris, Grasset, in-12, 262 pp.

La Chevasnerie (R. de) — *Futurs Chefs.* — Paris, Mignard.

— *Consignes d'Apôtre.* — Ibid.

— *Fleurs de la route.* — Ibid.

— *La Retraite du Lac.* — Ibid.

— *Le Héraut du Christ.* — Ibid.

La Vaissière (J. de) — *La Pudeur instinctive. Psychologie positive. Education.* — Juvisy, Édit. du Cerf, in-12, 154 pp.

Laurand (L.) — *Cicéron, Vie et œuvres*, 2e édit. revue et corrigée. — Paris, Belles-Lettres.

Lebreton (J.) [et J. Zeiller] — *Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours.* T. II. De la fin du 2e siècle à la paix constantinienne. — Paris, Bloud, gr. in-8°, 512 pp.

LEPINTRE (J.-B.) — *Vitus : ein Frühlingsblume der Eucharistie.* — Verlag der Euchar. Völkerbund.

LONGHAYE (G.) — *Die Predigt, grosse Meister und grosse Gesetze.* — Gr. in-8°, XXXII-432 pp.

MARC (A.) — *Sœur Marie-Thérèse étudiante et dominicaine enseignante*, 1897-1929. — Paris, Beauchesne, in-8 cour., 96 pp.

MARIÈS (L.) — *Hippolyte de Rome. Sur les bénédictions d'Isaac, de Jacob et de Moïse.* — Paris, « Belles-Lettres », in-8°, 62 pp.

MARSILLE (H.) — *Saint Stanislas.* — Toulouse, Apost. de la Prière, in-12, 72 pp.

MAUNOIR (V. P. V.) — *La Vie du Vén. Dom Michel Le Nobletz.* — S. Brieuc, Prud'homme, in-8°, XV-455 pp.

MOIDREY (J. DE) — *Confesseurs de la foi en Chine de* 1784 à 1862. — Zi-Ka-Wei, Impr. de T'ou-Sé-Wé.

POTRON (M.) — *Exercices de calcul différentiel et intégral.* — Paris, Croville-Morant.

PAYEN (G.) — *Déontologie médicale*, 2e édition refondue. — Zi-ka-Wei, Impr. de T'ou-Sé-Wé, in-8°, XII-836 pp.

RAUCOURT (G. DE) — *La Vérité sur Jésus de Nazareth.* — Paris, Beauchesne, in-8°, XXVI-328 pp.

RIDEAU (E.) — *Conseils pratiques pour la dissertation philosophique au baccalauréat.* — Paris, de Gigord, in-16, 43 pp.

TELLIER (L.) et HOLSTEIN (H.) — *Les Actes des Apôtres et les voyages de S. Paul.* — Mongré, « Trait d'Union ».

— et FLAMET (J.). — *Atlas historique de l'Ancien Testament.* 2 fascicules. — Mongré, « Trait d'Union », 1934, in-8°, 70 et 112 pp.

WANG-TS'ANG-TSÉ (J.) — *S. Augustin et les vertus des païens.* — Paris, Inst. cathol. (dactylogr.), in-4°, 171 pp.

1936

ALÈS (A. D') — *Priscillien et l'Espagne chrétienne à la fin du IVe siècle.* — Paris, Beauchesne, in-12, 190 pp.

AUBRON (P.) — *L'Oeuvre mariale de S. Bernard* (Cahiers de la Vierge, nn. 13-14). — Juvisy, Éd. du Cerf, pet. in-8°, 204 pp.

BURGAUD (M.) — *Observations faites dans le Sud et le Sud-Ouest de la Chine en* 1934-1935 *pour l'obtention de la variation séculaire des éléments magnétiques.* — Zi-ka-Wei, Impr. de T'ou-Sé-Wé, in-fol.

CASTILLON (R. DE) — *Prière et action.* — Paris, Éd. Spes, in-12.

CAUSSADE (J. P. DE) — *Ordeals of Souls.* Transl. by A. Thorold. — Londres, Burns and Oates, in-8°.

FESSARD (G.) — *Pax Nostra. Examen de conscience international.* — Paris, Grasset, in-12, XX-464 pp.

DU PASSAGE (H.) — *La religion et le progrès politique et social*, dans « Essai d'une Somme catholique contre les Sans-Dieu », 22 pp.

[Gibert (F.)] — *Notes sur la pratique de l'examen particulier.* — Paris, Bonne Presse, 1933, in-24, 30 pp.

Goupil (A.-A.) — *La Règle de la Foi.* T. II, *La Sainte Écriture.* — Paris, Paillard ; et Laval, Goupil, in-8°, 176 pp.

Holstein (H.) et [F. Varillon] — *Bibliographie élémentaire de littérature française.* — Paris, de Gigord, pet. in-8°, 300 pp.

Huby (J.) — *Le christianisme primitif et son cadre historique,* dans « Essai d'une somme catholique contre les Sans-Dieu », 32 pp. (p. 325-357).

Jousse (M.) — *Mimisme humain et style manuel.* — Paris, Geuthner.

— *Les outils gestuels de la mémoire dans le milieu ethnique palestinien.* — Ibid.

— *Le mimisme humain et l'anthropologie du langage.* — Extrait de la «Revue anthropologique », in-8.

La Brière (Y. de) — *Le mémoire de Champollion.* — Extrait des Mémoires de l'Institut de France.

La Chevasnerie (R. de) — *Par les sentiers du maître.* — Paris, Mignard.

Mariès (L.) — *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique* [par A. Meillet]. Seconde édition entièrement remaniée par ... — Vienne (Autriche), Impr. des PP. Mekhitaristes, in-8°, 205 pp.

Laurand (L.) — *Pour mieux comprendre l'antiquité : Histoire et méthode historique. Pédagogie. Linguistique.* — Paris, Picard, in-8°, 216 pp.

— *Études sur le style des discours de Cicéron.* T. I, 4e édit. — Paris, « Belles-Lettres », in-8°.

— *Manuel des Études grecques et latines.* Fasc. IV, Géographie, histoire, institutions romaines, 6e édit. — Paris, Picard, in-8°.

Paré (L.) — *Servons-nous de Jésus-Christ.* — Paris, Castermann, in-12, 326 pp.

— *Les mystères de l'au-de là. Que penser du Purgatoire?* — Ibid., 196 pp.

Payen (G.) — *De Matrimonio in Missionibus ac potissimum in Sinis.* Nouvelle édition. — Zi-Ka-Wei, impr. de T'ou-Sè-Wè, 3 in-8°, xxxiii-1156, xxiv-990 et xxx-978 pp.

Potron (M.) — *Problèmes de calcul différentiel et intégral pour le Certificat d'Études supérieures.* Session 1934. — Paris, Hermann.

— *Les groupes de Lie.* Mémorial des Sc. Mathémat., fasc. 81. — Paris, Gauthier-Villars, in-8°, 64 pp.

Pottier (Al.) — *La Doctrine spirituelle du P. Lallemant.* Texte primitif enrichi de Lettres inédites, en mémoire du 3e centenaire. — Paris, Téqui, in-12, 530 pp.

Robinne (J.) — *Liber. Notre Dame du Livre.* Hommage des professionnels du livre à la T. S. V. — Paris, Union catholique du livre, in-4°, 28 pp. de texte et 21 hors texte.

ROUSSELOT (P.) — *L'Intellectualisme de S. Thomas*, 3e édit. — Paris, Beauchesne, in-8°, XLIV-262 pp.

— *The Intellectualism of S. Thomas*, translated with a foreword by F. James E. O'Mahony, O.M.Cap. — London, Sheed and Ward, in-8°, 232 pp.

PULLY (H. DE) — *Le non-conformisme des générations nouvelles.* — Avignon, Aubanel aîné, in-12, 82 pp.

TONQUEDEC (J. DE) — *Deux Études sur « La Pensée » de M. Maurice Blondel.* — Paris, Beauchesne, in-12, 178 pp.

— *Sur la philosophie bergsonnienne.* — Ibid., in-12, 224 pp.

VILLAIN (J.) — *Le mythe du communisme.* — Paris, Éd. Spes, in-12, 62 pp.

WANG-TS'ANG-TSÉ (J.) — *La philosophie morale de Wang-Yang-Ming.* — Paris, Geuthner, gr. in-8°, 218 pp. — Appendice de 32 pp. en texte chinois.

Bibliographie champenoise

1935

ARNOU (R.) — *Platonisme des Pères*, dans le « Dictionnaire de Théologie catholique », col. 2258 à 2392. — Paris, Letouzey.

BELLOT (P.) — *Nouveaux Contes Espagnols* (traduits et adaptés par le R. P. Bellot, s.j.). — Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, in-8° carré 168 pp.,

BERNARD (H.) — *L'apport scientifique du P. Matthieu Ricci à la Chine.* — Tientsin, Hautes-Études, 89 pp.

— *Galilée et les Jésuites des Missions d'Orient.* — Extrait de la « Rev. des Quest. scientif. », nov. 1935, in-8°, 27 pp.

— *La Découverte de Nestorius Mongols aux Ordos et l'Histoire ancienne du Christianisme en Extrême-Orient,* — Tientsin, Hautes Études, 75 pp.

— *Sagesse Chinoise et Philosophie Chrétienne.* — Tientsin, Hautes-Études, petit in-8°., 277 pp.

BEYLARD (H.) — *Histoire du monastère des Augustines de Vals-près Le Puy*, 1313-1792. — Le Puy, Impr. Jeanne d'Arc, gr. in-8°.

— *Le Péché Philosophique.* — Extrait de la « Nouvelle Revue Théologique », Tournai-Paris, oct.-nov. 1935, 37 pp.

CROIZIER (P.) — *Mes soirées chez Péquillat.* — Paris, Spes, in-12, 128 pp.

DAILLIEZ (Paul)—*Les Rubriques de la Messe* (3 fascicules) : 1) Extraits des Rubriques générales du Missel ; 2) Cérémonies de la Messe basse ; 3) Cérémonies de la Messe solennelle (avec intonations

notées). — Cambrai, O. Masson et Cie, in-16, 31 pp., 51 pp., 54 pp.

DASSONVILLE (J.) — *Amitiés constructives. « France-Pologne »*, — Paris, Spes, in-12 illustr., 106 pp.

DEBEAUVAIS (L.) — *Cours de Langue latine.* Exercices de 4e.— Paris, Belin, in-8o, 248 pp.

DELATTRE (P.) — *Nos amis les Hongrois.* — Paris, Figuière, in-12, 190 pp.

GANAY (M. de), (édition préparée par le P. Drogat) — *Problèmes paysans et apostolat spécialisé.* — Paris, Spes, in-8o, 420 pp.

GOSSELLIN (J.-B.) — *Sujets d'oraisons pour tous les jours de l'année.* Tome III : Temps après la Pentecôte. Vie Publique de Jésus. Enseignements et miracles. — Toulouse, Apost. Prière, in-12, 363 pp.

HORN (G.) — *Mère Mariana de Jésus, carmélite* (précédé d'une notice sur le P. Horn par le P. Naudin). — Paris, Beauchesne, in-12, 230 pp.

JUBARU (Ch.) — *Un voyage dans le ciel.* — Paris, Éducat. intégrale, 3bis r. de la Sablière, in-12, 94 pp.

LEIB (B.) — *Les idées et les faits à Byzance au XIe siècle.* — Rome, Institut oriental, gr. in-8o, 40 pp.

MERVEILLE (Et.) — *Un Apôtre du Sacré Coeur, le Père Georges Van Peteghem.* — Toulouse, Ap. Pr., in-12, 80 pp.

PARVILLEZ (P. de) — *Notre Dame de Liesse. 8e Centenaire* 1134-1934. 3e Congrès marial national. — Paris, Draeger, gr. in-8o, 271 pp.

PAPILLON (Fr.) — *Dans le remous Gidien* — I. Henry de Montherlant — II. André Maurois — Extrait de la « Nouvelle Revue Théologique, Castermann. Juin-juill. août 1935.

PELOT (P.) — *Chemin de croix illustré et médité.* Illustrations d'H. Lazerges. — Mulhouse-Dornac, Braun et Cie, 40 pp.

PINARD DE LA BOULLAYE (H.) — *L'Héritage de Jésus.* Conférences de N.D. — Paris, Spes, 296 pp.

— *Aimez-vous* (Retraite pascale). — Paris, Spes, 120 pp.

PLUS (R.) — *Rayonner le Christ.* — Toulouse, Apost. de la Pr., in-12, 147 pp.

RIGAUX (M.) — *En Face du Problème social. Est-il vrai que l'Église s'en désintéresse ?* — Paris, Act. Pop., in-12, 236 pp.

— *Jeu du Tisserand.* — Paris, Spes, in-12, 220 pp.

TAILLIEZ (P.) — *La Congrégation des Messieurs à Lille*, 1885-1935. — Lille, Giard, in-8c, 140 pp.

THÉRY (Fr.) — *Le droit chinois moderne. L'année judiciaire chinoise.* — Tientsin, Hautes-Études, 316 pp.

— *Le Droit chinois moderne. Loi sur la faillite.*— Tientsin, Hautes Études, 31 pp.

VILLER (Marcel) — *Dictionnaire de spiritualité*, Fasc. IV. Ascèse-Ascétisme (suite) — Basile (saint) col. 961-1280. Fasc. V Basile (Saint) -Bibliothèques. col. 1281-1200. Paris, Beauchesne, in-4o.

X..... — « *Ce qui se passe en Allemagne* ». — Paris, Bonne Presse, in-12, 216 pp.

1936

Arnou (A.) — *La religion et la crise actuelle du capitalisme*, — dans « Essai d'une somme catholique contre les sans-Dieu », p. 433 à 457.

Bellot (P.) — *Pako-Péké-Piki* (trad. fr. de l'espagol du P. R. Vilarino). — Paris, Desclée, in-12, 215 pp.

— *Notes sur l'État actuel du conflit religieux au Mexique.* — Enghien, chez l'auteur, in-8°, 44 pp.

Bernard (H.) — *Les Iles Philippines du Grand Archipel de la Chine.* — Tienstin, Hautes Études, in-8°, 230 pp. (En dépôt, Paris, Geuthner).

Beylard (H.) — *Ainsi qu'Il nous aima ou le jeu de la divine charité*, tableaux évangéliques et chœurs parlés pour Croisés. — Lille, secrétariat de la Croisade Euch., in-8°, 34 pp.

— *Le bal manqué* (drame en 3 actes pour cadettes de l'A.). — Lille, secrétariat de la Croisade Euchar., petit in-8°, 85 pp.

Bretizel (J. de) et [Court]. — *Montauban : journées des directeurs des congrégations mariales.* — Reims, Éditions Cahiers N. D., 87 pp.

Catry (J.) — *Le fascisme de la libre pensée.* — Paris, Éd. Spes, in-12, 270 pp.

Couvreur (J.) — *Le P. Pro Juarez.* — Toulouse, Apost. de la Pr., 2e éd. in-12, 76 pp.

Croizier (P.) — *La liberté chérie du parti communiste.* — Paris. Éd. Spes, in-12, 32 pp.

Debeauvais (L.) — *Corrigé des Exercices classe de* 4eme. — Paris, Belin, in-12, 139 pp.

— *Exercices de la classe de Troisième.* — Paris, Belin, in-12, 353 pp.

Defrennes (P.) — *Les conditions économiques et sociales de l'établissement du Christianisme* (dans « Essai d'une somme catholique contre les sans-Dieu »), p. 313 à 323.

Desplanques (F.) — *Le Christ sur tous nos chemins. Méditations pour aujourd'hui.* — Paris, Éd. Spes, in-12, 248 pp.

Drogat (N.) — *Manuel social rural.* — Paris, Spes, in-12, 266 pp., 2e édition.

Duhr (J.) — *Une grande âme missionnaire. Le P. Adam Schall, S.J.* (adaptation de l'ouvrage du P. A. Vaeth, S.J., avec deux portraits et 3 cartes). — Louvain, Museum Lessianum, in-8, 184 pp.

— *Les origines de la réforme protestante.* — Dans « Essai d'une Somme catholique contre les sans-Dieu », p. 304 à 407.

Dumont (P.) — *Liberté humaine et concours divin d'après Suarez.* — Paris, Beauchesne, in-8, viii-384 pp.

FEHNER (H.) — *Le problème du Christ.* — Dans « Essai d'une somme catholique contre les sans-Dieu », p. 273-299.

LICENT (E.) — 22 *années d'exploration dans le Nord de la Chine en Mandchourie, en Mongolie et au Bas-Thibet* (1914-1935). — Tientsin, Hautes Études, 42 pp.

— *Hoang Ho-Pai Ho.* Comptes rendus de onze années (1923-1933) de séjour et d'exploration dans le bassin du Fleuve Jaune, du Pai Ho et des autres tributaires du golfe de Pei Tchen Ly. — Tien Tsin, Hautes Études, 1935-1936, 4 vol. in-4°, 1131 pp., + Atlas gr. in-fol. de 77 cartes.

LORSON (P.) — *Voyage en Chrétienté* (Angleterre, Allemagne, Pologne, Suisse). — Paris, Alsatia I, rue Garancière, in-12, 272 pp.

PAPILLON (F.) — *Esprit d'expérience érotique.* Extrait de la « Nouvelle revue théologique », mars 1936, 22 pp.

PARVILLEZ (A. DE) — *Ce que nous donne le Christ.* (Sermons-Radio). — Paris, Spes, 82 pp.

PELOT (P.) — *La Messe en cantiques et cantiques pour la messe.* — Tournai, S. Jean l'Évangéliste, 20 pp.

PLUS (R.) — *Aux Prêtres : Mon oraison.* — Toulouse, Apostolat de la Pr., in-12, 520 pp.

— *Le P. Lyonnard, d'après son mémorial.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, in-12, 187 pp.

PINARD DE LA BOULLAYE (H.) — *Jésus Rédempteur* (Carême de N.-D. 1936). — Paris, Spes, in-8, 298 pp.

— *Retraite pascale : La montée des âmes.* — Paris, Spes, in-12, 123 pp.

RIGAUX (M.) — *Bobo, De la cambriolle au crucifiement.* — Paris, Éd. Spes, in-12, 250 pp.

TAILLEZ (P.) et WASSE (E.) — *Victime pour l'apostolat ouvrier* — Toulouse, Apostolat de la Prière, in-12, 258 pp.

SAUVAGE (P.) — *L'Église est-elle pour ou contre la guerre?* — Paris, Spes, in-8, 78 pp.

X***. — *Hitler et Rosenberg.* — Paris, Bonne Presse, in-12, 164 pp.

Bibliographie lyonnaise

1935

CHARMOT (F.) — *L'anima dell' educazione.*

DU COLOMBIER (H.) — *A la gloire de Marie.* — Paris, Lethielleux, in-8, 176 pp.

EDDÉ (K.) — *Traité de l'Église* (en arabe.) — Beyrouth, in-8, 300 pp.

EYMIEU (A.) — *Le gouvernement de soi-même.* 3e série. L'art de vouloir. — Paris, Perrin, in-12, 248 pp.

FERCHAT (J.) — *Le Père Antonin Eymieu.* — Paris, Perrin, in-12, 270 pp.

GUITTON (G.) — *Le Bx Pierre Favre : Un routier contemplatif.* — Toulouse, Apost. de la Prière, in-12, 62 pp.

JACQUET (S.) — *Esquisse d'un plan d'éducation intégrale* (Chap. de l'ouvrage *Médecine et éducation*, t. II). — Lyon, Lavandin, 26 pp.

KEUILLIAN (M.) — *Historia Sancta*, IIe *Pars, Novum Testamentum* (en arménien). — Istanbul, J-M. Setyan, in-12, 192 pp.

LANDER (F. DE) — et SERRIER (R.) — *Analyse logique.* — Alger, Maison carrée, in-8, 37 pp.

LYONNET (S.) — *Les versions arménienne et grégorienne du Nouveau Testament* (tiré à part du Manuel de critique textuelle du N.-T. du P. Lagrange. O.P.). — Paris, Gabalda, gr. in-8, 70 pp.

MALOUF (L.) — *Dictionnaire arabe classique illustré.* 8e édit. — Beyrouth, in-8, XXIX-1094 pp.

MONIER-VINARD (H.) — *Le Bx Claude de la Colombière et sa Mission* (Extrait du « Messager du S.-Cœur »). — Toulouse, Apost. de la Pr., in-8, 40 pp.

— *Pierre de Clorivière d'après ses notes intimes.* — Paris, Spes, 2 in-12, 348 et 294 pp.

PERROY (H.) — *Mon pain de chaque jour.* — Toulouse, Apost. de la prière, 2 in-12.

— *La route qui monte.* — Ibid., 64 pp.

— *Récits évangéliques*, 5e série : *La Passion.* — Lyon, Vitte, in-12, 495 pp.

PONTET (M.) — *L'homme moderne et la prière.* — Paris, Desclée, in-16, 112 pp.

POUCEL (V.) — *Mistral.* — Aix-en-Provence, Édit. du Feu, in-12, 215 pp.

— *L'Évangile du pécheur*, nouv. éd. — Paris, Flammarion.

RIMAUD (J.) — *Le christianisme et le respect de l'enfant.* — Paris, J. Vautrain, in-12, 52 pp. (6 causeries Radio-Paris).

RIONDEL (H.) — et VAUX (G. DE) — *Le P. Jean Roothaan*, 21e Général de la Compagnie de Jésus. — Paris, Lethielleux, in-8, 212 pp.

VALENSIN (Albert.) — *Les Exercices spirituels* (Coll. « Cathedra Petri »). — Paris-Bruges, Desclée-De Brouwer, in-12, XIV-194 pp.

VALENSIN (Aug.) — *Balthazar.* — Paris, Aubier, in-12, 176 pp.

VIAL (P.) — *Savié de Fourviers.* — Aix-en-Provence, Édit. de l'Aqueduc, in-12, 34 pp.

1936

CHARLES (H.) — *Le Christianisme des Arabes nomades sur le limes.* — Paris, Leroux, gr. in-8, XII-114 pp.

CHARMOT (F.) — *Le sacrement de l'unité.* — Paris, Desclée, in-8, XII-324 pp.

— *La mésentente conjugale et ses effets.* — Paris, Édit. Mariage et famille, in-12, 160 pp.
— *L'Amour humain, de l'enfance au mariage.* — Paris, Éd. Spes, in-8, ecu, 336 pp.
CHOMETON (A.) — *Pages choisies tirées de la Bible.* — Paris, de Gigord, in-8, 488 pp.
CHEVALIER (C.) — *La Mariologie de S. Jean Damascène* (Orientalia christiana, n. 109). — Rome, Institut oriental, in-8, 268 pp.
CONDAMIN (A.) — *Voltaire, le grand homme de M. Bayet.* — Paris, Spes.
— *Le livre de Jérémie.* Nouvelle édition. — Paris, Gabalda, gr. in-8, XLV-380 pp.
DES PLACES (E.) — *Les passages astronomiques de l'Epinomis* (dans Mélanges Cumont).
DELAYE (E.) — *Pour connaître le communisme.* — Paris, Ed. Spes, in-12, 256 pp.
JERPHANION (G. DE) — *Les Eglises rupestres de Cappadoce,* t. II, 1e Partie, texte. — Paris, Geuthner, gr. in-4o, 386 pp.
LUBAC (H. DE) — *Le caractère social du dogme chrétien.* — Lyon, Chronique sociale de France, in-8, 28 pp.
— *Les origines de la religion,* dans « Essai d'une somme catholique contre les sans-Dieu », p. 236-268.
MATTHIEU (H.) — *Is a religion necessary?* transl. by L. Borrett. London, Cath. Truth Scty, in-12, 28 pp.
— *L'ordre social chrétien.* — Paris, Spes, 86 pp.
MAZAS (P.) — *Le fondement de l'obligation aux allocations familiales.* — Paris, Recueil Sirey, gr. in-8, 350 pp.
MONIER (P.) — *La Vie chrétienne d'après S. Paul.* — Juvisy, Édit. du Cerf, in-8, 100 pp.
MONIER-VINARD (H.) — *Marie-Thérèse de Soubiran, d'après ses notes spirituelles.* — Paris, Éd. Spes, 2 vol. in-12, 283 et 230 pp.
PELISSIER (H.) — *Les Églises coptes d'Égypte.* — Xaveriana, n. 145.
PERROY (H.) — *Récits évangéliques,* 6e série. La Résurrection. — Lyon, Vitte, in-12.
PIERREFEU (G. DE) — *XV Poèmes à Jeanne d'Arc.* — Autun, Impr. Taverne et Chaudioux, in-8, 12 pp.
POUCEL (V.) — *La Passion de N.-S. racontée à l'enfant.* — Paris, Flammarion, in-16, 76 pp.
— *Pour que votre âme respire.* — Paris, Art catholique, in-12, 40 pp.
PONTET (M.) — *La Vie humaine.* — Paris, Desclée, in-12, 162 pp.
VARILLON (F.) [et HOLSTEIN (H.)] — *Bibliographie élémentaire de littérature française.* — Paris, de Gigord, pet. in-8, 300 pp.

Varia

Paul Bourget et le P. L. de Grandmaison. — Nous croyons intéressant d'extraire des *Souvenirs d'un journaliste* par L. Corpechot, t. II p. 191-192, ces quelques notes sur les rapports de Paul Bourget et du P. de Grandmaison :

« Le sens de l'univers, nous savons où Bourget le cherchait et par quelle méthode. Il aimait à citer les paroles d'un grand exégète qui terminait un livre sur le Christ par ces lignes : « Tous les travaux des spécialistes ne valent que pour nous donner accès à la source. Arrivés près d'elle, que ceux qui ont soif s'agenouillent et boivent... »

« Cet exégète s'appelait le Père Léonce de Grandmaison. Si Bourget s'est plu dans la compagnie des savants, des médecins, des psychiâtres, comme il a aimé ses entretiens avec le Père de Grandmaison ! Et quelle place ils ont tenue dans sa vie spirituelle !

« Avec quel accent il nous parlait de ce grand mystique aussi épris, disait-il, des choses divines qu'a pu l'être l'auteur de l'*Imitation*, mais que son mysticisme ne séparait pas des problèmes de son temps !

« Cet ancien directeur des *Études*, à la fois si solitaire dans son existence personnelle et si préoccupé des drames moraux qui agitent la conscience des hommes d'aujourd'hui, lui était une preuve vivante que « le divorce ou l'accord entre le monde moderne et la foi relève essentiellement du domaine individuel ».

« On reste étonné, écrivait-il, « devant le détail de cette existence, à la fois si intensément ascétique et si résolument active, que des personnalités pareilles puissent encore se produire dans une époque où il semble que le matérialisme ait tout envahi ».

« Dans les dernières années de sa vie, Bourget avait toujours devant lui, sur son bureau, une magnifique photographie du Père de Grandmaison sur son lit de mort. Il nous la montrait en nous demandant si nous connaissions rien de plus noble dans la statuaire antique que ce visage endormi dans la paix du Seigneur.

« L'affection que Bourget portait au Père de Grandmaison il la reporta sur son biographe, le Père Lebreton, dont l'assistance lui fut si précieuse au cours des cruelles épreuves qui l'atteignirent sur la fin de sa vie ».

Valeur spirituelle du Scoutisme. — Le P. Joseph Arimont (Province de Belgique) a écrit une brochure solide et très bien documentée sur le Scoutisme catholique dans « Our field » (Little Flower Press, Calcutta). « En février 1933, dit-il, pas moins de 800 anciens boy-scouts se préparaient au sacerdoce ou à la vie religieuse. Comment se fait-il qu'en matière de piété le scoutisme obtienne

des résultats que nos Congrégations ne peuvent obtenir? » Tous ceux qui travaillent dans les paroisses doivent étudier avec soin cet article.

Participation des catholiques à des cérémonies publiques au Mandchoukoo et au Japon. — Deux documents ont été publiés récemment par le Saint-Siège concernant l'attitude que doivent prendre les catholiques de ces deux pays appelés à participer à des cérémonies officielles en l'honneur de Confucius ou dans les temples de Jinja au Japon dont l'origine païenne et superstitieuse avaient posé des cas de conscience délicats. Les ministres des Cultes et de l'Éducation des deux pays cités ayant déclaré officiellement que ces cérémonies et coutumes étaient dépourvues de toute signification religieuse, des directives ont été données par la S. C. de la Propagande autorisant la participation des catholiques à ces cérémonies dans les conditions définies par les Ordinaires en conformité avec les Instructions de la Propagande.

Ces documents datés du 28 mai 1935 pour le Mandchoukoo et du 26 mai 1936 pour le Japon sont reproduits en traduction dans la « Documentation catholique » du 27 mars 1937. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en adaptant ici à leur usage exclusif la petite note historique qu'ont publiée à propos de la seconde Introduction de la Propagande, celle qui concerne les catholiques du Japon, les « Letters and Notices » d'oct. 1936, p. 288. Cette note est elle-même un résumé d'un long paragraphe sur la question des rites qu'a publié H. Cordier, le grand sinologue catholique bien connu, dans la *Catholic Encyclopedia* à l'article *China*, p. 671-672.

Dans l'Instruction envoyée par la S.C. Congrégation de la Propagande à S.E. Mgr Paul Marella, délégué apostolique au Japon et qu'on peut lire dans les « Acta Apostolicae Sedis » d'octobre 1936, p. 407-409, ce qui présente pour nous le plus d'intérêt, ce sont l'Introduction et la 3e Règle qui cloture ce document.

Ces deux textes rappellent les luttes acharnées soutenues par la Compagnie pour protéger ses convertis chinois contre ceux qui semblent avoir voulu profiter de cette matière délicate pour porter un coup mortel à la Compagnie. Henri Cordier, Mandarin chinois de troisième classe, et professeur de Langues Orientales à Paris, n'hésite pas à dire que « l'âpreté de la célèbre querelle fut considérablement accrue par diverses causes : la rivalité de la France et du Portugal dans la protection des Missions, les disputes entre les Jésuites et les Jansénistes, et la bulle « Unigenitus », tandis que la décision suprême était retardée aussi bien par la question des sièges épiscopaux en Chine que par la question des rites eux-mêmes ».

Le P. Matteo Ricci, premier supérieur en Chine, obtint dans son apostolat des résultats magnifiques qui sont attribués à la tolérance qu'il montra pour les cérémonies en l'honneur du Ciel, de Confucius

et des ancêtres. Le P. Longobardi, son successeur, eut des scrupules au sujet de ces cérémonies, et en 1628, il les manifesta dans une réunion que présidait le P. Diaz, Vice-Provincial, mais aucune décision ne fut prise.

Les Franciscains et les Dominicains, sous la protection de l'Espagne, arrivèrent sur les lieux en 1633, mais furent expulsés par l'Empereur de Chine en 1636. Pourtant trois ans plus tard, le dominicain Moralez adressait un memorandum en 12 articles au P. Diaz, Visiteur de la Mission, mais ne reçut aucune réponse. Moralez se rendit à Rome et obtint d'Innocent X un décret condamnant les cérémonies le 12 septembre 1645. Le P. Martino Martini S.J. alla de son côté à Rome et revint en Chine avec un décret d'Alexandre VII, annulant le premier décret, en date du 23 mars 1656. En 1669 le pape Clément IX publia un nouveau décret condamnant les rites, fondé sur un second memorandum de Moralez à la Sacrée Congrégation de 1661, mais Moralez était mort en 1664.

Un évêque dominicain cependant parla en faveur des méthodes de la Compagnie, Gregorio Lopez, évêque de Basilée et Vicaire apostolique de Nanking. Mais la tempête faisait rage. Le Supérieur des dominicains en Chine, qui avait succédé à Moralez, le P. Fernandez Navarette publia ses *Tratados historicos* en même temps qu'une violente attaque contre les Jésuites était déclanchée à Paris en 1682, par la publication de *La morale pratique des Jésuites*. Le P. Le Tellier S. J., y répondit en 1687 dans La *Défense des nouveaux chrétiens ;* mais son livre devait être censuré à Rome en 1694, le 23 mai. L'évêque Maigrot, des Missions étrangères, Vicaire apostolique de Fu-Kien, publia le 26 mars 1693 un mandement dans lequel il condamnait les pratiques des jésuites. Sur quoi son envoyé près du Saint Office à Rome, Nicolas Charmot, obtint d'Innocent XII un bref (15 janvier 1697), et un décret daté du 3 juillet de la même année, qui condamnaient tous deux les Rites Chinois. Le P. Le Comte S.J. écrivit alors ses *Mémoires sur la Chine*, et sa *Lettre à Monseigneur le Duc du Maine sur les cérémonies de la Chine* ; ces deux ouvrages ne firent qu'envenimer la dispute et le 18 oct. 1700 ils furent censurés par la Faculté de théologie de Paris avec le livre du P. Le Gobien S.J., *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine.*

Finalement un décret prohibant les rites chinois fut publié par le Saint-Office en 1704, le 20 novembre, et approuvé par Clément XI, qui désigna pour le promulguer en Chine, Mgr C. T. de Tournon, Patriarche d'Antioche, créé « legatus a latere ». Mais l'Empereur K'ang-Hi, qui avait reçu le légat et entendu les disputes des deux partis déclara que les jésuites étaient mieux informés sur la Chine que les autres et ordonna au légat de quitter Péking le 28 août 1705. Il bannit l'évêque Maigrot le 17 septembre de la même année. Le légat cependant publia un mandement à Nanking le 25 janvier 1707 ; mais en arrivant à Macao, il fut mis en prison où il mourut immédiatement après avoir été nommé cardinal le 8 juin 1710. Clément XI

publia ensuite la Bulle « *Ex illa die* » le 19 mars 1715, et envoya le Patriarche d'Alexandrie, Mezzarbaba, en Chine, mais l'Empereur refusa d'accéder à ses demandes.

Benoît XIV mit définitivement un terme à la querelle suscitée par les rites chinois, en publiant la Bulle « *Ex quo singulari* », (17 juillet 1742), qui condamnait ces cérémonies, et choisissait l'expression de *T'ien-chu* à l'exclusion de toute autre, pour désigner le nom de Dieu. Tous les missionnaires devaient en outre prêter le serment de ne jamais discuter les termes de la Bulle.

« Rome ayant parlé », continue H. Cordier, « il n'y a rien de plus à dire ici, mais on peut remarquer que la Bulle « Ex quo singulari » a porté un coup terrible aux missions de Chine ; il y a moins de chrétiens qu'autrefois et il n'y en a aucun parmi les classes supérieures, comme l'étaient les princes et les mandarins de la cour de K'ang-hi ».

Ce que nous venons d'esquisser brièvement, permettra de donner tout leur sens et leur intérêt aux deux textes qui suivent et qui sont empruntés à « l'Instruction adressée par la Propagande ad Excmum. D. Paulum Marella, Delegatum Apostolicum in Japonia, circa catholicorum officia erga patriam ». Dans son préambule, l'Instruction fait siens les termes employés par la Sacrée Congrégation en 1659, dans une Instruction qui suivit le décret d'Alexandre VII, mentionné plus haut :

« Nullum studium ponite, nullaque ratione suadete illis populis ut ritus suos, consuetudines et mores mutent, modo non sint apertissime religioni et bonis moribus contraria... Fides nullius gentis ritus et consuetudines, modo prava non sint, aut respuit aut laedit, imo vero sarta tecta esse vult. Et quoniam ea paene est hominum natura, ut sua, et maxime suas ipsas nationes, caeteris et existimatione et amore praeferant, nulla odii et alienationis causa potentior existit quam patriarum consuetudinum immutatio, earum maxime quibus homines ab omni patrum memoria assuevere... Quae vero prava exstiterint, nutibus magis et silentio quam verbis proscindenda, opportunitate nimirum captata, qua, dispositis animis ad veritatem capessendam, sensim sine sensu evellantur... »

Le second texte concerne le serment prescrit aux missionnaires. Il constitue la troisième règle finale de l'Instruction.

« 3. Circa juramentum de ritibus, ubicumque in Japonia in usu est, sacerdotes praesentes instructiones hac in re a Sacra Congregatione de Propaganda Fide datas dociles exsequantur, omni disputatione remota ».

« Quae omnia... Sanctitas Sua dignata est rata habere, declarans Ordinarios Japoniae normas supra datas sequi tuto posse et debere ».

Notons en terminant que le T. R. P. Général a envoyé à tous les Provinciaux en date du 11 juin 1936 une lettre où il recommande la plus grande prudence dans les commentaires que les NN. pourront donner des deux documents que nous venons de signaler.

Une vaste ébranlement religieux aux Indes. — La *Revue Missionnaire des Jésuites Belges* (nov. 1936) a publié sur ce sujet, qui intéresse au plus haut point les nombreuses Missions que dirige la Compagnie aux Indes un article important dont nous croyons utile de reproduire ici de larges extraits.

« Le plus profond mouvement de masses que l'histoire des derniers siècles ait enregistré : Soixante millions d'intouchables ont décidé de quitter l'Hindouisme.

Le bloc hindou : Depuis S. François Xavier, combien de missionnaires ont désespéré de le gagner au Christ. Avec ses livres sacrés, ses philosophes, ses ascètes, avec l'architecture prodigieuse de ses temples, avec le système étagé de ses castes, l'hindouisme aux 232 millions d'adhérents, se refermait sur lui-même dans le sentiment de sa suffisance. Jusqu'à ces dernières années, les mouvements de conversion en masse ne se sont guère produits que parmi les races aborigènes animistes, dont l'ensemble, estimé à 8 millions, reste en dehors du système hindou.

Or, voici que le bloc se désagrège. Une cassure, qui va s'élargissant, menace de disloquer l'édifice.

Les Parias. — « Entrée interdite aux chiens, aux européens et aux parias », peut-on lire à l'entrée du temple de Srirangam.

Le paria, c'est l'être inférieur aux gens de caste, il est un être impur, un « intouchable », dont le contact est une souillure. Il doit se tenir en marge de la société, à l'écart du temple, des grandes routes, sans accès aux fontaines publiques. Ses enfants sont moralement exclus des écoles, et si l'un d'eux a la volonté de s'instruire, il n'a qu'à s'asseoir au dehors, dans la poussière et l'ardeur du soleil et tâcher de happer des bribes d'enseignement.

Fatalistes, les parias se résignèrent pendant des siècles à l'inévitable. Mais, à la longue, le contact avec les européens, et la pénétration des idées chrétiennes, leur firent entrevoir l'aube d'une vie tout autre, où les hommes seraient égaux devant Dieu. Gandhi, tout en maintenant l'intégrité de la communauté hindoue, se fit le défenseur des classes opprimées. Des ligues se fondent, et, du Malabar au Bengale, les meetings se firent écho. Les castes privilégiées, inquiètes, firent amende honorable, et, à l'occasion du fameux jeûne de Gandhi, inauguré le 21 septembre 1932, votèrent des résolutions que le temps devait ensevelir dans l'oubli. Jusqu'au jour où éclata :

Le Coup de tonnerre. — Ce fut le 13 octobre 1935. A une conférence qui réunit à Yeola (Nazik) 10.000 intouchables de la Présidence de Bombay. Pendant une heure et demie, devant un auditoire frémissant, le Dr. Ambedkar, président de la ligue, fit le procès de la société hindoue. Après avoir rappelé les vexations, les interdictions, les traitements inhumains infligés aux classes opprimées, il conclut : « Le temps est venu de prendre une décision. Tous ces maux nous viennent du fait d'être membres de la communauté hindoue. Si nous professions une autre foi, personne n'oserait nous traiter de

la sorte. Choisissez donc une religion qui vous assure un état d'égalité... j'ai eu l'infortune de naître avec le stigmate d'un « intouchable ». Ce n'est pas ma faute. Mais je ne mourrai pas hindou, car cela c'est en mon pouvoir ».

Les proclamations du leader propagèrent à travers l'Inde un immense émoi. De tous côtés, en des assemblées enthousiastes, les parias affirmèrent leur confiance dans le docteur Ambedkar. A Poona, 1200 intouchables célébrèrent les « obsèques » de l'hindouisme, et firent des livres sacrés hindous un grand feu de joie.

Cependant le chef précisait son programme. A aucun prix, il n'est question de retourner en arrière. « La religion hindoue n'est pas bonne pour nous. Elle est essentiellement basée sur l'inégalité ».

D'autre part, — ce révolutionnaire est un constructeur — il faut une religion. Laquelle? Formidable point d'interrogation. Car, déclare le leader (7 décembre) : « c'est mon intention d'étendre ce mouvement religieux à l'Inde entière. Il y faudra au moins 4 ou 5 ans ».

Le Congrès des religions. — Ce fut à Lucknow, dans le Nord que les différents Crédo s'affrontèrent. Pendant trois jours, du 22 au 24 mai 1936, les représentants de l'Islam, du sikhisme, et du protestantisme firent valoir les mérites de leur religion. L'Église catholique n'envoya pas de représentant officiel, mais deux jésuites américains assistèrent aux débats et eurent avec les dirigeants de sérieuses conversations. Du Congrès, deux résolutions sont à retenir :

1°) On prendra un an pour étudier la question du choix d'une religion.

2°) On demande aux partisans de ne s'adjoindre à aucune confession jusqu'au moment où la décision sera prise.

Mais alors, « personne ne sera capable d'arrêter notre élan ».

Où sont les chances? — Les bouddhistes n'étaient pas représentés. « Les Sikhs, déclare un des délégués de Lucknow, ne sont que les vassaux des hindous ». Ils n'existent qu'au Punjab, et, en dehors de cette province semblent éliminés. La lutte se circonscrit entre mahométans et chrétiens. Le vieux conflit remet aux prises la croix et le croissant. Hélas, les troupes chrétiennes sont divisées, et les protestants déploient une activité dangereuse.

J. Seger, S. J.

Cette dernière note moins optimiste a encore été accentuée dans la *Revue Missionnaire* d'avril 1937. On y lit p. 189 : « Il semble de moins en moins probable que la *masse* des intouchables suive maintenant les quelques milliers d'hommes, de valeur du reste, qui se sont levés parmi eux, et qui, grâce à leurs études, peuvent se défendre, eux et ceux de leur milieu. Ces gens moins cultivés sont plus difficiles à atteindre, ils comprennent moins facilement que les autres, dans quel sens s'orienter. D'autre part, le parti communiste fait parmi eux une propagande assez intense, non seulement contre l'hindouisme, mais contre toute religion ».

La premi²re Fête des Missions. — En furetant dans la bibliothèque de Jersey, le P. X. de Dainville a trouvé dans le *Mercure de France*, de décembre 1729, Vol. I, p. 2949, ce petit entrefilet qui ne manque pas d'intérêt.

Feste des missions célébrée dans l'Église de la maison professe des Jésuites.

« C'est en l'année 1703 que fut établie dans l'Église de la Maison professe des Jésuites, par les soins du R. P. Fleuriau, Procureur général des Missions du Levant, une fête solennelle, pour demander à Dieu l'exaltation de la Sainte Église, l'union entre les Princes chrétiens, la conversion des Gentils et Infidèles, la réduction des Hérétiques et Schismatiques, et les Bénédictions sur les missions et les missionnaires, ce qui fit appeler cette fête la « Fête des Missions ». Le P. Fleuriau obtint pour cela du Pape une indulgence plénière dont le temps étant expiré, le R. P. Le Camus, successeur du P. Fleuriau dans l'emploi de Procureur général des mêmes missions, l'a fait renouveler et publier avec la permission de Monsieur l'Archevêque de Paris. Cette fête qui est fixée au Dimanche qui précède immédiatement le premier Dimanche de l'Avent, s'est célébrée cette année le Dimanche 20 de Novembre, avec l'exposition du Saint Sacrement, et Grande Messe, où Monsieur l'Évêque de Xaintes officia pontificalement. Il y eut aussi Vespres, et sermon par le P. de Couvrigny, Jésuite, Prédicateur de la Dominicale, qui parla éloquemment sur le sujet de la Fête, laquelle fut terminée par le Salut, où le même Prélat officia. Le P. Le Camus soutint la cérémonie par une illustre assemblée qui était composée de treize prélats, Archevêques et Évêques, de deux agents généraux du clergé, de M. le Nonce du Pape, et d'un nombre considérable de personnes de distinction, entr'autres de Messieurs le Comte de Maurepas, Secrétaire d'État, le Marquis de Breteuil, Chancelier de la Reine, de Coetlogon, Vice-Amiral, du Duc de Sully et du Comte de Morville. Cette illustre compagnie assista à la Grande Messe, et voulut bien faire l'honneur aux Jésuites de dîner en communauté ».

Persécution en Russie. — Pour être plus cachée qu'en 1927 ou en 1922, la persécution religieuse en U.R.S.S. n'en est pas moins acharnée. Mgr d'Herbigny continue en France ses tournées de conférences sur la Russie et rencontre partout un très grand succès par les faits authentiques qu'il apporte. Si dans certaines villes que le touriste étranger visite, quelques églises restent ouvertes pour témoigner de la liberté du culte, il faut avoir résidé en Russie pour connaître toute la gamme des moyens de coercition qui forcent le chef de famille à l'apostasie : retrait de la carte de logement, de la carte de travail... Dans les campagnes collectivisées, on célèbre des fêtes de l'apostasie, on veut contraindre les paysans à cracher sur le

crucifix, à demander la fermeture des églises. Si on résiste, les familles sont séparées ; c'est alors la déportation, le camp de concentration, là-bas, très loin, tout au nord. Pourtant, malgré les conditions les plus inhumaines, les croyants déportés résistent et, par des miracles d'ingéniosité et d'héroïsme, la messe continue à être célébrée. Ces déportations religieuses n'ont pas cessé : il y a eu des convois en juin, en octobre 1935.

Avis aux Bibliothécaires. — I° On peut se procurer chez le P. Archiviste, Maison Saint-Louis, Jersey, (Angleterre) :

Ménologes de la Compagnie, par les PP. de Guilhermy et J. Terrien :

Ménologe de Portugal 2 vol. in-4°	75 francs
Ménologe de France, 2 vol. in-4°	75 francs
Ménologe d'Italie, 2 vol. in-4°	75 francs
Ménologe de Germanie 1e *Série*, 2 vol. in-4°	60 francs
» » » 2e » » » »	60 francs
Ménologe d'Espagne, 3 vol. in-4°	100 francs
Appendice et Table, 1 vol. in-4°	40 francs
L'ensemble :	485 francs

plus majoration de 20 % et le port.

Rostowski, S. J., *Lituanicarum S. J. Historiarum libri X.* 2a editio recognoscente Martinov S. J. — Paris, 4°, xvi-508 pp., avec carte : 30 fr. (port en plus, comme pour les ouvrages qui suivent).

P. Aug. Belanger, *De la valeur du vœu en général et en particulier des voeux de religion* (extrait des « *Études* » du 20 déc. 1898). in-16, 52 p. Pr. 1 fr

Acta quaedam S. Ignatii de Loyola a Ludovico Gonsalvo ex ejus ore excepta. 1873 ; in-32, xii-138 p. Pr. 1 fr.

Mémorial du Bx Pierre le Fèvre (*Fabre*)... traduit en français par le P. Bouix. Paris, Gauthier-Villars, 1874 ; in-16, 456 p. Pr. 4,50.

R. P. Palanci, S. J. *Industriae ad usum Operariorum et Missionariorum S. J.* Cracoviae. 1883 ; in-24, 72 pp. Pr. 1 fr.

P. Pierre Cotel, S. J. *Manuel du Juvéniste.* Poitiers, Oudin, 1876 ; 180 pp. Pr. 2 fr.

P. Achille Gagliardi S. J. *De plena cognitione Instituti.* ed. 3a. Brugis 1882 ; in-8°, 110 p. Pr. 3 fr.

R. P. Meschler, S. J. *Le livre des Exercices de S. Ignace... et une retraite de 8 jours*, traduit de l'allemand. Paris, Leroy, 1898 ; in-12, 268 p. Pr. 4 fr.

P. Matignon. *Exercices Spirituels de S. Ignace. Commentaire suivi d'une retraite de 30 jours.* In-12, 1920 ; 274 p. Pr. 5 fr.

R. P. de Rochemonteix S. J. *Les Congrégations religieuses non reconnues en France* (1789-1881). 2 in-8°, 1901. Pr. 30 fr.

II°. — On peut se procurer chez le P. Procureur, 9, rue Raynouard, Paris XVIe, les deux derniers volumes de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, nouvelle édition par le Père Carlos Sommervogel :

Tome X. *Table de la première partie* (Bibliographie, par Pierre Bliard, 1909). Prix net : 200 francs. Port en sus. (Réduction pour les Nôtres de 25 °/o).

Tome XI. *Histoire. Index alphabétique des Noms propres et des Revues*, par Pierre Bliard, 1932. Prix : 200 francs. (Réduction pour les Nôtres de 25 °/o). Port en sus.

On peut se procurer chez M. Narcisse Rabreau, 42, rue de Grenelle, Paris, VIIe, les cinq volumes de :

H. Fouqueray, S. J. *Histoire de la Compagnie de Jésus en France* (1528-1645). Paris, 1910-1925. 5 vol. in 8. Prix. 140 fr. (Les cinq volumes brochés pèsent 5 Kilogr. 800).

Appendice au Procès d'Ambroise Guis. — Dans les papiers du P. Alain de Becdelièvre j'ai trouvé la fiche suivante :

Affaire Ambroise Guis à Brest. — Voir *Papiers de la Cour Royale de Brest* (inventaire par M. Bourde de la Rogerie, archiviste du Finistère).

M. René Gandillon, archiviste d'Ille et Vilaine, a bien voulu m'écrire : « Aux Archives d'Ille et Vilaine (série B, Parlement) les dossiers des Jésuites ont été mis à part et forment au moins une dizaine de liasses, il ne s'y rencontre pas la procédure sur l'affaire A. G..... J'y ai noté l'arrêt imprimé du 30 décembre 1723 et un long mémoire *imprimé* de 24 pages in-folio qui relate toutes les phases du procès ».

Enfin le P. de Dainville à qui je dois la référence du *Mercure de France* attribuant au P. du Cerceau la composition du *Mémoire des Pères.... de Brest*, vient de me fournir encore une précieuse référence :

Bibliothèque de l'Arsenal (Archives de la Bastille), manuscrit n° 10811.

Affaire Ambroise Guis. — Mr de Sailly.

Année 1740. Un dossier du bureau du Sr Duval à la Police, intitulé : « Demandes extravagantes faites aux Jésuites du Royaume (Il s'agit de leur faire payer 5 millions de livres).

Le P. de Dainville ajoute avec raison : « La mention portée sur le dossier est typique. Cette épithète « extravagantes » montre ce que des hommes de police qui n'avaient pas perdu tout bon sens parce qu'ils avaient affaire à des Jésuites, pensaient au juste des prétentions de la Jourdane ».

Huit ans plus tard, l'évêque de Chartres, Mgr Pierre de Fleury, fut exactement du même avis.

La Jourdane, par acte passé devant notaire le 7 septembre 1740,

donnait aux œuvres chartraines 600.000 livres « à prendre sur (les cinq millions dus par) les Jésuites ».

En particulier, le chapitre de Notre-Dame recevait 100.000 livres, et les deux séminaires de Beaulieu et de Saint-Charles 150.000. A la mort de la si généreuse testatrice (7 février 1748), plusieurs membres du chapitre députèrent vers Mgr de Fleury pour « l'informer de ce legs et lui demander son avis, ne voulant rien faire en pareille occurrence sans sa haute approbation. Le prélat connaissait l'histoire : Avec finesse, il répondit aux députés capitulaires qu'il était plus touché de la démarche de Messieurs du Chapitre que du legs de Melle Jourdan ». (*La Voix de Notre-Dame de Chartres*, no du 7 mars 1908, p. 156-157).

C. M.

TABLE DES MATIÈRES

Bibliographie, p. 534.
Chine. — L'Évangélisation du Kiang-pe, p. 268. — Les Exercices de S. Ignace et les Catéchuménats, p. 260.
Documents. — Lettre du T. R. P. Général sur la nécessité pour les Nôtres de combattre le communisme, p. 249.
Echos et Nouvelles. — Rome, p. 484. — Jersey, p. 493. — France, p. 497. — Chine, p. 506. — Hors de France et de Chine, p. 516.
Hors de France. — Nos observatoires, p. 284. — Clongowes College, p. 295. — Les Jésuites en Tchécoslovaquie, p. 307.
Mélanges : Le procès Ambroise Guis, p. 429. — Quelques documents d'archives, p. 453. — L'Éthiopie et les Missionnaires Jésuites, p. 459. — Découverte d'un manuscrit du P. Ricci, p. 464. — Essais de collège à Jersey, p. 470.
Nécrologie. — Le P. Stanislas Chevalier, p. 323.— Le P. Henri Rubillon, p. 380. — Le P. Albert Cisterne, p. 387. — Le P. Joseph Chevallier-Chantepie, p. 400. — Le P. Joseph de Joannis, p. 423.
Varia : p. 543.

TABLES

DE « CENT ANS D'HISTOIRE »

INDEX ONOMASTIQUE

Ont été relevés les noms des Nôtres (ceux des Frères coadjuteurs sont précédés de la lettre F.) et des lieux où nos Pères ont établi des maisons.

Cet index corrige des erreurs, ajoute certaines précisions, distingue les maisons d'une même ville ou les activités d'une même maison.

Aberdovey, 15, 147.
Adigard, 120, 133.
Alès (d'), 111, 112, 121.
Alet, 75, 77, 180, 189.
Allard, 187.
Allenou, 103.
Amblard, 63.
Ambrières (d'), 152.
Amérique (Missions d'), 225-238.
    Chronologie, 244-247.
Amiens, 13, 14, 57, 87, 96, 143, 153, 157, 160.
Amoury, 105.
André (Georges), 121.
André-Fouët, 122.
Angers,
    Université Catholique, 15, 121, 135-140, 177.
    Noviciat, 14, 15, 172.
    Résidence, 12, 57, 99, 190, 194.
    Villa Sainte-Anne, 39, 44.
Antoine, 111, 114, 121, 124.
Argand, 76, 90, 170, 179.
Armailhac (d'), 76, 78, 178.
Arnous-Rivière (Ernest), 150.
Artus, 244.
Athis, 93, 188.
Aubigny (d'), 96.
Aubron, 82.
Aucler (Paul), 78, 102, 125, 180, 181.
Augustinis (de), 123.
Auriault, 61, 63, 77, 82, 117, 121, 168, 174.

Bagneaux (de), 46.
Bailly, 174.
Bainvel, 77, 78, 81, 82, 111, 112, 121, 124.
Balincourt (de), 174.
Banzet, 195.
Baron (Marcel), 77.
Barrelle, 27, 142.
Barruel, 22.
Barthez, 22.
Basuiau, 103.
Baudicour (de), 39, 190, 195, 197, 198.
Becdelièvre (de), 82, 88, 105.
Belval, 118.
Bengy (de), 37, 57, 143.
Berthiault, 64, 104.
Beslay, 158.
Besnardeau, 90.
Beuvron (de), 91.
Bieuville, 39.
Bigault (de), 195.
Billot (Gabriel), 44, 61.
Billot (Cardinal Louis), 33, 36, 111, 121, 123.
Bitot, 17.
Bizemont (de), 143.
Bleuzen, 54.
Bliard, 116.

Blino, 62, 63.
Blois, 14, 15, 120.
Boismartel, 91, 153.
Bondon, 214.
Bonniot (de), 113.
Borelli, 191.
Borgniet (Mgr), 36, 210, 211, 215.
Boué, 80, 81.
Boulanger, 8, 44, 230.
Bourdoulous, 54.
Bourges, 12, 14, 37, 103, 177, 190, 194, 195, 198.
Bouvier (Jean), 91.
Bouvier (Pierre), 44, 61, 77, 78, 86.
Bovet, 37, 103.
Boyer, 115.
Boylesve (de), 75, 76, 81, 91, 153, 159.
Boynes (Norbert de), 8.
Bréhier, 198, 206.
Brest
Collège, 15, 37, 97, 189, 196.
École Navale, 15, 131, 133 n. 2.
Résidence, 14, 37, 97, 189, 196.
Ville, 53, 57.
Broglie (Guy de), 121.
Broquet, 80.
Brotelande, 91, 153.
Brou (Alexandre), 115, 116, 124.
Brugelette, 10, 12, 14, 89, 143, 157, 163.
Brzozowski (T. R. P.), 9, 23.
Bucceroni, 123.
Buffalo, 235.
Bureau, 213.
Burnichon, 7, et *passim*.
Burty, 143.
Bussy (Maxime de), 25, 43.
Bussy (Paul de), 91.

Cacqueray (de), 143.
Cahier, 107, 118.
Cahour, 107, 115, 159.
Caisey, 62.
Cambier, 143.
Camenen, 101.
Canada (Missions du), 239-241.
Cantorbery, 15, 147, 160, 163.
Carayon, 115, 118.
Carré, 195.
Carron, 190, 194.
Cartier, 143.
Caruel, 62.
Castillon (G. de), 185.
Caubert, 37.
Caudal, 54.
Caussans (de), 202.
Cayenne (Missions de), 242-244.
Cerceau (du), 159.
Chabin, 123.
Chaignon, 12, 25, 31, 43, 46, 47, 115.
Chalendar (de), 207.
Chambellan (Ernest), 162.
Chambellan (Henri), 8, 44, 103, 117, 143, 189.
Champs (de), 45.
Changhai :
Université l'Aurore, 212, 214, 215, 217-219.
Collège St-Ignace, 217, 218.
Chanon, 48.
Chapin, 234.
Chastel, 107.
Château (Adolphe), 183.
Chauveau (Émile), 127.
Chauveau (Joseph), 63.
Chazelle, 226, 229, 239-241.
Chazournes (R. de), 143.
Chevalier (Stanislas), 117.
Chine (Mission de), 209-224.
Choné, 80, 240.
Cisterne (Albert), 202.
Cisterne (Léopold), 63.
Clair, 178, 179.
Clamart, 16, 17, 39-41, 44, 196.
Clerc, 37, 127, 131, 179.
Clercq (de), 93, 195.
Cléret de Langavant, 45, 170, 171.
F. Cloérec, 70, 72, 74.
Clorivière (Picot de) 9, 20-22, 24, 31, 75.
Cœurdacier, 172.
Coïnce, 26, 37, 102.
Colombel, 35, 143.
Colombier, 118, 143.

Compaing, 46, 63.
Corbillé, 195, 200-202.
F. Corne, 226.
Cosson, 32, 129.
Coté (Mgr), 213.
Cotel, 12.
Coubé, 77, 79.
Courbalay, 91, 177.
Courtois, 118.
Crété, 45.
Crosson, 63.
Daniel (Ch.), 77, 107, 108.
Daniel (Jacques), 8, 104.
Datin (François), 150.
Debrosse, 75, 91.
Dechêne, 116.
Dechevrens (Antoine), 117.
Dechevrens (Marc), 36, 121, 211, 219.
Décout, 176, 196.
Delaporte, 115, 157, 159, 160, 164.
Delpuits, 83.
Delvaux, 126, 143.
Deschamps, 12.
Descoqs, 114.
Desforges, 63, 150.
De Smet (Pierre), 225, 237.
Desmons (Louis), 143.
Devillers, 8.
Doncœur, 19.
Doré, 118.
Dorval, 174.
Drogat, 204.
Druilhet, 48.
Dubois (Charles, Léon et Paul) 143.
Ducos, 203.
Ducoudray, 37, 126, 127, 173.
Dugout (Henri), 37, 213.
Dumouchel, 117.
Durand (Ange), 173.
Durouchoux (Pierre), 62.
Durouchoux (Pierre), 17, 93.
Dutau, 44.

Épinay-sur-Seine, 16, 17, 39, 41.
Esclaibes (d'), 117, 122, 129.
Estève, 210.
Évreux, 16, 147, 150, 154, 160, 170.
Falvelly (de), 90.
Félix, 59, 99.
Ferrand (Jacques), 142.
Ferrand (Henry), 107.
Fessard (Michel), 8, 24.
Fleury, 81, 117.
Folloppe, 26.
Fontaine, 21, 121.
Forbes (W.), 143.
Forceville (E. de), 178.
Forceville (J. de), 202.
Fordham, 225, 230-232.
Foreau, 204.
Fougeray, 115, 159.
Fouloque, 143.
Fouqueray, 116.
Fraguier (de), 81, 185.
Freddi, 123.
Fribourg, 10, 88.
Froc, 33, 36, 117, 119, 211, 219.
Froger, 200.

Gabriac (de), 159, 179.
Gagarin, 173, 179.
Gagny, 39.
Ganay (de), 203.
Garnier (Mgr), 36, 212, 215.
F. Gatineau, 67, 69.
Gauthier (Henri), 117.
Gazeau, 117.
Geloes (Paul de), 223.
Genouillac (Joseph de), 195.
Georgetown, 231.
Gestat, 143.
Gherzi, 36, 117.
Gibert (Frédéric), 45.
Gloriot, 43.
Gondard, 91, 153, 160.
Goupil, 62, 112, 158.
F. Goussery, 66, 68, 71.
Gouttepagnon (Onésime de), 91.
Granday, 64.
Grandmaison (Léonce de), 32, 42, 104, 109, 112, 124, 177, 185.
Gras, 132.
Gravoueille, 90.
Griffaton, 173.

Grivel (de), 20, 22, 23, 48, 227.
Grosjean, 194.
Gruber, 244.
Guibé, 143, 190.
Guidée, 8, 24, 38, 84, 142.
Guilhermy (Él. de), 122, 145.
Gury (Jean-Baptiste), 22, 23, 27.
Gury (Jean-Pierre), 27.
Guyon, 27.
F. Guyonwarch, 68, 70.

Haguenin (François), 78.
Haimen, 213.
Hamon (Auguste), 77, 115.
Hamon (Joseph), 196.
Hanipaux, 239.
Haouisée (Mgr), 36, 213, 215.
Havret (Alfred), 180.
Havret (Justin), 80, 105.
Haza-Radlitz (de), 37, 143.
F. Heigny, 68, 73.
Henry, 63.
Hérouville (d'), 125.
Hermand, 209, 214, 224.
F. Hersant, 67.
Hervé, 103.
Heu, 90.
Heude, 118, 211.
Hoang, 212.
Hubin, 90, 94, 179, 189.
Huby, 112, 113, 124.
Huette, 177.
Hugon, 213.

Issenheim, 12.
Issy, 145.

Jacquinot, 215.
Jaffré, 234, 241.
F. Jaoüen, 69, 73.
Jeantier, 26, 75, 88, 90.
Jeannière, 114.
Jégou, 80.
Jersey, 16.
Bon-Secours Marine, 133-135.
Collège, 16, 149, 161.
Scolasticat, 15, 118, 123, 172.
Joannis (Joseph de), 36, 117.
Jouan, 122.
Joubert, 117, 129.
Joüon, 113.
Jourdain, 91.
Jousse, 125.
Judéaux, 62, 77, 78, 117, 181.

Kentucky, 10, 226, 227, 230, 233, 239.
Kerraoul (de), 62, 171.
Kervennic (J. M.), 100.
Kiang-Nan, 213, 216.
Klein, 191.

La Barre (de), 82, 112, 121.
La Blanchardière (de), 96.
Labonde, 12, 24, 86, 88, 90, 172.
La Brière (de), 36, 78, 114, 128, 198.
La Broise (de), 90, 113, 115, 121, 124.
Labrosse, 8, 16, 33, 63, 81, 104, 189.
Laburthe, 143.
Lac (St. du) 31, 90, 128, 143, 147, 161, 185, 188, 194, 199.
La Chevasnerie (de), 91.
La Croix (Adrien de), 91, 143.
La Croix (Camille de), 117, 143.
Ladavière, 226, 236, 237.
Lalande, 202, 204.
Lallemant (René), 61, 63.
La Mardière (de), 143.
Lambert (Arsène), 8, 167, 204.
Lambillotte (Louis), 108.
La Motte (Georges de), 28.
F. Landouar, 70, 74.
Langlois (Eugène), 143.
Langlois (Louis), 91, 143.
Languillat (Mgr), 36, 211, 215, 216.
Laon, 14.
La Perraudière (de), 176.
Lapôtre, 116, 159.
Larboulette, 53.
Larkin, 229, 233.
Larousse, 63, 80, 189, 190.
La Servière (de), 116.
La Taille (Maurice de), 33, 78, 112, 121.
Laurand, 115, 124.

Lauras (Mathieu), 173.
Lauras (Pierre), 105, 180-184.
Laurent, 24, 102.
La Vaissière (Jules de), 114.
Laval,
Résidence, 10, 37, 39, 61, 63, 64, 91, 96, 99, 189, 194.
Scolasticat, 15, 118, 122-124, 170.
Noviciat, 12, 13, 16, 172.
Juvénat, 119.
Lavigne (Alexandre), 94.
F. Lavigne (Léonard), 66, 71.
Le Bachelet, 77, 81, 111, 118, 124.
Lebreton (Jules), 77, 111, 113, 115, 121.
Lecompte, 225.
Le Délaizir, 21 n. 2, 53.
Le Doré, 143.
Lefebvre (Alexis), 60, 75, 77, 81, 91, 92.
Le Forestier, 54.
Legouis, 117, 121.
Lehen (de), 12, 114.
Lejariel, 122.
Lejay, 36, 117, 219.
Le Jollec, 54, 64.
Leleu, 26, 37, 53.
Le Mans,
Collège 15, 90, 145, 157, 160, 164.
Résidence, 172, 190, 194-196, 202.
Le Marchand, 63.
Lemoigne, 61.
Lenoir (Louis), 17, 95, 152, 158.
Léonard, 178.
Le Passage (Espagne), 9, 10, 143.
Lepont, 80.
Le Provost, 54.
F. Le Ray (J.-M.), 69.
Le Roy (Albert), 19.
Leroy (Marc), 117.
Le Roux, 54.
Le Sauce, 37, 102.
Lestrohan, 54.
Le Tallec, 90, 145, 180, 200.
Le Texier, 17, 54.
Levasseur, 190, 198.
L'Hévéder, 54.
Liesse, 12, 82.
Lille, 12, 87, 172.
Lodiel, 81, 112.
Loh-Ka-Pang, 219.
Loisy (de), 143.
F. Lombard, 68.
Longhaye, 44, 63, 115, 124, 143, 159-164.
Loriquet, 22, 26, 38, 75, 116.
Louis, 91.
Louisville, 229, 230.

Mac-Carthy (de), 25, 38, 59.
Maguire, 227.
Mahé (Guillaume), 54.
Mahé (Joseph), 77.
Maillard, 27, 142.
Maistre (Dominique de), 63.
Maistre (Joseph de), 185.
Mangeon, 80, 90.
Marc, 114.
Marchal, 122.
Maréchal, 234.
Mariès, 115, 125.
Marin (G.), 213.
Marneffe, 16, 150-152, 158, 161.
Maroni, 243.
Marquet (Édouard), 12, 33, 102, 143, 148.
Martin (Arthur), 107.
Martin (Félix), 239, 241.
Martin (Joseph), 64.
Martyrs de Chine, 37, 210, 212, 213.
Martyrs de la Commune, 37, 127, 174.
Martyrs de Septembre, 37.
Martyrs du Canada, 37, 230.
Massa (Louis), 210.
Massias, 60.
Matignon, 34, 44, 60, 63, 77, 86, 117, 122, 179, 189.
Maumigny (de), 32, 37, 104, 115, 131, 143.
Maunoir, 46, 52.
Maurey, 78.
Mautor, 61, 63.

Mazelier, 129.
Méchineau, 113.
Mercier, 91.
Metz, 10, 14, 87, 96, 143, 157, 163.
Michaud, 103.
Milleriot, 37, 64.
Moillet, 143.
Moisant (Xavier), 113.
Mollat (Félix), 8, 168.
Mollat (Yves), 80.
Montazeau, 173, 187.
Montezon (de), 115.
Montmartin (de), 143.
Montréal, 225.
Montrouge, 9, 13, 39.
Moreau (René), 123.
Moré-Pontgibaud (de), 121.
Morineau, 91.
Mourier, 8, 104.
Mours, 17, 39, 40, 41, 44.
Moussier, 105.
Murphy, 232.

Nadaillac (de), 161.
Nancy, 14, 46 n., 87, 172.
Nankin, 213, 217.
Nantes,
Résidence, 12, 14, 63, 86, 97, 99, 194.
I. C. P., 165-169.
Nash, 235.
New-York, 225, 230, 231, 233, 234, 244.
Nivard, 114.
Nganking, 213.
Noiseux, 62.
Noury (Jean), 173.

Olivaint, 32, 37, 39, 75, 79, 86, 102, 103, 174, 179.
Olu, 62.
Ouhou, 213.

F. Paassen (van), 66, 71, 73.
Pacelli, 210.
F. Pailler, 70.
F. Parédès, 19.
Paris (Mgr), 32, 36, 211-213, 215.
Paris.
Collèges : Immac.-Conception, 14, 35, 39, 88, 90, 118, 133, 144, 156, 160, 164, 172, 178, 179.
Saint-Ignace, 15, 146, 154, 160, 172.
S.-Louis de Gonz. 16, 89, 148.
École Sainte-Geneviève, 14, 90, 118, 126-130, 161, 174.
Études, 14, 108, 109.
Institut Catholique, 121.
Institut des Hautes Études, 11, 125.
Maison de santé, 105.
Mission Saint-Joseph, 14, 93.
Montrouge, 9, 13, 39.
Résidence
rue des Postes, 13, 39, 179.
rue du Regard, 86.
rue de Sèvres, 37, 61, 63, 86, 92, 118, 179.
U. S. I. C. 191-193.
Villa des Otages, rue Haxo, 96, 174-176, 196.
Passage (du), 114.
Payen, 114, 121.
Peng-pou, 213.
Pétillon, 81.
Petit (Georges), 143.
Petit (Nicolas), 226.
Petiteville, 197.
Pichon, 62.
Pierling, 36, 116, 118.
Pillon, 126, 143.
Pinel, 63.
Pitot, 35, 63, 174.
Plainemaison, 174.
Planchet, 10.
Plas (P. de), 132.
Platel (Albert), 8, 32, 104.
Point, 236, 237, 238.
Poirré, 157.
Poitiers,
Collège, 14, 16, 76, 118, 119, 144, 153, 157, 164, 171, 176, 200.
École apostolique, 162.

Faculté, 15, 120.
Résidence, 12, 63, 96, 103, 189.
Polidoro, 143.
Ponlevoy (de), 8, 31, 63, 94, 101, 179.
Porée, 159.
Potot, 25.
Potron (Maurice), 117.
Pouty, 187.
Prud'homme (Armand), 129, 157.
Prud'homme (Paul), 244.
Pottier (Aloys), 63, 91, 115, 117.
Poulain, 115, 143.
Pouplard (Pierre), 77.
Prampain, 117, 164.
Pully (de), 181.
Pupey-Girard, 46, 191, 205.

Querini, 123.
Questel, 77.
Quimper, 12, 14, 39, 42, 53, 63.

Rabussier, 37, 103.
Ranquet (Henri du), 234, 235, 237.
Ranquet (Dominique du), 240.
Raucourt (de), 149, 172.
Ravier, 187.
Ravignan (de), 12, 13, 25, 31, 59, 75, 102.
Raymond (de), 143.
Réau (du), 132.
Régnon (Henri de), 103, 143.
Régnon (Louis de), 143.
Régnon (Théodore de), 111, 113, 143.
Reilly, 172.
Remer, 123.
Renard, 62.
Renault, 10, 24, 39.
René, 28.
Ribard, 172.
Rich, 212.
Richardot, 46.
Ringot (L.), 242.
Riquet, 182.
Rival, 54.
Rivalain, 99.
Robinne, 196.
Rochemonteix (de), 116, 180.
Roger, 84.
Ronsin (Pierre), 9, 83.
Roodenbeke (de), 78.
Roothaan (T. R. P.), 57, 75 n. 1.
Rose Hill, 231.
Rot, 53.
Rouen, 12, 14, 97, 99, 103, 176, 194, 198.
Rouët de Journel, 118.
Rousseau (Georges), 186.
Rousseau (Joseph), 161.
Rousselot, 78, 113, 121.
Roux (de), 191.
Rozaven, 11, 12, 23, 107.
Rubillon (Ambroise), 8.
Ryan, 233.

Saché, 241.
Saguez, 210.
Saillant (du), 63.
Saint-Acheul, 10-14, 22, 38, 88, 141.
Sainte-Anne d'Auray, 25, 75, 141.
Saint-Germain-en-Laye, 16, 39, 41.
Saint-Maixent (de), 202.
Saint-Maixent, 97.
Sainte Marie, 194.
Salinis (de), 180.
Schiffini, 123.
Schrader, 120.
Séguier (de), 117, 122.
Sellier (Louis), 25, 46.
Sengler, 165.
Sesmaisons (de), 147.
Sien-Shien, 220.
Simon (Mgr), 35, 124, 212, 215.
Simpson, 9, 142.
Siu-Tchéou-Fou, 213.
Slough, 147.
Soller, 237.
Sortais, 114.
Strasbourg, 12, 57, 86, 96, 172.
Studer, 8, 12, 53, 103, 242.
Stumpf (V.), 143.

Tailhan, 143.
Talhouët (de), 26.
Tampé, 35 n. 2.

Taupin, 120, 122, 127, 179.
Tedeschi, 120.
Terrien (Jean-Baptiste), 77, 81, 112, 121, 123, 124.
Terrien (Jacques), 122.
Thébaut, 232.
Thinault, 195.
Thorin, 46.
Tigé, 103.
Tonquédec (de), 62, 78, 81, 82, 107, 114.
Toulemont, 99.
Tournade, 191, 200, 201.
Tournély (de), 23, 75.
Tournesac, 63.
Tours, 15, 88, 103, 146, 157, 160, 176, 178, 202.
Tou-zé-wé, 211.
Trégard, 33, 63, 148, 155.
Tricard, 90, 115, 159.
Troussard (Henri), 91.
Troussard (Paul), 104, 190.
Troy, 235.
Trück, 95.
Tsong-Ming, 213.
Tsu (Mgr), 36, 213.
Turquand, 126.
Vaillant (Henri), 174.
Vallois (Maurice de), 150.
Vals, 12.
Vanara, 37, 213.
Vannes, Collège, 14, 16, 63, 88, 90, 133, 144, 145, 153, 154, 157-161, 164.
Résidence, 13, 53, 54.
Noviciat, 13.
Varin, 23, 75, 103.
Vaughan (Herbert), 143.
Vauplane (de), 198.
Vénel, 91.
Verdier, 213.
Verdière (Charles), 122.
Versailles, 14, 164.
Vétillart, 135.
Violaine (de) 143.
Viollet, 195.
Vos (Pierre de), 237, 238.
Vuillaume, 210.

Weeck, 143.
Witasse (de), 62, 85.

Zi-ka-wei, 210, 211, 214, 217, 219-222.
Zo-sè, 219.

BOSTON COLLEGE
3 9031 032 44119 8